

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

Harry Dickson, L'intégrale Tome 10

Jean Ray

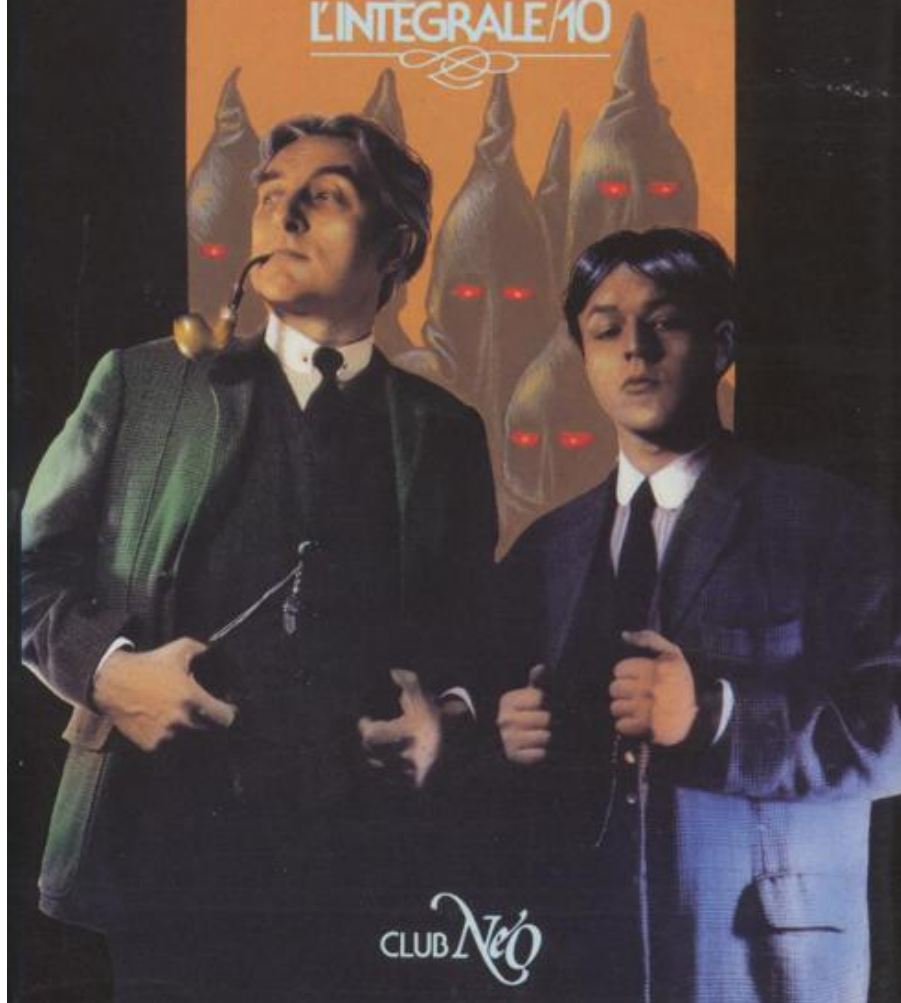
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Disco
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTEGRALE 10



Jean
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTEGRALE 10



Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/10

CLUB *NeO*

Table des matières

LA COUR

D'ÉPOUVANTE 4

MYSTERAS 78

LE ROI DE MINUIT 146

LE CHEMIN DES DIEUX 219

LE FANTOME DU JUIF

ERRANT 287

LA COUR D'EPOUVANTE

1. Les rêves de Mr. Hamilton

— Mais, mon cher monsieur, votre cas relève du médecin et même du neurologue, mais ne peut retenir un seul moment l'attention d'un fonctionnaire de Scotland-Yard. Vous devriez le comprendre...

C'était dit sur un mode pontifiant, par une voix de fausset désagréable.

Goodfield, le surintendant, qui l'entendait de son bureau, grogna d'un air mécontent en repoussant un dossier qu'il venait de feuilleter.

— C'est Baskett qui fait un nouveau cours de logique à quelque pauvre diable de plaignant. Vous ne sauriez vous faire une idée, monsieur Dickson, de la suprême bêtise de Mr. Baskett.

Le grand détective qui était venu rendre une visite à son ami Goodfield et qui ne semblait pas ignorer les prouesses de Mr. Baskett, se mit doucement à rire.

De l'autre côté du vestibule du Yard, une voix mécontente répondait.

— C'est très bien, si c'est de la sorte que la police officielle d'Angleterre reçoit les citoyens anglais, il ne nous reste qu'à nous adresser à quelque détective privé.

— Privé ! Privé ! riposta la voix aigre de Mr. Baskett, c'est cela, allez donc consulter sur l'beure le fameux Harry Dickson, et il vous expliquera peut-être votre rêve, monsieur Hamilton. Qu'il le fasse, lui, mais les fonctionnaires de la police officielle ne sont pas des *fortunetellers* !

Une porte se referma avec fureur.

— Voilà ce que je recueille, fit Dickson en se levant. J'aimerais bien dire deux mots au brave homme que l'on vient d'éconduire de la sorte.

— Ne vous dérangez pas, monsieur Dickson, s'empressa Goodfield, je vais le faire conduire ici par le planton de garde. Je désire d'ailleurs écouter moi-même ce que Mr. Hamilton a pu dire à Mr. Baskett, qui en prend vraiment trop à son aise.

Peu après, la porte du bureau s'ouvrit et Mr. Hamilton fut introduit.

C'était un vieillard encore vert, à la mine agréable. Son visage rose et respirant la santé s'encadrait d'une fine barbe blanche. On l'aurait volontiers pris pour un professeur en retraite, pourvu de bonnes rentes et vivant une vie sans soucis ni besoins.

Mais dès que le surintendant l'eut entrevu, il se leva et sa mine se fit déférente :

— Excusez-moi, monsieur Hamilton, votre nom est commun à bien des gentlemen de la City, dit-il, mais j'ignorais que c'était Mr. Frédéric Hamilton de Rose-Grange qui se débattait contre l'impossible Mr. Baskett. Je vous dois des excuses à ce sujet, mais j'aurai une compensation à vous offrir.

Mr. Hamilton sourit et affirma qu'il ne gardait aucune rancune à Mr. Baskett.

Le vieux gentleman était une des plus sympathiques figures de l'ancien Londres.

Venu, comme on dit, en sabots à la métropole, il y avait acquis, grâce à un travail opiniâtre et une claire intelligence, une situation magnifique.

Les Frédéric Hamilton Iron and Steel Works avaient acquis une réputation mondiale. A la tête d'une fortune colossale, qu'il consacrait presque entièrement à faire le bien autour de lui, Sir Hamilton jouissait de l'estime de tout Londres en général et de l'affection des pauvres en particulier.

— Cette compensation, sir, continua Goodfield, c'est la présentation que je vais avoir l'honneur de vous faire tout de suite : voici Mr. Harry Dickson.

Mr. Hamilton interrompit du geste le discours de Goodfield pour se tourner vivement vers le détective qui lui souriait.

— Je vous connais très bien, monsieur Hamilton, dit ce dernier, vous êtes un gentleman qui fait honneur à son pays, et je me sens très honoré de vous être présenté.

Le vieillard serra affectueusement la main tendue et prit place dans le fauteuil que venait de lui avancer le surintendant.

— Moi aussi je suis content de vous voir, monsieur Dickson, dit-il d'une voix claire et agréable, mais je vous dirai sans détours que cette rencontre sert puissamment mes intérêts. Puis-je vous raconter ce qui provoqua ma visite à Scotland-Yard et mon entrevue avec ce monsieur peu affable qui a nom Baskett, je crois ?

— J'allais vous en prier, monsieur Hamilton, puisque ce digne fonctionnaire a jugé bon de vous renvoyer à moi, répliqua Harry Dickson.

— Les murs de Scotland-Yard ont des oreilles plus que les autres, dit Mr. Hamilton. Veuillez donc me prêter un peu d'attention, messieurs, et peut-être serez-vous moins sévères pour moi que ce brave Mr. Baskett.

— Que la peste étouffe ! maugréa Goodfield.

— J'ai fait un bien vilain rêve !

Goodfield sursauta et regarda Mr. Hamilton avec un peu

d'appréhension, tandis que Harry Dickson restait impassible, le regard perdu au loin.

— J'étais traduit en cour d'assises sous l'inculpation d'un crime extraordinaire.

— Le rêve en fait parfois bien d'autres ! s'esclaffa Goodfield. Tenez, pas plus tard qu'hier, j'étais – en songe, cela va de soi – l'hôte d'un roi nègre au fond de la forêt équatoriale d'Afrique.

Mr. Hamilton secoua doucement la tête.

— Permettez, ce n'est pas la même chose. Et comme en toute chose, il faut que je commence par le début :

» Il y a quelques jours, disons dix jours pour préciser, je fis pour la première fois, vous entendez : *pour la première fois*, ce rêve abracadabrante.

» Je me trouvais tout à coup dans une vaste salle blanche, légèrement voûtée et complètement semblable à une cour de justice de l'Old Bailey.

» Un tribunal composé de onze juges me faisait comparaître devant lui.

» Chose bizarre, le président et les dix assesseurs de cette étrange cour étaient revêtus de toges noires, mais avaient le chef couvert de cagoules blanches, en fourrure d'hermine. Le président se tenait debout et je voyais très bien briller ses yeux sous son capuchon blanc.

» — Hamilton, me dit-il d'une voix creuse, savez-vous devant qui vous paraissez en ce jour, ou plutôt en cette nuit ?

» J'étais plus étonné qu'effrayé, aussi était-ce plutôt pour moi-même que je répondis :

» — Je me suis couché comme toujours à dix heures, je suppose que je me réveillerai comme toujours dans mon lit, et que pour le moment je fais tout bonnement un rêve assez curieux, dû à une mauvaise digestion.

» — Supposez que vous rêviez, répliqua le président de cette même voix caverneuse, excessivement pénible à entendre. Mais vous êtes ici devant la Cour d'Epouvante, celle qui juge par exception les actes de quelques mortels. Savez-vous de quoi elle vous accuse ?

» — Comment le saurais-je ? Je n'ai jamais fait tort à personne ! m'écriai-je.

» — Vous avez exploité pendant toute votre vie une humanité lamentable et besogneuse. Réfléchissez. »

» Soudain, les ténèbres m'entourèrent et le silence...

» Je me réveillais le matin dans mon lit, et j'étais bien content que tout cela n'ait été qu'un rêve.

Goodfield allait placer son mot, mais ce fut Harry Dickson qui le prévint :

— Voyons votre deuxième songe, monsieur Hamilton.

Le vieux gentleman fit un signe de vif assentiment.

— Il eut lieu trois jours plus tard, monsieur Dickson, et se passa dans le même décor.

» Le président demanda si j'avais réfléchi...

» — Pourquoi un rêve me ferait-il réfléchir et en quoi ? demandai-je.

» — Voulez-vous restituer la fortune dont vous avez injustement spolié le pauvre monde ? fut la question. »

» Je haussai les épaules.

» — Ce n'est qu'en songe que l'on entend de si sottises questions, répondis-je.

» — Réfléchissez, dit à nouveau le président, car vous aurez encore à paraître devant nous. »

» Tout le décor disparut et mon réveil fut pareil au premier, sinon que je me sentais un peu fatigué et que, malgré moi, j'étais pensif et effrayé.

» Je croyais à quelque hallucination tenace, due à mon âge et à un peu de surmenage car, malgré ma retraite, je travaille encore beaucoup. Je décidai d'appeler mon médecin. Le Dr Dorgin n'est pas un très grand savant, mais comme il me traite depuis des années, j'ai confiance en son diagnostic.

» Il ne se montra pas trop alarmé de tout ceci et me prescrivit des calmants.

— Qui n'empêchèrent pas votre troisième rêve, dit Harry Dickson.

— Encore ? s'écria Goodfield.

— Cette fois-là, continua le vieillard avec un frisson, je me vis soudain devant la Cour d'Épouvante, mais je n'y paraissais pas en liberté...

» J'étais assis dans un grand fauteuil de bois noir, les mains serrées dans des bracelets d'acier.

» — Avez-vous réfléchi, accusé Hamilton ? demanda le président.

» — Sornettes ! m'écriai-je, je ne crois pas en vous, vous êtes des ombres, des fumées, pas même d'honnêtes fantômes. »

» Je vis alors, posé sur la haute table du président, un objet blanc, qui ressemblait à une hermine empaillée.

» L'étrange juge avait suivi mon regard, et caressa la bestiole.

» — C'est Tulushka, dit-il, elle va vous mordre un peu, pour vous ramener à de meilleurs sentiments. »

» Ce disant, il appuya doucement sur la bête.

» Au même instant, une affreuse secousse ébranla tout mon être.

» — Aujourd'hui, Tulushka sera clémente et se contentera de deux semblables caresses », dit le président, et un nouveau choc, plus

douloureux encore que le premier, me secoua.

» — Bientôt, Tulushka vous dictera sa volonté par ma bouche, continua le terrible cagoulard. Voici son shake-hand d'adieu. »

» Je poussai un long cri de souffrance, car la douleur était intolérable, et j'en avais encore les membres tout endoloris quand je me réveillai dans mon lit.

» Elle tint parole, l'affreuse bestiole, car la nuit suivante, je me réveillai en face du tribunal immobile, rivé à ma chaise.

» Le président ne me dit mot mais se contenta de tourner la bestiole de mon côté.

» Pendant de longues minutes, je me tordis sur mon fauteuil de supplice, dans les affres les plus abominables.

Harry Dickson leva la main.

— Comment le « président » veut-il que vous restituiez votre fortune aux pauvres ? demanda-t-il.

— Mais, s'écria Goodfield tout éberlué on dirait vraiment que vous parlez de personnes vivantes et non des fantoches d'un rêve !

— L'observation du surintendant est plausible, répondit Mr. Hamilton, mais je ne serais pas à Scotland-Yard si je ne croyais qu'à des fantômes !

» Pour répondre à votre question, monsieur Dickson, je vous dirai que le « président » m'a donné à ce sujet un ordre bien curieux.

» Je dois convertir les trois quarts de ma fortune en dollars et en livres sterling, en remplir un sac, me rendre le jour de la nouvelle lune au bord de la mer et, à minuit, jeter le tout dans les flots.

» Il appelle cela restituer au hasard les dons venus du hasard, ce qui change un peu ses paroles premières.

— Sinon ? demanda le détective.

— A défaut d'obéissance, je serai condamné à mort et exécuté la nuit suivante, devant la Cour d'Epouvante réunie en conseil suprême.

— Que pense le Dr Dorgin de tout ceci ? demanda Dickson.

— Il a d'abord commencé par me poser des questions qui auraient été mieux en place dans la bouche d'un policier que d'un médecin. Il voulait savoir si la porte de ma chambre était fermée à clef ou au verrou. Si rien n'était dérangé dans ma chambre, si je ne congelais pas de traces tangibles de mes nuits singulières. Je me suis presque fâché...

— En quoi vous avez eu tort, dit gravement le détective. Ses questions étaient fort sensées en vérité, et je me vois obligé de vous les poser à mon tour.

— Mais certainement, monsieur Dickson, ma chambre est fermée à clef et même au verrou.

» Rien n'est changé dans la pièce quand je me réveille. Je ne comprends pas ce que l'on veut dire par des traces tangibles. Le rêve

est réel. N'empêche que la criminalité ne doit pas en être exclue.

— Tel est votre avis ?

Mr. Hamilton sourit et secoua la tête.

— C'est surtout l'avis d'un savant ; quand j'eus fait au Dr Dorgin les réponses que je viens de vous faire, monsieur Dickson, il s'affola littéralement et déclara qu'il n'était pas compétent en la matière. Il conseilla d'aller consulter le plus grand neurologue de Londres, le professeur Garfield-Borinsky ; ce que je fis sans tarder.

» Ce savant m'écouta patiemment, me fit passer dans son laboratoire et me donna une opinion des plus nettes :

» — Suggestion plus que probablement entreprise dans un but criminel. Faites surveiller vos familiers. »

» Sur quoi, il me congédia, car c'est un homme des moins sociables.

— Si je ne me trompe, sir, intervint Harry Dickson, vous habitez pendant toute l'année votre délicieuse propriété de Rose-Grange, au nord d'Harwich, en retrait d'une très jolie plage, fort peu connue encore.

— Les East-Downs, en effet, monsieur Dickson.

Le détective se tourna vers Goodfield.

— Ne m'aviez-vous pas dit, cher ami, que vous aspiriez à une quinzaine de repos dans un endroit tranquille et charmant ?

— Certainement. Je venais de ranger mes dossiers quand vous êtes venu, et demain je comptais prendre le train pour Folkestone.

— East-Downs vaut bien cette plage, riposta Harry Dickson.

— Qu'est-ce dire ? riposta le surintendant.

— Je voulais proposer à Mr. Hamilton de nous inviter pour quelques jours, vous et moi, à Rose-Grange, dit Harry Dickson.

Le vieillard battit des mains comme un enfant heureux.

— Vraiment ? Je n'osais l'espérer ! Oui, si vraiment quelque mystérieux hypnotiseur était en jeu, il n'y aurait que vous pour le découvrir, monsieur Dickson, surtout si cet excellent Mr. Goodfield vous prête aide et assistance, ajouta gracieusement le brave homme.

— Conclu ! dit le détective en serrant les mains à la ronde.

2. La première nuit à Rose-Grange

Rose-Grange est une propriété charmante entre toutes.

Bâtie dans ce style un peu ancestral qu'affectionnent les Anglais de la vieille école, la demeure aux murs de rocaille grise émerge d'un ample bouquet de verdure. Rose-Grange n'est pas une imitation des siècles derniers. Toutefois, elle a son passé. Vers la fin du dix-huitième siècle, elle appartient aux seigneurs de l'endroit, les Dedlocks, gens nobles, mais de fort mauvaise réputation.

Abandonnée vers 1830, elle resta à l'état de ruine jusque vers le milieu du siècle suivant, où elle devint la propriété d'un médecin de village.

Ce fut de lui que Mr. Hamilton acquit la propriété, à laquelle il apporta des changements notables, qui en firent ce qu'elle est aujourd'hui : une demeure quasi princière, bien que d'envergure restreinte.

Nous allons y retrouver Harry Dickson, Goodfield et Mr. Hamilton au moment où ils se souhaitent la bonne nuit, après un excellent souper dont le surintendant, un tantinet gourmet, se promet de retenir la belle ordonnance.

La nuit était tiède, une buée odorante montait de la terre lasse.

Des prairies grillées par le soleil du jour venait l'ardente senteur de la flore odorante, tandis qu'une senteur plus fraîche d'iode et de varech humide, arrivait de la mer, vaguement phosphorescente à l'horizon.

Harry Dickson ne se sentait aucune envie de dormir et, tout à la tendresse de la belle nuit estivale, il s'attardait devant sa fenêtre.

De la maison lui parvenaient les derniers échos domestiques : de la vaisselle remuée, des portes fermées au verrou, des bruits de pas lassés. Une à une, les vitres roses s'éteignaient dans la façade de la demeure, qui devint grise et se confondit avec la nuit d'alentour.

Dans la chambre voisine, le détective entendit gémir un sommier, puis un léger ronflement : Goodfield venait déjà de partir pour le pays des rêves.

Au loin, une faucille de lune montait au-dessus d'une futaie et une clarté argentée s'accrocha à une belle route blanche presque rectiligne, menant droit vers l'horizon du Nord.

« On dirait une invitation à la promenade », se dit le détective.

Il n'hésita pas longtemps et se rendit à la tentation de la nuit.

Sa fenêtre était à hauteur d'homme au-dessus du sol, et Dickson ne détestait pas suivre le chemin des écoliers.

Il se laissa donc tomber doucement sur la terre meuble du jardin, dédaigna la grille, d'ailleurs fermée, et franchit d'un bond une haie basse, pour se trouver sur la belle route toute blanche.

Allègrement, il se mit en marche vers l'horizon où moutonnait la verdure d'un bois ou d'un parc.

A ce moment, il ne pensait nullement qu'il se trouvait au début d'une enquête ; il semblait avoir oublié qu'il était détective, pour se croire en vacances, délivré de tout souci.

Un mille en ligne droite, pour un marcheur comme Dickson, était vite franchi. Le second ne dura guère plus longtemps.

« A la prochaine borne militaire, je ferai demi-tour », se dit-il.

L'homme propose...

Il voyait déjà au loin la forme trapue de la borne de granit quand, soudain, il remarqua la lumière.

Elle brillait à l'orée du bois entrevu, légèrement à la gauche du promeneur.

Harry Dickson la considéra d'un œil critique.

— C'est une fenêtre, conclut-il. J'ignorais que nous avions des voisins par là. Mr. Hamilton ne m'a-t-il pas dit que, vers le nord, la contrée est assez déserte, et que l'on doit traverser le bois pour arriver aux premières fermes ? Le village dont dépend administrativement Rose-Grange se situe au sud. Voyons ce que signifie ce voisinage.

La clarté continua à briller pendant quelques minutes, puis elle s'éteignit et ne reparut plus ; mais Harry Dickson avait noté sa direction et s'y dirigeait sans hésiter.

Il devait obliquer à gauche de la route et traverser en biais une lande inculte. Il eut à lutter avec des orties et de hautes graminées folles avant d'atteindre l'orée du bois.

Tout y était tranquille et obscur ; les ramures chantaient doucement dans la brise venue de la mer. Seules les têtes rondes de deux vers luisants brillaient dans l'épais taillis.

« Ce ne sont jamais eux qui ont pu fournir un tel luminaire », se dit le détective en riant, et, tout en gardant la bonne direction, il fonça droit dans le taillis verdoyant.

Après s'être copieusement égratigné les mains aux ronces et aux épines de l'égantier sauvage, il se trouva enfin sur une sorte de piste qui, au pis aller, pouvait être désignée par le nom de sentier.

Harry Dickson le suivit et bientôt arriva à une petite butte de terre moussue.

— Je comprends, murmura-t-il, la lumière, pour être visible de la route, a dû briller au haut de cette butte, sinon le taillis épais l'aurait masquée comme l'aurait fait un mur. Voyons cela.

Sous le dôme de verdure des chênes séculaires et des grands hêtres pourpres, il faisait très noir ; la faucille lunaire qui errait au ras de l'horizon n'arrivait pas à y faire pénétrer un rayon.

Harry Dickson, en gravissant la colline, se heurta à des moellons, à des pierres rudérales, comme si une ruine devait être proche.

Elle y était, en effet. C'était une chapelle aux murs effrités, que surmontaient des restes d'un petit clocheton.

A la lumière de sa lampe de poche, le détective trouva une porte branlante qui s'ouvrit à la première pesée et entra dans une nef minuscule, se terminant en une sorte d'autel, où trônait un crucifix solitaire.

L'air, à l'intérieur du sanctuaire abandonné, était humide et sentait la moisissure ; une noctuelle effrayée se détacha des solives et vint voler dans la clarté de la lampe électrique.

Un arceau rouillé pendait devant l'autel. Un bout de bougie était fichée sur une des pointes. Dickson tâta le suif de la chandelle ; il était encore tiède et malléable, quelques gouttes s'en étaient figées sur les dalles du sol. Une présence humaine avait été là, indiscutablement.

« Quelque croyant attardé, se dit le détective, ou quelque pèlerin nocturne ayant fait un vœu. »

— Ah ! ça, par exemple !

Il avait poussé cette exclamation à haute voix.

Devant l'autel, un écriteau en carton blanc se trouvait posé, couvert de quelques lignes hâtives tracées au charbon :

« Il vaut mieux abandonner une canaille comme Hamilton et s'occuper de la sécurité de Tom Wills ! »

Tom Wills ! Que venait faire ici le nom de l'élève préféré du maître ?

La menace n'était pas même voilée : Harry Dickson abandonnerait l'affaire, ou bien quelque criminel inconnu allait s'en prendre à Tom Wills.

Une vive inquiétude s'empara du détective.

Il avait laissé Tom Wills à Londres, bien que son intention eût été de l'inviter à l'accompagner. Mais Tom était souffrant et, dans la nuit qui précéda le départ du maître, l'état du jeune homme avait quelque peu empiré.

Non qu'il y eût danger ; le médecin traitant avait diagnostiqué un accès de grippe encore assez bénin, mais qui aurait pu devenir plus grave en cas de négligence.

Tom était donc à Londres, loin de l'ombre tutélaire de son maître, malade, donc privé de ses moyens ordinaires de défense.

Que faire ? Autour de la chapelle solitaire, il y avait la forêt et la nuit.

Harry Dickson aurait perdu un temps précieux à battre les

fourrés inextricables ; il décida de rentrer sur l'heure et de conférer avec Goodfield.

Sans plus perdre un instant, il reprit le chemin du retour, se lançant à travers les taillis avec des mouvements saccadés de nageur ; bientôt il eut regagné la route, et alors il vit les lumières.

Elles brillaient à Rose-Grange, où trois fenêtres étaient éclairées ; tandis qu'une puissante lampe à acétylène brûlait contre la grille.

Harry Dickson prit le pas de course.

Comme il s'approchait de la demeure de Mr. Hamilton, il vit que la lanterne à carbure appartenait à une bicyclette posée contre la grille d'entrée. Dans les jardins, des ombres se mouvaient.

On avait dû entendre le bruit des pas du détective, car la voix de stentor de Goodfield s'éleva soudain dans la nuit.

— Holà, monsieur Dickson, êtes-vous là ?

— Présent !

— Arrivez vite, il y a un télégramme de Londres à votre adresse.

Harry Dickson sembla avoir des ailes, ses pieds touchèrent à peine le macadam de la route, tant il pressait l'allure. Il sentait le malheur planer...

— Eh bien ! dites vite, haleta-t-il en rejoignant en quelques bonds Goodfield, Sir Hamilton en pyjama de nuit et un porteur de dépêches.

— J'ai ouvert le télégramme, monsieur Dickson, il vient de Mrs. Crown..., commença le surintendant.

Dickson ne lui laissa guère le temps d'achever sa phrase, mais lui arracha le formulaire des mains et l'approcha de la lampe à acétylène.

« Etat de Tom très grave. Revenez immédiatement. Edith Crown », lut-il à mi-voix.

Le détective mit le télégramme en poche et se tourna vers Mr. Hamilton.

— Vous avez le téléphone, je crois...

— En effet, mais passé neuf heures, nous n'avons plus de communication ; le bureau des téléphones se ferme lors du passage du dernier train, et celui du télégraphe une heure plus tard.

— Puis-je disposer de votre automobile, monsieur Hamilton ?

— Mais comment donc ! C'est une Pontiac du dernier modèle, elle vous mènera, maintenant que les routes sont désertes, en une heure à Londres.

Harry Dickson ne prononça plus un mot avant que la voiture ne fût prête devant la grille, ce qui ne prit que quelques minutes.

Au moment où il se mettait au volant, il appela Goodfield.

— Je vous demande de ne pas dormir, Goodfield, mais de veiller auprès de Mr. Hamilton, dit-il.

— Que craignez-vous, monsieur Dickson ? demanda le vieillard.

— Tout et rien ! Mais je désire que Goodfield veille, non dans sa chambre, mais dans la vôtre, sir ! Jouez une partie de dames, Goodfield n'a pas son pareil pour vous y battre !

Déjà il appuyait d'un pied nerveux sur le démarreur et la puissante machine s'élança comme un bolide sur la route blanche.

La nouvelle route qui mène de Harwick à Londres ne fait aucun crochet par les villages balnéaires de la côte : elle traverse résolument la grande plaine sablonneuse de l'Est. Harry Dickson n'aurait donc fait que perdre un temps précieux en tâchant d'atteindre un endroit d'où il pouvait communiquer avec la métropole. Il préféra ne compter que sur lui-même et sur la vitesse de sa machine. Celle-ci le servit loyalement, car le compteur kilométrique indiqua que la vitesse franchissait les cent kilomètres à l'heure. Puis elle arriva à du cent et vingt ! La route fuyait comme une courroie animée autour d'elle. Des lumières sortirent de la nuit et s'évanouirent. Bientôt une gloire roussâtre se dessina droit au sud. On approchait de Londres.

Dickson franchit sans encombre les lamentables rues du quartier maritime ; les hautes lampes à arc des grandes rues centrales semblaient venir à sa rencontre. Hyde Park... le silence de Marylebone... Bakerstreet.

Anxieux, Harry Dickson leva les yeux vers les fenêtres du home familial : elles étaient obscures, tout y paraissait calme. Il grommela un juron, car tout à coup l'idée d'une supercherie lui était venue.

— Eh bien ! madame Crown, que signifie votre télégramme ? demanda-t-il à la brave gouvernante qui, répondant à son coup de sonnette, venait de lui ouvrir, les yeux gros de sommeil et son bonnet de nuit de travers.

— Un télégramme, mon doux Jésus, moi qui n'envoie même pas une carte postale à ma propre famille ! s'exclama la bonne femme.

— Joué ! grommela Dickson. Voyons toujours où en est Tom.

Il le trouva éveillé par son formidable coup de sonnette, les yeux clairs, le visage reposé.

— Ainsi, l'on ne va pas si mal que cela ? demanda-t-il en racontant succinctement le coup du télégramme à son élève.

— La potion du docteur m'a complètement mis sur pieds, riposta le jeune homme, et je suis tout prêt à vous accompagner.

— Que voulez-vous dire, Tom ?

— C'est fort simple, maître, on a voulu vous éloigner de Rose-Grange, du moins pour quelques heures. Il faut que l'X inconnu ait ses coudées franches, pendant ce temps-là, au château de Mr. Hamilton. Il est vrai que notre ami Goodfield est là... mais franchement, et soit dit entre nous, croyez-vous qu'il soit d'un bien grand secours à votre protégé ?

Harry Dickson pinça l'oreille de son élève.

— Bien dit, mon garçon, et comme je crois que la fièvre vous a complètement abandonné, je ne m'oppose pas à votre compagnie. On repart !

— Si vous revenez cette nuit, je ne vous ouvrirai plus ! s'écria Mrs. Crown, furieuse de voir que ses maîtres ne prenaient pas de repos. Vous irez coucher à l'hôtel ou sous les ponts, peu me chaut !

La Pontiac fit demi-tour et, une demi-heure plus tard, on avait retrouvé la route blanche qui côtoyait la mer.

— Cela me fera à peu près trois heures d'absence, murmura Harry Dickson. En trois heures, bien des choses peuvent se passer !

Au loin, un phare à triple occultation troua la nuit de sa prunelle de feu.

— Nous approchons, dit le détective en appuyant sur l'accélérateur.

Pan ! Pan ! la voiture fit une embardée, et sans la présence d'esprit de son conducteur, l'accident aurait été difficilement évité.

— Les deux pneus avant ont crevé ! tonna Harry Dickson... Par tous les diables, sur quoi roule-t-on ici ?

Il avait mis pied à terre et d'un regard désolé il considérait le sol jonché de nombreux tessons de bouteilles.

A la même minute, des ombres sortirent du fourré du bord de la route, deux sacs habilement jetés enserrèrent la tête des deux détectives, qui roulèrent sur le sol. Des mains agiles achevèrent de les réduire à l'impuissance, à l'aide de solides liens de cuir et de chanvre.

3. La seconde partie de la nuit de Rose-Grange

— Vous êtes distrait, monsieur Hamilton, aussi je vous souffle votre pion... et voici que je vais à dame. Si vous n'y prenez garde, vous serez battu à plate couture d'ici dix minutes !

C'était Goodfield qui triomphait. Il s'était installé dans la chambre de Mr. Hamilton, avec tout ce qu'il faut pour passer une veillée confortable : une bouteille de vieux whisky, des pipes de Hollande neuves et un énorme pot de tabac belge.

— Je n'aime pas la mixture anglaise, expliqua-t-il à son hôte. Parlez-moi de ce tabac prodigieux de la Semois, celui du grand planteur Martial Denis. Sentez-moi cet arôme !

Mr. Hamilton approuvait en souriant. Il poussa un pion sur le damier dallé de noir et blanc, comme le carreau d'une cuisine flamande.

— J'espère que rien de fâcheux n'est arrivé au petit Tom Wills, continua le brave surintendant de Scotland-Yard. Cela nous prive de la présence de Dickson cette nuit. Mais je suis là !

Encore une fois le vieillard approuva du geste.

— Sentez-moi l'arôme de ce tabac, répéta Goodfield.

Son hôte obéit et respira le nuage odorant.

— Excellent, en effet, cette odeur de verveine surtout est bien agréable, je dirais même surprenante.

— Mais le tabac de la Semois ne sent pas la verveine, s'indigna le policier. Je suppose que vous usez d'une eau de toilette qui répand cette odeur.

— Je ne le crois pas. Tenez, déposez un instant votre pipe, et sentez vous-même.

Goodfield reposa un moment la longue pipe de terre blanche et aspira l'air.

— Mais... c'est vrai ce que vous dites-là. Oh, monsieur Hamilton... Seigneur, quel parfum obsédant.

— Qui porte terriblement à la tête, n'est-il pas vrai ? fit Mr. Hamilton en portant ses mains à ses tempes.

— Je vais ouvrir la fenêtre, répondit Goodfield ; l'air est singulièrement lourd dans cette chambre, et je ne voudrais pas que l'on en accuse le bon et honnête tabac de la Semois...

Il se leva, mais aussitôt, il dut se rasseoir et se cramponner aux bras de son fauteuil. La pipe tomba sur le plancher et se cassa avec un bruit grêle.

— Ce... n'est... pas... naturel..., bégaya le surintendant, la tête... me chavire..., holà, monsieur Hamilton, il ne faudrait pas que...

Sa tête retomba sur sa poitrine.

Mr. Hamilton, lui, ne bougeait plus, affalé dans son fauteuil, le regard fixé sur les bougies roses dans leurs candélabres d'argent ; les bougies dont les flammes semblaient devenir de plus en plus petites.

*

— Rêvez-vous, monsieur Hamilton ?

— Et vous, monsieur Goodfield ?

— Je suis tenté de le croire, mais comme tout me paraît réel autour de nous !

— C'est mon sentiment, et pourtant ma logique me dit que nous rêvons. Mais je crois que je tiens le joint.

— Je n'en parlerais pas ici.

— Et pourquoi pas, monsieur Hamilton ? Nous parlons dans notre rêve. Tout à l'heure, nous allons nous réveiller et continuer notre jeu de dames ; mais auparavant je me livrerai à une petite enquête sur l'emploi de la verveine comme parfum !

— Que voulez-vous dire ?

— Que quelqu'un s'est amusé à répandre quelque gaz drogué dans votre chambre ; gaz qui a la propriété de provoquer certains rêves, presque toujours identiques.

— Tiens, c'est ce que me disait à peu près le Dr Garfield-Borinsky.

— Si Harry Dickson était ici, il dirait que ce n'est pas la première fois qu'il fut victime de toxicomanes qui en faisaient autant.

» Holà, boy, parlez un peu !

Goodfield s'adressait à un des personnages, vêtus de toges sombres à collet et à cagoule d'hermine qui se tenaient devant eux, derrière une large et haute table.

Mais aucun d'eux ne bougeait. Seule une lueur terriblement inquiétante brillait derrière les trous des capuchons.

— C'est donc la Cour d'Epouvante devant laquelle vous paraissez en rêve, sir, demanda Goodfield, je suis bien content d'y être venu à mon tour.

Ils étaient tous deux assis dans des fauteuils de bois noir, les mains et les chevilles serrées dans des bracelets d'acier.

— Je crois me souvenir qu'ils étaient autrement bavards, ces

cocos-là, continua Goodfield.

— Jusqu'ici, seul le président me parlait : celui qui se tient debout.

— Il est rudement tranquille en tout cas, ce soir. Enfin, « tout est permis quand on rêve », comme dit la chanson, ricana le policier.

— Oui, souffla Mr. Hamilton.

— N'empêche que demain je mettrai la main sur le bonhomme qui s'amuse à insuffler de pareilles odeurs dans les chambres à coucher du monde, et qui vous gâtent l'arôme du bon tabac de la Semois. C'est une honte.

Seules les flammes des bougies, en applique contre la muraille de fond, avaient un peu de vie dans cette étrange Cour.

— Je voudrais bien un peu bouger, continua Goodfield, j'ai des fourmis dans les jambes. Ah ! je ferai payer cher cette plaisanterie au lascar qui se l'est permise envers un fonctionnaire de Scotland-Yard, en service commandé de Sa Majesté le Roi ! Hom... voilà qu'ils en remettent de leur satané parfum...

Mr. Hamilton dodelinait de la tête.

Les flammes des bougies devinrent toutes petites, et tout à coup la Cour d'Epouvante et ses étranges fantoches s'évanouirent dans le noir.

*

— Si c'est en vous endormant que vous allez me gagner cette partie de dames, monsieur Hamilton !

C'était de nouveau Goodfield qui lançait ce mot ironique.

Mr. Hamilton se redressa et se frotta les yeux.

Ils étaient assis dans la chambre à coucher du vieux châtelain, devant le jeu de dames et les verres à moitié remplis de liqueur.

— Mais nous... avons... rêvé..., s'écria Mr. Hamilton.

Goodfield approuva joyeusement.

— C'est ce que je vous disais tout à l'heure devant la Cour silencieuse...

— Mais je me souviens de tout ce que vous m'avez dit ! Comment cela serait-il possible en songe ? s'écria Mr. Hamilton.

Le surintendant haussa les épaules.

— Cela n'est pas mon affaire. Nous avons été intoxiqués tous les deux, et c'est aux savants de déterminer la marche et le mécanisme de ces faits bizarres.

» Je crois que cette vaste blague va s'achever demain avec une bonne arrestation bien en règle, monsieur Hamilton.

» Si vous le permettez, nous allons même faire une petite ronde dans la maison, et au besoin tirer de leur sommeil de justes vos

excellents domestiques.

Mr. Hamilton secoua la tête d'un air de doute.

— Ce sont de braves gens qui me servent depuis des années. Bons et simples comme des chèvres, sans malice...

— Tut... tut..., commença Goodfield, et son regard fit le tour de la pièce.

Tout à coup, il resta en contemplation devant quelques objets.

— Monsieur Hamilton, dit-il tout à coup, vous devez avoir plus de lectures que moi : pouvez-vous me dire le temps que dure à peu près un rêve...

— Je crois qu'il dépasse rarement une minute, même si l'on fait le tour du monde en ce temps-là. Les savants sont d'accord pour dire que les pensées travaillent alors avec une vélocité inaccoutumée.

— Eh bien ! répliqua Goodfield, pour une fois, je ne suis pas d'accord avec les savants.

— Pourquoi ?

Mais le surintendant secoua obstinément la tête.

— Cela, c'est du domaine de Harry Dickson. Je crois que j'aurai quelque chose de première importance à lui communiquer quand il sera revenu.

4. Réveil de cauchemar

Tom Wills sentait que le sac ne tenait pas fort autour de son cou ; il se mit à faire des lentes rotations de la tête.

Les plis du capuchon improvisé se relâchèrent, puis la toile se mit à glisser, imperceptiblement d'abord, plus rapidement ensuite ; tout à coup, la tête du jeune homme se dégagait et il respira librement.

Il se vit étendu à terre, dans un espace rempli de formes sombres et singulières ; une lampe fanal à flamme fumeuse brûlait dans un coin par terre. A côté de lui un corps gisait, que Tom Wills reconnut.

— Maître ! Maître ! murmura-t-il.

Un sourd grognement lui répondit : le sac tenait autrement bien autour de la tête du détective.

Mais Tom avait été élevé à l'école des ressources sans nombre. Bien qu'étroitement ligoté, il se mit en mouvement, se roulant de gauche à droite. Bientôt, il heurta le corps de son maître et, d'un mouvement vif, prit la pointe du capuchon entre les dents et se mit à tirer. A son tour, l'étoffe céda et, au bout de quelques minutes, la tête de Harry Dickson se trouva dégagée.

Le détective aspira l'air avec délices.

— Si les mains voulaient suivre la même route, mon petit, murmura-t-il à voix très basse, on pourrait passer à d'autres exercices.

Tom regarda autour de lui, mais aussitôt il poussa un gémissement d'effroi.

— Oh ! maître, c'est horrible, regardez donc ce qui nous entoure !

Harry Dickson se redressa un peu, et un grand frisson d'horreur le saisit tout comme son élève.

Une affreuse figure aux yeux cruels le fixait dans l'ombre ; il vit une bouche noire aux chicots répugnants ouverte en un rire inaudible.

Le détective ferma les yeux, croyant au cauchemar.

Il la reconnaissait bien, cette face démoniaque : c'était celle de Liverpool Bill, le tueur de femmes, qu'il arrêta lui-même et qu'il vit mourir de la main du bourreau sur l'échafaud de Newgate.

— Maître, supplia Tom Wills, où sommes-nous ? Tâchez donc de regarder vers votre droite !

Machinalement, Harry Dickson obéit.

Une malle était là, un de ces coffres de bois noir, qu'affectionnent les servantes et les valets. Elle était constellée

d'étiquettes multicolores témoignant de déplacements ferroviaires sans nombre.

Le couvercle en pendait, les charnières arrachées, et de son rebord poisseux dépassaient des choses innommables :

Deux jambes décharnées engluées de sang épais, puis une main cadavérique aux veines cordées, aux chaires horriblement entaillées.

— Jour de Dieu ! gronda le détective en faisant un effort désespéré.

Un des liens des poignets céda, après avoir durement entamé la chair du prisonnier ; mais le détective n'y prit garde. Frénétiquement il commença à se défaire des cordelettes qui l'entouraient.

Libre ! Avant qu'il songeât à délivrer son élève, Harry Dickson s'élança vers les odieuses apparitions, espérant qu'elles allaient fondre en fumée, comme le feraient les ombres d'un mauvais rêve.

Mais les visions persistaient, tangibles, et comme Harry Dickson tendait les mains vers elles, il sentit un froid odieux.

Pourtant il partit d'un éclat de rire.

— Bon Dieu, Tom, nous sommes chez quelque émule de Mrs. Tussaud ! Nous avons été enfermés dans le cabinet des horreurs de quelque musée de cire !

— Si, avant d'en faire la visite, maître, vous me débarrassiez de ces ridicules entraves, soupira Tom Wills, dont la poitrine était devenue soudain plus légère.

— C'est juste, répondit Dickson en accédant sans délai à ce désir.

Tom étira longuement ses membres endoloris, pendant que son maître, s'emparant de la lanterne d'écurie, la levait au-dessus de sa tête pour reconnaître les alentours.

D'autres mannequins de cire, grotesques et hideux, ricanaient dans la pauvre clarté de la lampe, mais ni Dickson ni Tom Wills ne prirent garde à leurs ultimes grimaces. Ils s'approchèrent d'une paroi grise qui semblait vaguement remuer dans la nuit.

— Je m'en doutais un peu, murmura le détective en sentant sous ses doigts une étoffe rude, nous sommes dans un cirque forain. Ce n'est pas une prison bien solide pour garder des prisonniers.

— Hm, regardez-moi cet oiseau-là, dit tout à coup le jeune homme, en désignant une forme haillonneuse, affalée, la tête ballante sur un amas de câbles lovés, je crois que c'est le sujet le plus vilain de la troupe !

Harry Dickson lui jeta un regard distrait, mais brusquement il prit Tom par la main et l'attira en arrière.

— Attention, pour vilain qu'il soit, il n'en est pas moins plus dangereux que les autres, car il est vivant, lui !

En effet, la poitrine de l'homme s'abaissait régulièrement au rythme d'un lourd sommeil.

C'était un homme âgé, habillé très pauvrement. Sa tête énorme devait tenir mal sur son cou grêle, comme une courge sur une fine tige.

La bouche entrouverte laissait passer un souffle fétide, sentant le tabac, l'alcool et l'oignon.

— Menottes ? demanda brièvement Tom Wills.

— ... et bâillon ! ordonna le maître.

Quand le dormeur ouvrit des yeux atones, il était déjà hors d'état de nuire, car les cordes qui avaient servi à ligoter les deux détectives le mettaient désormais lui-même dans l'impuissance d'opposer la moindre résistance.

Il n'en fit rien d'ailleurs, il se contenta de geindre sourdement sous le bâillon qui lui fermait la bouche.

— Au fond, ce pauvre diable ne semble pas méchant, observa Tom Wills.

— Il a en effet l'air d'un idiot, approuva Harry Dickson ; attendez, le temps de reconnaître où nous sommes et nous reviendrons à lui.

Un triangle de la toile tremblait dans le vent de la nuit ; le détective le souleva et se trouva dehors. Au loin, il vit les rares lumières d'un village endormi. En se retournant, il considéra la misérable tente qui leur avait servi de prison, à son élève et à lui.

Elle était basse et sans tréteaux ; une pancarte pendillait devant le pan de toile soulevée : « Show-Manzonni. »

A dix pas de là, une roulotte solitaire se profilait dans la nuit, tandis qu'un maigre cheval attaché à un piquet essayait de tondre une herbe avare et sèche.

Harry Dickson déposa sa lanterne à l'intérieur de la tente et, revolver au poing, avança vers la roulotte.

Tout était silencieux à l'intérieur. N'empêche que Dickson marcha avec prudence et ne se servit de sa lampe électrique qu'au moment où il poussa la porte vétuste de la maison roulante.

Elle était vide.

L'intérieur en était des plus sordides et pauvres. Comme il entra, quelque chose crissa sous les pieds du détective ; c'était un gros morceau de charbon de bois. A côté gisait un bout de carton blanc.

— Très bien, ricana Dickson, voici le bureau aux écritures où s'est élaborée l'inscription de la chapelle.

Il tourna les talons et s'en alla retrouver Tom Wills.

— Quels étranges ravisseurs, Tom, dit-il, qui nous laissent nos armes et notre argent.

— Mon avis est qu'ils ont été trop pressés pour nous en débarrasser, opina le jeune homme, et qu'ils avaient autre chose de

plus urgent à faire !

— Je suis également de cet avis, il s'agit maintenant de savoir ce qui pressait si fort pour eux.

— A propos de « eux », on en parle comme si on les connaissait ! répliqua Tom Wills en regardant son maître de biais.

Harry Dickson se contenta de sourire et, prestement, il regagna la tente où se tenait le prisonnier.

— Otez-lui le bâillon, Tom, ordonna-t-il, il n'y a personne pour l'entendre s'il s'avise de crier à l'aide. Je suppose qu'il est considéré comme un être des plus négligeables par ceux qui l'emploient.

Malgré le bâillon et les menottes, le prisonnier s'était endormi profondément, et il fallut le secouer d'importance pour le tirer de son sommeil.

— Brandy ! fut le premier mot qu'il prononça quand il eut recouvré ses esprits.

— Je regrette, mais la cave est un peu loin, goguenarda Tom Wills.

L'homme sembla comprendre et dodelina de la tête.

— Shilling pour acheter brandy, demanda-t-il.

— Ah ! Ah ! serait-on sur un terrain d'entente ? s'esclaffa Harry Dickson. Le pauvre bougre ne semble pas bien dangereux, c'est un crétin, un simple d'esprit... mais nous allons peut-être en tirer quelque chose.

Il fit briller un shilling tout neuf dans la lumière de la lampe.

— Beau shilling ! s'écria l'idiot, un, deux... cent verres de brandy pour beau shilling. Oho ! faut donner beau shilling à Scrubby, Gov'nor !

Harry Dickson fit lentement « non » de la tête, ce qui parut désespérer le pauvre diable, qui reprit de plus belle ses supplications :

— Scrubby montrer bonshommes très drôles au Gov'nor. Mais vilain homme venu et volé bel homme rouge, et beaux hommes qui deviennent tout à coup très grands.

— Il parle des mannequins en cire, dit Tom Wills.

Scrubby, craignant ne pas recevoir son shilling, se tordait les mains.

— Pas la faute à Scrubby si vilain homme donner beaucoup shillings au maître de Scrubby, pour voler bel homme rouge et hommes qui deviennent très grands !

Harry Dickson, tout en désespérant de tirer grand-chose de l'idiot, lui remit le shilling. Aussitôt, Scrubby se confondit en remerciements.

— Montrer au Gov'nor beau portrait de bel homme rouge et autres beaux hommes, dit-il.

Il prit le fanal des mains du détective et le conduisit vers la

malle aux membres coupés. Il rejeta avec mépris des jambes de cire et des ossements en bois peint, puis il retira d'entre un tas de vagues paperasses un chromo déteint, portant l'inscription « Grande attraction du show Manzoni : Le tribunal secret ».

Harry Dickson eut peine à retenir une exclamation : les douze juges en toge noire et en cagoule d'hermine étaient représentés sur la gravure, assis devant une haute table de justice, tandis qu'un bourreau tout de rouge vêtu se tenait devant un billot, la hache prête.

Scrubby ricanait de plaisir en voyant la mine intéressée du détective.

— Encore un beau shilling tout neuf ! supplia-t-il.

— Tu en auras cinq, Scrubby, ta main toute remplie si tu réponds bien à mes questions. Qu'est-ce là ?

Scrubby prit Dickson par la main et lui montra une sorte de praticable en toile peinte, qui pouvait donner l'illusion d'une table de tribunal.

— Et les hommes ? demanda le détective en désignant les cagouleurs.

— Tout petits, tout petits, et tout à coup pff ! très grands ! Mais ils sont partis avec vilain homme. Mais, continua-t-il en montrant le bourreau, celui-ci grand et bel homme !

Harry Dickson réfléchit et n'eut qu'un sourire pour Tom, qui grogna que tout cela n'était que charabia.

— Demandez-lui plutôt comment nous sommes venus ici ! demanda-t-il.

— C'est de bien moindre importance, répliqua son maître, mais je veux bien.

Il répéta la question.

— Teuf ! Teuf ! fut la réponse, avec le maître et le vilain homme, puis eux très pressés s'en aller et dire moi garder vous, sinon grande colère et beaucoup de coups pour le pauvre Scrubby.

Harry Dickson donna encore quelque monnaie au pauvre homme, qui gloussa de joie.

— Nous allons devoir mettre les bouchées doubles, Tom, dit-il. Je crois que tout va se précipiter et que l'affaire de la Cour d'Épouvante va se résoudre bien plus vite que nous ne l'avons cru. Comme en beaucoup de choses, tout était très simple, mais il fallait y penser.

— Simple ? s'écria Tom, mais je n'y vois que du feu, et cela aussi comme toujours, ajouta-t-il avec amertume.

— Écoutez, my boy, je vous dirai simplement ceci : nous nous trouvons ici devant un plan criminel assez grossièrement et fort hâtivement agencé, mais qui aurait pourtant pu réussir. Cela me fait penser que son auteur est un être terriblement présomptueux qui

s' imagine que tout doit lui réussir.

Au dernier moment, notre venue a dû lui sembler un fier bâton dans les roues, puisqu'il nous a écartés d'une manière très traditionnelle, trop traditionnelle même. Il ne nous a pas tués, parce qu'il a dû trouver ce double meurtre inutile, et aussi parce qu'il ne nous craint pas trop, ce qui encore une fois est de la présomption pure.

Il parlait encore quand Tom lui pinça le bras.

— Un sifflet de police ! dit-il.

Harry Dickson prêta l'oreille et dut donner raison à son élève.

Trois coups de sifflet modulés d'une certaine façon venaient de retentir au loin sur la route.

« Le sifflet de la police de Londres, se dit Tom, qu'est-ce que cela peut bien avoir à faire par ici ? »

— Oubliez-vous Goodfield ? demanda Harry Dickson en se lançant hors de la tente.

De nouveau le sifflet se fit entendre, plus rapproché cette fois.

— Un bobby en uniforme ! s'écria Tom en montrant une forme qui avançait à grands pas sur le chemin macadamisé conduisant à Rose-Grange.

— Goodfield !

— Dieu soit loué ! s'écria le surintendant en revenant sur ses pas et en s'élançant vers ses deux amis. Faites vite, je crois que je tiens le coupable !

— Bravo, Goodfield, répondit Dickson, je dois pourtant vous dire qu'à mon tour je le connais.

— Ouais ! ricana le policier, c'est à voir...

» Mais que je vous raconte vite ce qui m'est arrivé, et pendant ce temps pressons le pas, si nous voulons éviter que ce pauvre Mr. Hamilton paraisse encore une fois devant cette fameuse Cour d'Epouvante.

En quelques minutes, les deux détectives furent mis au courant des aventures nocturnes de Goodfield. Quand il eut terminé, il ajouta d'un air malin :

— Et maintenant, je vous fais part d'une constatation, minime en apparence, mais qui m'a quand même mis la puce à l'oreille :

» Pendant le temps que nous avons soi-disant passé à la Cour d'Epouvante, dans la chambre de Mr. Hamilton, les bougies avaient fondu d'un pouce et demi !

— Bravo ! s'écria Harry Dickson en tendant la main au brave policier, vous avez en effet découvert ce que d'un autre côté j'ai trouvé, moi aussi, bien que le grand honneur vous échoie, Goodfield.

» Vous avez trouvé par déduction, donc par l'unique secours de l'intelligence, tandis que moi je dois beaucoup au hasard. Vous venez

de me damer le pion et j'aime à le reconnaître.

Goodfield se rengorgea.

— Et comme je m'attends à opérer une arrestation, il m'a plu de me mettre en grand uniforme. Vous savez, ajouta-t-il, que je me déplace rarement sans lui.

Harry Dickson sourit à l'orgueil du brave homme, mais n'en pressa pas moins le pas vers la villa dont la masse sombre se dessinait au loin.

5. Un singulier « Tribunal Secret »

Harry Dickson considérait attentivement la façade de la maison endormie.

— Où se trouve exactement l'appartement de Mr. Hamilton ? demanda-t-il à Goodfield.

— Les trois fenêtres d'angle donnant sur l'est, fut la réponse.

— Parfait. Il n'y a pas de lumière. Et quelles sont les autres pièces dont nous voyons les fenêtres s'allonger vers la gauche ?

— Un petit musée d'histoire naturelle, si je ne me trompe, que Sir Hamilton dédaigne depuis des années, car il ne s'adonne plus guère à des occupations scientifiques. La dernière fenêtre donne dans un cabinet noir de photographie également délaissé par le propriétaire de Rose-Grange.

— All right ! Les vitres en sont fumées, mais depuis le temps, elles sont un peu délavées, ce qui fait que nous pouvons discerner dans cette pièce une petite lueur, dit Harry Dickson.

— C'est ma foi vrai, s'écrièrent Tom et Goodfield, et cela signifie ?

— Que la Cour d'Epouvante s'est réunie en ultime séance, celle à laquelle nous allons mettre définitivement fin.

Harry Dickson donna des ordres précis.

Tom Wills resterait au-dehors, ayant pour mission d'arrêter quiconque essaierait de sortir ou d'approcher de la maison.

Goodfield et Dickson entreraient et se dirigeraient immédiatement vers le cabinet noir.

Aussitôt dit, aussitôt fait. A pas de loup, ils gravirent le large escalier de chêne et s'arrêtèrent devant la porte de la chambre obscure. Elle n'était pas complètement fermée : un filet de lumière se dessinait contre le chambranle.

Quelqu'un était là...

*

Mr. Hamilton redressa ses membres endoloris et se frotta les yeux.

La vision était là, pareille à celle des autres nuits.

Les juges en cagoule le couvraient de leur regard brillant et immobile.

Le président se tenait debout sans bouger, la main levée, il parlait d'une voix sombre et menaçante :

— Regardez derrière vous, Hamilton.

Le vieillard se retourna.

La scène s'était modifiée ou plutôt amplifiée : sur une table, un cercueil ouvert s'allongeait ; le couvercle était posé à terre, et sur lui les vis et le marteau destinés à le clore.

Mr. Hamilton frissonna. Un terrible personnage se dressait à côté de ces lugubres accessoires. C'était un homme de haute taille, complètement vêtu de rouge, un masque écarlate devant la figure. Ses deux mains, gantées de rouge également, reposaient sur un large glaive de justice.

Mr. Hamilton venait de reconnaître le bourreau, tel que le représentent les images des temps passés.

La voix du président reprit :

— Votre dernière heure va sonner. Votre tête va tomber !

— Je ne crois pas en vous ! s'écria Hamilton, je rêve...

— Alors, ricana le juge, dites-nous où vous cachez la clef de votre coffre-fort et le mot qui l'ouvre.

— Jamais ! s'écria Mr. Hamilton. Bien que tout ceci ne soit qu'une œuvre de suggestion, elle n'en est pas moins criminelle et je ne dirai rien !

— Alors...commença le juge.

Tout à coup, la voix se tut et un grand silence se fit.

Mr. Hamilton considéra d'un œil plus étonné qu'effrayé les formes immobiles.

Pourtant, un bruit lointain se faisait entendre, un bruit étouffé de lutte, puis des pas qui s'approchaient.

Et Mr. Hamilton qui s'attendait à entendre tomber une sentence de mort, ouvrit soudain des yeux stupéfaits.

Quelque chose changea soudain à la Cour d'Epouvante : Harry Dickson entra en scène !

Il poussait devant lui un homme habillé d'un antique habit de soirée, luisant sur toutes les coutures, comme en portent certains batteurs d'estrade. Goodfield, en uniforme de policier, suivait triomphalement :

— La comédie est finie ! s'écria Harry Dickson. Nous allons bien rire, monsieur Hamilton.

— Vous autres, ne bougez pas ! tonna Goodfield en tirant son revolver et en le braquant sur la Cour. Le premier qui bouge est un homme mort !

Harry Dickson poussa un grand éclat de rire.

— Mettez votre revolver en poche, Goodfield, et mettez les menottes au sieur Manzoni ici présent. Je vais me charger des autres.

Une épingle de cravate suffira.

Etrange ! Ni le juge ni ses assesseurs ne bougèrent.

Harry Dickson ôta son épingle de cravate et la tendit à Mr. Hamilton.

— Piquez ce méchant président, il l'a bien mérité ! dit-il.

Machinalement, le vieillard prit l'épingle et en piqua la cagoule du président.

Pan !... un soupir... et il n'y avait plus de président !

— Aux autres ! s'écria le détective en riant de plus en plus fort.

Pan ! Pan ! et Pan ! Dix fois Pan ! et il n'y avait plus de Cour d'Epouvante.

— Les petits hommes qui deviennent tout à coup grands ! dit Dickson, c'étaient des bonshommes en baudruche, n'est-ce pas, sieur Manzoni ? Je regrette fort d'avoir détruit une des plus belles attractions de votre show.

— Piquez donc l'homme rouge, maintenant, ricana Goodfield, il a assez duré, celui-là.

— Hum, fit Dickson, celui-là est plus résistant, je crois, car il est en bonne cire vierge.

— Voyons cela ! fit Goodfield amusé en s'approchant du fantôme.

Mais Manzoni se jeta en arrière d'un air effrayé.

— Non, non, n'y touchez pas !

— Farceur, dit Goodfield, en frappant sur l'épaule de l'historien. Aha ! vous avez voulu vous jouer de la police de Scotland-Yard, mon bonhomme. Mais vous n'êtes pas de force ! Il a suffi à Goodfield de voir que les bougies avaient brûlé trop bas pendant la durée du soi-disant cauchemar, pour qu'il sût qu'on n'était pas en présence d'un rêve, mais d'une scène parfaitement réelle, machinée avec soin. Un gaz soporifique, ma foi épatant, et dont les effets se dissipaient à votre volonté, faisait le reste. Il ne fallait que transporter le bon Mr. Hamilton dans la pièce à côté, où, en cinq sec, on montait une cour de justice avec des bonshommes gonflés d'air. Tandis que du cabinet noir, vous parliez en leur nom.

— Ce n'est pas moi..., gémit le prisonnier.

— Alors c'est lui ? ricana Goodfield en montrant le bourreau immobile. On va voir !

— Couchez-vous ! hurla soudain Harry Dickson en se jetant sauvagement sur Hamilton et Goodfield qu'il entraîna dans sa chute.

Une lueur aveuglante passa et un tonnerre roula. Un souffle d'air embrasé éteignit les bougies. Puis un long cri d'agonie retentit...

— Monsieur Hamilton ! Goodfield ! cria le détective en se relevant à moitié.

— Présent ! répondirent les deux hommes à la fois.

— Dieu soit loué... ma lampe électrique est en pièces...

— La mienne marche à souhait, rétorqua Goodfield en faisant de la lumière.

Une scène de désolation s'offrit à leur vue.

La pièce était complètement remplie de débris, des toiles se consumaient en répandant une affreuse odeur de roussi.

L'homme rouge avait disparu : mais Manzoni gisait à terre, le crâne défoncé, mort...

— Une grenade à main ! expliqua le détective d'une voix sombre, et sans doute que le principal auteur de cette farce criminelle se débîne à cette heure.

— Et Tom ? s'enquit Goodfield.

Le personnel de Rose-Grange s'amenait déjà, effrayé, brandissant des armes disparates ; on entendait Tom Wills crier au-dehors.

— Ne faites pas tant de bruit, Tom, dit le maître en se penchant hors d'une des fenêtres disloquées par l'explosion, et dites-moi si vous avez vu passer quelqu'un après la déflagration ?

— Personne !

— All right, Goodfield, explorons la maison, il se peut que le bandit ne soit pas très loin, dit le détective.

Une heure plus tard, la maison avait été parcourue sans résultat.

Harry Dickson grondait de colère. Parmi les débris de la Cour d'Epouvante, il avait découvert ceux d'un fauteuil en bois noir... *qu'il avait reconnu.*

— Goodfield ! Ne croyez pas que l'affaire soit close, mon ami, cette affreuse chaise vient de m'en apprendre plus long. Il faut que l'on retrouve l'homme rouge ! Il le faut !

— Mais il ne peut être sorti ! s'écria Tom. Tenez, l'aube se lève, on voit toute la plaine et cette demeure la domine. Un homme qui serait parvenu à s'enfuir aurait été visible pendant tout un temps au moins et je n'ai pas quitté mon poste !

Harry Dickson se tourna soudain vers Mr. Hamilton.

— Je crois que Rose-Grange fut construit sur les ruines d'une vieille maison de douteuse réputation. Avez-vous connaissance de quelque passage secret, monsieur Hamilton ?

Le vieillard réfléchit.

— Pas précisément, mais on en parlait dans le temps, c'est pour cela que j'ai fait murer les anciennes caves.

— On y va ! commanda Harry Dickson d'une voix brève.

Mr. Hamilton les conduisit devant un épais mur de briques ternies par le temps :

— Vous voyez que cela tient bon, dit-il.

— Vraiment ? Vous croyez ? ricana le détective en se jetant contre le mur.

Quelques briques roulèrent sur le sol, découvrant une ouverture capable de laisser passage à un homme.

— Quel sang-froid, admira le détective, « il » a eu la patience de les replacer de l'autre côté du barrage !

Le corridor souterrain était sec et d'accès facile. Il menait en droite ligne vers le nord. Après un quart d'heure de marche, un souffle d'air frais les caressa, et ils se trouvèrent à l'air libre, au milieu d'un épais fourré d'épines et d'orties.

— Diable, je reconnais ces lieux ! s'écria Dickson, nous y avons été hier soir !

Devant eux, à quelques yards seulement, se trouvait le show des figures de cire.

— Scrubby ! appela le détective.

Aucune réponse ne lui parvint.

En quelques bonds, il eut atteint la tente et écarté la toile...

A tant d'horreurs artificielles, une autre s'était ajoutée, plus horrible encore : c'était le pauvre Scrubby, dont une main criminelle venait de trancher la gorge !

— Et maintenant ? demanda Goodfield, quand les autorités du village eurent été prévenues et les formalités d'usage remplies.

— Londres ! répondit laconiquement le détective.

— Il m'a semblé que vous connaissiez le coupable ? s'obstina le policier.

— Oui, en capturant Manzoni, je croyais le tenir, mais ce n'était qu'un simple comparse, sans bien grande malice, tandis que l'autre...

» Je l'ai reconnu à sa fameuse chaise électrique, allez, celle qui ne donne même pas la mort ! Des détails de construction me sont restées à la mémoire d'une affaire pas trop ancienne !

— Mais..., souffla Goodfield, si je comprends bien...

— Eh bien oui, mon ami, nous avons eu à faire à Mysteras ! Ni plus ni moins ! Le monstre est revenu parmi nous !

6. Déclaration de guerre

Ainsi le Dr Mysteras était revenu.

Harry Dickson s'avouait qu'il s'attendait depuis toujours à cette résurrection, mais il avait plutôt pensé qu'elle se manifesterait sur un tout autre point du globe. Et voici qu'elle venait d'avoir lieu au sein de Londres.

Mysteras... De nouveau il adoptait ces procédés bizarres, empreints d'un romanesque maladif, bien de nature à dérouter les recherches.

Harry Dickson ne pouvait se laisser influencer par eux ; il entreprit les premières recherches avec cette froide méthode qui était sienne.

Il chercha dans l'entourage de Mr. Hamilton, mais trouva moins que rien.

Mr. Hamilton n'avait lié connaissance avec personne. Son personnel, depuis des années à son service, était au-dessus de tout soupçon.

Il s'arrêta quelque temps au Dr Dorgin. Mais ce brave homme pratiquait la médecine depuis plus de trente ans dans le même village, alors que Mysteras n'avait surgi dans le monde du crime que depuis un an à peine !

Comme toujours, le docteur-bandit Mysteras avait agi presque seul, avec un minimum de complices, se croyant un génie du crime et ayant une foi absolue en sa rouge étoile.

La semaine ne s'était pas écoulée que Harry Dickson reçut une lettre.

Il ne s'en étonna pas, il l'attendait presque.

Monsieur Dickson

Vous venez de nouveau de me coûter bien cher. Dire que je croyais déjà tenir une bonne partie des millions de ce vieux ladre de Hamilton. Je connais déjà un peu de vos méthodes : à défaut d'arrêter vos victimes, vous faites rater leurs affaires et vous contrecarrez leurs projets. Vous leur rendez littéralement la vie impossible. Cela ne prendra pas avec moi.

» Je vais vous dire ce que j'ai résolu : avant d'entreprendre une nouvelle affaire, je vais vous écarter de ma route.

» Ceci n'est pas un ultimatum, car je ne pose aucune condition,

mais une déclaration de guerre. Je vous la déclare à mort. Un de nous deux est de trop sur la vaste terre. C'est ce que jadis ont déclaré deux de vos plus illustres victimes : le Dr Flax et la belle Georgette Cuvelier.

» Je le dis comme eux, avec la différence que dans cette lutte, le vaincu sera Harry Dickson et non Mysteras.

» J'ai un énorme avantage sur vous : je sais toujours où vous trouver, tandis que je suis plus insaisissable pour vous que la plus vaine fumée.

» Adieu, Harry Dickson, je ne sais pas encore si je vous frapperai dans l'ombre ou bien ouvertement, à la grande clarté du jour. Cela dépendra de ma fantaisie, et sans elle, je trouverais la vie bien monotone.

Mysteras.

Songeur, le détective reposa la missive. L'heure était grave. Il savait que l'adversaire ne se payait pas de mots.

Tom Wills prit à son tour connaissance de la lettre.

— Ce n'est pas un plan d'attaque que nous avons à élaborer, mais de défense, murmura-t-il.

Le détective eut un geste vague ; il se sentait passablement dérouté.

— Mysteras est une créature habile entre toutes. Il a sur les autres criminels de grande envergure un avantage énorme : il travaille seul ou presque, les complices dont il se sert ne sont que des falots fantoches, dont il se débarrasse quand bon lui semble, témoin les pauvres diables du Show Manzoni.

» Où est-il ? Eternelle épingle dans une botte de foin... Mais pour nous, la situation est bien différente. Nous vivons au grand jour ; nous circulons en pleine lumière et lui peut nous guetter dans l'ombre. Il n'y a vraiment qu'une chance pour nous dans tout ce jeu tragique.

— Et laquelle donc ? s'enquit son élève.

— Je reprends son propre mot pour mon compte, Tom : sa fantaisie !

» J'aime à croire qu'il écouterait la voix de cette enjôleuse, qui travaillera toujours pour nous, en nous faisant gagner du temps, en nous mettant sur nos gardes plus que jamais.

— Moi, opina Tom Wills, je jouerai le jeu de toujours, il rate bien rarement.

» Partons d'ici, ou ayons l'air de partir...

Son maître l'interrompit du geste.

— Inutile ! Mysteras doit connaître cette ficelle. Il doit même s'y attendre quelque peu et sans doute dispose-t-il ses batteries en conséquence.

» Certes, Tom, nous allons faire travailler notre esprit, mais nous

allons invoquer un des grands alliés de la police en la matière... le hasard.

— Alors, nous attendrons que Mysteras veuille bien nous frapper ?

— C'est mon projet ; toutefois, nous éviterons qu'il frappe ! Passez-moi quelques pipes de Hollande neuves et un pot de tabac frais ; nous allons travailler.

Travailler consistait pour l'heure à bourrer une pipe après l'autre et rendre l'air de la chambre presque irrespirable à force de fumée de tabac.

Il était tard et les lumières s'éteignaient déjà dans la rue quand le détective reposa la dernière pipe, se frotta les mains et déclara que tout allait bien.

— Vraiment ? bâilla Tom Wills qui s'endormait sur une revue illustrée.

— Si je vous disais, Tom, que Mysteras nous laissera la paix pendant un certain temps, mettons quelques jours, je suppose que cela vous étonnerait.

— Plutôt, répondit le jeune homme, tout à fait réveillé maintenant.

Harry Dickson tapota lentement le bois de sa table de travail.

— Le Dr Mysteras, cette vieille connaissance, vient de nous mettre sur une fausse piste ; celle de nous-mêmes ! Il cherchera avant tout à garnir sa bourse de numéraire. Ecoutez-moi bien, Tom, l'affaire Hamilton n'est pas finie. *Elle doit* reprendre sous une autre forme. Elle a été trop bien lancée, et Mysteras n'est pas l'homme à ne pas profiter des atouts qu'il a encore en main.

— Tant mieux, riposta Tom, je comprends qu'on ne va pas rester moisir ici, à se cacher comme des rats peureux dans leur trou.

— Et pourtant, Tom, nous allons avoir l'air de le faire. Pour cela, nous devons, à mon regret, nous séparer. Vous devrez rester ici...

La mine de Tom Wills s'allongea prodigieusement.

— Mais votre rôle ne sera pas tout d'inaction, bien au contraire. Il ne sera même pas facile. Il vous faudra jouer au Harry Dickson et en même temps rester Tom Wills.

— Compris ! Je dois faire croire au-dehors que vous êtes à la maison.

— Très juste. Il vous faudra imiter ma voix au téléphone et promener le soir, devant les fenêtres donnant sur la rue, le mannequin articulé qui projette fidèlement l'ombre de Harry Dickson sur les rideaux.

— Et vous, maître ?

— Je serai au poste à Rose-Grange où, *fatalement, certains événements devront se produire*, bien que j'ignore absolument encore

leur nature. Attention au téléphone, je ne m'en servirai que lorsqu'il y aura nécessité impérieuse.

Et maintenant, au revoir et bonne chance !

— Comment... au revoir... mais il est bientôt minuit ! s'écria Tom.

— Pendant un quart d'heure, à de sages intervalles, laissez passer et repasser mon ombre devant la fenêtre du fumoir.

— Et si Mysteras tire ?

— Il ne le fera pas, au contraire, cet homme est assez habile en matière de logique de déduction. L'ombre lui apparaîtra comme une attrape...

— Mais c'en est une !

— Attendez, ce n'en est pas une du genre que Mysteras attend. Il croira à un piège. Il s'imaginera que la police alertée veille dans les alentours, épiant le moindre geste, le moindre bruit suspect. S'il est là à nous épier, ce qui est possible, mais non probable, il se moquera de nous.

» Pendant ce temps, je prendrai le chemin des toits, et demain je serai à Rose-Grange. Bon courage, Tom, j'ai dans l'idée que l'on s'amusera prodigieusement.

*

Le lendemain, le colonel B.W. Dalton, commandant le régiment d'infanterie de Rochester, en manœuvres sur la côte de l'Est, reçut la visite d'un fonctionnaire du Ministère de la guerre avec lequel il conféra longuement.

A la suite de cet entretien, le champ des préparatifs fut légèrement déplacé et intéressa le village dont dépendait Rose-Grange.

De ce fait, la demeure de Mr. Hamilton dut ouvrir ses portes à des militaires pourvus de billets de logement tout à fait en règle.

C'étaient trois solides gaillards attachés aux transports, qui avaient beaucoup de loisirs et passaient une grande partie de leur temps à muser dans le jardin du château.

Leur chef, le capitaine Treavy, un grand homme maigre à barbe de feu, atteint d'une légère claudication de la jambe gauche, suite d'une glorieuse blessure reçue au front des Flandres, fut installé dans la maison même, tandis que les hommes logeaient dans les communs.

Le capitaine Treavy était un homme silencieux et tatillon. Dès le lendemain de son arrivée, il se plaignit de rhumatismes à la jambe et reçut aussitôt de son colonel l'autorisation de ne pas participer aux manœuvres, mais de bien se soigner.

Il gardait en grande partie la chambre, fumait quelques cigarettes au soleil, à l'heure de la méridienne, et avait quelques brefs

entretiens avec Mr. Hamilton, son hôte, qui avait donné des ordres pour qu'il fût traité comme un prince.

Trois jours se passèrent ; les manœuvres devaient durer trois semaines et se poursuivaient selon les règles de la vieille stratégie anglaise.

Les cantonnés de Rose-Grange avaient bonne vie.

Le troisième jour, vers minuit, le capitaine Treavy se leva soudain.

Il lui avait semblé entendre un bruit dans la maison endormie.

Quiconque l'aurait vu en ce moment aurait été bien étonné : il ne traînait plus la jambe, mais marchait d'un pas décidé vers la porte de sa chambre et l'ouvrit dans les ténèbres du corridor.

Le bruit venait de la pièce contiguë à la chambre à coucher de Mr. Hamilton ; le musée d'histoire naturelle, qui avait servi de décor à la mystérieuse Cour d'Epouvante.

Le capitaine ne se dirigea pas vers elle, mais vers le cabinet noir voisin.

Il semblait admirablement connaître les lieux, car il n'avait besoin d'aucune lumière pour se diriger dans la nuit.

Arrivé là, il ouvrit la porte toute grande et sembla étonné de trouver le petit débarras vide de toute présence.

Pourtant il y entra prudemment et colla son oreille contre la porte de la grande pièce d'à côté.

Une voix venait de s'y élever : celle de Mr. Hamilton.

— Laissez-moi tranquille, supplia-t-elle. Je ne sais pourquoi vous venez troubler mon repos. Je suis malade et las. Je ferai tout ce que vous me direz de faire...

Aucune autre voix ne répondit, mais après quelques minutes, le vieillard reprit sur un ton de plus en plus angoissé :

— Eh bien oui, je consens à ne rien dire, à ne plus en appeler à Harry Dickson, à faire toutes vos volontés.

Un nouveau silence intervint après lequel la voix de Mr. Hamilton se leva, déchirante :

— Je souffre, vous me faites mal... Oh ! ce hideux fauteuil... Laissez-moi.

» Je consens à tout... Il y a vingt-cinq mille livres dans le coffre-fort, en coupures de cent livres, en cinq liasses de cinquante billets... le mot est Meta.

Mr. Hamilton poussa un sourd gémissement et ne parla plus.

Doucement, le capitaine poussa la porte de la pièce.

La grande chambre était sombre, mais un rayon de lune l'éclairait suffisamment. En dehors de Mr. Hamilton, affalé sur une chaise, il n'y avait personne. Le vieillard semblait profondément endormi.

Le militaire allait s'avancer vers lui quand un coup de feu retentit au-dehors, ainsi qu'un appel pressant de voix.

D'un bond, le capitaine se jeta dans l'escalier et courut au-dehors.

Deux des soldats du corps de transport se tenaient contre la clôture ; l'un d'eux tenait un revolver, un troisième explorait un massif de lilas voisin.

— Je vous assure que je l'ai touché, car il a boulé comme un lapin ! grommela-t-il. Regardez vous-même, capitaine !

Le capitaine s'approcha et battit à son tour le massif.

— Voilà la preuve que je l'ai touché, continua le soldat en arrachant une branche, tenez, les feuilles sont encore tout humides de sang.

Le capitaine regardait autour de lui :

— Vous avez oublié le fossé, dit-il d'une voix brève, il est vrai qu'il est à peine visible sous les orties qui le couvrent. Mais l'homme a pu se défiler par-là...

Comme pour lui donner raison, un bruit lointain de moteur se fit entendre.

— Une moto ! crièrent les hommes.

— Prenez l'auto et tâchez de l'atteindre, ordonna le chef, mais j'en doute, car le bonhomme est malin comme un diable ; et je ne le crois pas assez blessé pour perdre du temps. Ecoutez-moi comme il mène sa machine !

Les trois hommes s'éclipsèrent aussitôt et quelques instants après, une auto partit à toute allure sur la lande.

Le capitaine continua son exploration et soudain, du pied, il heurta un petit objet métallique.

— L'explication du mystère ! murmura-t-il amèrement : un microphone qui enregistrait fidèlement les paroles du malheureux Hamilton. Voici le fil qui le relie à la maison et qui a été diablement bien dissimulé.

» Quant à Hamilton, je crois savoir comment il a entendu ou paru entendre.

Il rentra dans la maison, mais il ne trouva plus son propriétaire dans la chambre du musée, mais dormant lourdement dans son lit.

— Suggestion ! Hypnose ! Du beau travail à distance ! gronda l'officier, quel démon tout de même !

D'un pas décidé, il quitta la chambre, entra dans le bureau de Mr. Hamilton et s'installa devant le coffre-fort.

D'un doigt expert il mania les manettes, jusqu'à ce que la lourde porte du safe s'ouvrît. Deux portefeuilles de cuir bourrés de banknotes se trouvaient là, dont le capitaine Treavy s'empara sans remords.

Il déchira une page de son carnet de notes et y griffonna

quelques mots :

« Reçu en dépôt, vingt-cinq mille livres – Harry Dickson. »

Nous passerons aussi vite que possible sur ce qui suivit, car la marche des événements autour de Rose-Grange se précipita.

Le lendemain, le colonel B.W. Dalton retira ses troupes du village et, le soir même, trois de ses soldats, qui semblaient avoir été oubliés, se ruèrent dans le cabinet de travail de Mr. Hamilton au moment où un cambrioleur jurait sourdement devant un coffre-fort vide.

On reconnut en lui un ancien repris de justice, qui avait encore de nombreuses peines de contumace à purger.

Il reconnut vite n'avoir agi que pour le compte d'un tiers, qu'il prétendait ne pas connaître.

— Où deviez-vous lui remettre l'argent ? lui demandèrent les officiers de police qui l'interrogèrent.

L'homme se gratta l'oreille.

— C'est une étrange histoire. Il ne me l'avait pas dit. Je vous trouverai bien partout où vous irez, dit-il. Je ne sais pourquoi cet homme dont je n'ai pas entrevu le visage m'inspirait à la fois confiance et crainte. Il devait être sérieux, car il m'avait donné cinquante livres d'arrhes. C'est une somme, j'ai marché !

L'homme paraissait sincère, on dut se contenter de ses piètres aveux.

Le surlendemain Harry Dickson, rentré à Londres, recevait une seconde lettre :

« Vous m'avez eu, fripouille ! Vous m'avez volé vingt-cinq mille livres. Ce sera le prix de votre tête, car cette fois-ci, je l'aurai ! – Mysteras. »

— Bien, remarqua simplement le détective, il se fâche, c'est signe qu'il faiblit. Mais à présent, il va s'en prendre à notre personne. Ouvrons l'œil !

7. Le char de Jaggernaut

Et Mysteras rentra dans le silence.

Sur ces entrefaites éclata à Londres une de ces mystérieuses et sanglantes affaires qui défraient toute la chronique populaire, captent l'attention générale, envahissent les journaux.

Une secte de fanatiques et de tueurs hindous venait d'être découverte.

Quatorze Hindous qui s'étaient livrés à des assassinats rituels dans la banlieue de Londres, sur la personne de femmes et d'enfants anglais, furent arrêtés, condamnés à mort et pendus dans le plus bref délai.

Bien que ce fussent des gens de misérable condition, leur repaire était formidable.

C'était un vieux château situé aux confins de Stoke-Newington et loué pour trois ans à son propriétaire. A l'intérieur, on découvrit une immense salle, que les fanatiques avaient aménagée en abattant toutes les cloisons intérieures et qui présentait toutes les apparences d'un temple birman. Une affreuse statue de la déesse Kali, toute barbouillée de sang, y trônait sur un autel encore jonché d'horribles débris humains.

Harry Dickson avait été appelé à la rescousse et il faut dire qu'il avait mené rondement les choses.

Huit jours lui avaient suffi pour avoir en main toutes les trames, qu'il avoua d'ailleurs être assez grossières. Il avait découvert le temple secret et livré les coupables à la justice et au gibet.

Pourtant, le grand détective n'était pas satisfait, bien qu'il ne s'en ouvrît qu'à son élève, Tom Wills.

— Cette affaire me déconcerte et me déplaît, disait-il, *elle manque de logique*.

» Tout y est bien *trop artificiel*. La déesse Kali, ou plutôt sa statue, est en stuc : c'est de l'infâme pacotille. Un Hindou qui se respecte ne sacrifierait pas une mouche devant un pareil ersatz de plâtre peinturluré.

» Le temple et tout ce qui l'orne et le concerne est hâtivement composé. Rien n'y est réel, c'est à peine un mauvais décor d'opérette.

» Oui, les Hindous ne sont pas des figurants, mais d'authentiques assassins.

» Mais quels gens misérables ! De pauvres diables errants,

recrutés dans les bouges du port, des marchands de cacahuètes et de faux tapis que, pendant la quinzaine que leur terreur a duré, on a bourrés des drogues de leur pays, l'opium, le bétel et le reste. On se croirait devant une sinistre et sanglante mise en scène, dont je ne connais pas le but.

» Qui a loué ce château ?

» Un Birman authentique, un Mandrassi plutôt, qui s'est amené habillé en grand seigneur. Mais, renseignements pris, c'est un ancien négociant de Rangoon qui a échoué à Londres, y a vécu dans une misère noire jusqu'au jour de ladite location et prise de possession. C'était le seul homme un peu cultivé de la bande, mais il n'était pas fanatique pour un sou. Il est d'ailleurs mort en brave, sans avoir voulu parler.

— L'affaire est close depuis ce matin, répondit Tom. Le temple a été vidé par ordre de la justice, et les pièces qui semblent être de quelque importance encombrant en ce moment le musée particulier de Scotland-Yard, où l'on est fort en peine avec tous ces plâtras encore sanguinolents.

— Elle n'est point close pour moi, riposta le détective, et je désire pousser les choses à fond. Que diriez-vous d'une promenade à Stoke-Newington, une fois la nuit tombée ?

— Pourquoi de nuit ? Ce n'est guère réjouissant !

— Parce que je sens qu'il y a encore une présence derrière tout ceci. Une force dont j'ignore les mobiles. Quelqu'un ou quelque chose d'inconnu qui n'abandonne ni les lieux, ni la partie.

La nuit était tombée quand ils virent, au fond d'une pelouse teigneuse, se dresser les murs noirs et les tourelles croulantes de la sinistre habitation.

— Les scellés y sont encore, déclara Tom.

Harry Dickson haussa les épaules et se dirigea vers une poterne dans l'aile gauche du château.

Le large sceau de cire rouge de la police fut soulevé avec aisance et les rossignols du détective les introduisirent dans un vestibule qui menait aux escaliers de service.

Il leur fallut violer deux autres scellés avant d'atteindre la terrible salle du temple, qui s'ouvrit devant eux, vide et hagarde, éclairée par les feux du couchant entrant par une série de très hautes fenêtres s'ouvrant tout en haut des murs.

Ils avancèrent dans l'ombre des murailles, étouffant leurs pas, bien que rien ne pût les inciter à y soupçonner une présence.

Soudain, Tom Wills saisit nerveusement le bras de son maître et l'obligea à s'arrêter.

— Avez-vous vu, maître ? *Cela* n'y était pas les autres jours ! Tout a été vidé par la police ! Il ne devrait pas rester un petit banc par

ici.

Harry Dickson aussi avait vu et, l'œil sombre et anxieux, il considérait l'étrange masse qui sortait de l'ombre ambiante et à laquelle s'accrochaient les derniers reflets du jour.

C'était un immense chariot, monté sur de très hautes roues qui luisaient sinistrement. Le corps de la voiture présentait un cube parfaitement clos, mais le dessus était formé par une sorte de minaret ajouré se terminant en poivrière. D'affreuses figures flanquaient les quatre coins du fantastique véhicule.

— Le char de Jaggernaut ! murmura soudain le détective.

Tom Wills frissonna d'horreur.

Il se rappelait de ses lectures l'effrayante apparition des fêtes hindoues du siècle dernier. Cet horrible « char qui s'avavançait aux cris et aux chants des fanatiques, qui se jetaient sous ses roues et se laissaient écraser sous leur horrible poids mouvant. Il savait que les Anglais en avaient définitivement interdit les meurtrières sorties et les avaient partout détruits sans rémission, punissant de mort leurs conducteurs.

Et voici qu'un exemplaire de cette invraisemblable machine à tuer se trouvait sous leurs yeux, à quelques milles du cœur de Londres, en pleine civilisation moderne.

Mais aussitôt, le problème se posa à l'esprit des deux détectives :

Alors que le château avait été bouleversé de fond en comble, que tout avait été enlevé ou mis en sécurité, comment se trouvait-il là, ce char de mort ?

Lentement ils étaient revenus sur leurs pas, se détournant à chaque seconde, comme s'ils s'attendaient à voir la vision s'évanouir, comme celle d'un mauvais rêve.

Mais le char restait toujours là, rouge dans les feux du couchant, comme ruisselant encore du sang frais des holocaustes.

Ils avaient atteint la porte et Tom Wills la poussa, mais aussitôt il étouffa un cri d'angoisse : elle était fermée.

Ils n'eurent pas le temps de se concerter, un bruit bizarre venait de s'élever dans la salle, amplifiée par la vaste résonance du lieu.

C'était un grincement pénible d'essieux, puis le laborieux halètement d'une lourde mécanique qui se mettait en marche.

Le char avait bougé ! Il bougeait !

Les deux hommes horrifiés virent le minaret osciller, d'un lent mouvement de pendule qui se met en marche, puis les rayons des roues étincelèrent et le véhicule avança de quelques pieds.

Machinalement Dickson et Tom reculèrent, bien qu'ils fussent à l'autre bout de la salle, hors d'atteinte du monstrueux mobile.

Ils avaient atteint la grande porte à deux battants qui s'ouvrait également dans le mur et ils se jetèrent contre elle sans trop d'espoir.

Elle était fermée et ses blindages de tôle renforcée résonnèrent comme un énorme gong.

La machine avançait toujours, lentement, mais on voyait parfaitement que son allure se précipitait. A présent, la mécanique intérieure ronronnait parfaitement à son aise.

— Prenons-la d'assaut ! proposa Tom Wills en tirant son revolver.

Mais Harry Dickson secoua sombrement la tête.

Il venait de s'apercevoir que les parois en étaient plus lisses que de la porcelaine et composées de fortes plaques de métal.

Le char avançait maintenant le long des murs. La salle était circulaire ; les détectives eurent tôt fait de reconnaître qu'aucun coin ne s'offrait à eux pour les mettre à l'abri. Les murs étaient tout aussi lisses que la machine elle-même, et ne se prêtaient à aucune tentative d'escalade.

Déjà, ils avaient par deux fois fait le tour de la salle, la machine les suivant sur les talons, mais ne faisant pourtant aucun effort mécanique pour les atteindre.

Tout à coup, pourtant, elle pressa sa marche.

Les roues se mirent à tourner plus vite, le minaret tangua de plus belle ; les flancs du monstre mécanique raclaient par intervalles la pierre des murailles. Les détectives durent se mettre au pas pour l'éviter, puis, petit à petit, cette marche dut s'accélérer.

Le char de Jaggernaut marchait bon train à présent ; les deux détectives courant devant lui.

Harry Dickson qui, tout en courant, ne le perdait pas de vue, supputait les chances qu'il avait de lui échapper. Peut-être qu'en passant entre les hautes roues... ?

Il se baissa, mais aussitôt se releva avec un cri d'horreur.

Quatre énormes lames de faux, adaptées sous le plancher de la voiture, manœuvrant au rythme des roues, fauchaient l'air avec des mouvements sûrs.

Quiconque échappait aux roues serait mis en lambeaux par les horribles couteaux géants.

Le char avançait à présent en vitesse, conduit par une volonté sûre.

— Postons-nous au milieu de la salle, cria Dickson à son élève, tout en ne cessant pas de courir. Il se peut qu'elle nous suive, cette machine du diable, mais elle devra manœuvrer et nous gagnerons du temps.

Tom Wills obéit et s'élança vers le centre du temple, mais aussitôt il se jeta en arrière avec un cri d'épouvante et un appel de souffrance.

Il venait de mettre le pied sur un énorme disque de fer, qui

passait lentement au rouge sombre. A travers le cuir de ses semelles, il sentit la brûlure.

Ils virent alors le sort qui les attendait : être brûlés vifs sur la gigantesque platine, ou mourir sous les roues ou les faux de la fatale voiture.

Car désormais, il leur fallait courir en un même cercle, celui que suivait également le char de Jaggernaut.

Déjà cette course circulaire faisait monter un engourdissement à leur cerveau, des nausées montaient à leurs lèvres ; la sueur coulait par tous leurs pores.

Une atroce chaleur commençait à monter du disque central surchauffé, tandis qu'une écœurante odeur de métal brûlant empestait l'atmosphère.

Courir ! Toujours courir dans un cercle de damnés, jusqu'à l'épuisement complet de leurs forces ! Et alors ce serait la mort... et quelle mort !

Tom s'épuisait visiblement, il trébuchait. A certains moments, la voiture n'avait été qu'à deux tours de roues de lui.

Harry Dickson le soutenait, mais lui aussi sentit son énergie faiblir.

— Quelle abominable fantaisie...

Fantaisie ! Ah, oui !... il savait à présent ! Mysteras était revenu ! Mysteras, le criminel avant tout amoureux de la fantaisie.

Il jeta un cri de haine : Mysteras !

Quelqu'un au fond de la voiture se mit à rire.

Mais ce fut ce rire, ce rire unique qui changea soudain la face des choses.

Harry Dickson avait repéré d'où il venait !

Il s'échappait du minaret de la voiture sanglante.

— Courez devant moi, Tom, ordonna-t-il !

Il ralentit sa course, il savait que la voiture ralentirait aussi. Pour prolonger leur supplice. C'est ce qui fut.

A ce moment, elle passa devant les fenêtres encore claires, et le minaret se détacha sur leur fond lumineux.

— Vite, de toutes vos forces, courez ! Courez ! hurla le détective.

Tom se jeta en avant avec la frénésie du désespoir, car il sentait que le maître venait de déclencher une manœuvre de salut.

Dans la voiture, une manœuvre devait se faire aussi, celle de mettre la vitesse au rythme des fuyards.

Harry Dickson vit l'hésitation et tout à coup une ombre bougea dans le minaret.

Avec la rapidité de la foudre, il leva son revolver qui cracha ses balles comme une mitrailleuse, avec un bruit de tonnerre.

Un hurlement de souffrance et de rage retentit du haut de la

machine, qui tout à coup fit une embardée.

Les détectives durent se jeter contre le mur pour éviter la terrible masse mouvante, qui se révéla tout à coup sans direction.

Une fenêtre sauta soudain en éclats, mais en même temps le char fonça tout droit à travers la salle, fit jaillir une gerbe de feu du disque de fer ardent et, comme un tank, fondit sur la porte du milieu qui vola en morceaux.

Une seconde après, elle s'écrasa avec un bruit d'enfer contre le mur extérieur.

— Vite, haleta Dickson en entraînant Tom Wills, cette vieille demeure ne tiendra pas sous le coup.

En effet, dans les dernières clartés du crépuscule, ils virent les murs s'entrouvrir, les plafonds ployer...

Mais déjà ils couraient sur la pelouse, et se laissèrent choir dans un fossé dont l'eau glacée leur fut comme un baume salulaire.

Derrière eux le château s'écroulait dans un tourbillon de poussière, puis de hautes flammes jaillirent.

Quand les détectives atteignirent la route de Londres, un formidable brasier ensanglantait le ciel derrière eux.

8. L'eau qui tue

La paix était revenue au cœur de Harry Dickson. Mysteras était mort.

Certes, on n'avait pas retrouvé ses restes, mais le château de Stoke-Newington avait brûlé jusqu'à sa base. Tout avait été réduit en cendres, et même du terrible char de Jaggernaut on n'avait retrouvé que d'informes morceaux de métal fondu.

Comment retrouver alors la moindre cendre humaine ?

Mais le temps passa et d'autres affaires sollicitèrent l'attention du détective et de son collaborateur.

C'est alors qu'il reçut de mauvaises nouvelles de Mr. Hamilton.

Le vieillard ne s'était jamais complètement remis de ses émotions et il se traînait de crise nerveuse en crise nerveuse.

Harry Dickson reçut un jour la visite du Dr Dorgin.

— Je ne crains pas pour la vie de mon client, raconta le praticien, mais bien pour sa raison. La hantise de la Cour d'Epouvante lui est revenue.

» Il comparaît de nouveau devant les terribles juges en cagoule d'hermine.

» Ma science est restreinte, je viens de consulter pour lui à nouveau le Dr Garfield-Borinsky, qui ne semble avoir guère plus d'espoir que moi-même.

» Il a enfin consenti à s'occuper personnellement de son cas, bien que ce soit un savant qui ne recherche pas la clientèle.

» Je viens de le conduire chez lui et il y restera en traitement.

» Le Dr Garfield-Borinsky va essayer de détruire l'effet d'une ancienne hypnose, déclara-t-il, mais il n'en garantit pas le résultat.

» Il m'a fait expliquer l'affaire de la Cour d'Epouvante en long et en large et m'a demandé de bien vouloir l'aider dans son entreprise. Il espère que vous pourrez l'aider à remonter à la source de l'hypnose, sans quoi tout effort est impossible, déclara-t-il.

Harry Dickson accepta et le jour même rendit visite à Mr. Hamilton.

Le Dr Garfield-Borinsky habitait un immeuble de modeste apparence, dans une rue tranquille et un peu provinciale de Covent Garden.

Il reçut le détective avec une cordialité un peu bourrue.

C'était un vieillard à la mine triste et rêveuse, mal habillé, et

dont les moindres gestes révélaient le misanthrope.

— J'ai pas mal écrit d'ouvrages dans ma vie sur l'hypnose et même sur son emploi criminel, dit-il en invitant le détective à prendre place dans son cabinet de travail vieillot, mais je vous dois l'aveu d'une impuissance finale. L'hypnotisme, loin d'avoir dit son dernier mot, est encore un mystère presque complet.

— Dont vous avez pourtant soulevé quelques voiles, répondit poliment Harry Dickson en s'inclinant devant le savant.

Celui-ci haussa des épaules impatientes. Il n'aimait pas la louange.

— Parlez-moi de ce Mysteras, dit-il enfin. Je ne lis pas les journaux.

Harry Dickson accéda à ce désir en s'efforçant d'être aussi bref que possible.

— Mysteras est donc mort, dit le savant quand son visiteur eut achevé son récit. C'est dommage. Lui seul était capable de lever complètement le charme hypnotique qui pèse sur Hamilton. Mais je ferai ce que je pourrai. Voulez-vous voir le malade ?

On avait aménagé une chambre claire et confortable pour le vieillard ; une infirmière avait été spécialement affectée à son service.

Il était étendu sur un lit bas, si pâle et si maigre que Dickson eut quelque peine à le reconnaître.

Hamilton, lui, ne semblait plus connaître personne ; même il s'effraya à l'entrée de Dickson, à qui il demanda d'une voix éteinte de ne plus le faire paraître devant l'affreuse Cour d'Epouvante.

— Votre traitement sera-t-il long, docteur ? demanda Harry Dickson pour dire quelque chose, car il se sentait singulièrement découragé et attristé.

Le savant leva les bras au ciel.

— Des mois peut-être ! Le sais-je, moi ! Je ne suis même pas certain de pouvoir y apporter remède !

Ils se quittèrent sur ces paroles peu encourageantes.

Dorgin, qui était un des seuls que Hamilton reconnût encore, s'était, sur le désir de son client, fixé à Londres.

Le pauvre médecin de village se trouvait fort dépaycé dans la City, et son unique distraction, une fois ses vaines visites rendues à son malade, c'était de venir s'installer dans le home de Bakerstreet, où Harry Dickson l'accueillait toujours avec une cordialité charmante...

— Qui l'aurait dit, raconta-t-il un soir en buvant sa tasse de thé au foyer du détective, que je serais devenu le médecin soignant du grand Garfield-Borinsky lui-même. C'est d'ailleurs un fait avéré que les plus grands médecins se soignent mal eux-mêmes. Pauvre Garfield, il souffre énormément, et bien que grand médecin, il refuse absolument toute intervention chirurgicale.

— Que lui manque-t-il ? demanda poliment le détective.

— Un début de paralysie de la jambe gauche, répondit Dorgin, que je crois due à une tumeur maligne blottie dans les muscles de la cuisse.

» Je crois, hélas, que je ne pourrai guère compter beaucoup sur lui pour la cure de mon client.

En quoi le bon Dorgin se trompait, car Mr. Hamilton reprit ses esprits et son état s'améliora. Pourtant, sa grande lucidité première sembla compromise ; au lieu d'un alerte vieillard, ce n'était plus qu'un homme hypocondriaque, voyant tout en noir, au maintien craintif.

Dorgin, qui avait jubilé au début de ce revirement, reperdit courage, et comme toujours vint se plaindre chez Harry Dickson.

— Il revit de nouveau en pleine Cour d'Epouvante, confia-t-il au détective.

Harry Dickson eut un mouvement de colère.

— Alors, cette sinistre comédie ne finira jamais ? grommela-t-il.

Dorgin prit un air embarrassé.

— Je n'aime pas médire du prochain et surtout d'un confrère, dit-il, mais je trouve que le Dr Garfield-Borinsky considère plutôt Mr. Hamilton comme un sujet d'expérience que comme un client.

— C'est hélas à quoi on peut s'attendre avec des hommes de la renommée de ce savant, répondit le détective, et l'on est bien obligé de passer par ses mains, je crois, car dans toute l'Angleterre, il n'y a que lui pour traiter des cas du genre de celui qui nous occupe.

— Je voudrais bien que vous rendiez visite à mon client, demanda Dorgin.

— Y voyez-vous quelque utilité ?

— Oui, répondit nettement le docteur de village, et un pli têtue barra son front.

— Soit, répondit le détective, à qui la brusque énergie du brave praticien parut un peu bizarre.

Mais Dorgin secoua la tête, apparemment il n'était pas satisfait encore par cette promesse.

— Monsieur Dickson, dit-il après une longue minute d'hésitation, vous est-il déjà arrivé de vous introduire... hm ! clandestinement dans une maison ? Comme le feraient des cambrioleurs, par exemple ?

Le détective regarda curieusement le petit homme, dont il commençait à aimer le bon sens campagnard et surtout la belle et égale humeur.

— Mais certainement, mon cher docteur, et Tom Wills ici présent pourrait vous affirmer que je dois beaucoup à certaines intrusions illégales de ce genre.

— Très bien, répondit Dorgin... oh ! très bien, monsieur

Dickson.

Il secoua les cendres de sa pipe et souhaita à la bonne vieille manière « bien le bonsoir à la compagnie ».

Harry Dickson resta songeur. Tout à coup, il se leva brusquement et appela Tom Wills qui, perché sur une échelle de bureau, fouillait dans la bibliothèque.

— Donnez-moi l'annuaire des médecins, Tom, et une série de cahiers reliés en bleu qui sont classés à côté de ces tomes.

Harry Dickson parcourut l'annuaire, puis feuilleta les cahiers avec plus de fièvre que le jeune homme ne se serait attendu de son maître en pareille circonstance. Il savait que les brochures qui y étaient attenantes contenaient de nombreuses notes manuscrites de son maître, ainsi que des renseignements de police spéciaux.

Tous les médecins n'ont pas un égal renom à Londres. D'aucuns s'occupent trop de toxicologie, dans un sens souvent dangereux pour certains de leurs clients. D'autres se livrent à un commerce clandestin de stupéfiants. D'autres ont à leur solde des voleurs de cadavres et au besoin de sinistres émules du trop fameux Burke, qui les fabriquait lui-même, au temps tragique des « Résurrectionnistes ».

Harry Dickson feuilletait, comparait, ouvrait tome après tome.

Et de plus en plus, Tom Wills voyait son visage s'assombrir.

Enfin, il ordonna de tout remettre en place et de prendre chapeau, manteau et revolvers.

— Dans quel hôtel est descendu le Dr Dorgin ? demanda-t-il à Tom.

— Il avait d'abord choisi, sur votre conseil je crois, une très confortable pension de famille dans Arundellstreet. Mais depuis deux ou trois jours, il a emménagé chez Arrowsmith, dans Covent Garden, une vieille boîte. Je crois que c'est pour être davantage près de son client.

Les yeux du détective lançaient des éclairs.

— Tom, mon garçon, votre maître est un fameux naïf, le savez-vous ? gronda-t-il.

— Pourquoi donc ? s'enquit le jeune homme avec étonnement.

— Pour mille raisons, je vous dis ! Ne fût-ce que pour avoir oublié que c'est dans l'hôtel Arrowsmith qu'on trouva morte, il y a six mois, cette vieille originale de Lady Missent, la plus fieffée avare des îles Britanniques : une femme qui, lorsqu'elle se déplaçait, emportait sa fortune en argent liquide avec elle, dans une énorme valise. Parce que c'est dans l'hôtel Arrowsmith que mourut, il y a quelques semaines, un monsieur Morros, qui venait de toucher un chèque de dix mille livres à la banque d'Angleterre.

» Tous les deux sont morts d'une cause bien naturelle, mais leur argent avait disparu et, faute de preuves, on n'a pu inquiéter le patron

de l'hôtel, ni son personnel. Après tout d'ailleurs, ils sont peut-être innocents.

Harry Dickson parlait encore en ouvrant la porte et en hélant un taxi.

Il jeta l'adresse de l'hôtel Arrowsmith et pria le chauffeur de mener rondement sa bagnole. La promesse d'un princier pourboire fit des merveilles et, en un minimum de temps, ils furent à destination.

L'hôtel Arrowsmith était une haute maison d'aspect déplaisant, malgré des écriteaux alléchants chantant les louanges de sa cave, de sa cuisine et du confort de ses chambres.

— Mr. le Dr Dorgin ? demanda-t-il au concierge.

— Chambre 36... Mr. le docteur est monté à sa chambre, il y a une demi-heure à peine, répondit l'employé. Si monsieur le désire, je vais l'appeler au téléphone.

L'homme décrocha un microphone et forma un numéro au standard ; quelques minutes s'écoulèrent dans le silence.

Le concierge secoua la tête avec un peu d'étonnement.

— Si Mr. le docteur n'était pas un client qui s'endort toujours très tard, je dirais qu'il a le sommeil lourd, essaya-t-il de plaisanter. Je vais resonner.

Mais pas plus qu'au premier appel, il n'y eut de réponse.

— Il est peut-être sorti, opina Tom Wills.

— Ah, pour cela non, monsieur, se rebiffa le cerbère. Il n'y a pas une mouche qui entre ou qui sort d'ici, ou je la vois ! Je connais mon métier !

— J'irai frapper à sa porte, alors, dit résolument Harry Dickson.

— A qui ai-je l'honneur ? demanda l'employé. Les règlements m'ordonnent de m'enquérir de l'identité des visiteurs en pareil cas.

Le détective exhiba ses pouvoirs de police et l'homme sursauta.

— Monsieur Dickson, grands dieux ! J'espère qu'il n'y a rien de vilain dans tout ceci ! L'hôtel a déjà reçu quelques coups immérités dans les derniers temps...

Mais Harry Dickson ne se montrait pas disposé à écouter ses doléances et, suivi de son élève, grimpa quatre à quatre le raide escalier.

La chambre 36 se trouvait au second et donnait sur le jardin, si jardin peut s'appeler une triste cour, où se fripaient quelques lauriers en caisses et de maigres pariétales grimpeurs.

— La clef est tournée dans la serrure, observa Tom Wills, puis il frappa à la porte. Il n'y eut aucune réponse.

— Ne perdons pas de temps, passez-moi les ouistitis ! ordonna le détective.

C'était une longue et mince pince en acier chromé, à l'aide de laquelle on saisissait facilement la tête des clefs coincées à l'intérieur

des serrures.

Un simple tour à l'envers, et elle tournait, ouvrant la porte.

C'est ce qui fut. A peine l'huis ouvert, le détective s'élança à l'intérieur de la chambre et s'avança vers le lit.

Il était vide... mais il ne fallait pas chercher bien loin pour trouver l'hôte de la pièce : il gisait sur le plancher, la main gauche crispée sur le cœur.

Mort d'une embolie.

— Une minute ! ordonna le détective, empêchant son élève de jeter l'alarme.

Il se pencha sur le cadavre et examina les mains.

Celle qui se crispait présentait deux taches cendreuse, auréolées de rouge, comme des brûlures.

Harry Dickson gronda comme un fauve.

— A-t-il plu aujourd'hui, Tom ? demanda-t-il.

— Pas du tout, maître, la journée fut splendide.

— On dirait qu'il pleut spécialement dans Covent-Garden, dans ce cas, ricana le détective. Regardez, la fenêtre entrouverte, le rebord et même le mur extérieur sont humides.

— Comme si on les avait arrosés avec une lance à distance, observa Tom, voyez les marques de l'éclaboussement sur le plâtre de la muraille.

— Une prime pour cette bonne remarque, Tom, et maintenant nous savons tout ce qu'il faut pour mettre une bonne fois fin à ces crimes.

— Crimes ? s'écria Tom.

— Oui, mon petit, le pauvre Dr Dorgin est mort par la faute de cette eau !

— Empoisonne ?

— Mais pas le moins du monde ! Cette eau est aussi honnête que celle dont Mrs. Crown se sert pour faire son thé. Mais elle a aussi la propriété d'être bonne conductrice de l'électricité. Elle a servi à électrocuter notre infortuné ami !

— Pourtant, il faudrait trouver un fil conducteur, un...

— Comme si cela ne se retirait pas en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

» Par exemple, s'il était tendu entre cette fenêtre et la maison que l'on voit de l'autre côté du mur.

— Quelle est cette demeure ? demanda le jeune homme. Elle a l'air bien triste et bien silencieuse.

— C'est celle du Dr Garfield-Borinsky, dit le détective en se croisant les bras et en regardant fixement la maison mystérieuse.

9. La véritable finale

A minuit, une escouade de policiers de choix, conduits par Goodfield et Tom Wills, envahit brusquement l'hôtel Arrowsmith et fit sortir tout le monde des chambres (il y en avait heureusement très peu). Clients et personnel furent gardés à vue dans une salle du rez-de-chaussée.

— Il ne vous arrivera rien de fâcheux, mesdames et messieurs, expliqua poliment le surintendant. Toutefois, il est de mon devoir de vous prévenir que toute tentative de communiquer avec l'extérieur pendant le temps que durera notre occupation, sera considérée comme complicité dans une affaire très grave.

— Non... j'irai seul, avait déclaré Harry Dickson.

Et seul, il avait franchi le mur de clôture qui séparait le jardin de l'hôtel Arrowsmith de la sombre cour de la maison du Dr Garfield-Borinsky.

Tout y était noir et silencieux, pas un filet de lumière ne mettait un peu de vie aux mornes fenêtres tendues d'épaisses tentures.

Le détective avisa une porte vitrée, dont il découpa habilement un carreau ; un verrou glissé, il s'introduisit à l'intérieur de la maison.

Il traversa un hall poussiéreux où s'ouvrait une cuisine abandonnée, y promena un moment le pinceau blanc de sa lampe électrique et vit sur toutes choses traîner une fatale poussière. Des champignons citrins et de longues plaques de moisissures témoignaient d'une négligence absolue.

Harry Dickson ricana doucement.

L'escalier menant aux étages était devant lui. Il était heureusement feutré d'épais tapis. Tout à coup, il fit halte.

Un peu de clarté venant de la rue tombait par un vasistas placé dans les hauteurs, et dans cette avare lumière, quelque chose étincela.

Le détective vit une large bande de cuivre traversant une des marches du milieu dans toute sa largeur. Deux fils isolés étaient fixés aux extrémités.

— Un spécialiste en la matière, murmura Dickson.

Il prit une pince à poignée d'ébonite dans sa poche, puis se ravisa et redescendit vers les caves. Il eut tôt fait d'y trouver le compteur électrique.

Le petit curseur marqué de rouge était immobile derrière sa vitre de mica, aucune lumière électrique ne devait donc être allumée dans

la maison, ni aucun appareil fonctionner.

Le détective ôta vivement tous les fusibles et rabattit le grand commutateur. La maison était privée de courant. Pour toute sûreté, il arracha un fil de zinc tendu au travers de la buanderie et l'attacha à la poignée d'ébonite de sa pince.

Revenu au milieu de l'escalier, il en toucha la barre de cuivre : aucune étincelle ne fusa.

« En avant, se dit Harry Dickson, on a eu trop de confiance en cet obstacle, enfantin au fond. Décidément, il y a des intelligences qui baissent... »

Comme il atteignit le palier du premier étage, une forte odeur de pétrole le saisit aux narines.

« On a sorti les vieilles lampes à huile », se dit-il.

Une porte était devant lui, pauvrement frangée de lumière contre le plancher.

Harry Dickson la reconnut, c'était celle du cabinet de travail du docteur.

L'espace de quelques secondes, il resta immobile devant cette porte qu'il devait ouvrir, et qui s'ouvrirait sur la fin d'un drame formidable.

Son revolver dans la main droite, il prit le bec de cane, le tourna doucement, sentit qu'il n'y avait aucune résistance et d'un geste brusque repoussa la porte. Le cabinet de travail était devant lui, éclairé par une grosse lampe à pétrole, dont la flamme ronde brusquement fila dans le courant d'air.

Le Dr Garfield-Borinsky, la tête dans les mains, songeait, près d'une table couverte de papiers.

Il leva brusquement la tête et reconnut son visiteur. Un instant ses yeux cillèrent, mais l'émotion dut être passagère, car il resta parfaitement tranquille.

— Bonne nuit, Dickson, dit-il, vous avez une façon spéciale d'entrer chez les gens. Je suppose que c'est inhérent à votre métier.

— Mysteras ! dit doucement le détective, je ne veux plus vous donner que ce nom d'horreur.

Le docteur haussa les épaules.

— Je m'étonne que vous n'ayez pas trouvé cela depuis quelque temps. Je suis très fatigué, Dickson.

Le détective hocha la tête.

— Une paralysie naissante, n'est-ce pas ?

Le criminel sourit faiblement.

— Par deux fois, vos balles m'ont frappé, Dickson, je suis un homme fini.

Il indiqua un fauteuil en face de lui.

— Prenez place, je suppose que nous avons à causer.

Le détective obéit ; Mysteras se renversa sur une chaise et regarda son adversaire. Celui-ci vit comme le formidable bandit avait vieilli, comme son regard était terne et triste.

Des postiches négligemment arrachés étaient épars sur la table, et le visage que le détective avait devant lui n'était plus celui du Dr Garfield-Borinsky, mais celui de Mysteras, le médecin félon.

Celui-ci comprit son regard.

— Mais oui, j'ai supprimé cette mazette de Garfield et j'ai pris sa place.

Il avait une tête complaisante, avec ses favoris blancs et sa myopie.

— Et vous portez des verres de presbyte, docteur, répliqua Dickson, c'est une imprudence. Malheureusement, je n'en ai fait la remarque mentalement qu'il y a quelques heures, en feuilletant certaines notes de police sur les médecins de Londres. Je reconnais cette faiblesse de ma part.

— Petite cause, grand effet, ricana Mysteras, puisque vous êtes ici, Dickson !

Un silence tomba entre eux : ils s'observaient, mais sans haine.

Comme en jouant, le docteur déplaça sur la table un lourd presse-papier de cuivre et Dickson vit ses mains trembler.

— Inutile, Mysteras, dit-il, le courant a été coupé par mes soins. La chaise électrique sur laquelle je me suis assis bénévolement vaut une autre chaise, parfaitement innocente.

— Très bien, dit le docteur sans se démonter.

— Comment va Mr. Hamilton ? demanda le détective.

— L'hypnose sous laquelle je le tenais se dissipera, il m'est impossible de la tenir vivace après ma mort, et je mourrai bientôt. Il m'avait institué son légataire universel...

— Pourquoi avez-vous tué Dorgin ?

Une lueur amusée parut dans les yeux du misérable.

— Il m'avait reconnu, Dickson, et cela je ne pouvais le lui pardonner ! Il fut plus habile que vous, le pauvre petit médecin de campagne. Mais sa clairvoyance lui a coûté cher.

— Pourquoi avez-vous monté l'horrible comédie des fanatiques hindous ?

Mysteras ricana.

— La belle question, Dickson ! Je savais que tôt ou tard, elle attirerait votre attention. C'est tout ce qu'il me fallait. Et je voulais vous sacrifier à mon unique déesse : ma fantaisie ! Cela vous suffit-il comme explication ?

— Je la crois sincère, dit lentement le grand vengeur. A présent, je vous demande si vous vous rendrez sans résistance.

Pour toute réponse, Mysteras ouvrit sa large robe de chambre.

Un corps maigre parut, décharné, vêtu de flanelles humides de sueur, sur deux jambes affreusement grêles.

— Demain, après-demain au plus tard, elles m'auraient refusé tout service, Dickson. Quelle résistance pourrais-je encore vous opposer ?

Il regarda la main de son adversaire, étreignant le revolver.

— Le bourreau m'attendra en vain, dit-il. Donnez-moi cette arme !

Harry Dickson ne bougea pas.

— Pendant toute une vie, je fus un homme d'honneur et un savant, dit Mysteras d'une voix sourde vibrant d'émotion contenue...

Le détective avait posé son revolver sur son genou et continuait à garder le silence, mais une vie intense brillait dans son regard.

— Eu égard à tout cela, Dickson, donnez-moi votre revolver, insista-t-il.

— Docteur, dit tranquillement Harry Dickson, je ne sais pourquoi je ressens une étrange pitié à votre égard. Je crois qu'au fond j'ai encore du respect pour toute la science qui fut la vôtre. Vous allez devoir rendre de terribles comptes à Dieu. En son nom, je vous demande : userez-vous de cette arme contre vous, à l'instant même où je vous la tendrai ?

Les mains de Mysteras tremblèrent.

— Oui, dit-il à voix basse.

Sans ajouter un mot, le détective lui tendit le browning.

Le bandit s'en saisit vivement, l'inspecta d'un regard connaisseur, puis avec un cri sauvage, il le tourna contre le détective et, par trois fois, fit feu sur lui. Trois longues barres de feu rayèrent la pénombre de la chambre.

Harry Dickson ne bougea pas. Il souriait d'un air de mépris.

— Un simple tour de passe-passe, dit-il d'une voix glacée. Si vous aviez tourné l'arme contre votre poitrine, je vous aurais donné aussitôt ce revolver-ci, chargé de balles véritables et non chargé à blanc !

Il montra à son adversaire un gros pistolet automatique.

Mysteras poussa un rugissement de bête sauvage.

— C'est bon, arrêtez-moi, mais vous ne me tenez pas encore ! On ne peut me pendre d'ici six semaines et, en ce temps, Mysteras peut faire des miracles !

— Qui vous parle de six semaines, Mysteras, dit le détective d'une voix de plus en plus glacée. Disons six minutes. Pas même !

— Que voulez-vous dire, canaille ? glapit le bandit.

— Qu'en effet, il vous suffirait de six semaines pour perpétrer encore quelques crimes de plus, même entre des murs de cellule. Et je trouve que vous en avez fait assez. Avez-vous encore une dernière

volonté à exprimer ? Autant qu'il sera en mon pouvoir, elle sera respectée.

Le visage du criminel devint blanc comme un linge.

— Vous... allez... me tuer..., Dickson ? Mais vous n'avez aucun droit...

— Votre habileté est infernale, Mysteras, dit le détective sans relever les paroles de son ennemi. Je vous dois même une certaine admiration. Dire que vous saviez d'avance que des cas comme celui de Mr. Hamilton devraient vous être soumis. Car seul Garfield-Borinsky pouvait les guérir. Vous avez joué sur du velours. A mon tour, je répète ce jeu. Je veux voir de mes yeux Mysteras mort !

— Bandit, assassin ! hurla le criminel.

— Je vous laisse deux minutes, pas un instant de plus, pour me dire autre chose que de vaines injures, dit Harry Dickson d'une voix définitive. Ou bien pour vous repentir, si vous en êtes capable.

Mysteras ferma les yeux.

— Je ne dois pas vous présenter de l'argent, Dickson, même une fortune, n'est-il pas vrai ?

Le détective ne répondit même pas, mais fixa son regard sur une pendule qui marquait les secondes d'un son métallique.

Mysteras semblait réfléchir encore.

— Je baissais... je baissais... je baissais..., murmura-t-il à trois reprises, puis il resta tranquille, sa poitrine offerte à son ennemi.

La pendule émit un grincement de rouages, s'apprêtant à sonner l'heure tardive.

La sonnerie d'argent ne s'entendit pas, car le coup de feu éclata, suivi aussitôt d'un second.

Frappé en plein cœur, le docteur glissa par terre et ne bougea plus.

Une heure plus tard, le cadavre de Mysteras partit vers l'amphithéâtre de dissection pour servir de sujet aux criminologistes.

Une automobile de maître suivait de loin le fourgon funèbre ; puis elle obliqua vers la route d'Harwich.

Elle menait Mr. Hamilton, à jamais délivré de sa Cour d'Epouvante, vers Rose-Grange, vers une entière guérison.

— Monsieur Dickson, murmura le vieillard, je vous dois plus que la vie...

Mais à ses côtés, le grand détective, vaincu par le sommeil, dormait, prenant déjà un peu de repos, sur le lit de lauriers des belles victoires.

MYSTERAS

1. La chambre de la mort

Miss Delphina Cruysliank n'était certes pas la romancière la plus géniale du Royaume Uni, il s'en fallait de beaucoup, mais c'était la plus originale à coup sûr.

Le vieux Cruysliank lui laissa à sa mort une fortune colossale, gagnée aux Indes, où le vieux pirate avait conduit habilement sa barque, et aussitôt les coureurs de dot d'assiéger Miss Delphina.

Elle n'était pas jolie, mais à défaut du talent que nous venons de lui dénier, elle possédait un solide bon sens. Les prétendants en furent pour leurs frais.

Elle fit une déclaration publique, dans laquelle elle proclama que désormais, elle ne vivait plus que pour les arts et surtout pour les lettres.

Joignant l'action aux paroles, elle se mit à écrire et quelques mois plus tard, un premier roman parut chez les éditeurs de Paternosterrow.

Chose curieuse, le livre avait une réelle valeur, et les gens de goût se mirent à considérer Miss Cruysliank sous l'angle de son talent et non de sa fortune.

D'autres romans suivirent le premier et firent carrière ; la renommée était venue au-devant de la femme de lettres.

Elle entra dans sa quarantième année, quand ses écrits prirent une teinte ésotérique que les Anglais affectionnent fort. Ce genre déteignit sur son auteur même qui, affectant un farouche isolement, se retira définitivement dans sa tour d'ivoire.

Or, quand nous parlons de tour, ce n'est pas tout à fait une figure littéraire, loin s'en faut, car Miss Delphina se fit construire une demeure qui ressemblait quelque peu à un phare perdu dans les solitudes marines.

C'était une tour cylindrique de près de cent pieds de hauteur, uniquement percée dans le bas par les fenêtres des logements du personnel, et, à son faite, par ceux des appartements de Miss Delphina.

Si nous nous étendons sur cette curieuse architecture, c'est qu'à son heure, elle aura son importance.

Essayez-donc de vous représenter cette retraite :

Jusqu'à une hauteur d'environ vingt pieds du sol, il y a des fenêtres et des portes, ensuite on voit soixante pieds de muraille lisse et nue avant de rencontrer les entrailles en ogive qui laissent entrer le

jour dans les appartements de l'écrivain.

Un ascenseur mène du sol à cette demeure quasi aérienne, mais lui aussi a sa particularité : seule Miss Delphina peut le faire fonctionner. Si ses sujets veulent monter chez elle ou y faire aborder un rarissime visiteur, ils doivent d'abord l'avertir par téléphone et Miss Cruyshank décide si oui ou non elle veut voir du monde.

Il n'y a pas d'autres moyens d'accéder au repaire de cette muse moderne, pas même un escalier ou une échelle d'incendie.

— Et si quelque jour, il vous arrivait un accident ? avait demandé quelqu'un, on ne pourrait pas même vous atteindre pour vous porter secours.

A quoi Miss Delphina avait répondu que si après elle on ne pouvait tirer l'échelle, on n'avait qu'à en poser une ; calembour assez pâle qui eut pourtant son succès dans les milieux littéraires de la City.

L'étrange demeure de Miss Cruyshank se trouve bâtie en retrait de Woodlane, sur les anciens terrains de l'exposition Franco-Britannique ; elle s'entoure d'un immense jardin, négligé mais entouré d'une haute muraille d'enceinte, aux faîtes défendus par des piques de fer et des tessons de verre.

La tour n'est pas surmontée d'une plate-forme, mais d'une coupole aux courbes roides ; Miss Delphina a installé sous ce dôme, à moitié en verre, une sorte d'observatoire astronomique.

De temps à autre elle y passe quelques heures, mais elle ne les consacre nullement à l'observation des étoiles.

A quelques centaines de yards de sa tour se trouve la lugubre prison de Hammersmith, adossée aux Wormwood Scrubs ; à l'aide de puissantes lunettes, la femme écrivain observe l'intérieur de la geôle aussi bien que si elle était installée sur les sinistres murailles de ronde.

Cela lui fournit des descriptions palpitantes pour ses romans, et lui valut le succès d'un de ses derniers livres « Le Grand Evadé ».

Le soir où ce récit commence, Miss Delphina est installée dans ledit observatoire, l'œil rivé à l'oculaire de sa plus puissante lunette.

C'est que depuis quelques jours elle observe de bien curieuses manœuvres dans la prison d'en face.

Elle a remarqué qu'un petit galetas, à l'étage de la seconde aile cellulaire, restait obstinément éclairé pendant la nuit.

Ordinairement, c'était une place vide où l'on remisait de vieux lits de fer (ce que Miss Cruyshank découvrait facilement à cette distance, grâce à ses appareils d'optique). Mais depuis quelques jours, elle voyait des ouvriers s'y affairer. C'étaient des électriciens qui travaillaient sous la conduite d'un vieil homme en redingote, ayant tout l'air d'un professeur du siècle dernier.

Des conduites étaient placées, des relais établis ; un puissant tableau de marbre avec de nombreuses lampes témoins couvrait toute

une muraille.

Depuis la veille, le professeur (c'est ainsi que l'appelait elle-même Miss Delphina) avait procédé personnellement à l'installation de divers appareils, tous inconnus de Miss Cruyshank. Elle s'ingénia à découvrir leur utilité, mais ne put y parvenir, bien qu'elle ne fût pas dénuée de culture scientifique, bien au contraire.

Ce qui l'intrigua par-dessus tout était une espèce de haute cage de verre, dans laquelle se trouvait un grand solénoïde métallique.

Miss Delphina n'eût pas pu dire pourquoi, mais elle trouva quelque chose de terrible et de menaçant à cet appareil d'expérience. Aussi résolut-elle de ne plus quitter de vue l'étrange chambre de la prison de Hammersmith.

Quelques heures après l'installation des appareils, de nombreux fonctionnaires vinrent les regarder, et Miss Delphina crut reconnaître des envoyés du département de la Justice, et parmi eux des personnages de renom.

— Je me demande ce qu'ils peuvent manigancer, bougonna-t-elle, avec son ordinaire mauvaise humeur, tout me semble prêt là-dedans : les cuivres étincellent, les nickels luisent comme du clair de lune ; le petit professeur est venu et s'est frotté les mains comme un enfant content de soi.

Le couvre-feu sonna dans la prison. Les lucarnes des cellules, faiblement éclairées, s'éteignirent en un unisson d'ombre parfait ; seule la fenêtre de la chambre aux machines inconnues restait d'une blancheur crue, car de fortes lampes venaient d'être allumées à l'intérieur.

Deux automobiles arrivèrent à grande allure et s'engouffrèrent sous le porche du pénitencier.

La femme de lettres eut l'appréhension de quelque chose de sensationnel, de terrible même et elle eut peine à réprimer un frisson.

Mais la curiosité étant plus forte, elle changea même l'oculaire de son appareil d'optique, et la chambre éclairée fut, pour elle, visible à un pas.

Soudain elle sursauta : la pièce venait de se remplir de gens et Miss Delphina en reconnaissait quelques-uns : Weiler, le grand anatomiste, Burley, le doyen de la Faculté de Médecine, le chef de cabinet du ministre de la justice, des fonctionnaires de la prison et enfin le petit professeur.

Ce dernier allait d'appareil en appareil, donnant force explications ; à la fin, il entrebâilla un portillon translucide dans la cage de verre et fit un signe d'invite.

Miss Cruyshank vit fort bien la répulsion se peindre sur les visages des assistants et elle observa des gestes de refus polis.

Enfin, le petit docteur regarda sa montre et fit un signe ; un des

fonctionnaires s'éclipsa tandis que les autres restèrent à considérer silencieusement les engins énigmatiques.

Tout à coup la scène changea. Les assistants s'écartèrent et deux gardiens en grand uniforme firent leur entrée, encadrant un homme enchaîné. Un pasteur, bible en main, les précédait.

— Oh ! murmura Miss Delphina horrifiée, je comprends maintenant, une exécution capitale devait avoir lieu prochainement et on va changer de mode, on essaye un nouveau système de mise à mort, par électrocution. Voilà l'explication du mystère... c'est effrayant, mais passionnant tout de même.

À ce moment, le pasteur s'écarta et l'homme enchaîné parut en pleine lumière.

Il était de haute taille, maigre, son visage émacié lui donnait une ressemblance avec quelque oiseau de proie. Il ne portait pas le costume des détenus, mais un costume de ville noir, très soigné, et la blancheur de son linge était irréprochable.

« J'ai vu cette tête dans les magazines illustrés, se dit Miss Cruyshank, c'est Baltimore Harmon, l'assassin du banquier Probst dans Park Lane ; il a été condamné à mort, et comme c'est un bandit courageux, qu'il affecte des allures de gentleman, il aura accepté immédiatement de troquer l'ignoble potence contre le fauteuil électrique. »

A l'intérieur de la chambre de mort, on venait d'apporter une chaise ordinaire, et un des gardiens fit mine d'y attacher le condamné. Mais Harmon fit un geste de refus et on installa la chaise dans la cage de verre, sans plus amples formes.

Enfin l'un des fonctionnaires s'approcha, dit quelques mots à l'aumônier qui offrit la Bible à baiser au condamné.

Celui-ci marcha alors délibérément vers la chaise, s'y installa, puis, se ravisant, sembla demander quelque chose au petit docteur.

Ce dernier acquiesça, tira un étui de sa poche et en tira une cigarette.

Quelqu'un prêta son briquet à essence, et un instant plus tard, Baltimore Harmon aspira et rejeta un jet de fumée bleue.

Au tableau de contrôle, une série de lampes témoins passèrent au rouge sombre.

Le petit docteur avait mis la main sur une poignée d'ébonite faisant saillie ; les visiteurs s'étaient, dans un mouvement de recul machinal, adossés à la muraille de fond.

Tout à coup les hautes lampes qui éclairaient les préaus de la prison clignotèrent.

— La lumière danse ! La lumière saute ! murmura Miss Cruyshank, faisant sienne une expression tragique des détenus des prisons américaines, qui voient à ce clignotement que la plus grande

partie du courant électrique est détournée vers la chambre fatale où meurt un homme.

« Donc c'est fini ! se dit la femme écrivain.

Au loin, sur sa chaise, Baltimore Harmon venait de se tasser un peu.

Le petit docteur ouvrait la porte de la cage de verre et fit signe aux gardiens. Ces derniers s'emparèrent d'un corps immobile, mort...

— Fini ! Fini ! répéta machinalement Miss Delphina, comme c'est fragile, une vie humaine !

Dans la chambre de l'exécution, les assistants parlaient entre eux avec des mouvements d'approbation. Le corps de Harmon venait d'être emporté.

Le petit professeur resta à considérer un moment ses appareils puis, comme à regret, il suivit les visiteurs qui se retiraient.

La chambre devint obscure comme la prison elle-même.

2. Nouvelles à sensation

— Voici Londres qui émerge de sa brume, murmura Harry Dickson en voyant à regret les maisons sombres de Poplar s'approcher, en un lent mouvement quasi giratoire, du remblai du chemin de fer que le train longeait à une allure ralentie.

Le célèbre détective, ainsi que son élève Tom Wills, revenaient de vacances, s'étant après tant de causes difficiles et de recherches harassantes, offerts le luxe d'une semaine de pêche dans les lacs et les rivières à truites de l'Ecosse.

— Huit jours sans lire les journaux ! La douce vie ! approuva Tom Wills, je suppose qu'il faudra examiner notre courrier au poids du papier.

Mrs. Crown les attendait déjà à Bakerstreet avec son ordinaire sourire, teinté d'un peu de mauvaise humeur.

— Eh bien ! ce qu'il m'a fallu de trucs pour cacher où vous étiez, mes maîtres, dit-elle dès qu'ils se furent installés au salon. Il paraît qu'il y a du nouveau à Londres, et les as du Yard en sont pour leur frais, cela va de soi.

» D'abord, il y a une dame qui habitait dans une tour inaccessible et elle s'est envolée. Moi, j'ai tout de suite dit que c'était en avion, il faut pas être Harry Dickson pour trouver cela. A quoi donc que cela servirait, un avion, si l'on pouvait pas s'enfuir d'une tour avec ?

» Alors, il y a un condamné à mort qui s'est enfui aussi, mais cela, c'est autre chose, bien plus difficile à trouver, parce qu'il était déjà tout à fait mort. Et comme toutes les choses se font en trois, il y a le médecin qui a tricoté le mort, comme on dit cela, enfin, électricoté avec l'électricité, comme en Amérique, qui a été assassiné. Ça, c'est une vengeance des complices du bandit, c'est ce que j'ai dit à Goodfield quand il est venu ici pour vous appeler à l'aide.

» Faut pas déranger le maître pour cela, que je lui ai dit, voilà le mystère dévoilé, et pour de pareilles balivernes on ne déränge pas Harry Dickson.

La brave dame se planta, les poings sur les hanches, et attendit des compliments qui, à son avis, tardaient un peu à venir.

Harry Dickson souriait et Tom Wills, prodigieusement amusé, faisait des grimaces derrière de dos de la bonne gouvernante.

— Demandez le *Herald* et le *Times* et le *Daily* ! hurla Tom, les

dernières enquêtes de Mrs. Crown, la célèbre femme détective, provoquent l'arrestation de plus de quinze bandes de bandits internationaux.

— C'est ça, moquez-vous, clampin ; après tout, ce n'est pas mon métier, gronda-t-elle, je vais aller voir ce qu'il y a pour déjeuner. Quant à tous ces fourbis, eh bien, il fera chaud quand je perdrai encore ma salive à vous les servir rôtis et cuits à point, vous n'aurez qu'à les lire vous-mêmes dans vos journaux !

Et Mrs. Crown, prenant des allures de reine outragée, s'en fut à sa cuisiné, surveiller ses fourneaux et ses casseroles.

Harry Dickson, repris en un tour de main l'engrenage du jour, s'était déjà mis à dépouiller le courrier, heureusement moins volumineux et moins important que Tom Wills ne l'avait appréhendé. Cela fait, il s'empara des journaux.

Ce fut avec une certaine stupeur qu'il lut les événements sensationnels que Mrs. Crown lui avait laissé entrevoir.

Les faits que la bonne dame avait arrangés et résumés à sa façon se présentaient un peu différemment :

Au début de la semaine avait eu lieu l'exécution de l'assassin Baltimore Harmon, un bandit d'origine américaine convaincu de plusieurs meurtres ayant le vol pour motif. Seulement, avec l'agrément du Roi et de son ministre de la justice, on avait permis au Dr Browless d'expérimenter sur le condamné à mort un nouvel appareil d'électrocution.

Le condamné lui-même y avait consenti, car le professeur Browless lui avait promis une fin foudroyante et indolore.

L'exécution avait eu lieu en grand secret, non dans la geôle de Newgate, mais dans celle, de plus petite envergure, d'Hammersmith. Elle avait donné pleine satisfaction aux expérimentateurs. Baltimore Harmon avait été foudroyé dès la première seconde. Mais voici où les choses se compliquent.

Le vieux professeur Browless avait reçu l'autorisation d'emporter le cadavre du supplicié en son laboratoire particulier, aux fins d'autopsie, et après que six médecins légistes eurent constaté le décès.

L'électrocution avait eu lieu vers minuit. A trois heures, les infirmiers du *workhouse* voisin avaient amené le cadavre chez le Dr Browless, situé dans le triste quartier de Harlesden Green, non loin de là.

Aux dires des domestiques du docteur, celui-ci n'avait pris qu'un très court repos, et dès quatre heures, ils l'entendirent remuer dans le laboratoire.

A huit heures du matin, comme il ne paraissait pas à la table du déjeuner – or c'était un homme très ponctuel – son valet de chambre alla frapper à la porte du laboratoire, mais ne reçut pas de réponse.

La porte était fermée à l'intérieur et le domestique ne put entrer. Comme à neuf heures le docteur ne donnait aucun signe de vie, il résolut d'entrer de force dans la salle d'expériences.

Il convoqua tout le personnel et fit sauter la serrure.

La première chose qu'ils virent fut le corps du docteur, affalé contre la table de dissection. Il était mort.

Mais ce qui était plus effarant encore, c'est que la table où le cadavre de Baltimore Harmon aurait dû être étendu était vide !

Il y avait des scalpels tachés de sang sur une servante à plaques de verre, voisine de cette table, qui était elle-même maculée du sang de l'expérience.

Les esprits romanesques eurent tôt fait de déclarer que Harmon n'était pas mort mais que, s'étant réveillé de sa léthargie sous le couteau du chirurgien, il avait tué ce dernier pour prendre le large aussitôt son crime commis.

Fantaisie que la police eut tôt fait de réduire à néant, car le Dr Browless avait été tué d'une balle de revolver dans la nuque !

Quelqu'un l'avait donc assassiné par-derrière ; quelqu'un qui avait dû s'emparer du cadavre de Baltimore Harmon ensuite.

C'est ce que les journaux racontaient avec plus ou moins de fioritures, mais en n'ajoutant rien à ces faits réels que des considérations aussi oiseuses que fantaisistes.

Une autre nouvelle à sensation que Dickson put trouver dans les quotidiens, ce fut la disparition mystérieuse de la romancière Delphina Cruyshank, la femme la plus riche d'Angleterre, comme on l'appelait, la plus excentrique également.

Ici le mystère était complet.

Nous prions nos lecteurs de vouloir se reporter à la description de la demeure-tour de la femme de lettres.

Il se fait que Delphina Cruyshank disparut la nuit de l'assassinat du Dr Browless, ce qui ne voulait pas dire que les affaires dussent être jumelées.

Mais comment aurait-elle pu disparaître ?

Le lift qu'elle seule pouvait faire marcher n'avait pas fonctionné de toute la nuit. Les portes basses et les fenêtres des appartements des domestiques étaient fermées et verrouillées ; personne n'avait pu sortir par-là de la tour.

Mais celles de l'appartement aérien de la romancière ne l'étaient guère moins. Quand les domestiques virent s'avancer la journée sans avoir entendu un appel de leur maîtresse, ils se permirent de faire marcher le téléphone de son appartement, sans obtenir de réponse.

Ils sortirent dans le jardin et, unissant leurs voix, l'appelèrent, mais les hautes fenêtres restaient obstinément closes.

Redoutant un malheur, le majordome téléphona aux pompiers

qui arrivèrent bientôt avec leurs plus hautes échelles à contrepoids, qui furent immédiatement dressées. L'un d'eux monta, cassa une vitre, fit tourner une espagnolette et entra par la fenêtre. Au bout de quelque temps, il appela d'autres de ses camarades à la rescousse en leur disant que l'appartement était vide de toute présence. Il fit alors fonctionner le lift et les domestiques purent arriver à leur tour dans les chambres hautes. Mais on ne trouva pas trace de Miss Delphina. La police arriva et Scotland-Yard détacha le surintendant Goodfield sur place. Ce dernier, se prévalant de son amitié pour Harry Dickson, essaya immédiatement d'appliquer ce qu'il croyait être la méthode du grand détective. Il ne parvint qu'à trouver une seule solution logique : Miss Cruysbank aurait dû se servir d'une longue corde pour descendre.

Mais une descente de pareille hauteur ne se fait pas sans laisser des traces, qui ne furent pas relevées.

« En parachute ? » se demanda le brave Goodfield.

Mais les fenêtres closes et l'absence de plate-forme, de balcon ou de terrasse à la tour contredisaient cette hypothèse.

— Et puis, pourquoi l'aurait-elle fait ? murmurait la voix de la logique à l'oreille du policier, à moins d'être devenue folle à lier, et ce n'est là qu'une solution de pis-aller.

— Ensuite, ajoutait mentalement Goodfield, il y aurait des traces... des traces d'une pareille escapade, mais il n'y en a pas plus que sur ma main.

» Ah, si je savais où dénicher ce diable de Harry Dickson, avait-il grogné en manière de finale. Mais chaque fois qu'il y a quelque chose que je débrouille mal, il s'est défilé sans donner son adresse.

Et c'est ce que, après lecture des journaux, le détective lisait entre les lignes d'une belle lettre de reproches que Goodfield lui avait adressée pendant son absence.

— On ne fait pas de pareilles blagues à des amis que de s'en aller sans laisser d'adresse ! se plaignait le bon Goodfield.

— Allons demander notre pardon à ce cher Good, dit Dickson en riant, et, ajouta-t-il à l'adresse de son élève, je ne suis pas mécontent de reprendre contact avec la vie réelle et surtout avec... le mystère.

Ils arrivaient tous deux devant la sinistre et froide bâtisse du Yard quand le surintendant Goodfield, bondissant comme un jeune homme de marche en palier, arrivait dans la rue et s'engouffrait dans une automobile.

— Holà, chef ! N'y aurait-il pas une petite place pour des amis ? lui cria de loin Harry Dickson.

— Dickson ! Monsieur Dickson ! s'exclama Goodfield, enfin vous voilà. Montez donc, vous venez comme une marée en carême, c'est-à-dire que vous êtes le bienvenu. Je vais de ce pas ou plutôt de ce tour de roue à Cruysbank-Tower, comme on s'est plu à dénommer cette

maison de fous. Je ne dois pas vous demander si vous avez lu les journaux, sinon vous ne seriez pas encore ici, continua-t-il, sur un mode un peu goguenard, en regardant de côté son illustre ami.

— Et qu'espérez-vous trouver de nouveau dans cette tour ? demanda Harry Dickson. Je suppose qu'elle a dû vous livrer tous ses secrets.

— Eh ! non, voilà le hic ! Imaginez-vous que des sentinelles de faction sur les terrains de tir de Wormwood Scrubs prétendent avoir vu de la lumière dans la tour cette nuit. J'ai reçu cette nouvelle par téléphone, et aussitôt j'ai envoyé un officier de police du quartier. Les scellés avaient été apposés sur les portes de l'appartement en hauteur, mais ils n'ont pas été rompus. D'un autre côté, trois sentinelles affirment la même chose ; alors je m'en vais de ce pas voir ce qui en est.

Le trajet jusque Latimer road leur prit quelque temps, mais celui-ci ne fut pas perdu, car Goodfield s'étendit sur ce qu'il appelait le mystère de la tour aux livres, sans en apprendre davantage à ses compagnons, qu'ils n'en savaient déjà par la lecture des journaux.

L'affaire du Dr Browless, tout en étant obscure également, lui paraissait pourtant encore moins de mystère que la disparition de Miss Delphina.

— Et cette lumière, au haut de cette tour « Prends-Garde ! » bougonna-t-il, voilà de quoi amuser tous les reporters de Londres pendant huit jours.

Ils roulaient le long de l'interminable Woodlane déserte et à peine garnie de quelques maisons trop neuves et déjà lépreuses, quand, au loin, la tour parut, émergeant d'un bouquet d'arbres.

Un domestique de bonne mine vint à la rencontre des visiteurs dès la grille franchie, et dès qu'il se fut informé de leur identité, il se mit à faire mille et une doléances.

— Je suis bien content que vous soyez là, messieurs, je comptais moi aussi prendre mes cliques et mes claques et m'en aller, comme l'ont fait les autres sujets. Ils disent que cette étrange maison est hantée, et je ne suis pas loin de le croire. Aussi longtemps que Miss Delphina était ici, on supportait les revenants, car nous étions bien payés, mais aujourd'hui qu'elle n'est plus là, il n'y a aucune raison pour nous de vivre dans un voisinage aussi dangereux. Si vous voulez connaître mon idée, eh bien, ce sont les spectres, qui chantent dans la tour certaines nuits, qui ont emporté la malheureuse Miss Delphina, en punition de ses péchés.

— Que me chantez-vous de spectres qui piaulent ? s'exclama Goodfield, je voudrais bien en savoir davantage à ce sujet, monsieur Saunders.

Le majordome haussa les épaules.

— Malheureusement, je ne puis vous en dire grand-chose. Parfois, au milieu de la nuit, des bruits étranges se faisaient entendre dans la tour. Cela commençait certaines fois par un son aigu et lointain pour se terminer par un grognement de basse ; d'autres fois, c'était le contraire, mais à chaque fois, la tour semblait en frémir d'horreur. Je ne pourrais vous décrire comme ce bruit était lugubre. Quand on en parlait à Miss Delphina, elle en riait ou se fâchait, selon son humeur du jour ; aussi avions-nous jugé plus sage de ne plus lui en parler. Cette nuit, la tour a chanté de nouveau à plusieurs reprises, et alors... ah, messieurs, le courage me manque de vous en dire plus long.

— Bah ! essayez toujours, dit Goodfield. Si le spectre chanteur s'avise de descendre, je le mets en état d'arrestation et il n'y coupera pas de moins de six mois de *tred-mill*, foi de Goodfield !

Le majordome secoua la tête d'un air mécontent.

— Il ne faut pas plaisanter avec ces choses, monsieur l'inspecteur, car si vous aviez vu ce que j'ai vu !

» Je dois vous faire un aveu, oh, ne prenez pas cet air grave, il n'entraîne aucune sanction pénale à mon idée. Faut vous dire que je suis fiancé. Miss Ledstone elle se nomme, et elle est gouvernante dans cette maison. Comme elle aime beaucoup lire, elle est ce que l'on nomme un tantinet romanesque, ce qui fait que le soir, au lieu de rester à causer avec moi au salon, elle préfère m'entraîner parmi les ronces et les avoines folles de ce maudit jardin.

» Hier soir donc, pas bien loin de minuit, nous nous promenions le long de cette file de peupliers d'Italie que vous pouvez voir d'ici, quand tout à coup elle poussa un cri et me dit :

» — Oh ! James, entre les arbres j'ai vu des lumières sur la tour ! »

» Je levai les yeux, mais un rideau de verdure m'empêchait de bien voir. Pourtant je dois avouer qu'il me semblait aussi avoir entrevu une clarté, aussitôt éteinte. Nous revînmes vite sur nos pas, en ayant soin de nous tenir à l'ombre des arbres.

» Arrivés à la grande pelouse, nous fîmes halte, n'osant presque pas nous aventurer dans cet espace découvert.

» Le clair de lune était magnifique, autant dire qu'on y voyait aussi bien qu'en plein jour. Il n'y avait plus d'autres lumières dans la tour que celle dans le petit parloir à côté du vestibule, où Mary, la cuisinière, s'installe chaque soir pour lire son journal, pièce à laquelle cette pécure n'a aucun droit, et qu'elle ose nommer son boudoir, qu'en dites-vous ?

» Voilà ma fiancée qui me pince le bras et murmure d'une voix altérée :

» — James... levez donc les yeux et voyez si je ne rêve pas... car

je n'ose pas dire ce que je vois. »

» Et qu'ai-je vu, messieurs ?

» Penchée à sa haute fenêtre, les yeux fixés au loin : Miss Delphina en personne ! La tour est bien haute, et pourtant je la reconnus très bien.

» Je dois vous dire qu'au moment même, je n'en éprouvais aucune frayeur.

« Eh, dis-je, c'est qu'elle est revenue. »

» Ma fiancée m'obligea de rentrer sous le couvert des arbres et se mit à me dire des sottises.

» — Et par où serait-elle venue, je vous en prie, James ? Dites-le moi tout de suite ou je croirai que vous avez bu, auquel cas je vous prie de considérer nos fiançailles comme rompues, car je ne veux pas d'un époux buveur. Allons, dites-moi, par où serait-elle venue ? Les scellés sont mis sur sa chambre, et le courant du lift a été coupé par ordre de la police. La grille du parc est fermée et regardez l'ombre bien tranquille de Mary dans le parloir.

» — Non, je vous dis que c'est son fantôme, et que la pauvre Miss a été victime des spectres qui chantent dans la tour. »

» Miss Ledstone avait raison, messieurs. Quand nous revînmes sur la pelouse, la fenêtre était fermée, et on ne voyait plus trace de Miss Delphina.

» Nous sommes revenus presque en courant : Irma, la fille de charge, nous raconta à notre retour que la tour avait de nouveau chanté, et au cours de la même nuit cela a recommencé de plus belle. »

Saunders se tut et prit un air très grave.

— Ma fiancée est partie ce matin, messieurs, mon devoir est de la suivre. Pourtant, je vous accompagnerai volontiers, une dernière fois, dans les appartements de notre pauvre maîtresse. Vous seuls vous avez d'ailleurs qualité pour remettre le lift en marche et briser les scellés de la porte.

Sans autre discussion, Goodfield et ses amis, ainsi que le maître d'hôtel, prirent place dans l'ascenseur qui les mena vers l'étage supérieur.

Comme l'avait dit le chef de police du quartier, les scellés étaient intacts, et Goodfield dut les faire sauter.

Ils firent leur entrée dans l'appartement abandonné.

Harry Dickson laissa vagabonder son regard.

— Je regrette de n'avoir pas été ici lors de la première enquête, dit-il, mais vous pourriez me dire Goodfield, puisque vous y étiez, si, à votre avis, quelque chose semble y avoir bougé.

Le surintendant tourna en rond comme un écureuil dans sa cage.

— Rien ne me paraît avoir bougé, dit-il, mais faisons le tour du

propriétaire tout de même.

Ils le firent et arrivèrent ainsi, par un petit escalier en fer forgé, dans la coupole-observatoire. Ici aussi tout était en ordre, et Goodfield fit observer qu'à son avis, pas une poussière n'y avait changé de place.

Harry Dickson à son tour tournait en rond, puis il tomba en arrêt devant la puissante lunette montée sur trépied et pointant légèrement hors d'un hublot, sur le dehors.

Il appliqua un œil à l'oculaire et poussa un gloussement de surprise.

— Qu'y a-t-il ? s'informa Goodfield.

— Regardez vous-même, Good, fut la réponse, et dites-moi ce que vous voyez au bout de ce bel appareil d'optique.

Le policier s'empessa d'obéir à l'invite.

Quand il regarda, une étrange chambre apparut dans le cadre circulaire.

— Sacrebleu ! grommela-t-il, c'est la nouvelle chambre à électrocution montée il y a quelques jours dans la prison de Hammersmith ! Quelle coïncidence, n'est-il pas vrai, monsieur Dickson ?

— Oh, oui, répondit négligemment le détective, une bien curieuse coïncidence.

Il n'en dit pas plus long, mais Tom Wills, qui mieux que personne savait lire sur le visage du maître, vit une étrange lueur dans ses yeux.

Pourtant il n'ajouta mot, et son élève comprit que l'heure des questions n'était pas venue.

Comme ils revenaient dans le grand salon semi-circulaire qui prenait la moitié de la superficie de l'appartement, Harry Dickson posa brusquement une question.

— Quelle est la banque de Miss Cruyshank ?

Ce fut Saunders qui lui répondit.

— On ne lui en connaît pas, car elle les avait toutes en horreur. La fortune de Miss Delphina se compose surtout de biens immobiliers, fermes, terrains et maisons de rapport dont elle touchait régulièrement les revenus.

» On raconte que la plus grande partie de cette fortune était en fonds liquides, qu'elle conservait dans cet immense coffre-fort que voici. On m'a affirmé qu'elle gardait là-dedans pour plus de cinq millions de livres en bons billets de la Banque d'Angleterre, sans compter ses bijoux, qui étaient prodigieux, bien qu'elle ne les portât jamais. Je crois que c'est vrai, car une seule fois j'ai vu ce meuble ouvert et il était bourré de liasses de grosses bank-notes empilées comme de vieux livres !

— Faudra qu'on obtienne l'autorisation d'ouvrir ce machin-là,

grommela Goodfield en regardant respectueusement l'énorme armoire de fer noir qui joignait d'une traite le plafond au parquet.

Tom Wills qui venait de regarder de plus près, sifflota doucement.

— Nul besoin de demander une autorisation, monsieur Goodfield, ce coffre-fort est ouvert !

— C'est ma foi vrai, riposta Harry Dickson, la porte en était habilement entrebâillée et au premier abord on ne l'aurait pas vu.

Il saisit la lourde poignée de nickel et tira dessus : la porte de fer aux quadruples serrures vint à lui.

Une quadruple exclamation retentit.

— Vide !

Le formidable meuble bâillait devant eux, comme en un immense rire muet et noir. Pas une feuille de papier, pas un grain de poussière sur les rayons de fer luisant. Un petit coffre spécial, qui avait dû être destiné aux bijoux, s'ouvrit tout aussi facilement que le coffre lui-même et se révéla tout aussi vide que ce dernier.

— Si l'on essayait de relever des empreintes digitales ? suggéra Goodfield.

Harry Dickson haussa les épaules.

— Je ne sais pas si nous sommes devant un crime, dit-il, mais si cela est, nous avons affaire à des criminels peu ordinaires, et ces gens-là laissent aussi peu d'empreintes que de signatures. Mais libre à vous de perdre votre temps.

Goodfield, un peu entêté, en perdit en effet, tandis que le détective continuait à fouiller l'appartement.

Pas mal d'heures s'étaient écoulées quand ils décidèrent de partir.

Goodfield semblait déçu au-delà de toute imagination ; Harry Dickson, comme il lui arrivait souvent au début des enquêtes difficiles, avait la mine soucieuse et absente.

— Pas d'empreintes, grommela le surintendant.

— Des murs pleins comme du granit pur, riposta Tom, qui avait passé une couple d'heures à sonder les murailles épaisses, ce qui avait eu l'heur de faire rire un peu le bon Goodfield, peu enclin à voir partout des passages secrets. Seul Harry Dickson semblait avoir trouvé quelque chose, en l'occurrence quelques feuilles de papier teintées de bleu et couvertes d'une petite écriture serrée.

— Des pièces à conviction ? demanda le superintendant.

Harry Dickson haussa les épaules en souriant.

— Peuh ! Je ne le crois pas, c'est uniquement le début d'un nouveau roman de Miss Cruyshank.

— Vraiment ? Et cela s'appelle ? demanda Goodfield, les idées ailleurs.

- Mysteras, tout simplement.
- Idiot, jugea le policier, cela ne dit rien.
- C'est juste, cela ne dit rien.

Là-dessus, Saunders annonça son intention de les accompagner en ville, ne se souciant pas de rester seul dans cette tour maudite.

Les scellés furent apposés de nouveau, le lift bloqué, et la tour fermée à triple tour, puis abandonnée par les hommes.

3. « Mysteras »

Après avoir défrayé la chronique scandaleuse pendant plus d'un quart de siècle, la manie du vieux comte de Warchester avait été oubliée par les pairs du vieux gentilhomme. Autres temps, autres mœurs ; malgré le puritanisme de l'Old England, petit à petit un peu de tolérance s'était infiltrée dans ces mœurs, et on se complaisait à voir dans Lord Warchester un bonhomme toqué, bien plus qu'un suppôt de Satan.

Le fait est que Warchester avait passé le plus clair de son temps à compulser de hideux grimoires, à lire d'antiques livres de sorcellerie, à essayer d'obtenir la Main de Gloire, bref à devenir un docteur versé ès sciences occultes.

Il habitait un sombre manoir juché sur une haute falaise des Cornouailles, et qui devait fournir un décor parfait aux manigances maléfiques de son maître.

Mais Warchester était riche et avait du sang royal dans les veines ; le prince de Galles daignait venir le voir chaque année aux jours des grands passages des migrateurs, et tirer quelques coups de fusil sur les terres giboyeuses du singulier gentilhomme.

Warchester recevait alors dignement ses hôtes illustres. Le vieux manoir, qui contenait des trésors artistiques sans nombre et des antiquités magnifiques, resplendissait pendant ces jours de faste.

C'est au cours d'une de ces époques de fêtes et de réceptions que se situe le commencement de ce récit.

Bien que nous ne soyons qu'au début de septembre, le temps est brouillé et tourne au froid. Déjà de grands vols de tadornes se dirigent vers le sud.

En général, ces magnifiques oiseaux sauvages s'abattent autour du vieux manoir et séjournent pendant quelques jours dans les grands étangs qui l'avoisinent.

Cette occasion de chasser le tadorne et l'outarde, un chasseur, fût-il héritier présomptif du trône d'Angleterre, ne la néglige jamais. Aussi le prince avait-il fait savoir à son cher cousin qu'il aurait grand plaisir à venir passer quelques jours à Warchester-Manor.

Immédiatement le branle-bas d'usage eut lieu.

Les chambres destinées aux hôtes de marque furent mises en ordre, les cuisines firent ronfler leurs fourneaux nuit et jour ; les

gardes-chasses triplèrent leurs rondes, installèrent des endroits de guet et des huttes de roseaux pour l'affût des chasseurs.

Le vieux Warchester, bien que cette haute visite dérangeât ses habitudes et l'arrachât à ses chères études, cachait difficilement la fierté qu'il éprouvait chaque fois à pareille occasion.

— Chaser, disait-il à son domestique de confiance, peu de jours après l'arrivée du prince, vous entendrez, comme les autres années, que Son Altesse mon cousin me posera la sempiternelle question avec laquelle il s'égaie un peu à mes dépens : « Eh bien, Warchester, êtes-vous parvenu à vous arranger avec le sombre et redoutable seigneur des enfers ? »

Chaser branla sa tête chenue.

— Et Votre Seigneurie répondra, comme les autres années : « Altesse, le temps travaille pour moi, je n'ai pas réussi comme je voudrais, mais un jour viendra. »

Le comte de Warchester eut un sourire énigmatique.

— Chaser, vous n'y êtes pas ! Non, ce n'est pas cela que je répondrai à Son Altesse ! Non, ce n'est pas cela du tout !

Chaser s'inclina respectueusement et attendit patiemment que son maître voulût s'expliquer davantage.

Mais telle n'était pas l'intention du vieux gentilhomme, car il se contenta de sourire et de secouer doucement sa grande crinière d'argent.

— Chaser, continua-t-il en changeant de sujet, ce sera la dixième fois que Son Altesse daignera venir chasser sur les terres de Warchester, en cette occasion j'ai l'intention de lui faire un présent sans pareil, présent qu'il convoite depuis sa prime jeunesse, mon royal cousin ! Devinez donc, Chaser ?

— Il n'y a certes rien de trop beau pour Son Altesse, fut la réponse habile du vieux majordome.

— Aussi je lui ferai présent du fusil des comtes de Warchester.

Chaser ouvrit une bouche grande de stupeur.

Le fusil des Warchester ! Ce trésor unique ! Il avait appartenu, il y avait près d'un siècle, au Maharadjah du mystérieux Népal, qui en fit présent au grand-père du comte actuel, pour lui avoir sauvé la vie au cours d'une chasse au tigre. C'était une arme qui passait à cette époque pour incomparable, et avait été fabriquée par les armuriers les plus fameux d'Angleterre et d'Espagne. Le souverain hindou l'avait fait rehausser de pierreries somptueuses, entre autres de quinze rubis d'une valeur inestimable.

Aujourd'hui, cette arme était exposée dans une vitrine spéciale, aux glaces incassables, dans une chambre du manoir, aux fenêtres condamnées et à la porte de fer et munie d'un système de serrures dignes des plus modernes coffres-forts.

Rares étaient les privilégiés qui étaient admis à contempler le fusil des Warchester. Parfois le vieux comte se retirait dans la chambre, s'enfermait à triple tour et restait de longues heures en face de son trésor.

Personne n'était admis alors à partager son admiration.

Parfois il allumait le feu de ses propres mains, dans le foyer à la cheminée spécialement grillagée, pour empêcher le passage de problématiques voleurs ; et il prolongeait son séjour en face de son trésor.

— Chaser, dit le comte, ce n'est pas seulement en souvenir de sa dixième partie de chasse que j'offrirai cette arme à Son Altesse, mais aussi à l'occasion de la réussite de mes travaux ! Oui, Chaser, les esprits du feu ont daigné répondre à mes appels réitérés.

De nouveau Chaser s'inclina, sans doute pour cacher un pli d'inquiétude qui barrait son front.

— Vous pouvez vous retirer, Chaser, dit le maître. Je passerai le reste de la soirée dans la salle du fusil, et personne ne sera admis à me déranger.

» Comme il fait un tantinet frisquet, j'allumerai moi-même le feu, comme de coutume.

Ayant dit, le vieux comte se leva et à pas lents gagna ladite pièce.

Chaser l'accompagna jusqu'au seuil et lui souhaita le bonsoir. Il entendit crisser les verrous, puis le bruit saccadé d'un antique briquet que le comte s'était mis à battre.

Il faisait lourd dans la chambre, faute d'aération convenable. Le feu des grosses bûches eut tôt fait d'envoyer un peu de chaleur entre les sombres murailles nues. Deux candélabres à sept branches, garnies de hautes bougies, répandaient une douce lumière.

Le comte considéra les épais barreaux qui garnissaient le foyer, comme s'il voulait retenir les flammes captives, puis il s'installa sur une unique chaise curule, en face de la vitrine.

Le fusil des Warchester luisait, magnifique comme une constellation ravie à un beau ciel d'été.

Les rubis jetaient des lueurs de flamme, et les feux des diamants et des émeraudes se fondaient en une tranquille féerie lumineuse tout au long de la crosse d'ébène et d'ivoire rose et du canon plaqué d'or vierge.

Tout à coup, une voix s'éleva dans l'ombre.

— Warchester !

Le vieux gentilhomme sursauta et regarda le feu ; pourtant son visage n'exprima pas la terreur qu'on aurait pu attendre à un appel aussi mystérieux.

— Esprit du feu, je vous écoute ! dit-il.

— Pourquoi voulez-vous donner en présent au prince, votre cousin, cette arme qui appartient de droit aux esprits du feu ?

Warchester ne répondit pas et ses mains se crispèrent sur le bras de son fauteuil.

— Le Maharadja du Népal était né du feu, continua la voix, et les présents qu'il donna aux mortels doivent un jour ou l'autre retourner au grand patrimoine du feu. Je vous ordonne de jeter cette arme à travers les barreaux de ce foyer et de la rendre ainsi aux flammes dont elle est venue.

Warchester soupira et secoua la tête.

— Non, dit-il, je ne le pourrais pas.

La voix se mua en un rire sardonique :

— Prenez garde, Warchester, on ne refuse rien aux dieux du feu !

Le vieux comte s'anima et, fort de sa science, riposta :

— Esprit du feu, voici de longues années que je vous appelle et enfin vous êtes venu. Si vous le faites, c'est que ma science vous y oblige. Vous essayez d'échapper encore à ma puissance. Or, vous savez que les écritures et les grimoires m'ont donné sur vous la force du maître. Vous n'avez rien à me demander. Par contre, c'est à moi que vous allez obéir. Au nom du grand roi Salomon, au nom de la septième porte, sept fois sainte et redoutable, au nom du Grimoire et de la Clavicule, je vous donne ordre de me dire votre nom, esprit impur de la nuit et des flammes.

— Mon nom est Systarmès !

Les mains du comte de Warchester tremblèrent.

— Esprit du feu, vous n'ignorez pas que le fait de connaître votre nom me donne la force et le droit de vous faire apparaître.

— Je le sais, répondit sourdement la voix mystérieuse.

— Je vous ordonne de m'apparaître, Systarmès ! s'écria violemment le comte.

Il y eut un moment de terrible silence.

— Me voici, dit une voix tranquille.

Warchester eût bien voulu fuir en cette minute redoutable et il appréhendait de se tourner vers le feu d'où la voix venait. Il s'y décida enfin.

Ses mains sombres agrippées aux barreaux des hautes grilles du foyer, une longue forme noire se tenait debout. Warchester la distingua imparfaitement, car elle semblait drapée dans une immense étoffe sombre et luisante.

— Systarmès ! balbutia le comte, qui sentit une violente terreur l'envahir à la vue de cette créature infernale qui avait enfin répondu à ses appels.

Pour toute réponse, l'être écarta les barreaux qui plièrent comme des roseaux, et s'avança dans la pièce d'un pas silencieux.

— Systarmès ! Je vous ordonne de ne pas m'approcher ! s'écria l'évocat des esprits infernaux.

Mais le démon ne semblait guère se soucier de cette interdiction. Il continua à avancer jusqu'à se trouver debout à deux pas du comte médusé et terrifié.

— Systarmès... je vous ordonne...

Le Malin se mit à rire et avança deux longues griffes vers le cou de l'imprudent sorcier.

— Systarmès...

— Imbécile !

C'était dit d'une manière froide et sèche, avec un parfait mépris humain ; mais Warchester ne l'entendait plus. Sa tête ballotait comme celle d'un pantin disloqué entre les mains sombres du mystérieux intrus.

— Cela se casse vite, ces machines-là, ricana l'homme noir et, sans plus se soucier de l'homme qu'il venait d'étrangler, il se tourna vers la vitrine, dont il éprouva les vitres.

— Verre incassable... peuh !

D'un geste simiesque, il venait de frapper la vitrine, dont le verre, malgré sa réputation, s'étoila.

L'homme détacha posément quelques morceaux, avança le bras et saisit le fusil des Warchester.

A cette même minute, du fond de l'armoire vitrée, surgit une singulière main de fer qui s'abattit sur la main sacrilège, tandis qu'une multitude de sonneries d'alarme se mirent à sonner avec fureur dans les corridors et les salles de garde du manoir de Warchester.

*

Harry Dickson déposa le manuscrit.

Car ce que l'on vient de lire n'est que le début du roman que Miss Delphina Cruyshank venait de mettre sur le chantier, et qu'un hasard venait de faire tomber entre les mains du célèbre détective.

« Un début assez ordinaire de roman policier, se dit-il, cet esprit du feu...

Systarmès sera probablement quelque bandit insaisissable qui mettra toutes les polices du monde sur les dents, fera les mille et cent coups criminels, parviendra à échapper à travers les mailles du filet policier le plus serré.

C'est vieux comme le jour en matière de littérature.

Systarmès, tiens, c'est l'anagramme de Mysteras, le titre de ce livre qui ne connaîtra sans doute que ce début de chapitre.

Ce n'est pas cela qui nous avancera à grand-chose, et pourtant... »

Harry Dickson rejeta les feuillets dans un tiroir de son bureau, sans achever tout haut sa pensée.

Mrs. Crown apportait le thé et des journaux du matin sentant encore l'encre d'imprimerie fraîche. Comme beaucoup de personnages de sa condition, elle jugeait que son devoir était de jeter un coup d'œil dans les publications avant de les remettre aux maîtres, quitte à les leur servir avec un petit commentaire de son cru, chose qu'elle ne négligea pas non plus.

— Je n'ai fait que jeter un coup d'œil sur ces papiers, dit-elle avec dédain, car c'est tout des mensonges. Pensez donc que le prince de Galles n'ira pas chasser parce que l'on vient de lui voler son fusil, comme si un tel personnage était fort en peine de trouver un second fusil. Moi, on ne me la fait pas, et vos journaux ne valent que pour envelopper les choux et les asperges.

Elle s'en fut d'un pas digne, mais son maître resta une minute immobile, comme frappé par la foudre, avant de déplier le journal incriminé.

Dès la lecture de la grosse manchette, il eut un haut-le-cœur.

LE FUSIL DES DUCS DE HUNNINGHAM EST VOLÉ !

A la veille de la visite du prince de Galles !

Le duc de Hunningham trouvé étranglé devant la vitrine vide !

Détails émouvants...

Harry Dickson poussa un véritable gémissement et se prit la tête dans les mains, car au fur et à mesure qu'il continuait la lecture du *Daily News*, il relisait à peu de détails près le chapitre du roman qu'il venait presque d'envoyer au panier.

Il n'y avait qu'à changer le nom du comte de Warchester en celui de duc de Hunningham et à laisser de côté la singulière entrevue entre lui et Systarmès, l'esprit du feu.

Mais le manoir des Cornouailles, les sciences occultes, marotte du vieux gentilhomme, le fusil prodigieux des princes du Népal, la venue annuelle du prince de Galles, la mort du malheureux duc devant la vitrine brisée et vide, tout y était.

— Mais, si tout est vrai, comment ont fonctionné les pièges ? murmura-t-il.

Il réfléchit et eut un rire amer.

— Ce chapitre était écrit bien des jours avant ce drame, si je dois admettre une corrélation entre ces papiers et le crime – et comment ne le ferais-je pas –, je dois convenir que le bandit de la réalité ne se sera pas fait pincer comme celui de la fiction, car il aura été dûment averti.

Voyons ce que dit Scotland-Yard.

— Monsieur Dickson ! cria Goodfield au téléphone, on allait vous prier de partir sans retard pour Hunningham-Manor, et je vous prie de croire que ce sont des personnages d'importance qui insistent.

— Ne savez-vous rien de plus que ce que les journaux du matin racontent ? demanda le détective.

— Si fait, monsieur Dickson, il faut vous dire que dans la vitrine...

— Il y avait un piège à homme, je sais, coupa le détective, eh bien ! qu'y avait-il dedans ?

— Ah, bah ! vous savez cela, diable d'homme que vous êtes, admira Goodfield, eh bien ! monsieur Dickson, il y avait une carte de visite prise dans les mâchoires de fer de la pince, et il y avait un nom dessus que je me rappelle vaguement déjà avoir entendu. Attendez donc : « Mysteras »... oui, c'est bien cela...

4. Le château de la peur

Sous le fouet de l'ouragan, les vagues de l'Atlantique s'en vont à l'assaut de la terre en une course échevelée. Crêtées d'écume, elles heurtent la roche ocreuse de la côte des Cornouailles, comme autant de béliers antiques.

Hunningham-Manor domine la tourmente du haut de l'immense falaise qui lui sert d'assise. A part quelques valets courageux, le manoir des vieux pairs d'Angleterre est désert. L'héritier de ces austères gentilshommes est le jeune Lord Baysland, qui ne se soucie guère de passer une grande partie de sa vie dans ce nid à chouettes, comme il appelle irrévérencieusement le manoir tragique.

Deux gentlemen de Londres sont pourtant les hôtes de cette triste demeure : Harry Dickson et Tom Wills.

Au fait, que signifie leur séjour en ces lieux peu enchanteurs ?

L'enquête ? Harry Dickson l'a menée avec le soin habituel. Il s'est rendu compte qu'il a fallu au bandit, à « Mysteras » comme il se nomme, une témérité sans pareille pour s'introduire dans le manoir. D'ailleurs, il ignore encore les moyens dont il s'est servi. Car la haute grille du foyer était restée parfaitement close, ses barreaux scellés dans les lourds moellons de la muraille.

Une pensée lancinante poursuit le détective :

Comment Delphina Cruyshank est-elle parvenue à raconter un crime, et cela dans ses plus singulières circonstances, environ trois mois avant qu'il fût perpétré ? Car l'analyse de l'encre du manuscrit démontra qu'il datait de plus de trois mois, au moment où Dickson le trouva dans Cruyshank-Tower.

L'interrogatoire du personnel n'a rien apporté en fait de lumière à l'enquête.

Aussi le détective ne s'est-il pas opposé à son licenciement et à son départ.

Chaser, le majordome, a fait tout pour lui être utile, et en vain s'est-il tarabusté le cerveau pour tâcher de trouver un détail utile à la bonne marche des recherches. Aussi Harry Dickson a-t-il consciencieusement annoté les déclarations du brave serviteur. Nous reproduirons ici quelques-unes des questions posées par Dickson, ainsi que les réponses de Chaser.

Question : Avez-vous reçu des visiteurs étrangers, disons dans les six derniers mois ?

Réponse : Personne. A l'époque des chasses d'automne de l'année dernière, Son Altesse, accompagnée de quelques intimes, nous a fait l'insigne honneur de vouloir résider pendant cinq jours au manoir. Depuis lors, aucun visiteur étranger n'a été admis au château, et aucun n'a exprimé le désir de le faire.

Question : N'y a-t-il pas eu de mutation parmi le personnel ?

Réponse : Non, mais nous avons perdu un domestique, victime d'un accident inexpliqué, d'autres ont même prétendu que c'était un crime. Il n'a pas été remplacé.

Question : Voulez-vous me parler de cet accident ou de ce crime ?

Réponse : Volontiers. Miller était un garçon tranquille, dévoué, bien qu'un tantinet taciturne. Il était à notre service depuis plus de quinze ans. Sa seule distraction était la pêche et la chasse aux lapins sauvages, car Sa Seigneurie lui avait permis de détruire le lapin, qui foisonne dans la lande et s'attaque aux maigres cultures de l'endroit.

» A la fin de février dernier, par un très beau soir, il était parti se mettre à l'affût derrière un boqueteau qui dominait la plaine de l'Ouest. Au matin, il n'était pas revenu. Redoutant un accident, je donnai l'ordre de battre les alentours dans tous les sens. Mes appréhensions ne m'avaient pas trompé : on retrouva le malheureux Miller, mais dans quel état !

» Il était couché au pied d'une petite colline rocheuse, la tête réduite en bouillie, un des bras arrachés du corps, son fusil gisait à trente pas de lui au moins, complètement fracassé. Comment une chute du haut de cette colline avait-elle pu produire une telle mutilation ? C'est ce que le coroner s'est demandé à l'enquête, et à quoi personne n'a pu répondre jusqu'à ce jour.

» Si l'idée du crime a été écartée par le jury, c'est qu'on avait trouvé dans la poche intérieure de ses vêtements, son portefeuille intact, et Miller avait l'habitude de porter toujours tout son avoir sur lui.

Question : A-t-on pu relever des empreintes, des traces quelconques-autour du cadavre de Miller ?

Réponse : Aucune. Mais vers cette époque quelque chose de bizarre arriva au château, et j'eus même fort à faire pour combattre l'effroi parmi le personnel.

» Le cornemuseux fantôme fut entendu dans le manoir et même sur la lande environnante. C'était un bruit bizarre et monstrueux qui venait de partout et de nulle part ; on aurait dit un bagpiper géant et malhabile. Cela faisait mal aux oreilles à entendre, cela vous suivait dans les galeries les plus profondes, et parfois jusque dans votre sommeil. Sa Seigneurie, qui l'entendit comme nous, ne cacha pas sa satisfaction. Vous n'ignorez pas sa passion pour les sciences occultes,

et il prétendait que c'étaient les esprits de l'air ou du feu qui, sollicités par lui depuis de longues années, essayaient d'entrer en communication avec les simples mortels.

» A plusieurs reprises, des domestiques attardés virent une silhouette trapue courir à travers les couloirs du manoir. Un soir, pourtant, elle fut mieux aperçue par la fille d'office, Bellows, et par le garde Chomett, son fiancé.

» Ils étaient restés longtemps sur la terrasse qui domine la mer, admirant un très beau clair de lune sur l'océan, quand, tout à coup, le bagpiper fantôme se mit à faire son infernale musique.

» Bellows et Chomett, très effrayés, rentrèrent sur l'heure et allèrent passer le reste de la soirée auprès du feu de la cuisine.

» Comme le terrible bruit s'était tu depuis longtemps, ils décidèrent de monter à leurs chambres, mais Bellows insista pour que son fiancé la reconduisît jusqu'à l'étage des domestiques féminins.

» Pour y arriver, il faut traverser dans toute sa largeur le grand corridor du premier, qui affecte plutôt des dimensions de vaste palier. Par les hautes fenêtres en ogive entrant un clair de lune très vif. Comme ils arrivaient sur ce palier, ils crurent entendre quelque bruit et se blottirent derrière des statues qui ornent ce hall.

» C'est alors qu'ils virent une forme se tenant immobile contre la porte blindée de la chambre où se conservait le fusil des ducs de Hunningham.

» Au premier abord, ils ne virent que la silhouette noire qui ne bougeait pas, mais à cette minute, un rayon de lune frappa la grande glace d'un tableau et son reflet joua contre ladite porte.

» Quelle fut leur stupéfaction et aussi leur terreur en voyant que la chose venue de la nuit était une sorte de monstrueux insecte, quelque chose comme un hanneton de dimensions colossales.

» Bellows et Chomett n'osèrent pas monter à leur chambre ; sans bruit ils regagnèrent l'office et y passèrent la nuit.

» Leur récit, fait le lendemain au duc, sembla emplir d'aise notre maître.

» Les esprits du feu affectent parfois des formes bien étranges, dit-il, tenez, j'ai ici un livre des plus curieux où l'on parle d'un dieu du feu qui prenait la forme d'un glaive et même d'une chaise en bois noir !

» J'ai réfléchi depuis lors bien des fois à la chose, et je me dis que les deux sujets n'ont pas dû se tromper tant que cela, puisque la musique du cornemuseux fantôme ressemble tout aussi bien au bourdonnement d'un effroyable hanneton, qu'à une chanson de musette !

Question : Ce bruit est-il revenu régulièrement se faire entendre depuis lors ?

Réponse : Oh, non ! depuis des mois on ne l'entendait plus...

Question : Tâchez de bien vous rappeler. L'avez-vous réentendue peu avant le crime de Hunningham Manor ?

Réponse : Oui, deux ou trois jours avant, je m'en souviens. Et comme Sa Seigneurie m'avait confié la veille de sa mort qu'il venait de faire une découverte sensationnelle dont il gardait la primeur pour Son Altesse Royale, je me suis dit que cela concordait avec le retour de la musique spectrale.

Harry Dickson avait remercié le brave et loyal serviteur et s'était replongé dans ses réflexions.

— C'est de nouveau le roman qui se répète, avait-il murmuré, et ce qui est encore plus fort, c'est que le nom du majordome, Chaser dans le manuscrit, est resté Chaser dans la réalité !

Ce sont là les seuls résultats que le détective avait obtenus dans ses recherches.

Pour bien des policiers, ils n'auraient signifié que cancans et sornettes, mais pour Harry Dickson, ils devaient avoir quelque valeur, car il avait pointé soigneusement les réponses de Chaser et, pendant une minute d'expansion, il avait confié à Tom Wills, qui se morfondait profondément :

— Le rayon de lune qui a démasqué le hanneton géant pourrait bien rester luire dans cette enquête.

— Comment, avait riposté Tom, vous n'allez pas compter sur de pareilles balivernes pour élucider cette terrible affaire ?

— Balivernes ? Peste, c'est comme cela que vous traitez les premiers et peut-être les meilleurs chaînons de la grande chaîne des preuves ?

L'entretien en était resté là, car le détective avait endossé son imperméable et s'était élancé hors du manoir pour déambuler à grands pas à travers la lande désolée qui entourait le castel des Hunningham.

Tom Wills avait regagné le triste salon qui avait été mis à la disposition des détectives londoniens et, prenant à témoin les austères portraits de famille, avait maugréé contre la destinée « qui les tenait inactifs dans ce trou à rats ».

« Au fait, pourquoi restons-nous à moisir ici ? » se demandait-il.

Ce jour-là était pareil à ceux qui venaient de passer pour les hôtes du château. Harry Dickson était parti vagabonder à travers plaines et guérets ; Tom Wills fumait d'interminables cigarettes dans l'obscur salon aux meubles rigides et lugubres.

Et de nouveau, il répéta la sempiternelle question :

« Au fait, pourquoi restons-nous à moisir ici ? »

Il tendit la main vers le cendrier pour y laisser choir parmi un tas respectable de mégots noircis, la cigarette qu'il venait de griller quand il vit, au milieu de la table, un papier blanc, plié en deux, qu'il

ne se rappelait pas avoir vu d'abord.

Tout lui était diversion : il cueillit la feuille et la déplia.

Un grand frisson agita son corps, il lui semblait que les meubles autour de lui se déplaçaient en un lent mouvement giratoire. Il venait de reconnaître la fine et têtue écriture qui couvrait la page : c'était celle de la romancière disparue !

« Peut-être s'agit-il d'une page perdue du chapitre que détient le maître », se dit-il, voulant se rassurer lui-même.

Mais dès les premières lignes lues, il dut se rendre à l'évidence, il n'en était pas ainsi.

La feuille semblait détachée du corps d'un chapitre, dont le début et la fin se trouvaient ainsi perdus.

Tom la parcourut avidement :

«... Mais l'ancêtre des Warchester ne se montra pas digne de l'amitié du prince du Népal. Le merveilleux fusil, qui valait une fortune en Europe, ne fit qu'allumer chez lui le désir de posséder de plus amples biens.

» Un loyal vassal de la montagne venait d'équiper une caravane de sept éléphants chargés de richesses pour le prince du Népal.

» De grandes festivités se préparaient dans le palais du prince pour la recevoir. Warchester était parmi les hôtes.

» Mille fois maudit est l'hôte qui récompense l'hospitalité des princes par la plus criminelle ingratitude.

» Quand la caravane fut à six journées de marche de la capitale du prince, Warchester, sous un prétexte saugrenu, fit ses adieux.

» Le Maharadjah le regretta fort, mais les désirs de ses amis étaient une loi pour lui, et il le laissa partir, comblé de présents magnifiques, outre le magique fusil.

» Mais Warchester se détourna de la route du retour et marcha au-devant de la caravane.

» Qu'est-il arrivé au juste ? Le saura-t-on jamais ? La jungle est bien avare de ses secrets. Jamais la caravane n'arriva au Népal, et le prince ne revit jamais son ami Warchester.

» Ainsi parla la personne sans nom, devant Mysteras qui l'écouta avec respect et crainte.

» — Mysteras, dit-elle, les trésors volés au prince du Népal ont passé l'eau noire et dorment dans le même château où se conserve le fusil donné en présent à un ami félon. »

» Mysteras ! La destinée veut que tu t'achemines encore vers cette demeure maudite, la terrible déesse-de la Vengeance marchera à vos côtés.

» Mysteras ! Tu es né de la mort et aucune force humaine ne pourrait te détruire.

» Va ! Il y aura un homme redoutable qui se dressera à travers ta

route.

» La déesse t'inspirera tes mots et tes gestes ! Ecarte les obstacles de ton chemin, qu'ils soient hommes ou non, et reprends les trésors volés au grand prince du Népal par son ami parjure et trois fois traître...

Tom Wills glissa en tremblant la feuille dans sa poche et regarda avec un peu de terreur autour de lui, comme si Mysteras allait sortir de l'ombre. Mais il n'y avait là que des tableaux.

Un bruit de voix le tira de ses pensées inquiètes.

Chaser, le majordome, entra tout affairé.

— Monsieur Wills, dit-il, voici de la compagnie pour vous. Lord Baysland, l'héritier des Hunningham, notre nouveau maître, vient d'arriver.

» Je crois que Mr. Dickson sera bien content de le voir. En tout cas, Sa Seigneurie se déclare ravie de vous savoir ici et réclame instamment la présence de votre maître. Pardonnez-moi, je dois voir si tout est en ordre pour le recevoir dignement.

«Diable ! se dit Tom Wills, j'aurais bien donné quelque chose pour que le maître soit là. D'abord, il faut que je lui soumette ce papier, qui ne manquera pas de l'intéresser. Il n'y a en effet qu'à changer le nom de Warchester par celui de Hunningham. Et si Miss Delphina a joui, en écrivant cette page, du même esprit de prédiction qu'en élaborant son premier chapitre, je dois conclure à une venue en ces lieux du terrible Mysteras ! »

Tom se rendit à sa chambre pour faire une toilette digne du gentilhomme dont il était l'hôte en ce jour.

Le crépuscule venait et les galeries du manoir se constellaient déjà de lampes et de flambeaux quand le jeune homme descendit dans la salle à manger.

La table était richement servie, avec un luxe sans pareil de vaisselle plate, d'argenterie et de cristaux. Une multitude de bougies illuminaient le décor un peu médiéval. Trois couverts étaient mis sur la nappe damassée.

Chaser donnait un dernier coup d'œil à ses préparatifs et prodiguait des conseils sans nombre à la valetaille attentive.

— Mr. Dickson est-il déjà rentré ? demanda Tom Wills.

Chaser leva un regard étonné vers lui.

— Mais je le suppose, monsieur Wills ; à peine le déjeuner achevé, votre maître est parti vers le bord de la mer, je l'ai salué sur le perron et il m'a dit qu'il comptait être rentré avant quatre heures.

— Il en est sept ! s'écria le jeune homme.

Chaser allait répondre quand la porte fut ouverte et qu'une haute silhouette se dressa sur le seuil. Le majordome s'inclina profondément.

— Sa Seigneurie, Lord Baysland-Hunningham, annonça-t-il.

Le nouveau venu jeta un regard circulaire dans la salle, vit Tom Wills et marcha droit sur lui, la main tendue.

— Monsieur Tom Wills, dit-il d'une voix un peu voilée mais agréable à entendre, je suis très heureux de vous trouver chez moi. J'espère que votre illustre maître ne me fera pas trop languir, car j'ai hâte de faire sa connaissance, depuis le temps que je lis ses prouesses dans tous les journaux du monde.

Tom Wills s'inclina.

— Il devrait être ici, à cette heure, dit-il, je vous avoue que je ressens quelque inquiétude en son endroit, lui toujours si ponctuel est en retard de plus de trois heures !

— Vraiment ? s'écria le lord. Pourtant ce sont là des avatars propres à votre dur métier. Qu'à cela ne tienne, monsieur Wills, nous allons prendre un cocktail en attendant le retour de Mr. Dickson.

L'héritier des ducs de Hunningham était un brillant causeur. Les cocktails se suivaient sans relâche. Tom Wills, flatté et un peu émoustillé, avait perdu la notion de l'heure.

Chaser entra et murmura quelques mots à l'oreille de son nouveau maître.

— Neuf heures ! s'écria celui-ci, comme le temps passe en votre compagnie, monsieur Wills, s'écria Lord Baysland, et l'on me dit que Mr. Dickson n'est pas encore revenu de sa promenade. Permettez-vous que je fasse servir ?

Du coup, Tom Wills fut dégrisé.

— Neuf heures ! Mais je ne sais quoi penser, mylord ! Mon maître devrait être ici ! Il a dû lui arriver quelque chose, je vous l'assure.

— Voyons, monsieur Wills, répondit le lord d'un ton rassurant, Harry Dickson n'est pas un petit enfant qui s'égare comme le petit Chaperon rouge. Nous allons souper à notre aise, et si vous le désirez, j'enverrai des hommes avec des lanternes explorer les alentours.

Tom Wills se rassit en soupirant, comme une boule de feutre poussa dans sa gorge, et il se dit qu'il rendrait difficilement honneur au repas.

Un valet venait de mettre sur la table une magnifique croûte aux champignons qui, en toute autre circonstance, aurait fait loucher le jeune homme de saine gourmandise, quand Chaser entra en coup de vent.

— Un pêcheur du Lands-End vient d'apporter un message pour Mr. Wills, dit-il en remettant au jeune homme une enveloppe grossière et fripée, — toute mouillée par les embruns de la nuit.

Fébrilement le jeune homme la déchira et en retira un bout de papier, portant quelques mots de la main de Harry Dickson.

— Ne m'attendez pas, Tom, je resterai parti toute la nuit et peut-être une partie de la journée de demain.

— De bonnes nouvelles, j'imagine ? s'enquit poliment le lord.

— En tout cas, elles m'enlèvent toute inquiétude, répondit Tom Wills en poussant un soupir de soulagement. Pardonnez-moi, mylord, j'ai craint un moment de ne pouvoir faire honneur à cet excellent souper. Souffrez que je me rattrape !

Lord Baysland éclata de rire, et ce fut une charmante soirée qu'ils passèrent en tête à tête avec des plats recherchés et copieux et des bouteilles aussi poudreuses qu'honorables, et dont le nombre était peut-être un peu grand pour garantir un juste équilibre des esprits de Tom Wills.

Aussi se coucha-t-il la tête un peu lourde, et s'endormit promptement d'un sommeil sans rêve.

*

Sans rêve ? C'est beaucoup dire...

Il semblait tout à coup à Tom Wills qu'une formidable mouche à viande bourdonnait dans sa chambre.

Ce bruit entra dans sa tête douloureuse comme une vrille.

Il se tourna et se retourna sur sa couche.

— Ce n'est pas une mouche qui ferait un pareil bruit, grommela-t-il, tout endormi, on dirait quelque gros hanneton contre les vitres.

— Hanneton !

Le mot le frappa, même dans son sommeil, et eut pour résultat de l'éveiller.

Tom se dressa sur son séant, les idées encore un peu brouillées.

Un bruit lointain, lancinant et têtu décroissait ; on aurait dit que les murs, l'air lui-même vibrerait comme une grande conque.

La nuit était sombre et seule une lueur laiteuse traînait contre la haute fenêtre en ogive, obscurcie par d'antiques vitraux colorés.

Bientôt le bruit ne fut plus qu'un murmure qui se perdit dans celui du ressac contre la falaise.

A présent Tom Wills était clairement éveillé, mais son cœur battait la chamade.

Il avait peur ! Pourquoi ?

Il n'aurait pu le préciser, mais l'inquiétude de tout à l'heure l'avait repris.

Il sentit le besoin d'être rassuré, mais le lord n'était pas là pour chasser d'un rire ou d'un mot plaisant ses idées noires.

— Relisons le billet du maître, dit-il, cela aidera toujours un peu.

A tâtons, il trouva le papier dans la poche de son habit, ainsi que sa lampe de poche électrique, qu'il alluma d'une pression du doigt.

— Ne m'attendez pas, Tom... lut-il pour la seconde fois.

Mais la première fois, cette lecture s'était faite à la clarté tremblante des bougies, tandis que maintenant un petit rond de lumière très vive suivait les mots tracés sur le papier.

— Oh !

Le billet trembla dans sa main.

C'était, à première vue, l'écriture de Harry Dickson mais, examinée à la clarté très crue de la lampe électrique, des retouches devenaient nettement visibles.

— Ce billet est faux !

Tom Wills avait failli jeter à haute voix ce cri de terreur.

Le billet était apocryphe, et cela éveillait les pires probabilités.

En un tour de main, le jeune détective fut debout et habillé.

Que faire ? Eveiller Lord Baysland, alerter la domesticité ?

Il résolut de n'en rien faire et de ne voler que de ses propres ailes ; doucement, il entrebâilla sa porte sur les ténèbres du grand hall.

Une unique lampe brûlait dans le fond, contre un groupe sculptural représentant un Prométhée enchaîné luttant contre un vautour.

Dans la falote lueur qui allongeait démesurément les ombres, les formes des marbres semblaient animées d'une vie hostile qui impressionna le jeune homme, au point qu'il mit la main sur son revolver.

Mais il n'y avait là que l'ombre et le silence, à peine le bruit mélancolique des brisants sur la côte, à peine le cri ouaté d'une crécerelle partant en chasse dans la nuit.

Sur la pointe des pieds, Tom Wills s'avança, hésitant sur la direction à suivre. Il était arrivé à quelques pas de la sinistre statue, qui lui sembla plus redoutable que jamais.

Fût-ce bravade, fût-ce le désir de se sentir rassuré, il marcha droit sur elle, et de la main frôla le marbre.

Immédiatement, cette main fut saisie et une autre main, terriblement glacée, se colla sur sa bouche.

Tom tenta un violent effort pour se dégager, mais il ne parvint qu'à glisser sur le sol, où sa tête sonna contre les dalles.

— Allez-vous vous tenir tranquille, petit imbécile !

Ah ! rien ne sonna jamais plus mélodieusement à l'oreille de Tom Wills que cette injure lancée à voix basse par une voix furieuse : celle du maître !

— Monsieur Dickson, balbutia Tom en se relevant meurtri, mais jubilant.

— Taisez-vous, nous frôlons la mort. Il nous tuera sans une seconde d'hésitation. Ah... ce que j'ai eu peur en vous voyant sortir de votre chambre. Peur et en même temps mon cœur était fou de joie,

murmura le détective en tenant son élève serré contre lui. Quelle veine, mon petit, que vous ayez bien dormi et dormi jusqu'à présent, sinon votre compte était bon aussi.

— Aussi ? interrogea Tom Wills, pour qui ce mot semblait enclore d'incertaines menaces.

— Hélas, mon cher garçon, je veux vous épargner pour le moment la vue d'un bien affreux tableau. Il n'y a plus que vous et moi vivants dans cette maison, à moins que cette créature du diable y rôde encore, ce qui est probable.

— Mais les domestiques ? demanda Tom.

— Dans la cuisine, Tom, c'est abominable... un véritable charnier. Ils ont dû être endormis par un soporifique versé dans leur boisson, et, après, un monstre s'est acharné sur eux. Je me demande ce qui a pu vous sauver.

Harry Dickson attira son élève derrière le groupe prométhéen.

— J'ai entendu le bagpiper fantôme, ou plutôt un grand hanneton, dit Tom Wills.

Le détective lui prit le bras.

— Ah, je crois que cela explique pourquoi vous êtes vivant, petit.

— Ce fantôme serait-il quelque esprit tutélaire ?

— Pas le moins du monde, mais le monstre a eu autre chose à faire que de vous occire, dès que le bagpiper chantait. Cela s'expliquera de soi-même plus tard.

— Mais que faisons-nous ici, à attendre ? demanda Tom Wills.

— Nous nous cachons, Tom, tout simplement, répondit gravement le maître. Je ne connais pas encore la puissance de la bête, et n'ai pas le droit de me risquer à découvrir. Pourtant je crois avoir découvert assez pour le mener promptement à sa perte.

— Alors nous pouvons causer un peu, à voix basse ? demanda Tom.

— Cela fera passer le temps, qui pourrait être long, riposta Harry Dickson. Voici pour moi, ce sera aussi bref que terrible.

» Il n'était pas bien loin de quatre heures et je m'apprêtais à revenir au château, quand j'entendis le bruit d'une automobile.

» Du haut de la falaise où je me tenais, je vis un magnifique roadster se diriger vers le manoir, conduit par un gentleman en costume de sport.

— Lord Baysland, murmura Tom Wills.

— Vraiment ? Alors, c'est qu'il est ressuscité, car une demi-heure auparavant j'avais trouvé le cadavre de ce malheureux gentilhomme dans un creux de dune tout près d'ici.

— Mais j'ai dîné avec lui, protesta Tom Wills, violemment ému.

— Ou avec celui qui se faisait passer pour lui, riposta Dickson.

Donc, je le suivais des yeux quand, au détour de la dune, la voiture disparut et le bruit de son moteur décrût. Je m'attendais à le voir réapparaître dans la courbe, et je m'étonnais de son retard quand, soudain, je reçus un violent coup de matraque sur la tête et je fus poussé du haut de la falaise dans les flots. Ah ! Tom, n'était ce merveilleux petit casque souple que je porte sous ma casquette quand je suis engagé sur le sentier de la guerre, on aurait pu écrire les articles nécrologiques pour feu Harry Dickson.

» Mais ce fut un homme disposant de son esprit et de ses muscles qui tomba dans l'eau. Il m'a suffi de nager pendant un temps plus ou moins long, sous la surface, avant d'aborder dans une petite crique proche, pour convaincre mon mystérieux adversaire de ma fin terrestre.

» Je ne suis revenu au château qu'à la nuit close, trop tard hélas pour empêcher la tuerie du personnel. J'ai couru jusqu'au village proche et là, j'ai fait jouer télégraphe et téléphone. J'espère que cela ne sera pas sans résultat.

» A votre tour, mon petit, de faire vos confidences.

Tom Wills s'empessa de raconter l'histoire du billet apocryphe, puis il se souvint du feuillet manuscrit trouvé dans le salon. Il en savait presque le contenu par cœur et le récita au maître.

Harry Dickson garda longtemps le silence après que Tom eut achevé son récit.

— Tout s'enchaîne, murmura-t-il, tout est logique, comme toujours, même dans ce salmis de mystères et de crimes sans raisons apparentes.

» Si le papier était tombé dans mes mains, il y a des chances que j'aurais pu changer le cours tragique des événements de la nuit, mais la fatalité en a décidé autrement. Je suis seulement certain de tenir la vengeance.

Soudain un bruit aigre s'éleva, s'amplifia et décrut rapidement.

— Le bagpiper fantôme ! s'écria Tom Wills.

Harry Dickson tira sa montre au cadran lumineux.

— Minuit trente... nous avons presque quatre heures devant nous pour travailler, ce n'est pas de trop. Venez !

— Mais le danger de tout à l'heure ?

— Il n'y en a plus, venez seulement, dit Harry Dickson à très haute voix, comme s'il était certain de ne pas être entendu.

Es descendirent les escaliers menant vers le rez-de-chaussée. Tom hésita devant la porte des cuisines, qui était entrouverte.

Harry Dickson l'arrêta du geste.

— Inutile de vous emplir les yeux de cette vision, mon pauvre petit, dit-il d'une voix triste, on les a assommés comme des bêtes de boucherie, mais la vengeance n'est pas loin, je vous l'ai promis.

Ils sortirent d'un pas allègre et traversèrent la cour dallée, puis passèrent la porte qui donnait sur la lande déserte.

La nuit était redevenue lunaire et passablement claire.

Harry Dickson marchait vers un but défini, entraînant Tom Wills derrière lui.

Derrière la dune, il fit halte et se mit à inspecter le terrain.

— Cela ne vous dit rien, Tom ? demanda le détective.

— Hm... pas trop. Pourtant il me semble que cet endroit est plus lisse, bien moins accidenté que partout ailleurs.

— Bien observé, dit laconiquement le maître.

Il prit un paquet de sa poche et en tira de longs bâtonnets sombres, qu'il se mit à planter dans le sol en laissant un cordonnet dépasser du sable.

— Mais on dirait que vous creusez des mines ! monsieur Dickson !

— Certainement. Tenez, aidez-moi à en poser là et puis là et puis là-bas encore.

Sans questionner plus avant, Tom Wills obéit et une heure s'écoula presque en silence, jusqu'à ce que tous les bâtons d'explosif fussent enfouis.

Comme Tom achevait sa dernière mine, il vit briller des objets sur le sable et les ramassa. Aussitôt il se mit à courir vers son maître, pâle d'émotion.

— Regardez ce que je viens de ramasser, monsieur Dickson.

C'étaient de splendides émeraudes, ainsi qu'un diamant de belle taille et de la plus belle eau.

— Le second chapitre du roman explique tout, Tom, bien qu'il ne soit pas des plus complets, dit Harry Dickson en considérant les pierres. Voici en effet une infime partie des trésors du prince du Népal, volé il y a un siècle par un Hunningham. Maintenant, faites attention, nous allons faire donner le cordon Bickford !

Harry Dickson fit flamber son briquet et alluma une longue ficelle noire, qui se mit à fuser doucement. Une petite pointe ignée courut sur le sable.

— Jouons des jambes, Tom, il n'y en a que pour dix minutes.

Ils s'étaient blottis derrière une haute dune, quand soudain le sol trembla et un sourd tonnerre roula, suivi aussitôt d'un second et d'un troisième. Sortant de leur cachette, les détectives virent au loin une fumée flotter sur l'endroit qu'ils avaient miné quelque temps auparavant.

Le vent du large se chargea de dissiper bientôt ce nuage et le sol apparut, bouleversé comme par un cataclysme sismique.

— C'est tout ce qu'il nous faut pour le moment, Tom, ricana le détective. Il nous reste à peu près une heure. Nous n'allons pas nous

atteler à de nouvelles recherches, mais prendre un peu de repos dans un endroit de la falaise où même l'œil perçant des mouettes ne nous découvrirait pas.

— Une heure... pourquoi une heure ? Qu'y aura-t-il alors ?

— Mais, répondit malicieusement le détective, quelqu'un de notre connaissance s'empressera alors de regagner le château pour s'enquérir de quelle façon son ami Tom Wills a passé la nuit.

— Qui donc ? s'écria Tom.

— Mais, votre charmant amphitryon d'hier soir, Tom, le brave « Mysteras » !

*

Au loin, du côté du Canal, une lueur citrine courait sur la mer.

Harry Dickson secoua Tom Wills, qui s'était endormi la tête sur le dur granit qui lui avait servi d'oreiller.

— Debout, Tom, il ne faut pas manquer la représentation, dit le détective.

Il tenait sa montre à la main et son front était barré d'un pli inquiet.

— J'espère qu'ils seront là, murmura-t-il.

— Qui sont ces « ils », maître ?

— Les deux parties adverses, Tom !

Le regard de Dickson errait sur la mer déserte.

— Tonnerre, maugréait-il, pourvu que cela ne rate pas ! Dans ce cas, j'aurais mieux fait d'allumer mon Bickford en un autre moment, mais je tiens à avoir des bandits vivants et non de la chair à pâté.

Tom Wills allait demander l'explication de ces énigmatiques paroles, quand soudain Harry Dickson lui prit le bras.

— Ecoutez ! Ecoutez bien !

— Mon Dieu, le spectre avec sa cornemuse chante maintenant sur la lande, et non plus à l'intérieur du manoir !

Le bruit arrivait à eux, ouaté par le lointain et par une brume légère qui flottait dans l'air.

— Regardez à présent l'endroit que nous venons de miner, ordonna Harry Dickson.

Tom Wills obéit et se frotta les yeux.

— Je ne vois rien !

— Alors regardez au-dessus !

Tom leva les yeux : une ombre rapide parut dans le ciel.

— Un avion !

— Oui, pourvu d'un moteur extra-rapide et excessivement silencieux, ou plutôt d'une sonorité qui ne fait pas penser au vrombissement des moteurs d'aviation.

» C'est là un perfectionnement ma foi fort curieux et qui fait hommage à celui qui pensa l'appliquer à des fins définies.

— Oh là là, dit Tom, on dirait qu'on s'est aperçu de l'état du terrain qui devait être celui de l'atterrissage de la machine. Regardez comme leurs manœuvres sont hésitantes !

En effet, l'oiseau mécanique évoluait au-dessus du sol en des courbes hésitantes.

— Prendre terre là-bas, c'est le suicide, déclara Harry Dickson, et ils doivent s'en être rendu compte. Quant à trouver un autre point d'atterrissage, cela ne va pas, je ne pense pas qu'il y ait un coin propice à cela, à quinze lieues à la ronde.

— Ils cherchent, dit Tom, ils se dirigent vers la mer à présent.

— Ah ! murmura Dickson, tout serait-il perdu ?

Il se tourna vers le large et soudain il poussa un cri de joie.

Au loin, bas sur les eaux, une ligne noire venait d'apparaître, puis une seconde.

Elles se déplaçaient rapidement parallèlement au rivage.

— Des sous-marins qui viennent d'émerger ! s'écria Tom.

— Victoire, alors ! s'écria le détective.

L'un des submersibles s'était approché de la côte, et tout à coup des hommes sortirent du capot et se mirent à courir sur le pont de tôle lavé par la houle.

— Je vois ! Ils mettent un canon antiaérien en batterie ! s'écria le jeune homme, enthousiasmé par la manœuvre rapide.

L'avion survolait les flots à basse altitude, sans se soucier apparemment des unités de guerre.

Tout à coup, une boule blanche comme un tampon d'ouate se forma dans le ciel à tribord de l'oiseau mécanique, puis une détonation sèche éclata.

L'avion se cabra violemment et prit de la hauteur.

Mais l'autre sous-marin entra en action et, quelques secondes après, quelques boules blanches encadrèrent la machine volante.

Des détonations nettes et rageuses se suivaient.

— Des shrapnells ! annonça Dickson, malheur à qui se trouve dans cette carlingue.

L'avion encadré d'éclatements faisait de folles embardées, essayant de sortir de la fatale « fourchette ».

Soudain une boule se forma juste au-dessus de l'aéroplane, qui vira sur l'aile comme pour une chute finale.

Un cri échappa aux deux détectives, et d'autres clameurs y répondirent du bord des unités de guerre.

Un corps humain venait de tomber de l'appareil et rapidement fondait vers les flots rageurs. Dans un grand éclaboussement d'écume, il y disparut tandis que les submersibles faisaient diligence vers le

terrible point de chute.

On vit les matelots jeter cordes et grappins...

— Diable ! s'écria tout à coup Dickson, on n'a fait que la moitié de l'ouvrage.

En effet, là-haut, l'avion, ayant pris tout à coup de la hauteur, venait de se perdre dans les nuages.

A cette minute, on hissait à bord du premier sous-marin le corps tombé du ciel.

— Vous le reconnaissez, monsieur Dickson ? demanda le commandant du navire quand il reçut, quelque temps après, les deux détectives à son bord.

Ils étaient en présence d'un cadavre que les matelots s'apprêtaient à cacher sous un prélat.

C'était un homme de haute taille, à la figure énergique en lame de couteau, Harry Dickson le considérait en silence.

— Il a reçu au moins une dizaine de balles de shrapnell dans le corps, dit le commandant. Mais les ordres que nous avons reçus étaient formels.

— Vous avez bien fait, dit Harry Dickson, bien que vous n'ayez fait que tuer un homme mort... du moins officiellement.

— Que voulez-vous dire ? demanda le marin interloqué.

— Cet homme n'est autre que l'assassin Baltimore Harmon, exécuté il y a plusieurs mois dans la prison de Hammersmith.

— Si ce n'était pas vous qui me le disiez, monsieur Dickson, murmura le commandant, je croirais entendre parler un dément.

Harry Dickson secoua lentement la tête.

— Pourtant, je dois encore vous demander la discrétion absolue, commandant, dit-il, ma tâche n'est pas finie.

— Mais vous avez eu « Mysteras », tout de même ! s'écria Tom Wills.

— Mysteras et pas Mysteras, répondit Harry Dickson en regardant fixement les nuages où le mystérieux avion venait de disparaître.

5. L'énigme de la tour

Harry Dickson et Tom Wills regagnèrent Londres le jour même, après avoir fait poser les scellés au manoir des Hunningham et obtenu de l'autorité militaire une surveillance attentive du château.

Ils reprenaient possession du home de Bakerstreet, avec cette joie chaque fois nouvelle de retrouver le havre après la tourmente.

— Maître, dit Tom Wills comme s'il venait d'être frappé par un souvenir, maître, rappelez-vous que dans la tour de Cruyshank, il y avait aussi un chanteur mystérieux. Toutefois, je crois qu'il ne s'agissait pas d'un avion.

Harry Dickson frappa amicalement l'épaule de son élève.

— Il se fait que j'y ai songé pendant une grande partie de notre voyage de retour comme à quelque chose pouvant nous être de grande utilité. Et voici ce qui me donne raison.

Il tendit une lettre à Tom Wills.

— La tour a chanté le... à telle heure..., disait la laconique épître, et suivait une liste de dates et d'heures.

Harry Dickson ne put retenir une exclamation de joie.

— Nous allons à pas de géant vers la fin de cette énigme, dit-il en se frottant les mains.

— Je ne savais pas que vous aviez posté un gardien dans la tour, dit Tom Wills.

— Un gardien et pas un, répliqua le détective. En l'occurrence, c'est un excellent microphone dissimulé dans le hall de la tour et qui communique par un fil dissimulé dans les hautes herbes du jardin avec un poste militaire des terrains de tir des Wormwood Scrubs, où se tenait aux écoutes un homme à mes gages.

— Nous y allons ? demanda Tom.

— Ce soir même, nous y passerons la nuit s'il le faut. Je crois que notre attente ne sera pas vaine, fut la réponse du maître.

Entre chien et loup, ils se retrouvèrent devant la singulière demeure de la romancière, maintenant bien abandonnée.

Dans la triste soirée d'automne, elle semblait noire et menaçante, avec ses briques salies par le grésil et les pluies, ses vitres verdies.

— Sinistre, murmura Tom, un vrai pendant de Hunningham-Manor.

Harry Dickson vérifia les scellés de la porte basse, les trouva

intacts et les brisa, tout en haussant les épaules.

— Bien inutiles, ces placards de cire, dit-il, nous les trouverons ainsi partout où ils ont été posés.

Un air glacé et chargé de moisissures leur souffla au visage quand ils entrèrent dans la bizarre demeure.

Il leur aurait fallu téléphoner aux bureaux du service d'électricité pour voir rétablir le courant électrique, sinon, à défaut de lift, ils n'auraient pu atteindre l'étage supérieur, où se trouvaient les appartements de Miss Delphina.

Tom Wills avait voulu le faire, mais son maître l'en avait dissuadé.

— Gardez-vous-en bien, mon garçon, cela suffirait pour empêcher la venue de celui que nous attendons. Et je le crois d'une timidité telle qu'il ne montrerait pas le bout de son nez, s'il nous sentait à dix lieues de lui.

» S'il se sent en sécurité là-haut, c'est précisément parce que, le lift ne fonctionnant pas, le chemin est coupé...

— A lui, comme à nous, alors, objecta Tom Wills.

— Voir..., dirait le Normand, ricana Harry Dickson.

Le jeune homme regarda avec une certaine appréhension les hautes murailles lisses et secoua la tête d'un air de doute.

— Il y a des alpinistes qui caneraient devant pareil ouvrage, bougonna-t-il.

— Mais je ne songe nullement à faire comme les mouches, et à courir le long de cette surface plus polie qu'une glace. Avez-vous oublié cependant qu'à défaut d'ascenseur, nous avons toujours son câble ?

Pour des gens rompus à tous les sports, comme l'étaient les deux détectives, grimper le long d'un câble de cent pieds n'était pas chose bien terrible, mais l'enduit gras qui le couvrait rendait la montée plus difficile.

Heureusement que le détective avait tout prévu.

Des salopettes de bure et des gants en peau de requin furent tirés hors d'une petite valise plate et accueillis avec sympathie.

Cinq minutes plus tard, Tom rejoignait Harry Dickson sur le palier de l'étage supérieur, devant l'unique porte de l'appartement abandonné.

— On cherchait un chemin pour sortir de ces chambres sans user de parachute ou d'échelle de corde, fit remarquer Tom, et voilà que vous en avez trouvé un en cinq sec !

— Ce chemin de fortune pouvait servir une fois et même deux, mais il ne valait rien pour un usage courant, car il fallait toujours compter avec la présence des domestiques dans les logements au bas de cette tour.

— Mais quel autre chemin peut-il exister ? Nous avons cherché partout... ! s'indigna presque le jeune homme.

— Nous avons cherché partout sans rien voir, c'est vrai, mais il ne s'agit pas toujours de voir pour trouver. J'ai beaucoup réfléchi à cela dans les derniers jours, en partant de l'idée *qu'il fallait* qu'un chemin existât ! dit Harry Dickson.

— Et vous l'avez trouvé, ce chemin qui conduit en haut de la tour, sans que personne puisse l'apercevoir ? demanda Tom, plus incrédule que jamais.

— Certainement, je l'ai trouvé, jeune homme, *parce qu'il était impossible qu'il ne fût pas où il devait être !*

Harry Dickson avait entre-temps ouvert la porte du grand salon semi-circulaire.

Un peu de clarté y traînait encore, venant de l'ouest chamarré de ses dernières bandes d'or et d'écarlate.

— Nous allons regarder si tout est en place et tâcher de trouver des traces, dit Tom Wills, mais son maître l'attira vers lui et le poussa dans un fauteuil.

— Restez donc tranquille, Tom, à quoi nous servent les traces, puisque nous allons faire la connaissance de l'homme qui les a faites ?

— L'homme ou la femme, dit Tom Wills, maussade, j'ai comme dans l'idée que Miss Delphina est en dessous de toutes ces manigances, et si quelqu'un s'amène tout à l'heure, ce ne peut être que ce bas-bleu de malheur.

— Vous voilà bien formel et bien cruel aussi, répliqua Harry Dickson.

— Maître ! s'écria Tom, vous avez pris la terrible habitude de me faire languir en toutes circonstances, mais ici je tiens la vérité par le bon bout : il n'y a que Miss Delphina Cruyshank qui puisse revenir ici.

— Très bien, dit Harry Dickson, vous parlez comme le feraient Goodfield et tous les manitous de Scotland-Yard. Eh, bien ! il me plaît de dire qu'il n'en sera pas ainsi. Mais cela suffit pour le moment.

Le détective prit à son tour place dans un fauteuil, dont il changea pourtant la place.

L'ombre venait rapidement, les premières étoiles s'allumaient dans le ciel, et peu après ce fut la grise nuit d'automne.

— Longue attente ? questionna Tom Wills.

— Il n'y a aucune raison à cela, d'ailleurs nous serons avertis à temps.

— Vraiment et par qui ?

— Mais par le fantôme chanteur de la tour. Par qui d'autre, my boy ? dit le maître en riant. Tenez en tout cas votre revolver prêt sur vos genoux, ainsi que votre lampe de poche.

— Savez-vous par où le mystérieux visiteur entrera ? demanda

Tom.

— Certainement, à un millimètre près, répondit le détective le plus sérieusement du monde.

— A moins que ce soit une visiteuse, ronchonna Tom Wills.

— Si vous y tenez...

Le silence retomba dans la pièce. Harry Dickson respirait profondément, comme s'il s'était endormi. De temps en temps, une rafale de vent emplissait la tour d'une plaintive résonance qui faisait sursauter le jeune homme.

— Est-ce le chant du fantôme ? s'enquit-il fébrilement.

— Pas du tout, je suppose que les domestiques, habitués, pouvaient le distinguer de la plainte du vent, répondit Dickson, puis il demanda à son élève de bien vouloir garder le silence.

— Votre patience ne sera plus soumise à bien longue épreuve, promit-il.

Soudain, il sursauta et attira l'attention de son maître sur un étrange bruit qui semblait monter du sol.

C'était comme un long cri assourdi d'abord, devenant de plus en plus aigu et s'approchant rapidement des étages supérieurs, en même temps, la tour sembla frémir comme au passage d'un archet géant.

— Attention ! ordonna Dickson d'une voix dure, cette fois-ci nous y sommes. La tour a chanté, annonçant le visiteur, le grand mystérieux. Levez votre revolver !

Le bruit s'était tu, un long grincement métallique se fit entendre, et tout à coup Tom Wills vit une fine ligne de lumière se dessiner devant lui.

Avec une stupeur sans pareille, il vit qu'elle suivait la rainure de la porte du coffre-fort, qui commença soudain à s'ouvrir.

Une forme vague et trapue se dessina contre le fond lumineux de la vaste armoire à présent complètement ouverte.

— Ne bougez pas ! tonna la voix de Harry Dickson et en même temps les lampes des deux détectives s'allumèrent.

Un homme de petite taille en vêtement de cuir et en casque d'aviateur se tenait devant eux, interdit et visiblement désarmé.

— Voulez-vous vous asseoir, dit poliment Harry Dickson, je vous attendais par cet amour de petit ascenseur clandestin, fonctionnant sur le courant dérobé à la compagnie. Tom, mon garçon, veuillez baisser les volets – car il ne faut pas que l'on nous dérange de l'extérieur. Ensuite décrochez-moi ce téléphone et demandez aux bureaux de l'électricité de rétablir le courant, car je tiens à voir clair en parlant.

Le visiteur n'avait soufflé mot et s'était laissé tomber dans un fauteuil en face de Harry Dickson qui continuait à jouer négligemment avec son revolver.

Peu de minutes après, les lampes resplendirent dans la pièce.

Harry Dickson s'inclina poliment vers l'intrus et prit la parole.

— Voudriez-vous avoir l'extrême amabilité d'ôter vos lunettes d'automobile, ne fût-ce que pour faire plaisir à mon élève Tom Wills ?

Le visiteur haussa les épaules et d'un geste sec arracha les lunettes, qu'il jeta au loin ; Tom Wills poussa un cri de jubilation.

— Miss Delphina Cruyshank, que vous ai-je dit, maître ?

Harry Dickson ne répondit pas et reprit la parole.

— Nous allons causer un peu, car c'est pour cela que je suis venu. Ce n'est pas un interrogatoire que je vous ferai subir, mais je vais moi-même raconter l'histoire d'un mystère.

L'intrus bougea légèrement, mais le détective prévint son geste.

— Mettez-lui les menottes, Tom ! ordonna Dickson.

— Oh ! se révolta Tom Wills, en pensant à la romancière dont les livres lui avaient plu dans le temps.

— Vite ! gronda le maître, et Tom obéit en secouant la tête ; la visiteuse n'avait pas bougé en sentant l'ignoble contact des chaînes, mais ses yeux eurent un éclair de colère.

» Miss Delphina Cruyshank, commença le détective, était une romancière de plus grand talent qu'on ne lui en prêtait généralement. Elle aimait surtout se documenter par elle-même, et de la façon la plus clandestine.

» Le soir, elle se mêlait volontiers aux foules louches des bas-quartiers de la métropole sans que personne ne puisse la reconnaître, car elle affectionnait les déguisements les plus divers.

» Pour avoir ses allées et venues franches, elle avait, en faisant bâtir cette tour, fait établir un petit lift habilement dissimulé, et qui a, jusqu'à ce jour, échappé aux yeux de tous.

» Pourquoi ? Mais parce qu'il était caché de façon la plus simple du monde ! Il empiétait tout bonnement sur l'épaisseur du grand lift lui-même ! Une fois arrivé à l'étage que voici, le fond se collait contre le mur, et déclenchait une porte ouvrant dans... le coffre-fort que voici.

» Qui donc aurait cherché un portillon secret dans la paroi lisse de la tour, au-dessus de cent pieds d'espace béant ? Voilà pour le passage. Il n'y a rien de criminel là-dedans, car charbonnier étant maître chez soi, il construit son home comme il le veut. Comme Miss Delphina eut l'adresse de faire partir architectes et bâtisseurs à l'étranger, munis de splendides honoraires, rien ne perça de ce petit arrangement.

» Le chant du spectre de cette tour n'était autre que le vrombissement du petit ascenseur secret.

» Maintenant, faisons une légère incursion dans le passé de Miss Cruysliank.

» Son père fit, comme nous le savons, fortune aux Indes et

notamment à la cour du souverain du Népal. C'est là qu'il reçut pour mission de venger un très ancien affront fait aux monarques défunts de cette province mystérieuse. Il prêta serment de reprendre le fusil des Hunningham et les trésors volés à l'ancien rajah. Mais Cruysliank revint en Angleterre et oublia ce serment.

» Toutefois, quand il sentit sa fin venir, il fut pris de remords et il chargea sa fille unique de la mission reçue.

» Or Miss Delphina Cruysliank était avant tout une romancière, et elle accomplit cette mission en... imagination, c'est-à-dire qu'elle en fit un roman.

» Dans cette œuvre de pure fiction, elle créa un homme redoutable, un certain « Mysteras » disposant de fabuleux pouvoirs et lui obéissant aveuglément.

» Elle s'était bien documentée sur les Hunningham, ce qui fait que dans cette œuvre, elle parvint à allier habilement la fiction à la réalité des choses.

» C'est alors que la fatalité intervint.

» Du haut de son observatoire, elle assista à une certaine expérience d'électrocution dans la prison de Hammersmith.

» Mais Miss Delphina possédait une réelle culture scientifique, et elle découvrit que le professeur qui procédait à l'expérience la faussait !

» Elle découvrit que le corps qui s'acheminait après l'exécution vers le laboratoire du Dr Browless n'était pas un cadavre.

» Delphina Cruysliank était un être doué de rudes qualités d'action. Immédiatement, un bizarre et presque monstrueux projet germa dans sa tête.

» Elle avait reconnu dans le supplicié un meurtrier du nom de Baltimore Harmon, bandit audacieux et intelligent. Si elle pouvait se l'attacher, le convaincre, par une habile auto-suggestion, que la mort ne pouvait avoir de prise sur lui, c'était presque un surhomme criminel qu'elle aurait à sa dévotion. Son « Mysteras » venait de se faire chair sous ses yeux... Déjà, son imagination de romancière aidant, elle le voyait, accomplissant sous ses ordres la mission sacrée du vieux Cruysliank !

» Elle n'hésita pas. Elle sortit de la tour et suivit le sinistre convoi jusqu'au laboratoire du Dr Browless.

» Je la vois s'introduire dans cette pièce au moment où le docteur essaie de rappeler le supplicié à la vie.

» J'ouvre ici une parenthèse. On serait en droit de se demander pourquoi ce savant avait agi de la sorte. Je puis y répondre. Browless, homme de réputation scientifique établie, n'en était pas moins un être sans cœur et sans scrupule.

» Son rêve avait toujours été de pouvoir se livrer sur un homme

à des expériences de vivisection. D'un homme sain, vigoureux, intelligent ! De la façon dont il venait de procéder, il avait en sa redoutable puissance Harmon, le ressuscité !

» Miss Cruyshank a dû découvrir cela aussi bien que moi, et c'est avec des paroles de menace qu'elle se trouve devant Browless.

» Mais le moment de s'entendre est venu. Miss Delphina, qui croit que le docteur, malgré sa cruauté scientifique, est un gentleman, ne lui cache rien, mais elle promet une fortune au savant.

» Et Browless hésite : il connaît la fortune des Cruyshank et n'ignore pas que les honoraires promis sont fabuleux. Il voit tout à coup grand.

» — Et les trésors du Népal ? demanda-t-il.

» — Ils seront rendus au rajah régnant ! répond Miss Delphina d'un ton décidé. »

» Que se passa-t-il dans l'esprit du médecin ?

» Le saura-t-on jamais ?

» La hantise des fortunes immenses s'est levée en lui.

» Il accepte et se penche sur le corps de Harmon... le rappelle à la vie.

» Mysteras est né, dites-vous ? Pas encore...

Harry Dickson se tut et regarda la créature sombre et silencieuse comme endormie dans son fauteuil.

— Alors, continua le détective, *Browless tua Delphina Cruyshank !!*

Tom Wills poussa un cri et regarda son maître comme s'il le croyait devenu fou.

— Mais Miss Cruyshank est là, devant nous ! hurla-t-il.

Miss Cruyshank regardait tranquillement devant elle.

— Vous êtes un homme étonnant, monsieur Dickson, dit-elle, voulez-vous autoriser votre jeune élève à m'ôter pendant une minute ces menottes ?

Harry Dickson hésita une seconde.

— Soit, dit-il enfin.

Tom Wills ne sachant que croire, obéit machinalement.

Une fois ses mains libres, Miss Cruyshank ôta son bonnet d'aviateur et en même temps une perruque tomba. Un coup de pouce modifia la forme du nez, puis essuya quelques lignes de fard.

— Docteur Browless, dit Harry Dickson, j'espère que vous êtes beau joueur dans la vie et que vous saurez vous montrer digne dans la défaite, vous qui avez été si près de la victoire.

— Dickson, dit le docteur après un moment de pénible silence, il me reste peu de choses à ajouter à ce que vous avez dit. Pourtant, un détail y manque et je ne fais aucune difficulté pour vous le raconter.

» Miss Cruyshank ne me cacha en effet rien de sa vie, ni de sa

fortune. Elle me dévoila le secret de cette tour, c'est-à-dire l'ascenseur secret, ainsi que le passage souterrain qui y conduit et qui mène hors de la propriété, sous la butte délaissée du champ de tir voisin. Elle me parla de la fortune en fonds liquides cachée dans ce coffre-fort. Et comme elle parlait, je sentais grandir en moi une jalousie affreuse de n'avoir pu concevoir moi, un plan pareil.

» Mysteras pouvait devenir une puissance formidable, surtout pour celui qui tirait les ficelles de ce pantin criminel.

» Comme elle parlait toujours, me gagnant de plus en plus à ses projets, je voyais son image se refléter dans la glace, et je fus frappé par une certaine ressemblance entre nos deux visages.

» A ce moment, elle fit la confession qui la perdit.

» — Je vous dois la vérité, docteur, disait-elle, puisque désormais nos destinées vont être puissamment liées. Le grand secret de mon être, je vais vous le dire... »

Browless se tut et regarda le détective avec un peu d'ironie.

— Et celui-là, je vous le donne en mille, Dickson !

Le détective plissa les yeux, mais entre les paupières, comme un rayon de lumière brilla.

— Vraiment ? Eh bien, docteur, je relève ce défi. Miss Cruyshank vous confia un secret, un secret qui lui coûta la Aie. Il n'y en a qu'un qui aurait pu faire cela, un seul secret qui vous aurait permis de la tuer impunément.

— Et c'est..., interrompit Tom Wills en frémissant d'impatience.

— Celui qui vous permettait de laisser derrière vous son cadavre maquillé en celui du Dr Browless, et pour cela il fallait que Miss Delphina fût un homme !

— Diable d'homme ! s'écria le savant, vous avez trouvé !

» En effet, le vieux Cruyshank avait un fils et non une fille, ou pour être tout à fait véridique, il n'avait pas d'enfant !

» Le garçon qu'il adopta n'était autre que le fils du prince du Népal, que celui-ci voulut faire tuer à sa naissance parce que les astrologues avaient lu dans les astres qu'à sa majorité ce fils aurait assassiné son père. Cruyshank parvint à voler l'enfant et, pour ne faire naître aucun soupçon, il le fit passer pour une fille.

» Delphina Cruyshank quand elle (ou plutôt il) connut le mystère de sa naissance, n'eut qu'un rêve : punir les ennemis félons de sa race : les Hunningham.

» Je retourne à la dernière scène dans le laboratoire :

» Je passai derrière Delphina et, de deux coups de revolver, je l'étendis raide.

» A l'aide de quelques acides et de vapeurs corrosives, je parvins à décolorer ses cheveux, qu'elle portait courts sous une perruque.

» Au fer chaud, je maquillai son visage, et je prétends être un des

plus habiles chirurgiens d'Angleterre. Je parvins à lui donner une certaine ressemblance avec le mien. Notez que je vis très retiré et que peu de gens m'approchaient dans la vie. De famille je n'en ai point. Le subterfuge réussit à merveille, car on examina à peine le cadavre, l'autopsie ne porta que sur la recherche des balles et l'on ne s'inquiéta pas un instant du visage du mort.

» Cela fait, je m'occupai de Baltimore Harmon qui était revenu à lui, mais qui restait encore plongé dans une certaine inconscience.

» Je quittai ma maison en sa compagnie et je gagnai Cruyshank-Tower, où je m'emparai de la fortune cachée dans le coffre-fort.

» J'y trouvai également le roman de Miss Cruyshank, dont vous avez trouvé un fragment, Dickson. Mû par un étrange sentiment, je réglai mes actions sur celles décrites dans le livre. Ah ! Dickson, si vous n'étiez intervenu et si j'avais pu vivre ce roman jusqu'à la dernière page, quelle vague de terreur aurais-je fait déferler sur la terre entière !

» Mysteras se révéla certes un bandit consommé, mais non l'être de génie infernal que j'avais espéré. Au fond, il ne rêvait que de meurtres. Il adorait tuer.

» J'eus le malheur, au cours d'une de mes expéditions nocturnes dans le manoir des Hunningham, de perdre une grande partie du manuscrit de Delphina Cruysliank, et je me sentis bizarrement désespéré devant cette perte, comme de celui d'un chef ou d'un conseiller.

— J'en ai retrouvé une feuille, murmura Tora Wills.

Browless s'était tu.

— Et alors ? demanda Harry Dickson.

— Je crois que vous connaissez la suite aussi bien que moi !

— Et le trésor du Népal ?

— Vous retrouverez le fusil merveilleux dans le passage souterrain, sous cette tour. Quant au reste, il était de bien moins grande importance qu'on ne l'avait pensé. Je crois que les Hunningham ont dû y puiser largement.

» Ce que nous avons trouvé dans les caves du château, et c'était ma foi encore un très beau butin composé de magnifiques pierreries, fut embarqué dans l'avion et dirigé sur Londres, où nous voulions les mettre en sécurité auprès du fusil.

» Mais le sort s'était tourné contre nous. Comme nous arrivions au-dessus du terrain choisi pour l'atterrissage dans la banlieue de la métropole, nous vîmes une compagnie de soldats qui y campait.

» Nous n'avions pas de temps à perdre, il nous fallait retourner au manoir des Cornouailles et la nuit était brève.

— Il fallait régler le compte de Tom Wills, interrompit Dickson, car votre Mysteras l'avait oublié dans sa fièvre de trésors.

Browless fit un geste d'assentiment résigné.

— Que voulez-vous, le crime est par lui-même un terrible engrenage. L'un entraîne l'autre.

» L'avion dont j'avais fait l'acquisition était une machine puissante à laquelle j'avais pu apporter quelques perfectionnements de mon cru.

» Nous retournâmes à toute vitesse, sans avoir pris contact avec le sol.

» J'ai particulièrement apprécié votre accueil à notre retour au-dessus du Canal, acheva le docteur avec un sourire las.

— Et le trésor ? répéta Dickson.

— Les projectiles des submersibles avaient blessé à mort mon pauvre avion. Je tombai en mer en vue des côtes françaises, et le trésor se trouve par trois cents yards de fond avec ma machine volante. Je fus recueilli par un canot à moteur qui me ramena à Cherbourg où j'eus la chance de trouver un avion en partance pour Croydon. Chance ou plutôt malchance, car je crois que pour moi, Harry Dickson, vous représentez la malchance.

— Et la fortune des Cruysliank ? demanda Tom Wills.

— Venez, je vais vous la remettre en mains propres, dit solennellement le docteur.

Il se dirigea vers le coffre-fort, suivi de Tom Wills.

— Halte ! cria Harry Dickson.

Trop tard ! D'un geste rapide et robuste dont on n'aurait pas cru ce vieillard capable, il avait envoyé Tom Wills rouler sur le tapis, et, avant que Dickson eût pu le saisir, la porte du coffre-fort claqua.

— Joués ! hurla le détective.

La tour chanta...

*

Ce ne fut que deux heures plus tard que le souterrain fut découvert.

On n'y trouva ni le fusil du Népal, ni la fortune des Cruysliank, ni le Dr Browless, le véritable Mysteras.

Le retrouvera-t-on jamais ?

Harry Dickson réserve son opinion mais, plus que jamais, il se prépare à la lutte. Et le champ n'est ouvert, pour l'heure, qu'aux conjectures...

LE ROI DE MINUIT

1. Le cas de Mr. Hodenham

La halte de chemin de fer de Wendley dans la banlieue nord de Londres n'est qu'une minable cabane, recouverte d'une tôle gondolée qui résonne sous la pluie.

En débarquant du dernier train qui l'amenait de la métropole, Mr. Hodenham en fit la remarque et il regretta la foule et les lumières de la City, quand il vit derrière la petite gare s'étendre une grande plaine labourée d'averses.

L'employé du rail, qui vérifiait des lettres de voiture tout contre la vitre où arrivait encore une dernière lueur de jour, jeta un maussade bonsoir à l'arrivant.

Mr. Hodenham pataugea dans une boue liquide et la bourrasque fut si forte qu'il ne put tenir son parapluie ouvert.

Il essaya d'effectuer quelques pas vers l'allée de peupliers qui conduisait au hameau où se trouvait sa morne demeure de célibataire, mais le vent le frappa avec une telle force qu'il se plia en deux et se décida à la retraite.

Seule la petite gare lui en offrait une. Il retourna donc sur ses pas.

L'employé grogna en le voyant revenir.

— Excusez-moi, Thursby, dit Mr. Hodenham, mais vraiment, ce n'est pas un temps à faire circuler un chien sur la route, et encore moins un honnête chrétien ! Par ces mots, Mr. Hodenham voulait sans doute signifier qu'il était un honnête chrétien – ce dont l'employé sembla convaincu malgré sa mauvaise humeur manifeste.

— Excusez-moi à votre tour, monsieur Hodenham, répondit Thursby, j'aurais fait route avec vous jusqu'au hameau des Ormes, si je n'avais pas reçu ordre de rester dans la gare. Imaginez-vous qu'on envoie un spécial sur cette ligne !

— Un spécial ? s'écria Mr. Hodenham, et pour aller où, mon Dieu ? La ligne ne continue que jusqu'à Gray Cross, où elle finit en une butte gazonnée. Je me demande ce qui nous vaut des singeries pareilles.

Ils restèrent quelque temps à fumer en silence tout en écoutant la pluie jaser contre les tôles gondolées.

— Pour quelle heure est-il signalé ? demanda tout à coup Mr. Hodenham.

Thursby, bien que portant une casquette galonnée de chef de

gare, n'était en fait qu'un simple ouvrier lampiste qui avait été nommé chef de la halte de Wendley, parce qu'il avait quelques notions de télégraphie morse, sans avoir la prétention d'être télégraphiste. L'intelligence ne lui avait pas été prodiguée à flots. Il se gratta le nez d'un air perplexe.

— On ne me l'a pas dit ! s'exclama-t-il tout à coup.

— Eh bien ! le télégraphe n'a pas été inventé pour les chiens, répliqua Mr. Hodenham. Faites-le donc marcher et demandez des nouvelles.

Thursby acquiesça et se mit à manipuler les leviers du transmetteur.

— C'est curieux, on ne me répond pas de Bushead Junction, dit-il à la fin.

— Demandez à Londres, conseilla Mr. Hodenham.

— Je ne le peux pas, je ne suis raccordé qu'à la halte voisine, fut la réponse.

— À cette heure, elle doit être fermée tout comme celle-ci devrait l'être, dit Mr. Hodenham.

— Je suppose qu'ils devraient y attendre le spécial, tout comme moi, riposta aigrement Thursby, avec beaucoup de bon sens.

Mr. Hodenham opina : c'était juste, après tout.

— Enfin, conclut philosophiquement le chef de gare, qui vivra verra, il me reste heureusement encore une bouteille de thé froid, quelques sandwiches et assez de tabac pour passer la soirée, s'il le faut.

Il regarda son compagnon de biais et ajouta avec un regret affecté :

— Dommage qu'il ne m'en reste pas assez pour vous en offrir !

Mr. Hodenham se leva ; un meilleur dîner l'attendait chez lui, au hameau des Ormes, où sa gouvernante était aux petits soins pour lui.

— La pluie a quelque peu cessé, Thursby, je vous brûle la politesse, mon ami. Je ne tiens pas à rentrer à la nuit close.

Il mentait effrontément car la pluie s'était faite plus rageuse que jamais. Il serra la main grasseuse de l'employé et quitta la lamentable bicoque. Le vent manquant de lui arracher son parapluie des mains, il décida de ne pas l'exposer à sa fureur.

Il raffermit son chapeau sur sa tête et fonça en avant dans l'averse.

Thursby le vit avancer lentement sur la route, entre les hauts peupliers d'Italie secoués comme des mâts dans la tempête. Sa longue silhouette se confondit peu à peu avec les grisailles du soir.

Mais la gouvernante l'attendit en vain auprès d'un délicieux pâté au jambon et d'une bouteille de vieux bordeaux. Mr. Hodenham

n'atteignit jamais le hameau des Ormes, ni sa quiète petite demeure d'Elm Lodge...

*

Il disparaît trois citoyens de Londres par jour ; les statistiques de Scotland Yard vont même jusqu'à cinq. Des enquêtes sont entreprises, mais nous n'irons pas jusqu'à prétendre qu'elles sont très poussées.

Le plus souvent, on attend tout de la Tamise et des bancs de sable de Sheerness, où la *river* abandonne généralement les cadavres qu'elle a promenés dans ses flots depuis Tower Bridge.

Pourtant, la disparition de Mr. Hodenham émut vivement le grand organisme policier, et même certains départements des plus hautes instances politiques.

Dès qu'il fut établi que Mr. Hodenham n'avait pas réapparu dans sa maison, des ordres formels furent donnés : il fallait expliquer sa disparition, coûte que coûte. Et comme les chercheurs tournaient en rond et affirmaient être absolument sans trace ni piste, les autorités ne perdirent pas un instant et demandèrent la collaboration du grand détective Harry Dickson.

On conduisit le détective, dès son arrivée au Yard, dans un cabinet spécial aux murs rembourrés, aux portes triplement matelassées.

Notre vieille et bonne connaissance le superintendant Goodfield, qui l'y recevait, le présenta immédiatement à un gentleman grisonnant d'aspect sévère :

— Sir Adam Horswell.

Harry Dickson cilla légèrement, car l'entretien devait être d'importance.

Sir Adam Horswell était le chef occulte du grand service d'espionnage britannique, et Harry Dickson lui-même n'avait jamais été personnellement en contact avec lui, bien qu'il eût déjà souvent travaillé en collaboration avec ses subordonnés dans des affaires intéressant la sécurité du sol anglais.

— Monsieur Dickson, dit Sir Horswell sans préambule, il nous faut retrouver Mr. Hodenham.

— Qui est-il ? demanda le détective.

— I. S. 38, fut la réponse ; et Harry Dickson traduisit immédiatement : espion n° 38 de l'Intelligence Service.

Le détective se recueillit.

— Le nom ne me dit rien, ni le chiffre non plus, je vous l'avoue. Ce... fonctionnaire avait-il une mission spéciale ? demanda-t-il.

— Vous nous avez rendu de signalés services en retrouvant naguère, lors de la fameuse affaire de la Bande de l'Araignée, notre

infortuné collaborateur Baxter Lewisham, dit Sir Adam ; j'ose espérer que nous pourrons également compter sur vous cette fois-ci.

Harry Dickson sentit qu'on ne lui disait pas tout.

— Je regrette de devoir vous dire, sir, que ce n'est pas ce que j'attendais. Vous avez vos secrets, mais si vous en avez pour moi, je regrette...

Sir Adam Horswell ne lui laissa pas le temps d'achever.

— C'est très juste, monsieur Dickson, pardonnez-moi cette seconde de méfiance toute professionnelle. Mais je dois vous avouer que, pour le moment, Mr. Hodenham n'avait aucune mission définie. Ce... collaborateur était en quelque sorte une force de réserve pour nous. Il n'intervenait que dans des cas très spéciaux et surtout très graves. L'arrivée de fameux espions dans l'île, par exemple.

— Bien, et pour le moment ?

— Mr. Hodenham pouvait planter ses choux et attendre. Tout est tranquille dans le pays, mais je n'ose pas dire qu'il en sera de même, si l'adversaire sait que nous n'avons plus de I. S. 38 à notre service.

— L'adversaire, quel qu'il fût, pouvait-il avoir la moindre idée sur les activités de Hodenham ?

— Pas le moins du monde, monsieur Dickson.

— Permettez, quelles étaient les prestations ordinaires du disparu, quelles sortes de services vous rendait-il ?

— Jamais un espion de quelque envergure n'a débarqué en Angleterre, sans qu'Hodenham parvienne à le démasquer, sinon à le capturer, du moins à lui faire vider les lieux dans le plus bref délai.

Un pli de mécontentement barra soudain le front du détective.

— Je regrette, sir, de devoir vous tenir un langage qui peut paraître dépourvu d'urbanité, dit-il d'un ton acerbe. Vous ne me dites pas *toute* la vérité ! Tout ce que vous venez de me rapporter ne sont que des demi-vérités, et je ne puis m'en contenter !

Sir Adam donna un coup de poing sur la table.

— Damné homme ! s'écria-t-il. Sur quoi, un sourire glissa sur sa face austère. Eh bien oui, monsieur Dickson, vous êtes un homme diablement habile. Vous avez presque pu lire dans ma pensée. Et moi qui croyais qu'elle était bien à l'abri derrière mon front ! Vanité humaine ! Écoutez-moi.

Le haut fonctionnaire se recueillit à son tour, puis il donna ordre à Goodfield d'aller monter la garde à *l'extérieur* de la porte, et d'empêcher quiconque d'approcher, au besoin par la force !

Puis il parla d'une voix si basse que le détective dut s'approcher de lui et tendre l'oreille.

— Vous n'avez jamais entendu parler du Roi de minuit sans doute ? Tant mieux, car cela démontrerait qu'il y a des fuites sérieuses

dans le service.

» Il y a deux ans que l'existence de cette mystérieuse créature nous a été révélée. À ce moment, d'inexplicables révoltes éclataient dans les Indes, surtout dans les montagnes. Chose curieuse, presque simultanément, des troubles identiques avaient lieu dans nos plus lointaines colonies.

» Le mystérieux inconnu en question était, disait-on, un blanc. Homme doué d'une force herculéenne, il étranglait facilement un homme dans ses bras, tout comme le ferait un ours géant. Cette sauvage légende le précédait partout.

» Il descendait des hauteurs de l'Himalaya et aurait fait un long séjour parmi les lamas du Tibet. En vain nos meilleurs limiers ont essayé de l'approcher, l'homme restait invisible.

Mais partout où sa venue était signalée, des troubles graves se manifestaient parmi les peuples fanatiques de l'Orient.

» Sur ces entrefaites, il y a eu une accalmie ; mais soudain, notre service a eu vent de son arrivée en Angleterre.

» Hodenham était notre seul espoir : nous lui avons confié la mission de retrouver le Roi de minuit et de l'empêcher de nuire encore, par tous les moyens possibles.

Harry Dickson hocha la tête.

— Et à votre idée, c'est le Roi de minuit qui a eu Hodenham, et non Hodenham le Roi de minuit ? Il s'agit donc pour moi de découvrir ce redoutable inconnu, si je comprends bien.

Sir Adam Horswell approuva en silence.

— Bien, sir, ajouta simplement Harry Dickson, j'accepte...

2. Elm Lodge

L'interrogatoire de Thursby n'avait pas appris grand-chose aux limiers de Scotland Yard, qui eurent à s'en occuper de prime abord. Harry Dickson y trouva-t-il davantage de lumières ? Il n'en laissa rien paraître en tout cas.

Mr. Thursby avait en vain attendu le « spécial » et avait passé une nuit blanche à maudire l'administration, le télégraphe, les trains spéciaux circulant sur la pauvre ligne Londres, Bushead Junction, Wendley, Gray Cross.

Aucun ordre de ce genre n'avait été lancé d'ailleurs par le service compétent : le spécial n'avait jamais existé !

Après des recherches assez ardues, Harry Dickson découvrit à un mille de la gare de Surrey Junction, à Londres, une double ligne de fortune, établie entre un poteau du télégraphe et une maison riveraine.

Il s'agissait d'une demeure vide depuis des mois, et la ligne aboutissait dans un petit hangar contigu. C'est là qu'un appareil télégraphique portatif avait dû être installé sommairement, et que l'ordre avait dû être envoyé à Wendley.

Mais pour arriver à cet endroit, l'ordre aurait dû passer nécessairement par la station intermédiaire de Bushead Junction. En effet, l'employé de cette gare avait eu pour mission de raccorder pendant cinq minutes Londres avec Wendley. Cela ne lui avait pas paru très anormal, bien que ce ne fût pas l'usage.

Harry Dickson n'insista pas de ce côté. Il tourna son attention vers la maison vide et le hangar.

Comme il allait se retirer, de guerre lasse, un petit objet brillant, un peu enfoncé dans la terre, comme par un coup de talon hâtif, attira ses regards.

C'était une jolie pierre aventurine, pailletée d'argent.

Un lapidaire fut consulté. Il s'extasia sur la qualité de la pierre, et affirma qu'à son idée elle devait provenir des hautes terres de l'Inde.

Ce fut un premier indice : un homme ayant voyagé dans ces colonies ou y ayant des accointances devait être passé par là. Cela concordait d'ailleurs avec l'idée que Sir Adam s'était faite du Roi de minuit, homme venu des régions les plus mystérieuses de cet immense pays.

La pierre présentait certaines griffes, comme si elle avait été négligemment fixée dans quelque bijou, une bague par exemple.

Harry Dickson glissa le joyau dans une enveloppe, y mit également un billet, sur lequel il avait crayonné deux mots, et enferma le tout dans un tiroir de son bureau.

Le lendemain, il se trouvait à Wendley où le mauvais temps continuait à régner avec une fureur têtue.

La petite gare ressemblait à une hutte de chasseurs de canards, perdue au milieu d'un triste marécage. D'immenses flaques d'eau l'entouraient et Thursby avait dû établir un gué artificiel, fait de planches et de grosses pierres, pour pouvoir atteindre son domaine.

— Pauvre Mr. Hodenham, dit l'employé, v'là qu'on l'a tué ! Mais qui ? Je me le demande ! Je n'avais pas vu un chat de toute la journée, et le chemin qui mène tout droit vers le hameau des Ormes ne peut offrir aucun refuge à un bandit aux aguets.

— Le bandit, comme vous l'appellez, monsieur Thursby, n'a pu revenir ici, puisque vous avez veillé toute la nuit, répliqua le détective. Il n'a pu gagner Gray Cross ni Bushead Junction où l'on n'a vu aucun étranger. Mais il a pu fuir par les routes.

Mr. Thursby se mit à rire.

— Y pensez-vous, sir ? Il n'y a pas de routes, sinon celle qui conduit au hameau et qui, au-delà, se poursuit d'une traite jusqu'à Wendley Village. Une bien pauvre bourgade, allez, qui dort au milieu de ses friches plates et de ses prairies, et où l'arrivée d'une bécassine est un événement, à plus forte raison celle d'un homme inconnu !

Harry Dickson approuva fort le bon sens du brave homme.

— Sans ce maudit spécial vous seriez revenu avec lui, n'est-ce pas ?

— Certainement, ainsi que je l'ai fait souvent. Même qu'il m'invitait toujours à venir me rafraîchir chez lui ! Il avait du porto excellent. Oui, comme vous le dites, sans ce maudit spécial, le pauvre homme serait encore en vie car, sans me vanter, j'ai plus de muscles que lui.

» À moins que...

Son bon visage refléta un peu d'angoisse.

— À moins que..., encouragea Dickson.

— Qu'il n'y ait eu deux disparus, moi avec par exemple, dit Thursby tout bas, avec un frisson de malaise.

Harry Dickson se lança à son tour résolument à travers le mur d'eau des averses incessantes, et parcourut le même chemin que le disparu.

De gauche à droite de la route s'étendaient des prairies inondées ; mais aucune eau n'était assez profonde pour recéler un cadavre.

Le détective était au centre d'un vaste paysage détrempé : par l'eau du ciel, celle des pâturages immergés, celle qui sourdait entre les mauvaises pierres du chemin. De loin en loin, un héron péchait mélancoliquement dans la vase des fondrières ; un butor poussait un cri rauque avant de s'envoler vers la nue basse.

Les peupliers d'Italie n'offraient pas le moindre abri au passant : ils s'agitaient comme d'énormes roseaux, et leurs maigres panaches fouettaient les pans épars des fumées humides chevauchant bas, parfois au ras de la terre mouillée.

Enfin, au fond de l'avenue, parut le hameau des Ormes. Il tirait sans doute son nom d'une chétive ormaie, longeant un fossé peu profond, rempli d'une eau jaune et clapotante. Quatre maisons éparses le composaient. Une branche de genévrier, clouée sur la porte de l'une d'elles, indiquait que l'on pouvait y trouver de la bière et du gin.

Le détective poussa la porte basse et pénétra dans la plus lugubre salle d'auberge qu'il lui avait jamais été donné de fréquenter.

Un mince feu de tourbe fumait dans un âtre suiffeux, déjà patiné par les âcres fumées du combustible.

Une femme maigre et noireude, à denture de cheval, arriva à son appel, le considéra d'un air méfiant et appela son mari qui s'affairait dans la porcherie attenante. L'homme arriva d'un pas traînard, essuyant ses mains sales à un tablier de toile d'emballage. Il avait le crâne plat des crétins et ricanait de toutes ses dents gâtées par le tabac.

— Bière ou gin ? demanda-t-il.

— Gin, répondit Harry Dickson, et buvez avec moi si le cœur vous en dit.

— Vous venez aussi pour Mr. Hodenham ? demanda l'aubergiste. Beaucoup de messieurs sont venus de Londres, et l'on a vendu quelque peu. Dommage que l'on n'ait pas ça plus souvent, cela ferait du bien aux affaires.

— Vous avez certainement votre idée à ce sujet, dit Harry Dickson.

L'homme ricana de plus belle.

— Vous êtes un homme qui écrit dans les journaux, dit-il, cela se voit tout de suite. C'est-y que vous allez y mettre mon portrait ? Où c'est qu'elle est, votre boîte pour faire les portraits ?

— Je me contente d'écrire, répondit évasivement le détective.

— Alors, si vous voulez avoir mon idée et celle de tout le hameau, c'est que Mr. Hodenham était un malin. Voilà ce que je dis.

— Et pourquoi donc ? demanda le détective en faisant remplir les verres d'un gin affreux.

— Il s'est sauvé avec l'argent de la banque où il était employé, dit l'aubergiste. Pourquoi qu'on l'aurait tué, dites, monsieur le

journaliste ? Je suis né aux Ormes et ma femme aussi. Jamais il n'y a eu un crime par ici, c'est ce que tout le monde vous dira.

— Vous n'avez certainement rien vu ni entendu, n'est-ce pas ?

— Ça non, il faut le dire. Ici, tout le monde dort dès qu'il commence à faire noir. Pourquoi qu'on dépenserait de l'argent à des chandelles ? Cela coûte cher, vous savez !

— Cette maison au bout du hameau, c'est Elm Lodge, je crois. Y trouverai-je quelqu'un ? demanda encore le détective.

— Oui, la dame Simpson y habite toujours, une femme trop fière pour se mêler à des pauvres gens comme nous, et qui achète tout à Londres !

» Si vous voulez la voir, faudra vous dépêcher. Elle a demandé à Bitts, le fermier, de la conduire demain avec sa charrette à la gare de Wendley.

Harry Dickson sentit qu'il ne tirerait rien de plus du lamentable bonhomme et, après un bref salut, il traversa la chaussée et frappa à la porte de la maison de Hodenham.

Il lui fallut répéter son appel à plusieurs reprises : enfin un pas traînant se fit entendre et quelqu'un ouvrit la porte avec méfiance.

Une grande femme maigre, portant besicles, à la dure chevelure poivre et sel et habillée de noir, se tenait sur le seuil, peu disposée à laisser entrer le détective.

— J'ai dit tout ce que j'avais à dire aux gens de la police, dit-elle, et ils m'ont priée de ne recevoir personne.

Harry Dickson montra son insigne de détective et elle le laissa entrer avec une mauvaise humeur manifeste.

Mais le détective ne semblait pas s'en apercevoir ; il la remercia avec une urbanité parfaite et s'installa dans un fauteuil du salon, sans y avoir été invité par la dame de céans qui se tenait debout devant lui, ses longues mains à demi gantées de mitaines noires, croisées sur son ventre.

Un bon feu brûlait dans la cheminée et Harry Dickson en apprécia particulièrement la chaleur après son humide promenade.

— Je crois que vous aimiez votre maître, dit-il.

— Oui, riposta la gouvernante, j'étais à son service depuis plus de six ans. Je l'ai fidèlement servi, je ne m'occupais pas de ses affaires. Je ne sais rien de lui, sinon que c'était un homme rangé, doux et tranquille, et qui n'était pas causeur. Je m'en vais demain. Voilà tout ce que j'ai dit aux policiers de Londres et je le répète pour vous. Mais je ne puis rien ajouter, parce que je ne sais rien. Visitez la maison comme les autres l'ont fait, je ne m'y oppose pas.

Elle s'assit à une petite table de travail et se mit à reprendre des bas de laine noire sans plus s'occuper du visiteur.

— Quand vous serez à Londres, venez me voir si vous pensez

pouvoir être de quelque utilité dans les recherches, dit tout à coup Harry Dickson. Il va de soi que ces déplacements seront largement payés.

Il tendit sa carte à la dame.

— Harry Dickson, lut-elle à mi-voix. Vraiment, ils doivent beaucoup tenir à retrouver Mr. Hodenham, puisqu'on vous en charge. J'ai naturellement déjà entendu parler de vous.

Elle continua à tirer l'aiguille pendant quelques instants, puis elle ajouta :

— Bon, il n'est pas impossible que je vous fasse une visite. Et il n'est pas impossible non plus que je trouve quelque chose, car moi aussi, je veux savoir. Voilà !

C'était dit d'un ton sec et énergique, d'une désagréable voix sourde.

— Merci, répondit simplement le détective. Puis-je fumer ?

— Mr. Hodenham fumait. Ses cigares sont dans la boîte à gauche de la cheminée. Les policiers de Londres en ont fumé. Vous pouvez en prendre. Buvez un verre de porto.

La femelle s'humanisait et Harry Dickson s'en sentit bien aise.

Une grande table ronde était placée dans un coin de la spacieuse salle : une bouteille de porto s'y pavanait parmi des verres, ainsi qu'un jeu de cartes.

— C'était son unique distraction, au pauvre homme, murmura la gouvernante en remplissant un verre.

— Vous n'en prenez pas ? demanda poliment le détective en élevant son verre rempli d'une belle liqueur rouge sombre contre la lumière du jour.

— Non merci, jamais.

Quand il eut bu et vanté la qualité du vin qui était parfaite, le détective demanda l'autorisation de parcourir la maison.

— Puisque je vous l'ai déjà dit ! fut la brève réponse. Toutes les portes sont ouvertes, et rien n'est fermé à clef ici.

La maison était merveilleusement bien tenue et d'une propreté sans reproches. C'était celle d'un bon petit bourgeois, d'un confort un peu désuet, sentant le bon tabac et, discrètement, la verveine et la lavande d'un linge bien entretenu.

Elle était sans mystère et Harry Dickson s'en rendit bien compte.

Le bureau de Mr. Hodenham possédait une paire de bons fauteuils, une table de travail nette de tout papier, avec des tiroirs à peu près vides. La bibliothèque était peu fournie et ne contenait que quelques livres peu feuilletés de Rider Haggard, de Dickens, de Thackeray ainsi que deux belles bibles.

Comme Harry Dickson tirait quelques volumes hors de leur

rayon, un objet lourd tomba bruyamment sur le sol.

Le détective le ramassa et le remit en place, mais non sans l'avoir examiné avec étonnement.

C'étaient deux longues tiges d'acier jointes par une sorte de rotule bien huilée. Cela ne lui apprenait rien. Toutefois, en regardant plus avant dans la bibliothèque, il dénicha un même appareil faisant la paire avec le premier.

Harry Dickson haussa les épaules : Hodenham pouvait bien avoir quelque secret aussi, si toutefois cette ferraille en était un.

Il n'y attacha d'ailleurs aucune importance et retourna vers le salon où la dame Simpson avait pris un autre bas de laine noire.

Mais il y avait aussi un visiteur que le détective n'avait pas entendu entrer : l'aubergiste à tête de crétin.

— Vous avez laissé la porte contre, m'ame, disait-il, et je me suis permis d'entrer.

» Alors, il y a Bitts qui a des rhumatismes et c'est moi qui aurai l'honneur de vous conduire avec la voiture à la gare, demain.

— C'est bien, Griggs, allez-vous-en, grogna Mrs. Simpson.

L'homme loucha vers la bouteille de porto, et, ce faisant, ses yeux tombèrent sur la carte du détective.

Une lueur brilla dans ses yeux ternes et il considéra Dickson avec quelque malice, puis lui adressa un grand salut.

— À demain ! dit-il en se retirant.

La gouvernante ne faisant pas mine de le retenir davantage, le détective prit congé à son tour en lui rappelant sa promesse de venir le voir.

— C'est possible, répondit-elle, adieu !

Le détective se retrouva dans la rue, sous l'averse.

Du pas de sa porte, Griggs, l'aubergiste, le regardait ; Dickson le héla.

— Conduisez-moi donc à la gare de Wendley avec cette voiture, dit-il.

— Très bien, cria l'homme, mais Bitts demande deux shillings pour sa voiture.

— Et il y en aura deux pour vous, déclara le détective.

L'homme traversa la chaussée en courant, entra dans une petite ferme basse et, cinq minutes plus tard, il amenait par la bride un maigre poney attelé à une carriole démodée, haute sur roues et tendue d'une capote trouée.

— Montez, sir, invita-t-il. Duke, le poney, court très bien.

L'éloge était quelque peu exagéré, car Duke adopta dès le départ un petit trot mécanique dont il ne se départit pas une minute pendant le trajet.

Griggs ne parlait pas, se contentant d'encourager son coursier

par d'effroyables hurlements ponctués de coups de fouet dont le poney ne semblait avoir nul souci.

L'eau filtrait insidieusement par la bêche qui, formant robinet par-ci par-là, laissait couler un jet d'eau glacée, tantôt dans le cou, tantôt sur les jambes de l'infortuné voyageur.

Les peupliers, agités par un vent furieux venant de la mer, faisaient une musique lugubre et Harry Dickson sentait l'immense désolation du lieu le gagner.

Il poussa un soupir de soulagement en voyant poindre au loin la toiture luisante de la gare, et se détacher sur l'horizon le panache blanc d'une locomotive.

Comme ils arrivaient et que le détective, après avoir payé son conducteur, se mettait en devoir de guérer à travers les amples flaques d'eau, Griggs le retint soudain par un pan de son manteau.

— Vous êtes Harry Dickson, dit-il en balançant sa vilaine tête d'un air plus idiot que jamais. Je le sais, je l'ai lu sur la carte ; et puis, ma femme a vu votre portrait dans les journaux.

Le détective s'apprêtait à continuer sa route sans répondre, mais l'homme le pressa encore.

— Écoutez donc, monsieur Dickson, si je trouve quelque chose, moi, et que je vienne vous le dire, car j'ai vu votre adresse sur la carte, c'est-y que vous payerez mon voyage à Londres, ainsi qu'un supplément pour le renseignement ?

— Certainement, répondit vivement Harry Dickson. Et que pourriez-vous m'apprendre ?

L'homme ricana plus fort.

— Sais pas... on peut jamais savoir ! Je connais votre adresse et je viendrai. Mais il faut être honnête et bien me payer.

D'un geste énergique, il enveloppa le poney d'un coup de fouet et la voiture s'ébranla dans un geyser d'eau et de boue.

Le train pour Londres entraînait en gare.

3. Une mission de Tom Wills

Tom Wills, l'élève préféré de Harry Dickson, venait de recevoir de minutieuses instructions du célèbre détective.

Après l'avoir mis au courant de tout ce que nous savons déjà, Harry Dickson résuma la situation en ces termes :

— L'homme dénommé le Roi de minuit aurait donc établi son quartier général à Londres, tel est l'avis de Sir Adam, et je crois que c'est fort possible.

« Nulle jungle n'est plus propice aux grands forbans, et ne leur offre de cachettes plus sûres que notre métropole.

» Comment opérera-t-il ? Mystère... Mais j'ose prétendre qu'il va devoir prendre contact avec des gens venus des pays d'Orient.

» Autant que faire se pourra, surveillez l'arrivée de certains personnages hindous. Si je dis hindous plutôt que des envoyés d'Afrique, c'est qu'ils sont autrement près de notre civilisation que ces derniers. Ensuite, ils possèdent plus d'esprit d'intrigue.

— Gens de qualité ? demanda Tom Wills.

Harry Dickson haussa les épaules.

— Ce n'est pas absolument nécessaire. Au contraire, les intrigants venant de là-bas affectent plutôt un air miséreux, qui est leur meilleur masque.

» Sans doute, je vous envoie quérir l'éternelle aiguille dans la botte de foin ; mais vous pouvez tenter votre chance.

Tom Wills déambula le long des India Docks.

Il perdit beaucoup de temps à filer d'innocents lascars, matelots ou chauffeurs de navires. Il attachait de vains espoirs à la poursuite d'un rajah authentique qui ne venait pourtant à Londres que pour y dépenser une partie de ses plantureux revenus en folles fêtes.

Un jour, entre chien et loup, il eut néanmoins cette étrange impression qu'il se trouvait en face de faits nouveaux, dignes d'un sérieux contrôle.

Un cargo mixte, navire destiné aussi bien au transport des marchandises que des passagers, le *Simla*, venant de Calcutta, était à quai, devant les entrepôts de Ripson & Co. Ltd, les grands exportateurs.

Débarqua alors un petit homme replet, vêtu à l'européenne,

mais dont le teint basané dénotait l'Eurasien. Un unique serviteur le suivait.

Ce dernier attira bien plus l'attention du jeune détective que son maître. Grand, vêtu misérablement, la démarche presque élégante, il avait un air de réelle distinction.

Tom Wills remarqua son regard fiévreux, sa mine méprisante.

Il décida de les suivre sur-le-champ.

Après avoir hésité quelques instants, tous deux prirent place sur l'impériale d'un autobus qui faisait le service entre les quartiers maritimes.

Ils descendirent à une station des quartiers populeux de Wapping, et reprirent aussitôt une place sur un bus qui les conduisit vers Kensington.

Et là, Tom Wills les perdit de vue.

Il en était fort marri, car il sentait une manœuvre ayant pour but de les soustraire à une probable filature.

Il n'en souffla mot à son maître, et le lendemain, il retourna au *Simla*.

Il ne lui fut guère difficile de faire causer un steward du bord.

Le petit homme bedonnant s'appelait Anthon Carter, employé dans une firme réputée de Calcutta ; il venait à Londres pour y passer ses vacances et, surtout, pour y faire soigner son asthme. Il avait emmené un domestique de couleur mais n'avait vraiment pas eu de chance avec lui, puisque l'homme l'avait abandonné dès sa première sortie dans la capitale.

— Ce n'est pas la première fois que cela arrive, déclara le steward, ces moricauds espèrent trouver ici une terre de délices. Bah... bon débarras, après tout !

Tom Wills retourna à Kensington et y musa longuement à travers les rues et les jardins. Mais sa bonne étoile veillait sur lui.

Le soir venu, il s'apprêtait à prendre place dans le premier autobus venu qui le reconduirait à Baker Street, quand une vive discussion tenue dans une langue étrangère éclata dans son dos.

Le jeune homme se retourna et tomba presque nez à nez avec Anthon Carter, parlant sur un ton de reproche avec un gentleman au teint sombre, à la figure d'oiseau de proie.

Ah ! Tom aurait bien voulu posséder en ce moment la science de son maître : mais il ignorait les quatre grands idiomes de l'Inde, bien qu'au parler chantant, il crût pouvoir affirmer que c'était en bengali que les deux interlocuteurs s'entretenaient.

Pourtant, il saisit un mot qui revint à plusieurs reprises dans leur fiévreuse conversation et qui n'était pas du bengali : *Maybug*.

C'était l'heure où les rues de Kensington étaient remplies de monde ; un remous dans la foule le sépara soudain des deux hommes

et, malgré toutes ses tentatives, il ne parvint plus à les rejoindre.

Malgré quoi, il tenait un mot, et il le répéta mentalement.

— *Maybug...* (en anglais : *Hanneton*) Comment diable peuvent-ils s'intéresser à un hanneton ? Voudraient-ils lui mettre un fil à la patte, quelquefois ?

Soudain, il se frappa le front.

Dans une rue du vieux quartier, connue pour ses établissements interlopes, était situé un hôtel pas trop bien famé, le *Maybug*, où d'infâmes petits greluchons en goguette venaient danser, boire et se livrer au commerce clandestin des stupéfiants.

« Allons voir, se dit-il, l'heure n'est pas si avancée. »

La rue en question n'était pas loin et il y arriva en quelques minutes. Bientôt, il put voir rougeoyer l'enseigne électrique de l'hôtel : un gigantesque hanneton remuant mécaniquement de hautes pattes grêles.

Un limonaire y jouait, à grand renfort de xylophones, les airs les plus crapuleux, au goût de la douteuse clientèle du lieu.

— Hello, joli garçon, on offre un verre à sa Dolly ?

C'était une de ces pauvres créatures encore vaguement jolies en quête d'une aventure, d'un repas ou simplement d'un verre de gin, qui l'apostrophait de la sorte en minaudant sous ses fards.

Tom décida qu'il valait mieux entrer dans cet antre des plaisirs pauvres en pareille compagnie que tout seul.

— Entendu, Miss Dolly ! accepta-t-il.

Il n'y avait pas beaucoup de monde à l'intérieur ; les affaires ne semblaient pas marcher bien fort au dancing, malgré les gestes d'invite du hanneton électrique et la fureur musicale du limonaire.

Quelques couples fatigués tournaient en rond aux sons d'une valse banale.

Tom commanda des cocktails, ce qui lui valut l'admiration immédiate de sa compagne et l'empressement du *waiter*.

— Vous êtes un chic type, dit Dolly en sirotant la boisson violemment colorée.

— L'endroit ne me paraît guère plaisant, répliqua Tom Wills.

Dolly acquiesça avec véhémence.

— Si j'avais quelque argent devant moi, je vous assure que je n'y resterais pas, dit-elle, une sale boîte, allez !

— Oh, vraiment ? demanda Tom avec une indifférence bien jouée.

— Voilà huit jours que je demande à changer de chambre, continua Dolly, et l'on me dit que je n'ai qu'à rester où je suis ou à aller coucher au *Claridge*.

Elle éclata d'un rire amer.

— Je serais réduite à coucher sur un banc de Hyde Park, si l'on

me mettait à la porte, ricana-t-elle.

— Votre chambre n'est donc pas jolie ?

— Bah ! elle vaut une autre chambre d'hôtel, mais depuis huit jours, cela sent là-dedans comme dans un vieux fromage ! Tout mon argent passe à l'achat d'eau de Cologne que je passe mon temps à vaporiser. Croyez-vous que ce soit amusant ?

» J'ai dit au patron que cela vient des gens d'à côté, des malpropres ! Mais il faut croire qu'ils payent bien, car il m'a envoyée pâître comme un mouton !

— Et qui sont ces vilains ? demanda le jeune homme en riant.

— Le sais-je, moi ? Des sortes de nègres, je suppose, j'ai quelquefois entrevu leurs sales museaux, noirs et mal lavés. C'est déshonorant.

Tom se contenta de rire encore, mais tout son esprit était en éveil.

Ce fut Dolly qui prit les devants.

— Si vous voulez vous fendre d'une bouteille de vin – et il n'est pas mauvais – je pourrais vous recevoir dans ma chambre.

J'ai encore un peu d'eau de Cologne et vous ne sentirez rien de la cuisine nègre.

Le jeune homme fit la moue, Dolly insista.

— Je vous tirerai les cartes, et je pressens que je vous prédirai un riche mariage ou un gros héritage. Le meilleur *fortuneteller* de Londres ne saurait mieux faire. Tenez, j'ai des cartes tout à fait spéciales. Je vais tout vous dire, car vous m'inspirez confiance.

» L'autre jour, la chambre des nègres était ouverte, et il n'y avait personne.

» J'ai aperçu un jeu de cartes sur la table. On raconte que ces vilains bonshommes jettent un sort sur leurs cartes, pour leur faire mieux dire la vérité. Aussi, j'ai barboté le paquet. Et vraiment, tout ce que les cartes m'ont dit a été pure vérité pour moi. Venez-vous ?

Cela faisait trop bien le jeu du jeune détective, et il estima qu'il avait hésité assez longtemps.

— Allons, dit-il, je veux bien, d'autant que cet instrument de musique me met les nerfs au supplice.

Dolly fit signe au *waiter*, échangea quelques mots avec lui et, avec un large sourire, un assentiment fut donné.

L'instant d'après, il gravissait sur les talons de sa compagne un escalier terriblement roide. Il traversa un palier poisseux sur lequel s'ouvraient plusieurs pièces et suivit Dolly dans une affreuse chambre d'hôtel, banalement meublée et éclairée par une ampoule ternie par d'anciennes chiures de mouches.

Dolly se mit aussitôt en devoir de battre les cartes et, en effet, lui prédit la plus belle destinée.

— Ma chère Dolly, dit le jeune homme, si vous voulez me faire un plaisir, vendez-moi ces cartes prestigieuses qui me porteront peut-être bonheur. Je vous en offre dix shillings.

La jeune femme grimaça.

— Si j'étais plus riche, je vous les donnerais pour rien, bien que j'y tienne beaucoup. Elles sont vraiment épatantes. Néanmoins, je tiens à vous faire plaisir. Disons une livre et n'en parlons plus.

Tom Wills accepta, tendit un billet d'une livre à sa compagne, et le paquet de cartes grasses changea de propriétaire.

C'est alors qu'il sentit tout à coup l'odeur.

Elle arrivait dans la chambre par bouffées intermittentes.

Le jeune homme l'aspira – et un haut-le-cœur lui souleva la poitrine.

— Hein, je vous le disais, cela ne sent pas la rose ! dit Dolly tristement.

— C'est hideux, la tête me tourne, voudriez-vous me donner un peu d'éther ?

Dolly le regarda avec tristesse.

— Mon Dieu, comme je regrette... Écoutez, il y a un pharmacien au coin de la rue, j'y cours. Je serai de retour dans une minute.

Tom n'en demandait pas tant.

À peine entendit-il les pas de la jeune femme décroître dans l'escalier qu'il ouvrit la fenêtre et inspecta l'extérieur. Elle donnait sur une étroite ruelle sombre en retrait de la grande rue.

Tom déboutonna son veston, déroula une très mince, mais solide corde de soie, qu'il portait toujours roulée en ceinture autour de son corps, l'attacha au rebord extérieur et la laissa se dérouler dans le vide.

Il fermait la fenêtre quand Dolly revint.

— Écoutez, Miss Dolly, dit-il, il fait vraiment trop malsain dans cette chambre, mais j'aimerais passer la soirée avec vous.

— Chouette ! s'écria la jeune femme en battant des mains.

— Un instant !

Tom sembla réfléchir longuement.

— Je dois d'abord m'excuser auprès d'un ami à qui j'avais promis cette soirée... Attendez-moi au théâtre italien de Drury Lane ; on y donne *Madame Butterfly*. Prenez deux fauteuils, je vous y rejoindrai, après quoi, nous irons dîner au grill-room du *Blue Bell*.

— Mais pas de lapin, hein ? demanda Dolly, méfiante.

— Voici une livre pour payer nos places, fut la réponse de Tom, je vous rejoindrai dans la salle pendant le spectacle. Si je tarde un peu à venir, songez que je dois me mettre encore en habit de soirée.

Ces paroles parurent convaincre la belle enfant qui, de nouveau, battit des mains et qui, une fois Tom parti, se mit en devoir de faire aussi un brin de toilette.

*

Dans la rue, le jeune détective ne perdit pas un instant... il sauta dans le premier taxi venu et se fit conduire dans Baker Street.

Harry Dickson l'écouta attentivement puis, sans dire un mot, il frappa sur l'épaule de son élève.

— Dolly m'attendra au moins jusqu'à minuit, heure de la fin du spectacle, et alors, il lui faudra encore pas mal de temps pour revenir. Sa chambre est à nous pendant deux heures.

— C'est plus qu'il n'en faut, répondit Harry Dickson, et la corde dans la ruelle est bien le meilleur passe-partout. Allons !

Le taxi les reconduisit jusque dans les environs du *Maybug* où les deux détectives n'eurent aucune peine à repérer la ruelle.

Elle était noire et complètement déserte, car seules quelques remises et des cours de maisons y accédaient.

— Voici l'arrière de l'hôtel, maître, murmura Tom Wills, la fenêtre est là, au premier étage... Ah ! je tiens la corde !

Il y monta avec une adresse de singe, poussa la fenêtre qui n'était pas complètement fermée et siffla doucement. Quelques instants après, Harry Dickson l'avait rejoint dans la chambre vide.

— Sentez-vous l'odeur, Mr. Dickson ? souffla Tom Wills.

— Oui, elle traverse la cloison, je crois... et je pense aussi savoir ce que c'est.

— Le cadavre..., murmura Tom avec un frisson de répulsion.

— Oui, c'est bien cela, mon garçon.

Doucement, ils sortirent sur le palier.

Tout était tranquille dans l'hôtel, si ce n'est le bruit des xylophones et des voix qui montaient d'en bas.

— Voici la chambre des nègres, dit Tom à voix basse, ou du moins ce que Dolly appelait ainsi.

— Fermée à clef, mais cette clef n'est plus là, constata Dickson.

Avec mille précautions, il introduisit un rossignol dans la serrure et la porte céda immédiatement.

La chambre n'était pas tout à fait obscure car un peu de clarté y filtrait du dehors. Immédiatement, les détectives constatèrent qu'elle était sans occupants et Dickson alluma une petite lanterne de poche.

La pièce présentait cet aspect désordonné qu'ont les chambres quittées en toute hâte. Les meubles étaient ouverts et les tiroirs vides.

— Filé ! marmotta le détective.

— Quelle odeur ! grogna Tom à son tour.

Harry Dickson faisait méthodiquement l'examen des murs ; un placard fermé attira son regard. La porte en était close.

Sans retard, le détective en força la serrure.

L'odeur qui sortit de l'armoire quand elle s'ouvrit était telle que les deux hommes reculèrent.

Deux formes sombres se tenaient recroquevillées dans la profondeur noire du placard. La lumière de la lanterne tomba sur elles.

C'étaient les cadavres de deux Hindous presque complètement nus, ramassés sur eux-mêmes dans une pose hideuse.

— Le serviteur d'Anthon Carter, dit Tom qui venait de reconnaître l'un des corps.

La mort de ce dernier ne devait remonter qu'à quelques heures, car il était encore humide de sang frais ; l'autre, au contraire, était dans un état de décomposition déjà avancée.

Malgré son horreur, Dickson les examina, et cette horreur s'en accrut encore.

Tous les membres en étaient tordus, les os brisés comme s'ils étaient passés sous quelque monstrueux pilon.

Il n'y avait plus rien à découvrir dans la chambre mortuaire, et Harry Dickson ordonna la retraite.

La corde de soie les aida à redescendre, non sans qu'auparavant Harry Dickson eût tout remis en état dans les chambres.

— Une affaire d'État se conduit différemment d'une autre affaire, Tom, expliqua le détective sur le chemin du retour. C'est pour cette raison que nous allons laisser sommeiller tout cela. Vous avez fait pourtant coup double.

» Le Roi de minuit a occupé cette chambre, naturellement sous un déguisement approprié ; et nous ne découvrirons rien en interrogeant le personnel de l'hôtel. Au contraire, nous risquons de donner l'éveil aux gens que nous poursuivons.

— Comment concluez-vous à la présence de cet inconnu ? demanda Tom.

— Rappelez-vous qu'on le décrit comme une créature qui broie les hommes à la façon des ours.

— Ah ! C'est juste... et après, maître ?

Harry Dickson pinça la joue de son collaborateur.

— Les cartes, mon petit ! Elles étaient en tout point pareilles à celles que j'ai entrevues à Elm Lodge. Elles ont dû être dérobées au malheureux Hodenham qui, lui aussi, avait la passion du tarot. Aux dires de Thursby et de Mrs. Simpson, il en avait toujours sur lui.

» Je sais donc que Hodenham est bien tombé entre les mains du Roi de minuit.

— C'est mince, opina Tom Wills.

— Et c'est beaucoup. Nous sommes vraiment partis de rien, dans cette affaire.

» Aujourd'hui, nous avons un point d'appui.

» Le Roi de minuit est à Londres, en contact avec des Hindous. Il tue... pourquoi ? Je n'en sais rien, mais il tue, et c'est une rude piste qu'il ouvre lui-même et qui pourra nous mener vers lui... Et puis, il aime le jeu de cartes.

4. Les corbeaux sur la plaine

Ici, l'affaire du Roi de minuit arrive à un point mort – une sorte de pause dans les faits et les recherches que comporte toute enquête criminelle.

On tourne en rond, on suit de fausses pistes, ou bien celles-ci manquent totalement. Harry Dickson ne s'émeut jamais de ces ternes intermèdes, mais ils ont l'heur d'horripiler le brave Tom Wills.

Les navires venant de l'océan Indien n'amènèrent aucun passager digne de retenir l'attention des détectives. Anthon Carter était introuvable, malgré des recherches poussées à fond par Scotland Yard.

On laissa le *Maybug* en paix, tout en le tenant sous une sévère surveillance qui, elle aussi, fut vaine.

Un matin, très tôt, on sonna à la porte de Baker Street. C'était l'aubergiste Griggs, revêtu de ses plus beaux atours, qui venait effectuer la visite promise à Harry Dickson.

Celui-ci le reçut cordialement et laissa venir l'homme qui, manifestement, avait quelque chose à raconter.

— Monsieur Dickson, commença-t-il après avoir apprécié particulièrement un solide grog au rhum, je voudrais bien avoir votre avis sur les corbeaux.

Le détective le regarda d'un air amusé mais quand même interrogateur.

— Si ces vilains oiseaux s'assemblent en masse autour d'un endroit, continua l'homme sur un ton doctoral, cela signifie quelque chose : c'est qu'ils ont trouvé quelque pâture à leur goût. Connaissez-vous le goût des corbeaux ?

— Hum, répondit le détective en riant, il n'est guère d'une finesse achevée, je crois que la charogne fait en général leur affaire.

— Vous l'avez dit, monsieur Dickson, et moi qui vous parle, j'ai vu un jour flotter le cadavre d'un noyé sur les eaux du marais de Wendley. Eh bien ! les corbeaux l'entouraient d'un nuage épais. Je dis, moi, qu'ils ont le goût du cadavre...

— Au fait, Griggs, qu'avez-vous découvert ? l'interrompit Dickson, désireux de mettre fin à cet inutile verbiage.

— Encore rien, mais cela ne tardera guère, répliqua l'aubergiste. Derrière Elm Lodge, la demeure du malheureux Mr. Hodenham, s'étend une eau très profonde. J'ai déjà eu dans l'idée de

l'explorer un jour depuis la disparition de cet homme juste, mais chaque fois, cette méchante femme, Adelaïde Simpson, regardait par la fenêtre. Mais à présent, elle est partie et la maison est fermée. Avec l'aide du charron Bitts, je me suis mis à forger des grappins très solides, nécessaires, à mon idée, à l'exploration de cette mare profonde. Mais je crois que je pourrai me passer de ses instruments, maintenant. Depuis quelques jours, on a travaillé ferme aux irrigations de la plaine de Wendley, et les eaux se sont mises à baisser très fort. Tellement même que la mare en question y a perdu les deux tiers de son contenu.

» Hier après-midi, j'ai tout à coup remarqué une sorte de fumée s'agiter au-dessus de cet endroit, C'étaient des corbeaux ! Il y en avait ! Oh ! des masses.

» Je voulais aller voir ce qui les attirait, mais Bitts, qui est un malin, m'en a empêché en disant :

» — Je crois que c'est plutôt l'affaire de la police. Il y a du louche là-dedans, surtout que cela se passe tout près de la demeure de Mr. Hodenham.

» Nous avons chassé les oiseaux à coups de fusil et je suis venu vous trouver.

» Ne pensez-vous pas qu'une visite à Elm Lodge et à sa mare puisse être profitable à vos recherches ?

— Est-ce tout, Griggs ?

— Hum, oui et non, je n'ai naturellement touché à rien, mais on ne pouvait pas m'empêcher de regarder, et il m'a semblé que quelque chose qui ressemblait vaguement à un cadavre flottait sur l'eau. Pensez-vous que Mr. Hodenham...

Harry Dickson se leva.

— Tom, ordonna-t-il à son élève, téléphonez au médecin légiste Barley, de Scotland Yard. Il devra m'accompagner sur-le-champ. Je prends la première auto venue et serai devant le Yard dans un quart d'heure.

Le docteur Barley était un médecin légiste réputé qu'on ne dérangeait que dans des cas fort graves. Mais des ordres avaient été donnés en haut lieu, et lorsque l'auto du détective stoppa devant la sombre bâtisse de Scotland Yard, le praticien l'attendait déjà.

La journée était claire et froide, et Wendley avait un tout autre aspect quand l'automobile s'engagea sous les peupliers d'Italie.

La plaine, dont les eaux s'étaient retirées en partie, luisait d'un joli vert frais et les flaques persistantes avaient des tons de nacre et d'argent sous un ciel bleu tendre, ouaté de petits nuages roses.

Le hameau des Ormes s'était dépouillé de sa sinistre noirceur et dormait dans un calme idyllique, à peine troublé par le gloussement d'une géline et le meuglement d'une vache à l'étable.

Comme la voiture s'en approchait, un coup de fusil retentit et Griggs ricana d'aise.

— C'est Bitts qui chasse les corbeaux, dit-il, preuve qu'ils sont revenus et que la chose qui flotte est encore en place.

L'auto stoppa devant Elm Lodge dont les volets verts étaient hermétiquement clos, et aussitôt le détective et le médecin s'approchèrent de l'étang.

Un objet informe, aux apparences de sac gonflé, était visible, émergeant à peine au milieu de la grande flaque.

— Allez chercher vos grappins tout de même, Griggs, ordonna Dickson.

L'autre ne se fit pas prier et revint bientôt en courant ; les lourds crochets furent habilement lancés et agrippèrent l'épave.

Haut dans le ciel, les corbeaux se plaignaient aigrement, voyant une juste proie leur échapper.

Lentement, le sac fut remorqué vers la berge ; il ne l'atteignait pas encore qu'une affreuse odeur se répandait déjà autour des hommes.

— Un cadavre, observa le docteur Barley.

Sur la terre ferme, la bure grossière qui servait d'emballage se déchira et des formes hideuses apparurent.

Sans dégoût, tout à sa profession, le médecin, ganté de caoutchouc souple, s'empara d'une tripe brunâtre.

Hors d'une chair affreusement mortifiée, surgit un os brisé. Puis une jambe tranchée à la hauteur de la hanche, une autre jambe sectionnée d'une façon identique, enfin deux bras atrocement gonflés par leur immersion dans l'eau.

— Séjour de plusieurs semaines, murmura le médecin. Au moins trois.

— Il y a trois semaines que Hodenham a disparu, observa Harry Dickson.

Le docteur Barley secoua la tête.

— Ce n'est pas le cadavre de Mr. Hodenham, dit-il, nous sommes devant les restes d'un corps de femme dont le tronc et la tête font défaut.

Il examina les sections, nettes et remarquables.

— Un véritable travail d'anatomiste, dit-il.

Sur les ordres du détective, les deux villageois présents explorèrent à coups de gaffes et de grappins les profondeurs de la mare, mais n'amenèrent que des algues et des lentisques pourries.

Le médecin continuait minutieusement son examen.

— Tudieu ! dit-il tout à coup, voici une chose peu ordinaire : ces membres semblent avoir été réduits auparavant en bouillie, regardez-moi ces os brisés en plusieurs endroits ! On dirait qu'ils ont

passé sous quelque presse hydraulique.

Harry Dickson cilla légèrement.

— La marque de la bête, murmura-t-il. Le Roi de minuit semble vouloir signer ainsi ses forfaits meurtriers.

Le docteur fit emballer les horribles restes dans des caisses apportées par lui à cet effet et qu'on chargea dans la voiture.

Le chauffeur reçut l'autorisation de se restaurer à l'auberge de Griggs, tandis que le détective et le docteur Barley se dirigeaient vers Elm Lodge.

— J'ai grande envie d'y effectuer une dernière visite, déclara Dickson.

Ils franchirent un mur de pierres sèches, peu élevé, entrèrent dans le jardin et avisèrent la porte de l'office.

Elle n'était fermée qu'au loquet.

— Mrs. Simpson me paraissait pourtant une femme d'ordre, observa le détective en entrant dans la maison, suivi de son compagnon.

Tout y faisait penser à un départ méthodique.

Les chaises et les fauteuils étaient couverts de housses grises, les armoires étaient fermées à clef, les tapis avaient été roulés et les tentures enlevées.

Non, on ne pouvait accuser de négligence la sévère Mrs. Simpson.

— Pourtant, la porte de l'office prouverait le contraire, maugréa Harry Dickson.

Ils se trouvaient à présent dans le bureau de Mr. Hodenham. Des rideaux de lustrine verte avaient été tirés devant les vitres de la bibliothèque.

Le détective les ouvrit et, brusquement, il pensa aux curieuses tiges de fer : elles n'étaient plus à leur place.

Harry Dickson en fit la remarque à haute voix et se mit en devoir de déplacer quelques volumes pour se livrer à de plus attentives recherches.

Soudain, le docteur Barley, qui se trouvait derrière lui et observait ses gestes, poussa un cri de terreur :

— Attention ! Regardez au-dessus de vous ! Tirez donc !

D'instinct, le détective chercha son revolver et leva les yeux : entre deux volumes déplacés, une longue main décharnée venait d'apparaître, tenant un revolver automatique.

Un coup de feu claqua et le docteur Barley, avec un hurlement d'agonie, roula sur le plancher ; au même instant, toute la bibliothèque tourna violemment et cogna la tête de Harry Dickson qui tomba sur les genoux.

Avant qu'il pût faire un geste de défense, un objet pesant fut

abattu sur son crâne et une étoffe noire roulée autour de sa tête.

Ce n'est que bien plus tard dans la journée que Scotland Yard fut avisé de la terrible tuerie de Wendley.

Le chauffeur de l'auto qui avait amené le détective et le médecin se dirigeait vers sa voiture, quand, soudain, un des volets de la maison fut entrebâillé et un coup de feu retentit, l'étendant raide mort.

Griggs et Bitts accoururent sur le seuil de l'auberge, pour leur plus grand malheur, hélas : deux autres détonations suivirent, et ils furent mortellement frappés.

Il n'y avait plus au hameau des Ormes que la femme de Griggs, qui put voir du fond de sa cour une haute forme sombre jeter un paquet volumineux dans la voiture, bondir au volant et s'éloigner à toute vitesse.

La femme Griggs eut assez de présence d'esprit pour atteler immédiatement le poney de Bitts à la vieille carriole et rouler à bride abattue vers la gare. Une autre horreur l'y attendait.

Auprès de son appareil télégraphique démoli, le pauvre Thursby gisait, le crâne fracassé.

Quand la malheureuse femme atteignit enfin Bushead Junction, d'où Scotland Yard fut alerté, il y avait belle lurette que l'automobile avait dû arriver à Londres.

On trouva le docteur Barley, mort dans le bureau de la maison de Hodenham, le cœur traversé d'une balle. Harry Dickson, lui, avait disparu.

5. Mais Harry Dickson se débrouille...

L'étrange réveil !

Une odeur aigre de formol tira le détective d'une torpeur dont il n'évaluait pas la durée. Sa tête était douloureuse, à cause du coup qu'il avait reçu à Wendley ; sa bouche et son menton étaient emplis de sang séché. Une forte hémorragie nasale avait dû se produire, mais le détective comprit qu'elle lui avait été plutôt salutaire.

Il ne jouissait pas de la liberté de ses mouvements et il constata que ses membres étaient entravés, non par des liens de corde, mais par de fines et solides chaînes d'acier. L'une d'elles le ceinturant complètement était scellée à la muraille.

Un demi-jour régnait dans la pièce où il se trouvait et il put l'examiner à son aise. Elle était souterraine et prenait le jour par un soupirail aux vitres crasseuses, donnant au ras du pavé de la rue.

Cette rue devait être fréquentée, car il entendait le pas des passants.

Il voulut crier, mais aussitôt, il sentit une douleur affreuse lui vriller la gorge : quelque chose se gonflait dans sa bouche dès qu'il essayait d'émettre un son. C'était une ingénieuse poire d'angoisse qui lui permettait de respirer, mais non de crier ni de parler.

Alors, il remarqua la singulière ordonnance de l'endroit où il se trouvait.

Une longue table rectangulaire était placée au milieu de la cave, couverte d'instruments étincelants, dans lesquels le détective n'eut aucune peine à reconnaître des scalpels, des pinces et de menus appareils de chirurgie.

Une longue théorie de flacons et d'éprouvettes s'alignait le long du mur du fond. Les autres murs étaient nus, mais l'un d'eux était percé d'une porte de chêne. Des vitrines voisinaient avec celle-ci : elles étaient remplies d'oiseaux et de petits animaux empaillés.

Il était donc dans un laboratoire de taxidermiste.

Tout à coup, un léger bruit attira son attention, et il vit un magnifique pigeon aux ailes mordorées picorer tristement les dalles nues. L'oiseau portait à l'une de ses pattes une fine bague d'aluminium, comme en ont les pigeons voyageurs.

Immédiatement, une idée germa dans le cerveau du détective.

N'était-ce pas un messenger que le ciel lui envoyait ? Certes... mais comment l'utiliser ?

En vain, il martyrisait ses esprits qui semblaient lui refuser tout secours.

Puis, un autre bruit se produisit : des voix s'élevaient dans la rue, et ces voix parlaient en français.

— Viens prendre un verre chez Calixte Durieux, disait l'une d'elles, c'est à un pas !

Harry Dickson aurait pu jubiler ! Il savait où il était enfermé.

C'était dans une rue assez louche de Soho, où Calixte Durieux tenait un établissement mal famé que fréquentaient en général des Français émigrés qui avaient mis la mer entre eux et la justice de leur pays.

D'un geste désespéré, il amena sa main droite vers sa poitrine : les chaînes avaient quelque jeu ! Ses doigts effleurèrent son stylo, s'en emparèrent.

Oh, veine... avec le porte-plume réservoir surgit un billet de tramway, glissé par mégarde dans la pochette de son veston.

Il fallait écrire maintenant ! Mais les quelques mots qu'il traça lui coûtèrent de la peine ! À la fin néanmoins, ils étaient couchés sur le minuscule papier : *Soho. Près du bar Calixte Durieux. Cave. Taxidermiste. Avertissez Scotland Yard. Récompense. Harry Dickson.*

— Et d'un, murmura le détective en prenant une longue minute de repos.

» Petit ! Petit ! appela-t-il.

Ces mots, il ne put les émettre qu'au prix des plus atroces souffrances, car la poire d'angoisse faisait bien son office.

Le pigeon s'immobilisa mais n'approcha pas ; Dickson sentit ses forces défaillir.

— Petit ! râla-t-il, la bouche tordue.

Bonheur ! La brave petite bête sembla comprendre l'appel désespéré du captif ; à pas menus, elle s'approcha, hésita et enfin, fut à portée de sa main.

Il caressa avec douceur la petite tête emplumée et l'oiseau s'enhardit.

Docilement, il laissa glisser la missive dans l'anneau d'aluminium, puis sembla attendre un autre geste de son nouvel ami.

Oui, il fallait ouvrir la route au messenger !

Harry Dickson promena des regards anxieux autour de lui.

Le carreau de ciment sur lequel il gisait était fendu en plusieurs endroits ; nerveusement, il glissa ses doigts libres dans une des fentes : la pierre bougea.

Le détective redoubla d'efforts : ses doigts saignèrent, mais un gros morceau de ciment fut dans sa main.

D'un nouvel effort qui lui coûta des larmes de souffrance, il put se tourner de côté, puis, de ses dernières forces, il lança la pierre contre la vitre du soupirail.

Le carreau, atteint en plein milieu, vola complètement en éclats.

Le pigeon, effarouché par le bruit de verre cassé, voletait peureusement autour de la pièce.

Mais ce vacarme n'allait-il pas attirer les maîtres du lieu ?

Le cœur du détective battait la chamade... En effet, là-haut, un bruit de pas venait de s'élever. Des dalles sonnaient sous le coup sec d'une canne ou d'une béquille ; puis les marches d'un vétuste escalier gémirent et les pas s'arrêtèrent devant la porte.

« Perdu ! », se dit sombrement Harry Dickson.

Les bruits des pas semblaient inspirer autant d'effroi à la bête qu'à l'homme. Le pigeon sauta sur la table. Ses plumes frémissaient au souffle d'air venant de la vitre brisée.

Une clef grinça dans la serrure.

Et soudain, l'oiseau se décida : comme un trait, il passa à travers l'ouverture béante. Harry Dickson entendit un coup d'aile s'évanouir dans l'air, lorsque la porte s'ouvrit.

Un homme chétif, qui s'aidait pour marcher d'une noueuse canne de néflier, entra, ferma soigneusement le battant derrière lui, glissa les verrous.

Il fit mine de ne pas voir le prisonnier, mais eut immédiatement les regards attirés vers le carreau cassé.

— Sales bêtes de gamins ! gronda-t-il d'une voix furieuse, que j'en tienne jamais un dans cette cave et je l'empaile comme un écureuil, sur une jolie branche, avec une noisette entre ses pattes !

Alors seulement, il considéra Dickson.

— Ah, vous, vous êtes tranquille au moins, dit-il. Attendez que j'aie posé mes volets et je m'occuperai de vous !

En gémissant et en se plaignant de rhumatismes, il hissa deux volets de bois peint devant le soupirail. La pièce devint obscure. L'homme alluma une forte lampe électrique dont la lumière crue tombait en plein sur la table.

— J'aime voir quand je travaille, expliqua-t-il.

Il se laissa choir sur un tabouret et se mit à examiner le détective d'un air critique.

— Il va me demander beaucoup d'ouvrage, ce sujet, dit-il à haute voix, mais en se parlant à lui-même. Les récipients de mes bains seront un peu justes, pour la mesure. Mais nous ferons les sections qu'il faudra, et ensuite nous recoudrons cela comme un complet. Eh, eh, comme un complet de belle coupe.

» Oui, monsieur, gloussa-t-il en s'adressant cette fois à Dickson.

» On m'a commandé de vous apprêter. Ne vous affolez pas, je n'ai pas reçu ordre de vous faire souffrir. D'ailleurs, la souffrance inflige de vilains gestes à mes sujets et je suis avant tout un artiste.

» Ensuite, vous ferez un voyage dans un pays où l'on est passé maître depuis des milliers d'années dans le travail du genre. Aux Indes ? me demanderiez-vous, si vous aviez l'usage de la parole. Je n'ai reçu aucune instruction pour vous le cacher. Il est vrai que l'Égypte s'y connaissait mieux. La vieille Egypte et non celle d'aujourd'hui.

Il se tut afin d'étaler un fouillis d'instruments de chirurgie sur la table. Puis il considéra de nouveau sa future victime.

— J'aime travailler sur des créatures vivantes, continua-t-il, même si elles sont endormies.

» Rien n'est plus curieux que de voir palpiter les entrailles et surtout le cœur. Il fait boum ! boum ! comme une cloche fêlée. Sans compter qu'il est beaucoup plus agréable de fouiller dans un corps chaud que dans un paquet de viscères glacés par la mort. Et n'oubliez pas l'attitude ! Mes sujets gardent l'expression absolue de la vie. Vous voyez que vous ne perdrez pas tout.

» Après tout, monsieur, que vous resterait-il de vie sur cette misérable terre ?

« Supposons que vous atteigniez le bel âge, comme on dit, et qu'il vous reste encore un demi-siècle à voir le soleil et la lune. Mais que seriez-vous alors ? Un petit homme ratatiné, gâteux et cacochyme. Pfuut ! Grâce au professeur Chuckle, vous resterez pendant des siècles tel que vous êtes maintenant : un bel homme, grand et fort, pétillant d'un semblant de vie robuste. Je suis convaincu que si vos chaînes n'étaient pas si solides, vous me baiseriez les mains par pure gratitude.

Il regarda autour de lui et poussa un grognement de colère.

— Mon beau pigeon que j'avais capturé ce matin a dû s'évader par cette méchante fenêtre cassée. Ah ! ces maudits garnements, ils ne respectent pas la science, pas même celle du professeur Chuckle.

Chuckle ! Le nom n'était pas inconnu au détective. C'était celui d'un professeur d'anatomie révoqué depuis de nombreuses années, pour complicité de vol de cadavres et de profanation de tombes.

Depuis, le bonhomme avait disparu et, à vrai dire, on ne s'était pas soucié de cette éclipse, car sa science était discutable et son renom déplorable.

Mais maintenant, Dickson se rendait compte que l'homme était fou – fou à lier, un fou dangereusement criminel.

Le dément semblait se disposer à passer à l'action. Il se leva, sa taille se redressa. D'un pas qui n'hésitait plus, sans sa béquille, il s'approcha du captif.

Dickson put mieux voir son visage. Celui-ci avait à peine une

apparence humaine : les joues étaient flétries et ridées comme une pomme d'hiver ; une hideuse teinte bilieuse le teignait presque en vert. Les yeux clignotaient, jaunes aussi, derrière de gros verres convexes, et achevaient de lui donner une repoussante expression simiesque.

Debout devant le détective, il s'attardait dans une longue et vaine contemplation, murmurant des mots sans suite.

Harry Dickson calculait : plus d'une heure, presque deux, devaient s'être écoulées depuis la fuite du pigeon voyageur, car le taxidermiste avait entrecoupé ses abominables confidences de longs et cruels silences qui auraient fait défaillir des nerfs moins solides que ceux du détective.

Soudain, d'un mouvement rapide, il défit la chaîne qui ceinturait sa victime.

Harry Dickson sentit des bras puissants se glisser sous son corps, le soulever avec une aisance qu'on n'aurait pas attendue d'un maigre escogriffe comme Chuckle, et le porter jusqu'à la table où il l'étendit soigneusement.

— À l'ouvrage ! dit-il. J'ai grande envie, pour une fois, de faire exception à ma méthode habituelle. Il se pourrait bien que le client vous préférât, monsieur, avec une tête grimaçante. Cela ferait plus d'effet !

» Quant à crier, vous ne le pourriez pas, même si je vous écorchais vivant. Que pensez-vous de cette poire d'angoisse ? J'en suis l'inventeur et, entre nous, je n'en suis pas peu fier !

Ses mains tâtèrent les chaînes.

— Bon acier, marmotta-t-il.

Harry Dickson sentit les longs doigts froids du monstre, près de sa dextre.

Et cette dextre, il la reconnut : exactement celle qui était sortie d'entre les volumes de la bibliothèque d'Hodenham, au moment de sa capture.

Mais la main droite du détective avait aussi de l'agilité ; elle agrippa violemment l'un des doigts tentaculaires et le tordit avec rage. L'os se cassa avec un bruit de branchette morte et Chuckle poussa un hurlement de douleur.

— Bête ! Sale, ignoble bête ! Ma main... oh, ma main !

Avec un rauquement sauvage, il s'empara d'un large couteau de boucherie et le leva au-dessus de la gorge de Dickson.

— Non, non, ce serait trop doux, après ce qu'il vient de me faire !

Les lunettes glissèrent quelque peu sur le nez crochu de l'homme et le détective découvrit son regard.

Oh... celui-là aussi, il se souvenait de l'avoir vu quelque part :

mais où ?

— Je te découperai vivant, canaille !

— Non ! tonna une voix et, en même temps, les volets furent renversés et deux coups de feu éclatèrent contre le soupirail.

Chuckle eut un nouvel ululement de douleur et se rua vers la porte.

Une troisième balle lui fut décochée du dehors. Par malheur, elle le manqua, frappa un des verrous de fer, ricocha et alla briser la lampe.

De véritables coups de bélier furent alors donnés contre la fenêtre de la cave, et Harry Dickson entendit les voix furieuses de Tom Wills et de Goodfield, mais il entendit également les verrous glisser et la clef tourner dans la serrure : le monstre s'échappait !

La délivrance était proche pourtant. Tom Wills sautait dans la cave et, à l'aide d'une forte pince, faisait sauter les chaînes qui retenaient son maître, et lui retirait l'odieux bâillon de la bouche.

— Vite ! cria le détective dès qu'il eut repris son souffle, essayez donc de l'attraper.

C'était bien plus vite dit que fait : la porte d'une cour intérieure était ouverte, et celle-ci donnait sur un dédale de venelles et de courettes de Soho.

Des renforts de police furent réquisitionnés sur l'heure ; une battue en règle eut lieu mais elle ne donna aucun résultat : le taxidermiste criminel était parvenu à glisser entre les doigts de ses poursuivants.

Harry Dickson était de retour à Baker Street et avait déjà allumé sa fidèle pipe en bois de bruyère, quand la mémoire lui revint. Il poussa un cri qui fit accourir Tom Wills.

— Je l'ai reconnu, Tom, à son regard. Par tous les saints, c'étaient les yeux de la dame Simpson !

6. L'ennemie hésite

Tom Wills, l'œil en feu, se tourna vers Goodfield et son maître. Il ne comprenait rien à l'hésitation de ce dernier.

— Eh bien, oui, *moi*, j'ose émettre une hypothèse qui doit serrer la vérité de bien près, s'écria-t-il. Je crois que désormais tout ceci est clair comme du cristal de roche.

— On vous écoute, Tom, répondit le maître d'une voix tranquille.

— Je prends la fin comme début, commença le jeune homme avec quelque orgueil. C'est-à-dire que je m'en prends au professeur Chuckle, l'affreux taxidermiste qui a failli avoir votre peau, monsieur Dickson, et qui l'aurait eue sans l'arrivée du pigeon qui était précisément un pensionnaire de l'office colombole de l'armée.

— C'est vrai, murmura Harry Dickson. Voilà un détail que je ne dois pas oublier, merci de me l'avoir remis en mémoire, Tom.

— Chuckle, continua Tom Wills, plus fier que jamais, est un raté. Après sa révocation, il part aux Colonies, aux Indes. Il y devient, je ne sais encore comment, le Roi de minuit. Je crois fort que son habileté de taxidermiste a dû être utile à cette montée en grade.

— Ingénieux, très ingénieux en effet, ce que vous dites là, approuva Harry Dickson avec un sourire de sphinx. Ce qui signifie que vous avez identifié le fameux Roi de minuit : ce serait, à votre avis, l'ancien professeur Chuckle ?

— Oui, c'est lui ! Et suivez-moi bien, maître, et vous aussi, monsieur Goodfield. Chuckle, de retour à Londres, se sent traqué par Hodenham. Il se rend à Wendley, pendant l'absence de ce dernier, s'introduit dans Elm Lodge, tue Mrs. Simpson. Rappelez-vous le travail scientifique qu'a constitué la dissection de son cadavre, et Chuckle s'y connaît en anatomie !

» Hodenham entre, Chuckle le supprime.

» Puis il prend la place de Mrs. Simpson, ce qui ne doit pas lui être difficile, puisque le hameau n'est guère habité que par quelques lamentables crétins, que cette gouvernante menait une vie retirée, et qu'il ne compte rester que quelques jours dans la maison de son crime.

» Pourquoi veut-il y rester ? Probablement pour la fouiller à son aise, car il estime que Hodenham doit cacher quelques secrets profitables pour un coquin comme lui. Chuckle est un tueur, nous en avons eu la preuve au *Maybug*, puis à Wendley, et il y a deux jours à

Soho, dans la cave infâme.

Tom se tut et promena autour de lui des regards triomphants.

Harry Dickson hocha doucement la tête.

— Ah, mon cher Tom, si j'avais un roman policier à écrire, je vous assure que je m'emparerais avec joie de cette hypothèse qui est tellement complaisante qu'elle mènerait, comme sur des roulettes, vers une belle et poignante fin. Malheureusement...

— Malheureusement ? répéta Tom Wills d'une voix pointue.

— Une minute de patience, Tom, notre ami Goodfield va vous montrer la belle collection de captures nocturnes opérées par notre police dans les quartiers louches de Londres.

Tous trois se trouvaient, en effet, dans une des salles d'attente de Scotland Yard. C'était une pièce nue et triste, meublée d'une table noire, de quelques chaises grossières et d'un grand poêle, bourré de coke, qui ronflait de toutes ses forces.

Une chaleur d'étuve régnait dans la salle, faisant monter une buée livide des vêtements mouillés des hommes. Un jour avare collait aux hautes fenêtres grillagées.

Dans le mur du fond, s'ouvrait un guichet carré nanti d'un grillage de fer bleu et pourvu d'un volet de bois.

Goodfield s'en approcha, fit glisser les volets, regarda attentivement dans la pièce d'à côté par la fissure, puis fit signe à ses amis de le rejoindre.

Par le tamis de fer, on pouvait contempler une longue pièce sale et nue, meublée de deux bancs bas, sur lesquels des hommes étaient assis dans diverses poses.

Un policeman à l'air morose se tenait près de la porte, surveillant d'un œil morne les tristes hôtes du lieu. C'étaient des créatures appartenant à la lie de la société. Des ivrognes, de minables tire-laine, des matelots en rupture d'engagement, des déserteurs.

Tous ces visages suaient le vice, sinon le crime.

— Nous ferons un tri là-dedans, dit Goodfield. Je suis certain qu'on y trouvera des sujets que Dartmoor ou Old Bailey réclament à cor et à cri.

Harry Dickson toucha son ami à l'épaule.

— C'est le dernier arrivé, n'est-ce pas ? Celui qui occupe le coin, qui dort comme une souche et qui pue l'alcool à dix pas.

— En effet, on l'a appréhendé ce matin dormant dans le ruisseau, en plein quartier chinois de Limehouse. Faut-il le faire venir ici, monsieur Dickson ?

— J'allais vous en prier, Good, répondit le détective.

Par le guichet, le superintendant lança un ordre, et le policeman secoua rudement le dormeur.

Quelques minutes plus tard, l'homme parut dans le bureau,

chancelant et hagard, toujours sous l'emprise de son ivresse nocturne.

— Quoi qu'on me veut ? demanda-t-il en hoquetant. J'ai rien fait de mal, je suis un gentleman. Je me plaindrai !

— Très bien, dit Goodfield, nous en reparlerons tout à l'heure. Je dois vous demander votre nom, c'est réglementaire.

— Eh bien ! je me nomme John Smith, fut la brève réponse.

— Comme les deux tiers des citoyens d'Angleterre, n'est-ce pas ? insista poliment Goodfield. N'auriez-vous pas un autre nom en réserve, sir ?

— Bon, si vous voulez, inscrivez le duc de Connaught, peu me chaut.

— Monsieur veut rire, répliqua Goodfield avec la même courtoisie.

— Aucun article de la loi ne pourrait m'en empêcher, dit à son tour l'ivrogne.

Il se tenait tantôt sur la jambe gauche, tantôt sur la droite, se dandinant à la façon d'un gros singe maladroit, riant niaisement. Pourtant, dans son regard, on pouvait lire des traces d'inquiétude.

Harry Dickson n'avait pas encore soufflé mot ; il considérait l'individu avec une attention passionnée. Soudain, un fin sourire éclaira sa face.

— Comment allez-vous, docteur Chuckle ? dit-il tout à coup.

Ce fut comme un coup de foudre : l'homme recula de trois pas, s'appuya contre le mur comme s'il allait défaillir, puis se laissa choir lourdement sur la chaise la plus proche.

— Quel déshonneur ! murmura-t-il en se couvrant le visage de ses mains.

— C'est vrai, dit Harry Dickson avec quelque sévérité dans la voix. Un homme de votre valeur, Chuckle, avait l'occasion, malgré tout, de refaire sa vie. Il est vrai qu'en dépit de votre terrible vice d'ivrognerie, vous n'êtes pas encore tombé dans le crime, et que vous êtes resté un honnête homme, nonobstant votre vilain passé.

— Comment ! Que dites-vous là, maître ? s'écria Tom Wills, éberlué.

— Rien que la vérité, mon petit, répondit doucement le maître.

Le vagabond jeta un regard apeuré autour de lui : les visages des trois policiers présents parurent lui inspirer confiance : les fumées de l'alcool se dissipaient.

— Pourquoi m'avez-vous arrêté et fait venir ici ? demanda-t-il sourdement. Il y a des milliers de sans-asile comme moi à Londres, et autrement intéressants à votre point de vue.

Il avait délaissé son parler traînard et crapuleux pour adopter le langage civilisé d'un homme du monde.

Harry Dickson approuva.

— Nous pensons que vous avez quelque chose à nous dire, monsieur Chuckle, dit-il en insistant sur le « monsieur ».

L'ancien professeur y parut sensible car un peu de rougeur lui vint au front.

— Peut-être bien, murmura-t-il, je vis dans une stupeur étonnée. Je me demande qui peut prendre intérêt à la disparition d'un pauvre diable déchu comme je le suis.

Le détective dressa l'oreille, mais il n'eut besoin de poser aucune question : Chuckle ne demandait pas mieux que de parler.

— Je vais vous faire un récit bien singulier, dit-il, mais auparavant, vous plairait-il de me donner un verre d'eau ?

Goodfield appela l'agent de service ; un bobby à la mine souffreteuse se présenta et le superintendant lui donna ordre d'apporter de l'eau fraîche.

Quelques minutes après, l'agent revint, posa un verre sur la table et s'apprêta à se retirer.

— Remplacez-vous Lammle ? lui demanda Goodfield. Je ne vous ai jamais vu ici.

L'homme salua respectueusement.

— J'appartiens à la brigade volante de Rotherhite, sir, et c'est en effet la première fois que l'on me détache à Scotland Yard. J'avais fait ma demande il y a un an déjà. Mon nom est Samuel Rodgers, et je suis recommandé par Sir Lewbridge.

— Oho ! s'écria Goodfield, voilà une bonne recommandation, mon garçon, et qui peut vous mener loin, si vous êtes intelligent et travailleur. Enfin, nous ferons plus ample connaissance tout à l'heure. Vous pouvez disposer.

Le policier se retira.

Chuckle tendit une main tremblante vers le verre ; un peu d'eau se renversa sur la table.

Au même instant, Harry Dickson lui arracha le verre des mains : une étrange odeur venait de monter de l'eau répandue – une fade et douceâtre senteur d'amandes amères.

— Par tous les saints ! s'exclama le détective après avoir flairé le verre et son contenu, mon pauvre Chuckle, vous avez failli ne jamais raconter votre histoire, car ce verre est bien la plus hideuse coupe de poison que je connaisse, puisqu'il contient, mélangée à l'eau, une honorable dose d'acide prussique.

— Encore ! gémit l'ex-professeur en devenant livide. Que me veut-on, à la fin ?

Goodfield bondit, comme mû par un ressort.

— Je ne connaissais pas cet agent ! s'écria-t-il, j'aurais pourtant dû me douter de quelque chose ; mais il parlait de Sir Lewbridge comme référence, et voyez-vous, Sir Lewbridge... ne recommande pas

les premiers venus.

Il adressa au détective un signe que celui-ci comprit aussitôt : Sir Lewbridge ne recommandait que les agents pouvant être de quelque utilité dans les affaires d'espionnage.

Les recherches que Goodfield entreprit sur-le-champ ne prirent pas beaucoup de temps. Personne ne connaissait Rodgers, et personne ne l'avait vu. Mais on trouva le pauvre Lammle, fort mal en point, la tête salement travaillée à la matraque, dans un petit réduit de la vieille lampisterie.

Harry Dickson ne s'en émut guère ; au contraire, une lueur de satisfaction brillait dans ses yeux.

— « On » aurait bien voulu empêcher Chuckle, ici présent, de tomber entre nos mains, et ensuite faire en sorte qu'il ne pût faire le récit promis.

» Allez chercher vous-même un verre d'eau, Goodfield, et Mr. Chuckle, qui nous accompagnera dans votre bureau, nous racontera ensuite son histoire.

L'ancien professeur but coup sur coup deux verres d'eau gazeuse ; ses esprits semblaient revenus. Il se cala avec une satisfaction visible dans un des fauteuils et accepta avec reconnaissance un énorme cigare de tabac blond.

— Je ne vais pas vous retracer mon passé, commença-t-il, car vous ne semblez pas l'ignorer, messieurs. Je suis un homme tombé bien bas, quoique je ne sois pas du tout un malfaiteur, comme tout à l'heure ce gentleman a bien voulu le déclarer. Comme il arrive trop souvent dans le malheur, je me suis mis à boire, et je n'ai pas tardé à tomber au bas de l'échelle sociale. J'oubliais que j'avais été quelqu'un ; je m'occupais de quelques vagues travaux qui me rapportaient de quoi ne pas mourir de faim et surtout de quoi boire.

» Cela a dû durer longtemps, je ne sais... car le temps s'est arrêté pour moi.

» Pourtant, un peu de chance a semblé vouloir me revenir, il y a quelques mois de cela.

» J'ai fait la connaissance, dans un cabaret de Soho, d'un gentleman âgé, qui prétendait avoir suivi en amateur un de mes cours. Il a paru fort attristé de ma déchéance et m'a offert de m'aider dans la mesure de ses moyens. Il se disait intéressé par un petit commerce de taxidermiste voisin qui avait périclité faute d'occupant.

» J'ai accepté avec enthousiasme, et quelques jours après, je m'installais dans une cave, avec un attirail complet d'empaillleur.

» Les premiers jours, mon bienfaiteur est venu souvent me rendre visite. Je n'avais pas grand-chose à faire. Il m'apportait de menus cadavres de bêtes que je devais empailler. Puis ses visites se sont espacées et je suis resté des semaines sans avoir une seule

besogne. Mais chaque samedi, ma paye me parvenait régulièrement par la poste, de la part d'un Mr. Cheyne de Battersea.

» L'inaction m'était fatale, et puis j'avais des rentrées régulières. Je n'ai plus quitté le cabaret.

» Un samedi, ma paye n'est pas arrivée. J'étais fort endetté chez Calixte Durieux, le cabaretier voisin de mon atelier, et j'ai décidé d'aller trouver Mr. Cheyne à son adresse à Battersea.

» L'adresse était fausse.

» Je revenais bien marri, et ne sachant trop que penser, quand, en entrant dans ma cave, j'ai brusquement été saisi par la nuque, frappé sur le crâne avec un objet lourd, puis fourré dans un sac.

» Je n'étais pas évanoui, et je sentais que quelqu'un de très robuste me transportait comme s'il n'avait qu'un léger colis sur les épaules.

» Au bout de quelque temps, j'ai entendu l'homme pousser un juron : « Damnés flics ! » Et puis, j'ai été jeté sur le sol et j'ai entendu mon ravisseur s'éloigner au pas de course.

» J'avais dans ma poche un de mes scalpels. D'un coup, j'ai fendu la toile du sac et j'ai recouvré ma liberté.

» J'ai cru vaguement reconnaître un quai de Wapping, mais n'ai eu guère le loisir de m'en rendre bien compte : des pas s'approchaient.

» Blotti derrière une rangée de futailles, j'ai aperçu une haute ombre. À un certain moment, elle était si près de moi que j'aurais pu la prendre par le pan de son manteau.

» Mais j'ai retenu mon souffle, serrant dans mon poing le bistouri, résolu à défendre ma misérable vie.

» L'homme passait et repassait autour de moi, en maugréant. À la fin, il a découvert le sac fendu et a poussé un véritable rugissement de fureur :

— Satané soûlard ! Il me le faut pourtant ! Même si je devais chercher nuit et jour, il faut que je l'envoie dans la Tamise !

» Malgré ces terribles résolutions, il ne m'a pas attrapé et j'ai réussi à fuir.

» J'ai erré alors par les bas quartiers de Londres, n'osant pas travailler, mendiant un peu de gin à des matelots de rencontre, mais fuyant toujours devant un ennemi imaginaire, jusqu'au moment où la police a mis la main sur moi.

Chuckle reprit haleine et murmura :

— Et maintenant, on veut m'empoisonner, à Scotland Yard même ! Serai-je devenu un être si encombrant pour quelqu'un que je ne connais pas ?

Harry Dickson sourit et secoua la tête.

— Tranquillisez-vous, docteur, j'ose prétendre que vous n'êtes

plus en danger.

— Et pourquoi ? demanda Goodfield.

— C'est fort simple ; l'homme qui en voulait à votre vie voulait vous empêcher de raconter votre histoire à Scotland Yard. Vous l'avez fait quand même. Dès ce moment, vous ne l'intéressez plus.

— Mais par vengeance, peut-être ? demanda peureusement Chuckle.

Le détective haussa les épaules.

— Il a bien d'autres chats à fouetter que de se venger de vous, docteur. Allez en paix. Je vous prie de bien vouloir accepter ce petit secours.

L'ex-professeur regarda avec étonnement les bank-notes que lui tendait Harry Dickson et n'osa les accepter.

— C'est beaucoup, murmura-t-il.

— Dieu fasse que ce soit suffisant pour vous remettre sur une voie meilleure, docteur ! dit gravement le détective. Adieu !

Quand il fut parti, Goodfield et Tom Wills assaillirent littéralement le maître de questions. Harry Dickson fit un geste de la main.

— Tout cela va bientôt se tasser, mes amis. L'ennemi hésite, échafaude des plans hâtifs. Il va passer bientôt à la défensive, et nous aurons, pour nous, la chance irremplaçable de l'offensive.

Il se tourna vers Tom.

— Pourtant, votre hypothèse de tout à l'heure flirte fort avec la vérité, mon garçon, et je ne puis vous refuser quelques compliments.

— Ne faudrait-il pas établir une souricière près de la cave du taxidermiste ? demanda Goodfield.

Harry Dickson partit d'un grand éclat de rire.

— Pourquoi pas sur une scène de Drury Lane ? demanda-t-il.

— Comment ! s'indigna Tom Wills, il me semble que ce hideux repaire n'était pas un théâtre de marionnettes !

— Tout comme, mon garçon... mais nous parlerons de cela plus tard. Cela n'ôte rien au mérite que vous avez eu en me tirant de là. Mais je n'ai pas été une minute en danger de mort là-bas !

— Oh ! s'exclamèrent à la fois Goodfield et Tom Wills, est-ce possible ?

— Le danger pesait plutôt sur la pseudo-dame Simpson qui ne s'attendait pas à une si vive fusillade de votre part.

Harry Dickson devint plus grave.

— Mais c'est à présent qu'il s'agit d'être sur mes gardes. Le Roi de minuit, comme vous voulez bien le nommer, n'a jamais pensé me tuer dans la cave de Soho... toutefois, à partir de maintenant, il donnerait beaucoup pour avoir ma peau !

— Les énigmes ! Toujours les énigmes ! s'écria Tom Wills.

— Pas pour longtemps, Tom, répondit Harry Dickson en riant. Ce souverain des heures tardives est un être rudement habile, mais j'ai bon espoir de pouvoir l'être bientôt beaucoup plus que lui ! Dans cette histoire qui est moins embrouillée qu'elle n'en a l'air, il manque encore quelque chose.

— Quoi donc, maître ? demanda Tom.

— Encore un cadavre, Tom, répondit pensivement le détective.

7. Le cadavre qui manquait

— N'y a-t-il pas d'autre chemin pour arriver à Elm Lodge ?

Harry Dickson posait la question à mi-voix à son élève Tom Wills, en descendant, non à la halte de Wendley, mais à celle de Bushead Junction.

Il faisait presque nuit noire, et le mauvais temps des premiers jours avait reparu et s'était même accentué.

— Par un grand crochet, nous atteindrons Wendley village, et par là il est possible d'y arriver en choisissant une sorte de piste à travers champs, continua le détective en se courbant contre le vent debout. Cela ne fait pas mon affaire.

Il regarda autour de lui et vit luire dans le noir les hautes fenêtres du poste d'aiguillage.

— Voici un véritable phare, dit-il. Il donne sur toute la campagne alentour. Peut-être que l'aiguilleur sera homme de bonne compagnie.

Ils marchèrent vers l'édicule et hélèrent l'homme qui les regardait s'approcher.

— Hello, l'ami, peut-on vous dire un mot ?

Une voix méfiante répondit des hauteurs :

— Vous savez bien que l'accès des cabines d'aiguillage est interdit aux étrangers. Passez au large, sinon vous pourriez être mis à l'amende.

— C'est juste, repartit le détective, mais rien ne vous empêche de venir jusqu'à moi et de prendre note de mon identité. Affaires administratives.

Le mot porta, car l'employé descendit la roide échelle en agitant une lampe-tempête qu'il brandit au-dessus de la tête des détectives.

L'examen de leur visage dut le satisfaire, puisque, d'un ton plus amène, il demanda ce qu'on voulait de lui.

Le nom de Harry Dickson fit des merveilles : la consigne fut aussitôt levée, et l'employé les invita à venir s'installer dans la haute cabine.

— Il n'y a plus que deux convois de marchandises qui vont passer, dit-il, et une locomotive de manœuvre qui s'amusera à tourner quelque temps autour de la jonction avant de repartir pour Londres. Que de temps et de charbon perdus et quelle pagaille dans

l'administration, n'est-ce pas ?

Le détective n'était pas venu pour entendre un employé de la ligne du Surrey se plaindre de la mauvaise gestion des affaires publiques.

Il posa sa question sans détours.

— Elm Lodge, répondit l'aiguilleur en hochant la tête. Une sale histoire, hein ? Cela ne m'étonne point qu'on vous ait chargé de la débrouiller, monsieur Dickson, la pagaille doit déjà être aussi grande au Yard que dans le rail.

» Enfin, cela durera un temps... On a toujours cherché autour de la halte de Wendley, sans penser un instant qu'on aurait pu leur raconter à Bushead Junction quelque chose de profitable.

Harry Dickson n'ignorait pas la jalousie qui régnait entre le personnel des différentes gares – sentiment assez puissant même pour refuser aide à la justice, et dicté uniquement par un dépit mesquin.

— Votre remarque est juste, dit-il. Aussi me suis-je dit que l'on a eu tort d'ignorer Bushead Junction et ce que l'on pouvait y apprendre.

L'homme émit un grognement de plaisir et s'en fut prendre place devant le tableau électrique d'aiguillage. Des petits lampes rouges et vertes clignotèrent, des clapets s'abattirent avec un bruit sec. Le dernier convoi était signalé.

— Eh bien, dit l'employé en revenant vers ses visiteurs, le dernier soir, celui de la disparition de Hodenham, mon collègue Thursby a montré qu'il était un damné menteur. Mais paix à ses cendres, et ce n'est pas moi qui médierai d'un mort. Il se fait que ces messieurs de la police ne se sont pas même donné la peine de venir jusqu'à Bushead Junction. Ce patelin devait leur sembler de bien minime importance. Fort bien, me suis-je dit, un mépris pour l'autre, et je ne me suis pas dérangé pour aller leur faire mes confidences.

— Je suppose que vous voudrez bien agir autrement avec moi ? demanda Dickson d'un air aimable. Je suis prêt à reconnaître vos services.

L'homme eut un geste poli de refus.

— Ce que j'ai à vous dire, monsieur Dickson, tient en quelques mots, mais ils sont d'importance. Qui donc, pensez-vous, est descendu ce soir-là, à Bushead Junction et non à Wendley ?

Harry Dickson sursauta ; il sentit venir la révélation.

— Monsieur Hodenham ! continua l'employé d'une voix triomphale, et il portait des bottes en caoutchouc, ce qui lui permettait de passer par le chemin noyé et d'arriver par un raccourci à Elm Lodge !

Le détective s'était levé. Il était pâle. Il venait d'entrevoir toute la vérité.

D'une chaude poignée de main, il remercia le brave aiguilleur, qui ne voulut accepter le généreux pourboire de Dickson qu'après bien des insistances.

— Si vous allez par là, monsieur Dickson, et si vous voulez prendre le chemin noyé, rien n'est plus facile. C'est une route dure, bien qu'elle soit couverte de quelques pouces d'eau. Des piquets la délimitent. Quant aux bottes, ne vous en faites pas. Je chasse quelquefois dans le marais et j'en possède deux paires : une pour vous, une pour votre compagnon. Venez, le dernier convoi vient de passer et ma maison n'est qu'à deux pas.

Le détective accepta d'enthousiasme et, après une bonne lampée de rhum prise en coup d'étrier avec le brave aiguilleur, il partit avec Tom Wills sur la route murmurante comme un ruisseau, dans la faible clarté d'un quartier de lune passant de temps à autre entre deux nuées lourdes de pluie.

Ils marchèrent en file indienne sans échanger un mot. À deux reprises, Tom Wills entendit son maître murmurer :

— Ainsi, voici *sa* route. À Wendley, il aurait été vu, immanquablement. Mais il *lui* suffisait de prendre place sur un convoi de marchandises venant de Londres, de le quitter à Bushead Junction, ce qu'il a pu réaliser aisément sans être vu, et de gagner Elm Lodge.

Tom s'enhardit à rompre ce soliloque.

— Votre *il* peut-il avoir encore affaire à Elm Lodge ?

— Certainement ! répondit avec netteté le détective.

— Et quoi donc, je me le demande ?

— Un voyage d'études, ricana Harry Dickson.

Le reste du chemin fut parcouru en silence, car un vent violent s'était levé, et les deux détectives avaient fort à faire pour ne pas s'égarer hors de la ligne des piquets jalonnant les eaux clapotantes.

Au loin, une toiture basse apparut enfin. C'était Elm Lodge.

Ils s'en approchèrent en contournant la sinistre mare d'où ils avaient retiré le cadavre de femme, puis escaladèrent le mur de pierres sèches et avancèrent vers la porte de l'office.

La maison était silencieuse, sans aucune apparence de vie. Un peu au-delà, le hameau s'étendait tout aussi désert, car depuis le drame, ses habitants l'avaient abandonné pour se réfugier au village de Wendley.

Avant d'ouvrir la porte, le détective resta longtemps à épier les alentours et à écouter, l'oreille contre la porte.

Enfin, il fit signe à son élève.

— Je crois que la place est vide, dit-il en glissant un passe-partout dans la serrure.

La porte s'ouvrit aisément.

L'odeur de l'abandon stagnait déjà dans la demeure désertée.

Des limaces avaient tracé de larges caractères d'argent sur les murs et une patine moite de moisissures vieillissait déjà les meubles.

Harry Dickson, lampe électrique au poing, se dirigea immédiatement vers la bibliothèque. Une large tache brune sur le plancher indiquait encore la place où l'infortuné docteur Barley était mort sur l'obscur champ d'honneur du devoir.

Le détective déplaça les mêmes livres qu'il avait enlevés au moment où la main avait surgi devant lui, armée de son revolver meurtrier.

Un froid subit le pinça au cœur, comme s'il s'attendait à la voir réapparaître, mais, en lieu et place, il ne découvrit que la muraille nue.

— Il y a une chambre secrète là derrière, dit-il. Avec Hodenham, cela est compréhensible. Je ne puis malheureusement perdre ma nuit à sonder cette muraille qui me semble assez massive. Cherchons le mécanisme, car il doit y en avoir un.

Une petite ombre courut soudain sur le mur et disparut.

Le détective reconnut une scolopendre.

« Tiens ! où ce vilain insecte a-t-il pu se défiler de la sorte », se demanda-t-il.

Il lui fallut quelques minutes pour repérer une fente de bien innocente apparence entre deux briques.

— Votre couteau, Tom ! ordonna-t-il.

La lame suivit le chemin de la scolopendre, dans la fente. Elle s'enfonça de quelques centimètres, toucha un obstacle et subitement, le déclic se produisit.

Une partie de la bibliothèque tourna sur des gonds invisibles et une ouverture suffisante pour livrer passage à un homme se détacha dans le mur.

La lumière de la lampe de Tom Wills y pénétra devant eux et découvrit un petit réduit obscur, vide...

Non ! Pas vide, puisque le jeune homme tira son maître en arrière :

— Il y a un homme, maître... là, dans un coin, assis sur une chaise.

— Je le sais bien, répondit froidement le détective, c'est lui que je suis venu chercher ici.

Il s'avança au milieu de la pièce secrète et la clarté de sa lanterne tomba sur un visage aux traits assez réguliers encadrés d'une belle barbe noire.

L'homme, habillé d'un complet de bonne coupe, était assis les bras croisés. Il fixait résolument le détective qui s'approchait de lui.

Tom Wills leva son revolver, mais Harry Dickson se mit à rire doucement.

— C'est inutile, mon garçon, il ne peut nous faire de mal tel qu'il est.

» C'est, en effet, la créature qu'il me fallait encore pour forger la grande chaîne : c'est le cadavre qui manquait ! ! !

8. Le roi de minuit

La pièce secrète d'Elm Lodge leur révéla encore d'autres choses. Notamment un petit coffre-fort, caché de la plus habile façon, et que le détective parvint à ouvrir après de longs tâtonnements.

Il contenait une magnifique collection de pierres précieuses, des émeraudes, quelques diamants bruts et surtout des rubis.

— La chaîne se ferme complètement, Tom, dit Harry Dickson avec un sourire satisfait. Maintenant, nous avons une heure devant nous pour faire disparaître toutes nos traces. *Toutes*, entendez-vous !

— Et les pierres ?

— Gardez-vous bien d'y toucher !

Il faisait encore nuit noire quand ils furent de retour à Bushead Junction.

Déjà leur ami l'aiguilleur avait repris son service matinal, car les fenêtres de sa cabine rougeoyaient.

— J'aimerais aller à Londres sans être vu de quiconque, lui dit Dickson, et je vous prie instamment de ne dire à personne, mais à personne, que je suis venu ici.

L'employé leur promit solennellement la discrétion la plus absolue, et leur conseilla de prendre place dans un wagon vide du premier convoi de marchandises qui arriverait.

Londres fut ainsi atteint, et après avoir pris un bon bain, puis un plantureux déjeuner, Harry Dickson annonça qu'il ne fallait plus perdre un instant.

Ils s'en allèrent droit dans la City chez un joaillier réputé, qui les reçut et resta longuement en conférence avec eux.

À la suite de cette entrevue, Tom Wills se rendit aux bureaux de la rédaction des plus grands journaux de Fleet Street, pour y faire insérer l'annonce suivante :

Les joailliers Perkins & Maddison, dans le Strand, désirent entrer en relations avec personnes désirant vendre pierreries de grand prix. Discrétion garantie. Un employé de confiance se rendra personnellement à domicile avec pouvoir de traiter.

Trois jours s'écoulèrent sans offre bien sérieuse pour Perkins & Maddison, mais le quatrième jour, on appela Harry Dickson au téléphone.

— Un Hollandais du nom de Van Dyvelt, descendu au *Claridge*, désire recevoir la visite de notre employé, lui dit-on.

Scotland Yard fut alerté une minute plus tard.

— Depuis combien de jours le nommé Van Dyvelt est-il descendu au *Claridge* ? demanda le détective.

La réponse ne se fit guère attendre.

— Depuis deux jours, monsieur Dickson.

« Le lendemain de la parution de l'annonce donc, se dit le détective, cela va bien. »

Puis il sonna le *Claridge* et demanda à parler à Mijnheer Van Dyvelt.

Une voix lui répondit en mauvais anglais que Mr. Van Dyvelt attendait au téléphone.

— Je suis Mr. Cartwright, de la firme Perkins & Maddison, expliqua Harry Dickson en changeant le timbre de sa voix. Je vous prie de m'excuser si je ne viens pas aujourd'hui. N'oubliez pas que nous avons déjà des offres très sérieuses et que vous êtes le sixième. Pourriez-vous attendre huit jours ?

— Jamais de la vie, répondit la voix mécontente du Hollandais, je dois repartir d'ici deux jours, trois au plus.

— Mon Dieu, comme je le regrette, monsieur Van Dyvelt ! Mais attendez, peut-être que vous pourrez nous être très utile tout de même. Depuis trois jours, nos offres ont subi une certaine modification, car de nombreux rubis nous ont été présentés. Il se fait pourtant que nous serions acheteurs à très haut prix de saphirs très purs. Ne pourriez-vous nous aider ? Nous serions très heureux de pouvoir nous entendre avec vous.

Un nouveau grognement de mécontentement se fit entendre, puis Mr. Van Dyvelt répondit de mauvaise grâce que cela était peut-être possible et que, s'il le fallait, il prolongerait son séjour.

— Très bien, dit Harry Dickson quand il eut raccroché le téléphone, voilà ce qu'il nous fallait pour le moment.

Tom reçut l'ordre de surveiller aussi étroitement que possible ledit Van Dyvelt. Le premier jour cependant, il revint désenchanté.

Le Hollandais ne quittait pas sa chambre, et il n'avait pu l'entrevoir. Il savait seulement qu'il s'était fait monter du porto à plusieurs reprises.

Le second jour passa comme le premier, mais le troisième fut autrement fertile en événements.

Comme le jeune homme flânait dans le hall de l'hôtel, il distingua un homme au teint basané, facile à reconnaître pour un enfant de l'Inde malgré ses habits à l'européenne, se diriger vers le bureau de réception.

Un domestique le suivait, homme de couleur lui aussi.

Le secrétaire de l'hôtel leva la main, puis se la passa dans les cheveux.

C'était un signal que Tom reconnut, car il était de connivence avec l'employé.

Les deux Hindous prirent place dans l'ascenseur ; le domestique, lui, portait une énorme malle-valise.

Une heure s'écoula, puis l'homme revint seul, sans valet, mais portant lui-même la valise. Il refusa du geste les offres de service du groom, marcha vers le perron et y fit avancer un taxi.

Tom le vit partir et soudain, son regard fut attiré par une tache sur le marbre blanc des dalles du perron. C'était du sang frais et il se trouvait à l'endroit où la valise avait été déposée pendant les quelques instants qu'il avait fallu à l'étranger pour héler une voiture.

La résolution du jeune homme fut vite prise ; il appela le secrétaire de l'hôtel :

— Mr. Plummer, téléphonez à Scotland Yard, dites-leur qu'ils arrivent avec un car de police et qu'ils tâchent de suivre ma piste. Je prends place dans un taxi aux trousses de celui de l'Hindou. Je crois qu'il se dirige vers les India-Docks.

— *All right*, Mr. Wills !

Tom monta dans un taxi au moment où le premier tournait déjà le coin de l'avenue, se dirigeant vers l'Embankment.

Un embouteillage lui permit de ne plus le perdre de vue.

Comme il l'avait pensé, la première voiture filait vers les bas-quartiers maritimes. Ah ! si l'auto de police pouvait l'atteindre avant que les Docks ne fussent en vue ! Une fois au but, l'Hindou aurait beau jeu...

Tom Wills s'énervait, car le décor se faisait de plus en plus louche et peu propice à une action de police qui devrait passer inaperçue.

Tout à coup, un mugissement de sirène retentit derrière lui : l'auto du Yard arrivait. Tom lui fit signe. Sans même arrêter sa voiture, un officier de police bondit sur le marchepied du taxi de Tom Wills et s'assit à ses côtés.

— Mettez-vous en travers de la voiture que je poursuis, dit Tom, empoignez le passager sans mot dire, et fourrez-le dans la vôtre. Surtout, n'oubliez pas sa valise. Faites comprendre au chauffeur du taxi que s'il bavarde, cela lui coûtera cher !

— Bravo, mon cher Wills, voilà de l'action ou je ne m'y connais pas, dit l'officier de police en serrant la main au jeune homme. Assisterez-vous à la capture, au moins ?

— Non, amenez le bonhomme et sa valise au Yard, je vous y rejoindrai avec mon maître, monsieur Dickson.

Tom Wills n'assista donc pas à l'abordage du taxi par l'auto de la police. Mais, une demi-heure plus tard, il arrivait au bureau de Goodfield, accompagné de Harry Dickson.

— Quelle histoire ! cria Goodfield dès qu'il les aperçut.

Les détectives virent un homme affalé sur une chaise, immobile : l'Hindou que Tom avait fait capturer.

— Il s'est empoisonné, déclara Goodfield, au moment où il prenait place sur cette chaise ; il n'a pas dit un mot.

— Je voudrais savoir ce qu'il y a dans sa valise, dit Tom.

Goodfield se pencha sur la malle plate et l'ouvrit... Il se jeta en arrière avec un cri d'horreur.

Le cadavre du domestique hindou, affreusement tordu, réduit au plus strict volume (ce qui était aisé avec ce long corps décharné), avait été introduit de force dans la sinistre valise.

Harry Dickson examina rapidement le corps meurtri.

— Tous les os sont brisés, dit-il, c'est le digne pendant des morts du *Maybug*. Allons ! nous devons en finir. Il ne faut plus qu'un homme succombe par la faute de ce monstre.

» Six agents, Good, et des plus solides. Auparavant, je téléphone.

Harry Dickson demanda le *Claridge* et puis Mr. Van Dyvelt.

— Ah ! c'est vous, Cartwright, répondit le Hollandais, vous tombez bien. Je vous attends, car je viens de recevoir les saphirs demandés.

— Et dire qu'il ne ment pas cette fois-ci ! ricana Dickson en fermant l'appareil.

La voiture de Dickson, suivie par celle de la police, s'engagea dans la cour d'honneur de l'hôtel.

Tom, qui regardait à la portière, se laissa tout à coup tomber sur la banquette avec un frisson de terreur.

— Maître ! Savez-vous qui je viens de voir ? Regardez à la fenêtre des appartements de Van Dyvelt !

— Oui ! répondit Harry Dickson.

— Comment ?... Mais... c'est le cinquième cadavre !

— Certainement, répondit froidement Harry Dickson, je le sais bien, et dans quelques minutes, je vous donnerai toutes les explications désirables sur ce mystère. Voici les ordres maintenant.

» Prenez position dans la cour. Si le cinquième cadavre, comme vous le dites si bien, essaye de faire le vivant en s'échappant par la fenêtre, tirez-lui dessus et ne le ratez pas. Quant aux agents, je leur demande de se ruer dans la chambre dès qu'ils entendront du remue-ménage, car il y en aura.

Harry Dickson s'introduisit dans le lift, puis alla frapper à la porte de l'appartement portant le numéro 35.

— Entrez ! dit la voix du Hollandais.

Il fallut à Dickson surmonter une certaine répulsion quand il découvrit devant lui, en pleine vie, l'étrange cadavre d'Elm Lodge, le

cadavre qui manquait !

Le Hollandais était grand, maigre, se tenait un peu voûté. Sa courte barbe noire lui donnait un air vaguement satanique.

— Cartwright ? demanda-t-il.

Harry Dickson s'inclina. Il vit sur la table des bouteilles de porto et un jeu de cartes étalées pour une réussite.

— Avez-vous les saphirs, sir ? demanda-t-il.

Il leva les yeux sur le Hollandais mais, aussitôt, s'aperçut que la comédie était percée à jour : l'autre le reconnaissait.

D'un bond, Van Dyvelt fut sur lui, le souleva comme une plume, le serra contre sa poitrine.

Harry Dickson sentit une douleur affreuse, comme si tout son corps était broyé dans cette étreinte fantastique. Il lança une ruade désespérée.

Une chaise et des bouteilles se renversèrent.

Et, comme un ouragan, les agents de Scotland Yard firent irruption et se jetèrent sur le malfaiteur.

Quelle force surhumaine ! Harry Dickson roula sur le plancher, les agents furent secoués comme des mouches, tandis que, dans un élan de folie, l'énergumène bondissait à travers la haute vitre d'une des fenêtres.

Un coup de feu retentit dans la cour.

Tom Wills n'avait pas manqué son tir : l'homme roula sur les dalles de la cour d'honneur, la tête traversée d'une balle, et, chose étrange, son cadavre rendit un bizarre son métallique.

*

L'ordre avait été formel : l'inconnu, mort ou vivant, devait être transporté immédiatement à Scotland Yard où Sir Adam attendait déjà.

Le haut fonctionnaire regarda fixement le corps mutilé.

— Voilà donc le Roi de minuit, dit-il.

— Non, répondit Harry Dickson.

— Que dites-vous, monsieur Dickson ?

Pour toute réponse, le détective arracha la barbe noire, la perruque, enleva un morceau de nez en cire. Des exclamations de stupeur retentirent.

C'était Mr. Hodenham.

9. Où Dickson s'explique

Harry Dickson s'installa devant le cadavre, comme s'il voulait le prendre à témoin de ce qui allait suivre, puis il parla d'une voix lente et égale, comme s'il se fût agi d'expliquer un théorème de géométrie.

— Suivez-moi bien : Hodenham, sur ordre de ses chefs, suit un certain révolutionnaire hindou, appelé le Roi de minuit, créature dont l'importance est pour le moins exagérée.

» Ce Roi de minuit, que je continue à désigner par ce nom car je ne lui en connais pas d'autre, et cela n'a vraiment aucune importance – a vent de cette poursuite. Comment, me demanderez-vous ?

» Eh bien, parce que Mr. Hodenham a fait en sorte qu'il le sache ! Du coup, Mr. Hodenham se laisse suivre par le Roi de minuit.

» Il sait que, ce soir-là, il le traquera jusqu'aux Ormes, mais qu'il descendra à Bushead Junction, parce qu'il porte des bottes en caoutchouc qui lui sont nécessaires pour traverser le chemin noyé, et qu'il s'est donné les allures de Mr. Hodenham lui-même.

» Dans l'après-midi de ce mémorable jour, Mr. Hodenham a établi une ligne clandestine de télégraphe et signale le passage d'un convoi nocturne à Wendley. Pourquoi ? *Parce qu'il ne veut pas être accompagné par Thursby pendant son retour au hameau !*

» Il détruit ensuite sa ligne d'une façon très grossière et laisse tomber une pierre aventurine dans la boue de la maison vide où il a opéré. En faisant cela, il signe son forfait d'une griffe hindoue – c'est du moins ce qu'il croit réaliser...

» Puis, Mr. Hodenham descend à Wendley et s'en retourne seul vers Elm Lodge. Vous pensez qu'il ne l'atteindra jamais ?

» Soyez tranquille ! Il y arrivera parfaitement ! Il y boira même sa bouteille de porto et y fera sa réussite quotidienne. C'est le Roi de minuit qui ne reviendra plus !

» Je vois bien Mr. Hodenham marcher sous la pluie, observant parfaitement le bout de la route où il sait que le Roi de minuit sera aux aguets.

» Celui-ci de chasseur est devenu gibier, mais il ne s'en doute guère.

» Il s'apprête à en finir avec Mr. Hodenham.

» N'empêche ! Mr. Hodenham voit très bien l'ombre

embusquée derrière un tronc de peuplier trop mince pour bien la cacher.

» Très simplement, il tue le Roi de minuit d'un coup de revolver.

» Tel est le premier acte du drame.

» Le second connaît à peine un entracte.

» Bien qu'on eût pris soin de me le cacher, j'ai su que Mrs. Simpson appartenait, elle aussi, à l'Intelligence Service, et cela dans le but... de surveiller Mr. Hodenham lui-même. Ah ! on se méfie dans le Service, et pour cause.

» Hodenham, qui est un bonhomme rudement habile et qui ne laisse rien au hasard, sait qu'il n'y a aucune complicité à attendre d'elle. Depuis longtemps déjà, il médite l'exécution de cette espionne domestique.

» Il est homme d'action. Il entre dans sa demeure et, quelques instants après, Mrs. Simpson n'est plus qu'un cadavre, elle aussi.

» Hodenham est bon chirurgien et, comme nous le verrons bientôt, excellent taxidermiste. La pauvre Mrs. Simpson est proprement découpée et confiée aux mares les plus profondes de l'endroit. Nous avons repêché une partie de sa triste dépouille.

» Hodenham a eu tout le loisir d'étudier sa gouvernante. Il ne lui est guère difficile de se mettre dans sa peau.

» Nous y avons tous été pris : sous les atours de Mrs. Simpson, Hodenham nous a tous grugés.

» Le porto et les cartes ont failli lui jouer un tour, mais j'ai pensé que la gouvernante avait pu hériter des penchants de son maître, et cela m'a détourné d'une très bonne piste, je l'avoue.

» Puis, Hodenham a embaumé très proprement le cadavre du Roi de minuit, l'a installé dans son cabinet secret, car il avait grand besoin de l'étudier. Oui, il désirait se mettre dans la peau du personnage et pour son seul profit !

» N'avait-il pas appris que des mandataires allaient venir des Indes apporter d'énormes subsides au roi des ténèbres ? Et ces fortunes, il désirait se les approprier. Rien que cela !

» Néanmoins, le véritable Roi de minuit avait un don que Mr. Hodenham, lui, était loin de posséder. Il jouissait d'une force herculéenne. Il tuait les hommes à la façon des ours ! Et, chose affreuse, c'était là un signe de reconnaissance puisque chaque mandataire était suivi d'un fanatique hindou que le Roi de minuit avait pour mission d'exécuter d'une étreinte.

» C'est alors qu'il a conçu ces bizarres membres d'acier qu'il parvenait à glisser dans ses vêtements, et dont les terribles ressorts accomplissaient l'œuvre de mort. Cela explique les cadavres du *Maybug* et celui de la valise.

» Les mandataires, toutefois, versaient leurs formidables oboles en pierreries ; c'est ce que j'ai compris en mettant la main sur une superbe collection de bijoux dans le coffre-fort secret d'Elm Lodge. Il fallait donc trouver acquéreur.

» Et, ici, Hodenham s'est montré le moins fort, parce qu'il n'avait pu prévoir d'avance l'occasion. Il n'était doué que lorsqu'il avait tout préparé de longue date.

» Témoin le grotesque intermède de Chuckle.

» Hodenham savait bien qu'on m'aurait appelé à la rescousse. Il désirait avant tout me fausser les idées. Il connaissait l'histoire de Chuckle, et il l'a installé dans le laboratoire souterrain de Soho. Enfin, il a réussi à me capturer, et m'a fait passer par toutes les affres d'une prochaine torture. Comédie ! Je dois dire, avec une admiration sans bornes, que le bonhomme avait prévu le coup du pigeon, de la vitre brisée. Il avait laissé une de mes mains libres et, à portée de celle-ci, une dalle descellée. Le pigeon voyageur appartenait au colombier de l'armée. Il savait que le Yard serait bien vite averti.

» Et cela pour qu'en mon esprit je puisse confondre le Roi de minuit avec le docteur Chuckle, que lui, Hodenham, avait décidé de faire disparaître.

» Chuckle : Roi de minuit, assassin de Mrs. Simpson et ayant pris sa place ! Sur quelle terrible piste allait-il nous mener ?

» Pendant ce temps, il recevait les hommages somptueux des révoltés hindous, faisait fortune et parvenait à disparaître à son tour.

» Ah ! l'habile homme, et quelle force de déduction dans cette cervelle !

» Car Hodenham n'a rien laissé au hasard. J'ose presque prétendre qu'il avait un don de prescience, puisque, à peu de chose près, tout ce qu'il avait prévu est arrivé. Au fond, messieurs, il n'a commis qu'une faute.

— Et laquelle donc ? demanda-t-on.

— Il a négligé Bushead Junction et son chef de gare. Il a regardé par-dessus le képi galonné de ce digne fonctionnaire.

» Faute d'un point, Martin perdit son âne. Il y a des dictons qui ont des allures de vérités éternelles.

LE CHEMIN DES DIEUX

1. Le festin ridicule

On s'ennuyait ; les réceptions de Lord Denverton n'étaient jamais bien amusantes, mais celle d'aujourd'hui dépassait la mesure.

Le repas qui s'éternisait n'avait pas été fameux.

Le potage avait été servi tiède, avec des pâtes mal cuites ; les hors-d'œuvre étaient habillés d'une mayonnaise trop aigre.

Le poisson était sans fraîcheur et les volailles, brûlées aux ailes, avaient la chair molle et saignante.

On avait servi des vins d'épicerie et du whisky sentant la pharmacie.

Quand on apporta les glaces, elles étaient à moitié fondues. Ce fut le comble ; pour peu, les invités allaient murmurer.

Denverton, présidant la table, ne paraissait guère se soucier de la détestable ordonnance du festin. Ses regards semblaient errer au loin. Il n'agissait jamais autrement et ses hôtes auraient pu croire qu'il mettait quelque malice à les garder, pendant des heures, autour de mets mal préparés et de qualité douteuse, dans une atmosphère suant l'ennui et la gêne mutuelle. Mais Denverton était fabuleusement riche, mais Denverton était puissant, mais Denverton pouvait s'offrir le luxe de mépriser ministres, parlementaires et quelques grosses légumes en plus.

Il refusa la coupe de glace gluante que lui présenta un maître d'hôtel, pela d'une main distraite une pêche trop dure, qu'il laissa sur son assiette, sans y avoir touchée.

Le dîner touchait à sa fin, et les invités, sachant que Sa Seigneurie ne les retenait pas longtemps après le dessert, respiraient plus allègrement.

On apporta du café et des liqueurs. Puis, il y eut un moment de silence attentif. Enfin, le maître d'hôtel entra, portant un large plateau sur lequel s'entassaient des enveloppes jaunes. Une pour chaque invité.

Lentement, il fit le tour, et chacun se saisit vivement de celle qui lui était destinée. Le maître d'hôtel ne passa qu'un seul convive, qui refusa du geste. Pourtant ce dernier avait déjà reçu une missive, tout au début du repas :

Ne dînez pas ! Réservez-moi votre soirée !

Il relut le billet auquel il avait obéi sans remords, ainsi que sans grande vaillance, tellement la chère était misérable ; puis, il se

remit à observer la vingtaine de convives, qui se tenaient autour de la table, la mine bien réjouie depuis qu'ils avaient reçu leur enveloppe.

C'étaient, en général, des gens de petite condition : employés et boutiquiers de la City. Leur présence choquait réellement dans le cadre somptueux de la salle à manger des Denverton.

Enfin le lord se leva : ce fut le signe de la retraite générale. Quelques-uns des invités saluèrent gauchement leur amphitryon qui, d'une inclinaison du buste, gourmée au possible, leur rendit la politesse.

La plupart se ruaient au vestiaire ; d'autres déchiraient l'enveloppe reçue et comptaient les billets de banque qui s'en échappaient.

— Cinquante livres ! Mince de chance !

Dans la salle de réception, seuls restaient l'invité, qui avait reçu le billet de Lord Denverton, et ce dernier.

Ils se trouvaient aux angles opposés de là pièce et s'observaient, sans vouloir se rapprocher. Le lord se décida le premier.

— Monsieur Dickson, demanda-t-il d'une voix légèrement voilée, comment se fait-il que vous vous trouviez parmi ces invités du hasard ?

Le détective hocha doucement la tête.

— L'invitation en question atteignit un homme que j'arrêtai, il y a quelques jours, pour une série de forfaits, les uns plus infamants que les autres. Il me la remit en disant : « Eh bien ! cher Harry, allez donc en mon lieu et place chez Lord Denverton ! Je crois que vous y passerez quelques heures profitables. »

Lord Denverton rougit.

— Est-ce tout, monsieur Dickson ?

— Oui... Mais connaissez-vous les convives qui viennent de vous quitter ?

— Pas le moins du monde ! s'écria Denverton.

L'étrange réponse ! Pourtant, elle ne sembla nullement dérouter le détective.

— Je m'y attendais, dit-il. Je vais vous les faire connaître.

» Samuel Bird, chapelier dans Battersea, trois fois banqueroutier.

» Lewis Stonerod, sept condamnations comme faussaire.

» Morris Lapland. Hm... quelques vilaines histoires de mœurs, qui lui firent connaître Dartmoor.

» Gustave Parant. Un assassinat sur la conscience, mais les preuves ont manqué pour le faire pendre. Au demeurant, un vilain individu s'il en fut.

» Je pourrais continuer ainsi, jusqu'au vingtième.

Lord Denverton était au supplice.

— Je ne sais si c'est Dieu ou le diable qui vous envoie, monsieur Dickson, mais permettez-moi de vous inviter à ma table personnelle ; nous causerons...

Harry Dickson flairant le mystère, accepta d'une simple inclinaison de la tête. On les servit dans un petit salon, tendu de magnifiques soieries aux meubles discrets et rares.

Le menu était choisi : caviar, chaud-froids de volailles, foie gras, fruits magnifiques.

On mangea en silence, ou presque. Des lieux communs furent échangés.

Le détective égrena une superbe grappe de raisins dorés.

— Un pari ? demanda-t-il enfin.

— Non, j'aurais préféré le perdre.

— C'est juste, je comprends.

Nouveau silence. Un laquais silencieux apporta le champagne. Denverton avala, coup sur coup, deux coupes pleines.

— Une clause du testament de mon oncle Denverton, dit-il à voix basse.

— Toute votre fortune vient de lui ? demanda négligemment le détective.

— Oui, je suis le dernier des Denverton.

— Depuis quand êtes-vous en possession des biens du défunt ?

— Depuis sa mort, qui date de trois ans.

— Et c'est le troisième dîner du genre que vous donnez ?

— Le troisième, en effet ! Et cela durera...

— Voulez-vous me donner cette clause ?

Le lord eut, de nouveau, recours au champagne dont il se servit largement.

— Volontiers, elle n'est pas longue, et je la connais par cœur :

Chaque année, à la date d'aujourd'hui, vingt convives, que vous ne connaissez pas et que vous n'avez pas à connaître, viendront s'asseoir autour de la table d'apparat des Denverton et y seront traités par vous, mon héritier. À la fin du repas, que vous présiderez, vous remettrez à chacun d'entre eux une somme de cinquante livres.

— C'est tout ? demanda Dickson, assez étonné.

— Absolument !

— En cas de non-exécution, dites-moi quelle mesure de représailles envisageait votre oncle ?

— Aucune de bien définie. Celle-ci seulement : *Gardez-vous bien de contrevenir à cet ordre, sinon le malheur fondra sur vous de tous côtés et la fortune des Denverton fuira loin de vous.*

— Les invités sont-ils chaque fois les mêmes ?

— Pas du tout ! Ils diffèrent chaque année. Je me suis déjà livré à une enquête à leur sujet. Ils reçoivent l'invitation par

l'intermédiaire d'un notaire, très en vue, de la City. Celui-ci n'en sait pas plus long que moi. Il reçoit les invitations avec prière d'en assurer la remise ; de très beaux honoraires y sont joints pour lui.

Harry Dickson laissa le vin de France pétiller et mourir ; cent questions se pressaient sur ses lèvres, pourtant il n'en formula aucune.

Feu Stanton Denverton n'était ni un original, ni un fou, simplement un homme de gros bon sens que l'Angleterre entière avait toujours connu comme tel.

— Aucune autre clause ? questionna enfin, Dickson d'une voix brève.

— Peuh... non ! Je ne puis en rien changer l'ordonnance de cette vieille maison. Il m'est surtout défendu de toucher à la salle d'apparat.

— Celle où vous recevez vos annuels convives, qu'entre parenthèses vous traitez bien mal !

Lord Denverton sourit.

— Mon unique vengeance !

Cette seconde de bonne humeur chassa un peu le trouble de l'atmosphère.

Harry Dickson monologua.

— Personne n'est lésé. Personne ne se plaint. Je suis venu ici, poussé par une curiosité bien inhérente à mon métier. Au fond, mon rôle devrait finir ici, alors qu'il n'a jamais commencé.

Une légère rougeur monta aux joues de Denverton.

— Et si je vous priais de chercher ce qui est derrière toutes ces bizarreries ?

Le détective regarda longuement le visage morne du gentilhomme. Tout en lui était ennui. Il n'était pas étonnant qu'il en déversât dans l'atmosphère, tout autour de lui.

— Vous m'autorisez à poser quelques questions ?

— Mais faites donc !

— Vous étiez sans fortune, Lord Denverton, au moment où la mort de votre oncle vous mit en possession et de son titre et de ses richesses ?

— Non seulement sans fortune mais j'avais des dettes, et je ne m'appelais que Wrenworth. Mon oncle m'avait, de loin en loin, accordé quelques subsides. Il me tenait à distance et ne quittait plus guère ce vaste hôtel. Dans sa jeunesse, il avait beaucoup voyagé.

— Le personnel de votre hôtel est-il le même que celui de feu votre oncle ?

— Non, il a été complètement renouvelé. Le testament prévoyait un legs convenable pour les anciens sujets de Denverton-House.

Alors quoi ? La première curiosité du détective faiblissait. Il

sentit l'ennui monter vers lui comme une marée sombre.

À quoi sa recherche aboutirait-elle ? À découvrir quelque sénile folie du défunt, quelque songerie creuse ayant nourri, pendant des lustres, la manie d'un vieux richard. Pouah !

Il revit le vieux filou sur qui avait été trouvée la carte d'invitation, et qui la lui avait tendue en grimaçant :

— Pourquoi des rupins comme ceux-là inviteraient-ils des coquins comme moi ? Trouvez-moi cela, grand Harry Dickson !

Le filou, habilement cuisiné, avait reconnu qu'il n'en savait rien lui-même. Alors, la chose avait paru enclorre quelque intérêt pour le chercheur. Cet intérêt avait persisté tout au long du repas ridicule. Voici qu'il avait faibli, sombré...

Une manie ! Une folie qu'un défunt facétieux voulait perpétuer, au-delà de la tombe, par le facile truchement d'un testament, prolongeant sa sénile volonté. D'un geste ennuyé, le détective coupa le bout d'un magnifique Clay que son hôte lui avait offert ; le geste un peu brusque cassa la feuille. Il leva les yeux, cherchant un cendrier pour y déposer le cigare meurtri. Soudain, il baissa vivement la tête.

Il ne pouvait définir ce qu'il avait entrevu.

C'était, au fond de la pièce, quelque chose de rapide et de menaçant, une main peut-être. Harry Dickson n'aurait pu le dire.

Denverton, qui prêtait toute son attention à sa tasse de café dans laquelle il faisait fondre deux morceaux de sucre, n'avait rien dû voir.

C'était passé... Mais quoi ?

Sa main, qui venait de déposer le cigare, se retira et se posa sur le bras du fauteuil, où elle entra en contact avec un objet dur et froid : la poignée de jade d'un petit poignard, fiché, jusqu'à la garde, dans le cuir du club, à quelques pouces du cœur de Dickson.

— Ainsi, murmura le détective, quelqu'un me visait ! Ainsi, il se fait que je gêne quelqu'un dans cette maison. All right ! voici qui fait tomber mes dernières hésitations.

Il retira la petite arme, la glissa dans sa poche.

Lord Denverton n'avait rien vu et bâillait.

— Eh bien, sir, dit Dickson en se levant, je veux bien m'occuper, à titre de pure distraction, des singulières volontés de feu votre oncle. Je suis, comme on dit, piqué au jeu... ou j'ai failli l'être !

Sans comprendre, Denverton secoua la tête. L'essentiel pour lui était que Dickson ne l'abandonnât pas à son ennui, que le détective pût arriver à ce que les lamentables agapes obligatoires eussent une fin définitive !

— Reprenez donc du whisky ou du cognac, monsieur Dickson.

Le détective refusa ; il voulait être seul pour réfléchir.

Un majordome obséquieux le reconduisit jusqu'à la porte.

La rue était brumeuse et les flammes des réverbères, qui venaient d'être allumés, s'entouraient d'un halo rougeâtre, précédant les vagues fumeuses du fog.

Harry Dickson fit quelques pas en quête d'un taxi en maraude.

En voyant arriver une voiture au fléau relevé, il tendit la main ; mais une autre main retint la sienne.

— Dans quelle galère vous embarquez-vous, cher ami, murmura une voix dans le brouillard.

Le détective se retourna, vivement, et se trouva face à face avec un petit homme, mal habillé et passablement malpropre.

Le coup d'œil exercé de Dickson reconnut le maquillage. Et la voix ne lui était pas inconnue.

— Par le Ciel, c'est Bun... commença-t-il. Mais l'autre le prévint.

— Pas de noms, je vous en prie ! Bien plus que les murs, le fog a des oreilles. Je vous rejoins chez vous, dans une heure !

Harry Dickson fit signe à un autre taxi et se fit conduire chez lui, à Bakerstreet ; ne prêtant aucune attention aux rues assombries, qui défilaient, il murmurait, les sourcils froncés :

— Bunny Lipton ! Dans quelle sacrée affaire va-t-il m'entraîner de nouveau.

2. Où, pour la première fois, on parle du chemin des dieux

Bunny Lipton, le chef de la police secrète d'Orient, l'homme qui connaissait bien les secrets redoutables de la Chine et des Indes, avait déjà été mêlé, quelques fois, aux aventures du célèbre Harry Dickson.

C'était un petit homme adroit et rusé. Avec Harry Dickson, il avait, en commun, le courage, la patience, le flair policier, la foi en cette chance obscure du vengeur qui s'appelle le hasard. Il ne possédait pas le génie du grand homme et le reconnaissait volontiers.

Il avait un air fort maussade en se présentant ce soir-là chez son célèbre confrère.

— Je vous croyais au fin fond de la Chine, Bunny, dit Harry Dickson après lui avoir chaudement serré la main.

— Plût au Ciel qu'il en fût ainsi ! répondit tristement le policier. Que l'on me fasse débrouiller les nœuds les plus chinois au cœur de la Chine, mais non ici, à Londres. Les affaires y changent d'atmosphère, elles s'européanisent, et elles n'y gagnent rien quand il s'agit pour moi de les mener à bien. Dites, monsieur Dickson, d'un côté, j'aurais voulu vous voir à mille lieues du guêpier de tout à l'heure, et d'un autre côté, je me sens de nouveau bien aise de vous y voir à mes côtés.

Harry Dickson partit d'un franc éclat de rire.

— Pour dire vrai, je ne sais rien de rien. Une sorte de curiosité me mena, aujourd'hui, à Denverton-House. Je vous raconterai tout ce que je sais.

Quand le détective eut achevé son récit, qui ne dura guère, Bunny resta un moment silencieux. Ses yeux brillaient.

— C'est bien cela, monsieur Dickson ! Le repas offert à vingt vauriens inconnus, chaque année à une date fixe. À propos, n'avez-vous rien remarqué de spécial à cette table ?

— Si, une place resta vide !

— La vingt et unième place ! *All right* ! Tout est bien dans le meilleur des mondes, à moins que ce ne soit le plus vilain, après tout ! Lord Denverton n'a pas attaché d'importance à cet absent. Il est, ma foi, trop bête pour le faire ! Tout est pourtant là, monsieur Dickson ! Le convive qui ne vient pas !

— Je vous saurais gré, Bunny, d'éclairer un peu ma lanterne.

Hélas ! je suis obligé de vous raconter une histoire chinoise, qui est, par-dessus le marché une véritable chinoiserie. Elle est vieille de vingt ans.

— Terreur sur Pékin ! Terreur sur les concessions européennes !

» Les communications sont coupées. La population indigène fuit et une partie essaye de se mettre à l'abri à l'intérieur de ces concessions.

» Fuh-Suh est descendu des montagnes et avance dans la plaine. Il est à la tête d'une véritable armée de pirates, de Boxers, de Honghousés, recrutés à travers l'immense territoire chinois. Il a rêvé de chasser les Européens vers la mer, de les y noyer, à moins qu'avant il ne parvienne à les tailler en pièces.

» Toutes les horreurs sont siennes : villages incendiée, razziés ; champs détruits ; populations exterminées. C'est surtout au pavillon anglais qu'il en veut... Des missionnaires anglicans sont tombés, entre ses mains : ils ont subi les plus abominables supplices.

» Pendant des années, la terreur de Fuh-Suh a plané sur les plaines lointaines. Aujourd'hui, il est devenu gourmand. Il en veut à la capitale, à la Ville impériale, à la Ville Violette, l'interdite, et surtout aux quartiers européens.

» Et vraiment, pendant bien des jours, la balance de la destinée sembla pencher de son côté, quand, soudain, une terrible épidémie éclata parmi ses troupes, les décimant mieux que n'aurait fait la plus puissante artillerie du monde.

» Ce fut alors que les nations alliées débarquèrent, en grande hâte, des troupes fraîches, qui prirent l'offensive contre l'envahisseur.

» L'armée du Fuh-Suh fut taillée en pièces, mais son chef ne tomba pas aux mains des vengeurs. On le crut mort, puis d'habiles informateurs parvinrent à savoir qu'il n'en était rien.

» Fuh-Suh continuait à tuer dans l'ombre. De conquérant, il s'était fait assassin. Pour beaucoup de Chinois, il était devenu Dieu. Des années passèrent. Les crimes de Fuh-Suh continuaient de plus belle. Tout à coup ce fut la trêve. On apprit alors qu'une ligue clandestine s'était formée (comme s'il n'y en avait pas assez en Chine !) ligue qui donnait un festin annuel à vingt bandits. Je connais les statuts de cette loge. Ils ne sont pas longs :

» *Chaque année, vingt filous seront convoqués à un repas. Ils mangeront et seront récompensés pour leur venue. Une année viendra où le convive, qui est toujours absent, se présentera et prendra place à la table. Ce sera Fuh-Suh, qui reviendra sur terre par le Chemin des Dieux.*

» On serait tenté d'y voir un rituel comme il y en a tant en

Orient, car la chose, au fond, n'est qu'un symbole de la résurrection finale. Fuh-Suh mort va revenir parmi les vivants et, naturellement, il sera bien content, dès son premier repas terrestre, de se voir entouré de gens de sac et de corde. La chose ne nous intéressait que médiocrement quand, brusquement, je fus rappelé à Londres. J'y suis arrivé il y a huit jours, et je fus introduit auprès du secrétaire du Premier ministre. Ce dernier, Lord Dambridge, soigne, pour de longs mois, une grave maladie, dans une station balnéaire du continent.

» — Lipton, me dit le secrétaire, je vous ai fait revenir pour vous faire des reproches.

» — Sir, voilà un beau discours de bienvenue, dis-je.

» — Faut-il laisser des habitudes de Chine s'implanter chez nous ?

» — Certes non, car elles ne sont pas toujours recommandables, sir !

— Eh bien ! voici des mois que je suis inondé de billets anonymes, conçus dans ce genre : *Repas annuel Denverton égal à repas annuel Fuh-Suh. Demandez solution à Bunny Lipton*. Le nom de Fuh-Suh nous remet de trop vilaines choses en mémoire pour négliger cet avis ; aussi, je me suis offert le luxe de vous convoquer de Pékin à Londres.

Ici, Bunny Lipton se tourna vers Harry Dickson.

— Eh bien ! monsieur Dickson, ce bougre de secrétaire n'était pas si bête que cela. Sans trop savoir pourquoi, je sentais que réellement une bizarre similitude présidait à ces mystérieuses agapes, si éloignées les unes des autres.

— Rien ne nous prouve que le mystère soit réellement criminel, intervint le détective.

— Il en est, hélas, autrement, monsieur Dickson. Le soir de mon arrivée, je reçus à mon hôtel un colis renfermant une tête fraîchement coupée. La tête d'un Chinois assez âgé que je ne suis pas parvenu à identifier. Mais je mettrais ma main à couper que c'est l'auteur des billets anonymes, adressés au Premier ministre ou à son secrétaire, et dont un maître inconnu a puni la haute trahison !

— Il me semble, Bunny, qu'on pourrait rechercher pourquoi feu Lord Denverton a prévu une clause testamentaire aussi singulière.

— Comme si je ne l'avais pas fait, monsieur Dickson. J'ai bouleversé dix études de notaire, questionné cinquante hommes de loi, en ces quelques jours. Ah ! je m'en suis donné de la peine, mais... nib de blair ! gémit Benny Lipton.

— Autant que je me rappelle, feu Stanton Denverton était un homme de gros bon sens, un peu misanthrope, pas méchant homme. Il a beaucoup voyagé.

— Oui, mais pas hors d'Europe. Il se contentait de très longs séjours en des villes balnéaires françaises, allemandes, suisses et

autrichiennes. Il n'aimait pas l'Angleterre dont le climat lui faisait du tort. Tels sont les renseignements que j'ai obtenus sur lui. Quant à son héritier, c'est un parfait imbécile, incapable de faire le bien comme le mal.

— C'est mon opinion, Bunny. Et que pensez-vous du personnel de Denverton-House ?

— Très ordinaire. Aucun n'est digne de retenir un moment notre attention au point de vue de nos recherches.

— Que dites-vous de ceci ?

Harry Dickson tendit à son ami le petit poignard à manche de jade.

Bunny le considéra avec terreur.

— La clef du Chemin des Dieux ! s'écria-t-il.

— Si je comprends bien, le Chemin des Dieux signifie celui de la mort ?

— Plus ou moins, mais il y a une nuance. Ce serait plutôt l'effroyable route sur laquelle cheminent les envoyés de la Mort, voire les morts eux-mêmes qui veulent revenir chez les vivants. Je ne puis le dire exactement. Je n'ai jamais eu, à ce sujet, que de bien vagues renseignements.

— Pourquoi alors donner ce nom étrange à ce petit poignard ?

— L'avez-vous seulement bien regardé ?

— Pas encore.

— C'est une petite fortune meurtrière que vous tenez dans votre main, dit Bunny en souriant. La lame est en platine pur ; la pierre de jade n'est pas très ordinaire non plus, car d'une variété très rare. Regardez sa verte transparence. On l'appelle « joue de mort » et, vraiment, elle a un aspect cadavérique peu réjouissant ; n'empêche que les amateurs en donnent des prix exorbitants... Je suppose que l'inhabile jeteur, qui vous destina ce charmant couteau, fera quelques efforts pour le reprendre.

Un silence tomba entre les deux hommes. Harry Dickson posa un verre de whisky devant son ami, qui but, les pensées ailleurs.

— Au diable, si je sais où nous allons, dit-il. Avez-vous déjà été lancé sur des pistes aussi confuses, monsieur Dickson ?

Le détective sourit... Certes, cela lui était arrivé plus d'une fois. Silence. Bunny buvait, à petits coups, la brûlante liqueur. Harry Dickson fumait. Du fond de l'office, on entendait Mrs. Crown, la gouvernante, remuer la vaisselle. Le cartel comptait lentement de sourdes secondes : Une, deux ! Une, deux !

Sonny Lipton surprit le regard de son ami attaché au large cadran horaire.

— Vous attendez quelqu'un, monsieur Dickson ?

— Oui et non... Quelqu'un qui n'aurait pas dû être parti.

— Tom Wills, votre élève ? En effet, j'aurais bien voulu lui serrer la main.

Harry Dickson pressa un bouton de sonnette.

— Où donc est passé Tom ? demanda-t-il à Mrs. Crown, qui arriva en torchant ses mains humides.

— Mais... il n'est pas sorti d'ici ! s'écria la brave femme. Un peu avant que vous soyez entré, monsieur Dickson, je l'ai entendu marcher dans la bibliothèque.

— C'est bien, madame Crown, vous pouvez disposer. Je crois que vous n'aurez pas entendu partir Tom.

— Bon, dites que je deviens sourde, grommela la gouvernante en claquant la porte.

Lentement, Dickson se dirigea vers la bibliothèque et mit la main sur le bouton de la porte. Pourquoi, à cette minute, Lipton et lui eurent-ils le même geste d'hésitation ? Pourquoi n'ouvrirent-ils pas d'emblée cette porte qui donnait sur une pièce si familière ?

Il leur semblait que quelque chose d'imprécis et de terrible était là, aux aguets.

— Dickson, murmura Lipton avec un soupir douloureux, je ne sais pourquoi j'ai peur devant cette porte... devant cette chambre où l'on a entendu Tom pour la dernière fois. En Chine, je fus souvent devant pareille chose. Prenez garde !

Déjà le détective rompait le charme. Avec un grognement de colère, il ouvrit la porte toute grande, étendit la main et tourna le commutateur. Une vive lumière inonda la pièce. Harry Dickson et Lipton se jetèrent en arrière, tellement la scène s'offrant à eux était imprévue.

Un être d'une laideur repoussante se tenait recroquevillé sur une chaise, ses yeux, démesurément ouverts, clignotant à la vive clarté.

Sa bouche pendait en une lippe invraisemblable ; une grimace inhumaine déformait son visage qui respirait la plus froide bestialité. Il poussa une rauque menace en voyant s'approcher les deux hommes.

— Attention ! hurla Bunny Lipton, ne le touchez pas. Tel que vous le voyez, il est fort comme dix hommes et vous tuerait en un tour de main. Il ne nous reconnaît pas... Je connais cette infâme sorcellerie.

— Nous reconnaître... balbutia Harry Dickson, entrevoyant quelque terrible vérité.

Alors, il reconnut les vêtements lacérés par une griffe hargneuse.

— Tom Wills ! s'écria-t-il.

L'être grogna sauvagement.

— Que lui est-il arrivé ? s'alarma le détective.

Bunny Lipton le retint par le bras.

— C'est une diablerie chinoise. On a dû lui inoculer du Yun-Yun, une sorte d'huile qui transforme, en moins d'une heure, une créature raisonnable en un monstre comme celui-là.

— Et est-ce sans remède ? cria Harry Dickson.

— Heureusement non... Au bout de quelque temps l'effet se dissipe, paraît-il. L'antidote existe... Mais le diable m'emporte si je sais où je pourrais le trouver ! Attendez...

Tom Wills ne bougeait pas ; seul, un grondement de fauve s'échappait de sa gorge, ses lèvres salivaient abondamment. Il présentait l'aspect du plus absolu crétinisme, bien qu'une lueur sauvage et parfois meurtrière brillât dans ses yeux agrandis.

Bunny Lipton, après avoir réfléchi, secoua la tête : le pauvre policier ne trouvait rien qui pût aider son ami.

Tout à coup, Dickson ouvrit la porte et passant derrière Tom Wills, d'un effort il le poussa dans l'escalier.

Avec un nouveau grognement de bête, le jeune homme sauta en bas des marches et gagna la rue.

— Au galop derrière lui, Bunny, commanda Harry Dickson. Il faut empêcher qu'il fasse du mal, ou qu'il lui en arrive. Sans doute les bandits, qui lui ont joué ce tour tâcheront-ils de s'approcher de lui.

Il faisait nuit noire, et le brouillard flottait encore par places. Après avoir hésité quelque peu, Tom Wills s'était mis à courir. Les deux détectives avaient de la peine à le suivre.

3. En suivant Tom Wills

Tom avançait de la façon la plus irrégulière. Parfois, il adoptait une marche hésitante qui, de loin, l'apparentait à un ivrogne.

Il traversa tout Goswell Road, et tourna à angle droit dans City Road, qu'il se mit à descendre vers Old Street.

— Ma parole, il se dirige vers la maison que vous venez de quitter, monsieur Dickson, dit Bunny Lipton, en reprenant haleine.

— Denverton-House ? Après tout...

Harry Dickson n'acheva pas sa pensée, ses traits durcirent et il adapta son allure à celle de Tom Wills dont la silhouette s'estompait déjà, au loin, dans la brume de la nuit.

— Que de choses en peu d'heures ! murmura Bunny. Au diable si je sais ce que peut renfermer Denverton-House.

— Attention ! s'écria soudain le détective. Voilà qu'il atteint la demeure... Oh ! c'est un peu fort !

Tout comme Harry Dickson, Bunny Lipton avait vu Tom Wills disparaître comme si le sol l'avait avalé.

— Ah ! murmura Harry Dickson en courant, fallait y songer : le soupirail ! N'empêche que j'ai eu une minute de forte émotion.

En effet, un soupirail bâillait à fleur de pavé et devait donner accès aux caves de Denverton-House.

— Vous rendez-vous compte comment il est venu ici ? demanda Dickson.

Bunny fit un signe affirmatif de la tête.

— Dans l'état où il se trouve, cela ne m'étonne guère. Il suit une autre volonté, qui le conduit comme en une sorte d'hypnose. Mais celle-ci ne doit pas être complète, je pense, car on attire notre ami pour le parachever. Eh bien ! nous allons mettre des bâtons dans une certaine roue.

Harry Dickson ne souffla mot, se laissa glisser par l'ouverture béante et prit pied dans la cave ; Bunny Lipton le suivit.

Les deux détectives restèrent un moment sans bouger ; un pas, décroissant dans le lointain, leur prouva qu'ils étaient sur la bonne voie.

L'obscurité était complète, et Tom se dirigeait sans secours de lumière. Dickson et Lipton n'osèrent allumer leur lampe, et force leur fut de se diriger dans les ténèbres, en prenant, comme guide, le bruit des pas de Tom Wills. Pourtant, leurs yeux s'habituerent quelque peu

à la nuit ambiante et ils purent avancer sans trop de heurts ou d'embûches.

Devant eux, une porte battit et les pas cessèrent de se faire entendre.

— Il est monté au rez-de-chaussée, murmura Harry Dickson.

Quelques secondes plus tard, ils se heurtèrent à un escalier de pierre conduisant à une porte entrebâillée. Une faible lueur était visible au bout d'un long couloir.

Harry Dickson reconnut les aîtres. Au fond du corridor, se trouvait le hall et sur ce hall s'ouvrait la salle d'apparat où le festin ridicule avait été servi. Le bruit des pas avait repris et éveillait une vague résonance dans le hall.

— Pourvu que personne ne vienne, murmura Bunny Lipton. Voyez-vous qu'ils l'abattent comme un vulgaire cambrioleur ?

— Je suppose qu'il est attiré ici pour une tout autre raison, murmura le détective. Néanmoins, il pressa le pas pour rejoindre son élève.

Ils avaient atteint le hall, qui n'était éclairé que par une unique lanterne mauresque, jetant autour d'elle des lueurs de prisme et laissant le reste du hall plongé dans la pénombre.

La porte de la grande salle à manger était ouverte à deux battants ; il y avait de la lumière, non celle de l'énorme lustre, mais de deux lampadaires encapuchonnés de rose et posés dans un coin.

Devant l'un d'eux se profilait l'ombre de Tom Wills.

Il était seul et se tenait immobile.

Tout à coup, les deux hommes sursautèrent. Une étrange voix, venant ils ne savaient d'où, s'élevait et psalmodiait, sur un mode aigu, en une langue bizarre.

— Du vieux chinois ! murmura Bunny.

— Le comprenez-vous ? demanda Dickson.

— Assez bien... Laissez-moi écouter.

Bunny avait attiré son ami derrière un des battants de la porte et, à voix très basse, il traduisait ce que la voix invisible continuait à psalmodier.

— O toi, qui es sur le Chemin des Dieux, j'ai pris, pour t'en faire hommage, l'esprit de ce jeune barbare, pour que son maître en souffre et, dans sa terreur, détourne à jamais ses regards impies de la route sacrée que tu suis.

Ici, un silence tomba. Tom Wills était toujours immobile, sa silhouette se découpant sur le fond rose du lampadaire.

La voix reprit sur un ton de réelle tristesse :

— Tu ne réponds pas, ô toi, qui es sur le Chemin des Dieux, parce que les temps ne sont pas encore révolus...

— Mais moi, je réponds ! tonna soudain une autre voix.

C'était Harry Dickson et Bunny eut toutes les peines du monde à ne pas crier de terreur.

— Malheureux ! implora-t-il.

Mais le détective continua :

— Si l'esprit n'est pas rendu immédiatement à ce jeune homme, moi, Harry Dickson, je fais sauter la salle d'apparat à l'aide de la grenade que j'ai en poche et dont je règle l'éclatement à un nombre de minutes choisi par moi. Répondez.

Quelques secondes se passèrent, puis la voix reprit, mais, cette fois, en excellent anglais :

— J'accepte, Harry Dickson. Retirez-vous dans le petit salon blanc où vous avez dîné tout à l'heure. Dans dix minutes, votre élève vous sera rendu, son esprit redevenu sain.

Bunny Lipton intervint.

— Jurez-le sur celui qui est sur le Chemin des Dieux ! dit-il en chinois.

Après quelques moments, la réponse vint, basse et grave :

— J'en fais le serment. Mais votre ami veut-il rendre le couteau de jade ?

— Oui, répondit immédiatement le détective.

— Qu'en se retirant, il le pose sur le guéridon du lampadaire. Maintenant, donnez-moi également votre parole d'honneur que vous ne viendrez pas dans cette salle avant les dix minutes révolues.

— Accepté, dit Bunny Lipton.

Ils se retirèrent dans le petit salon, précédemment décrit, où rien n'avait changé depuis le départ du détective.

Ils avaient allumé une lampe-applique et se taisaient, tout à leurs pensées.

— Je me demande ce que Denverton a à voir dans tout ceci, dit Bunny.

— Vous me demanderez cela demain, répondit Harry Dickson, mais je crains que, d'ores et déjà, je doive vous répondre que le présent Lord Denverton est un fieffé imbécile et rien de plus.

Ils tenaient leurs yeux fixés sur le chronomètre de Dickson, posé sous la lampe ; de l'autre côté de la porte, on n'entendait aucun bruit.

— Neuf minutes ! dit Bunny Lipton. Une seule encore... J'ai peur...

Harry Dickson lui jeta un regard mécontent et se mit à suivre l'aiguille des secondes avançant, par courtes saccades, le long du cercle gradué.

Enfin, le détective se leva et marcha vers la porte.

— Les dix minutes sont révolues, dit-il à haute voix.

Aucune réponse ne lui parvint.

Il ouvrit la porte toute grande. La salle était brillamment illuminée car le grand lustre irradiait. Dans un fauteuil, Tom Wills dormait tranquillement, les vêtements toujours en loques, mais son sourire habituel sur le visage.

Harry Dickson s'élança vers lui.

— Tom, mon garçon ! Eveillez-vous !

Le jeune homme s'étira, bâilla, ouvrit les yeux et sourit à son maître ; l'instant d'après, il s'étonna de l'endroit qui servait de décor à son réveil ; puis de se voir si mal arrangé au point de vue vestimentaire.

— Mon beau complet brun ! Que lui est-il arrivé ? gémit-il.

— Nous verrons tout cela plus tard, répondit Harry Dickson en lui serrant affectueusement les mains.

— Je prendrais un vif intérêt à examiner cette, maison si bien endormie, dit tout à coup, Bunny Lipton. Mais il me semble que, pour le moment, nous venons de conclure un armistice tacite avec celui qui nous a rendu Tom. Je propose de ne pas le rompre avant demain.

— D'accord, répondit Harry Dickson.

La voix mystérieuse ne se fit plus entendre.

Quand ils se retrouvèrent dans Bakerstreet, l'heure était bien avancée ; néanmoins Tom Wills fut invité à raconter ce qui lui était arrivé. Devant la question, il manifesta un certain étonnement.

— C'est plutôt à moi de vous questionner, répondit-il. J'ai dû m'endormir dans la bibliothèque et je me suis éveillé dans une maison inconnue, avec mon beau complet brun en pièces.

— Faites un effort, Tom, insista Bunny Lipton, et dites-nous si vous ne vous souvenez d'aucun fait, antérieur à votre profond sommeil.

Tom Wills fronça les sourcils et fit un effort de pensée.

— Je suis dans la bibliothèque, je cherche un livre... Quel livre, je ne me souviens plus... Si fait, je cherche un ouvrage de Jack London. Je ne trouve pas immédiatement le livre en question... Dans la cuisine j'entends Mrs. Crown remuer ses casseroles, je sens une bonne odeur de soles frites et je m'en réjouis... Mon Dieu, comme tout ceci est banal, ordinaire...

— N'empêche, insista Dickson. Continuez.

— Je ne me souviens plus de rien, ou de si peu... Toutefois, quelque chose, comme un linge, m'a touché le visage. Ah si !... Avant cela, un livre est tombé du rayon supérieur. Il y avait de la poussière qui s'envolait...

— Chut ! commanda le détective. Je crois en savoir assez : un livre est tombé, de la poussière, un linge... du haut de la bibliothèque.

» Mais, quand nous avons trouvé Tom, tout était en ordre dans

cette pièce, et j'ai, machinalement, donné un tour de clef en partant.

— Venez ! ordonna-t-il.

Il s'approcha à pas de loup, de la porte de la bibliothèque, l'ouvrit brusquement, et levant vivement son revolver, il le déchargea en éventail sur les rayons supérieurs de la bibliothèque.

Aussitôt, un corps tomba, lourdement, dans l'ombre.

— Lumière, commanda le détective.

Bunny Lipton et Tom Wills restèrent sidérés.

Sur le plancher, un Chinois se tordait, dans les affres de l'agonie. Bunny Lipton s'approcha et son visage refléta une vive horreur.

— Un Hongouse... Laissez-le mourir, monsieur Dickson, et surtout n'essayez pas de le soigner. Il emploierait ses dernières forces pour quelque sale coup, je connais cette engeance.

L'homme jetait des regards affreux, brûlants de haine, sur les trois hommes. Soudain ses yeux se révulsèrent et il resta immobile.

— Deux balles dans la tête, approuva Bunny. Voilà ce qui s'appelle tirer en se confiant à sa bonne étoile !

» Je suppose, continua le petit policier, que ce bandit avait reçu ordre de nous avoir tous les trois et, fidèle à la consigne reçue, il aura attendu.

— Et dans le salon de Denverton-House, on nous attendait tous trois, mais pas de la façon dont nous sommes venus, dit Harry Dickson. À présent, Bunny, je vous renvoie la question par laquelle a débuté notre rencontre de ce soir : dans quel guêpier nous sommes-nous fourrés à cette heure ?

4. Le deuxième Chinois

Le lendemain, Harry Dickson reçut une lettre de Lord Denverton. Elle était brève et formelle :

Monsieur Dickson,

Hier, dans un moment de fantaisie et peut-être d'ennui, je vous ai demandé de vous occuper de quelques mystères ou de ce que je crois être tels. J'estime que je n'ai pas le droit de fouiller dans le passé de mon oncle et de lui demander une sorte d'explication posthume. Que sa volonté reste sacrée. Je vous prie donc de ne plus vous occuper de rien. Une heure après votre départ, j'ai quitté avec tout mon personnel Denverton-House, qui me déplaît, pour me fixer dans mon château du Yorkshire. Je ne reviendrai que l'an prochain, à l'époque du nouveau repas obligatoire. Ci-joint un chèque de deux cents livres, que je vous prie d'accepter pour vos honoraires.

(s) DENVERTON

— Ceci explique l'abandon de la maison de Denverton, dit Harry Dickson quand il eut pris connaissance de la lettre, et nous assure que le jeune lord n'est qu'un faible et un crétin.

— On lui aura peut-être fait peur, suggéra Tom Wills.

— Ce n'est pas impossible.

— Que faisons-nous ? Laisserons-nous les choses où elles sont ? demanda Tom Wills.

— Je crois que je n'en ferai rien, répondit Harry Dickson. Cependant j'attends ce que l'on aura dit, au Foreign Office, à notre excellent camarade Bunny, pour régler un peu notre conduite sur la sienne.

Bunny Lipton ne se fit pas attendre ; il n'avait pas encore déjeuné et son humeur s'en ressentait vaguement. Il ne se dérida que devant les toasts grillés, le thé et les confitures que servit Mrs. Crown.

Quand il eut lu la lettre de Denverton, il la reposa d'un air maussade.

— Vous êtes votre propre maître, monsieur Dickson, dit-il, et vous pouvez abandonner l'affaire si cela vous agréé, mais moi, je viens de recevoir des ordres formels : On veut savoir !... Savoir quoi ? Je me le demande quelque peu... A l'idée que je vais me trouver seul devant cette chinoiserie – c'est bien le cas de le dire – je ne me sens pas

d'humeur bien rose.

— Et si je reste à vos côtés ? proposa Dickson.

Bunny Lipton poussa un cri de joie.

— Elle redevient rose ! Rose comme l'aurore, comme une peau de pêche, comme... comme tout ce qui est beau et bien ! cria le petit homme, dont les yeux brillaient de joie.

Harry Dickson eut beaucoup de peine à retenir un sourire devant cet enthousiasme qui, pourtant, lui allait droit au cœur.

— Nous devons nous séparer pendant quelque temps, dit-il. Je ne crois pas que nous soyons déjà dans le cœur de l'action. Nous nous devons à certaines enquêtes arides. Pour ma part, je vais aller passer quelques jours sur le continent.

— Ville balnéaire ? demanda Bunny en clignant de l'œil.

— Puissamment deviné, répondit Harry Dickson en lui tendant la main.

Bunny Lipton resterait à Londres à surveiller Denverton-House. Dickson et Tom Wills bouclèrent leurs valises et se firent conduire, le jour même, à la gare de Charing-Cross. Le train de nuit les emporta à Douvres, la malle à Ostende. D'Ostende, le rapide les conduisit à travers la Belgique, paisible et riante. À Luxembourg, ils descendirent et se firent mener à l'hôtel Continental, au centre de cette adorable ville.

Le soleil de quatre heures dorait la cité ducale ; un bruit d'eau courante montait de la ville basse, parmi des verdure fraîches. Tout respirait la paix et la joie de vivre entre ces vieux pignons, ces maisons penchées sur le bord de l'eau.

— J'aimerais que tout ceci soit loin d'un forfait, murmura Tom, en marchant le long d'une roseraie solitaire, dont les premières fleurs s'épanouissaient, et en suivant d'un œil amusé la lente ascension des gens montant, par des voies en raidillons, vers la haute ville.

— J'espère que ce ne sera jamais qu'un corollaire du crime que nous aurons à retrouver ici, répondit Dickson, c'est-à-dire quelque chose qui fut la conséquence latente d'un premier forfait. Comme je l'ai déclaré à Bunny Lipton, le vieux Lord Denverton a voyagé beaucoup sur le continent. Or... Mais n'anticipons pas. Je crois avoir découvert une très petite lueur, grâce à une déduction assez ordinaire et dont je ne veux pas tirer grande gloire.

» Je me rappelle que Denverton ne mourut pas à Londres, mais bien à Luxembourg, et que son corps fut ramené en Angleterre.

Harry Dickson se tut et son élève l'entendit murmurer :

— Schneider... Il n'y a pas mal de gens de ce nom dans ce patelin, je suppose !

— Qui était ce Schneider ? demanda Tom.

— Le correspondant du lord dans certaines villes d'eau. Celui

qui préparait les villégiatures. Il a reçu un legs assez coquet à la mort du vieux gentilhomme. Il représente un certain facteur de mystère dans la vie de feu Denverton.

Ils suivaient, en ce moment, une rue aux murs crépis de vert et de rose, menant vers la triste prison grand-ducale, puis descendant, en angle droit, vers la rivière et des endroits plus riants.

Un grand jardin s'ouvrait devant eux, avec des massifs de fusains, des espaces verts, mi-pelouses, mi-potagers. Au fond, des murailles parurent, rochées de gris ou tapissées de lierre vierge. Un vieux jardinier sarclait avec une sage lenteur, et il se redressa péniblement en voyant approcher des visiteurs.

— Monsieur Schneider ? demanda le détective.

— Que lui voulez-vous ? demanda le vieil homme.

— Le voir et lui parler si possible, répondit Harry Dickson.

— Hm, le voir, ça irait encore, car il n'est pas de très méchante humeur. Quant à lui parler, c'est une autre affaire, bavarda le jardinier. Venez toujours...

Il les invita, du geste, à le suivre et entra dans la grande maison grise qui se trouvait devant eux. Ils suivirent un large corridor dallé, frais comme une cave, au fond duquel s'ouvrait une pièce claire, à moitié transformée en volière. Un gazouillis effréné accueillit les arrivants.

— Eh bien ! vieux Balthazar, comment vont les canaris ce matin ? demanda le jardinier, en se campant devant un fauteuil où se tenait une masse informe.

Un grognement lui répondit. D'un amas de vêtements, une main tremblante sortit pour s'avancer, fébrilement, vers un guéridon où se trouvait un verre de vin gris. Le verre fut enlevé et porté à une bouche énorme s'ouvrant dans le visage le plus niais qu'on pût imaginer.

— Monsieur Schneider, présenta le jardinier, non sans ironie.

Harry Dickson crispa les poings. De l'avant-veille à peine, quelque chose lui revenait en mémoire.

— Il n'a pas été toujours comme cela, j'imagine ? demanda Harry Dickson.

— Ah non ! répondit vivement le bonhomme. C'était un monsieur très bien avant que cela lui ait pris...

— Et cela date ? demanda le détective.

— Heu !... La mémoire à mon âge n'est plus très fidèle, vous savez, repartit le vieillard, mais il y a déjà quelques années tout de même... depuis que monsieur ne voyage plus. Alors, cela lui a pris. Il y a des jours qu'il est méchant, d'autres, comme aujourd'hui, qu'il ne l'est pas, ou moins.

Harry Dickson prit congé du jardinier, après lui avoir donné un

large pourboire.

— Temps perdu ? questionna Tom Wills, en regardant son maître de biais.

— Pas du tout, mon petit ! Dire qu'il y a fort peu d'heures encore, vous ressembliez au malheureux Schneider que nous venons de quitter !

— Pas possible ! s'exclama Tom avec horreur.

— Le poison chinois est entré en action, il y a quelque temps déjà. Malheureusement, je ne connais pas son antidote pour l'expérimenter sur la ruine vivante que nous venons de voir.

— Cela aurait-il quelque avantage pour nous ?

— Sans doute, mais je m'en passerai bien, je pense, ajouta malicieusement le détective en remontant la côte qui menait vers la ville nouvelle.

— Pourquoi, si l'on voulait rendre cet homme inoffensif, les empoisonneurs ne l'ont-ils pas tué, purement et simplement, au lieu de le mettre au ralenti ? demanda Tom Wills.

Harry Dickson fit brusquement halte et ses yeux se fixèrent sur la lointaine ramure d'une belle chânaie.

— Que voyez-vous là ? s'enquit le jeune homme.

— Là ? Rien, my boy, mais c'est vous qui me faites entrevoir quelque chose. Palsembleu ! Pourquoi a-t-on mis cet homme au ralenti au lieu de le tuer ? Oh, Tom, auriez-vous mis le doigt sur la solution du mystère ?

— Je n'ai fait que poser la question, confessa Tom.

— Quand le problème est posé, on peut envisager sa solution, répliqua sentencieusement le détective. Je crois que, si l'on parvient à répondre à votre question, une partie du mystère de Denverton-House n'en sera plus un. Et maintenant, allons dîner !

On mange délicieusement au Grand-Duché de Luxembourg. Harry Dickson avait encore souvenance de certains buissons d'écrevisses et d'une superbe friture de truites, dégustées au cours d'un séjour que nous relaterons dans une autre aventure. Un car, rempli de joyeux touristes, passait en ce moment.

— Il y a encore deux places, messieurs ! cria le jovial conducteur. Nous allons à Echternach !

— Très bien, répondit Harry Dickson, nous acceptons avec plaisir. Nous voulons dîner à Larochette.

— À merveille, sir, mais la route est en réfection de ces côtés. Je suis obligé de faire un léger détour. Je devrai vous faire descendre devant le Binzel-Schleift et vous aurez deux kilomètres encore à faire à pied.

— Ce qu'il faut pour avoir bon appétit, approuva Dickson en prenant place dans l'autocar aux côtés de Tom Wills.

Le splendide paysage se déroula comme un film. Le soleil se couchait mais la haute feuillée des forêts, le sommet des rochers brasillaient d'or en fusion. Les Schluchten étaient déjà remplis d'ombre bleue et semblaient redoutables comme des gouffres ; les bois eux-mêmes, aux profondeurs déjà obscures, étaient aventureux et pleins de mystère, bien qu'à chaque sommet un feu de joie semblât être allumé.

Un ruisseau grondait, rageur, sur le bord de la route : des oiseaux attardés s'appelaient sous le couvert assombri.

— Vous êtes au Binzel-Schleift, gentlemen, dit le chauffeur en stoppant. Suivez la route. En une vingtaine de minutes de marche, vous atteindrez Larochette, où je vous recommande l'hôtel de la Poste.

Le car disparut au tournant du chemin, dans une gloire de poussière, laissant seuls les deux détectives.

À leur gauche, bâillait la grande fissure ombreuse du Binzel ; un escalier, taillé dans la pierre, conduisait vers les hauteurs.

— Je demande un quart d'heure supplémentaire pour un peu voir ce rocher de près, déclara Tom.

— Accordé, mon garçon, répondit le maître, en lui emboîtant le pas.

Ils gravirent les marches de granit, se hissèrent entre les blocs rocheux, de façade en façade, et allèrent, de profondeur en profondeur, pour arriver, enfin, tout au haut du Binzel-Schleift. En vérité, ce n'était pas une bien terrible ascension, car le petit plateau rocheux domine la route de quelques centaines de pieds à peine, et permet tout juste un fort agréable coup d'œil sur les alentours, pour l'heure fort assombris car le crépuscule, déjà sensible sur le chemin, était devenu presque nuit complète sous bois.

— Tiens, une auto s'arrête, dit Tom, en entendant un bruit de freins serrés montant du vallon. Le Schleift aura, ce soir, des visiteurs encore plus tardifs que nous.

Dans l'ombre, des pas vifs montaient vers eux ; curieusement, Harry Dickson et son élève attendirent les autres excursionnistes mais l'attente se prolongea. Personne ne montait plus, et le Binzel-Schleift s'emplit soudain de silence. Une étrange inquiétude envahit Tom qui, s'étant avancé sur l'extrême bord, avait, le premier, entendu venir et disparaître les pas ; il recula vers son maître et surprit celui-ci occupé à fouiller du regard l'obscurité.

— Attention, Tom, murmura le détective. Quelqu'un se trouve derrière les arbres ; il a escaladé la roche, sans se servir des marches. À présent, il est derrière nous. Je ne puis préciser sa position ; soyons sur nos gardes.

Soudain, une voix aérienne résonna au-dessus de leurs têtes, voix que le détective reconnut pour celle entendue par lui et Bunny

dans Denverton-House.

— Laissez tomber vos revolvers, messieurs ; ils ne vous serviraient à rien, car il vous est impossible de me voir, tandis que moi je vous abattrais à mon aise, si telle était ma volonté.

— Plop ! Plop !

On n'aurait pu préciser d'où venait le bruit, mais à un pied du visage de Dickson, une roche éclata sous une balle tirée par un silencieux.

— Vous voyez, messieurs, que je n'aurais qu'à viser un peu plus sur la droite pour vous ôter la vie. Je n'en ferai rien toutefois, si vous m'obéissez. Veuillez descendre et prendre place dans l'auto qui se trouve au bas des marches.

Tous feux éteints, une automobile Chevrolet, conduite intérieure, attendait, la portière ouverte ; personne n'était au volant.

— Veuillez prendre place, messieurs, continua la voix plus proche que jamais.

— Rien à faire, sinon nous écoperons d'une balle bien tirée, grommela le détective.

Ils s'installèrent sur des coussins confortables, puis, sans qu'ils vissent personne, la portière fut fermée d'une volée.

— Tom, murmura rapidement Dickson, avez-vous la cire ? Faites vite !

Les deux hommes se recroquevillèrent et se passèrent rapidement les mains devant la figure. Cela leur suffit pour se fourrer dans le nez de minces boulettes de cire très malléables et se glisser en bouche un petit appareil que Dickson avait expérimenté, il y avait à peine quelques mois.

C'était un tube de quatre centimètres de long, que l'on gardait dans la bouche, en ayant soin de n'aspirer que par lui. C'était un des plus puissants filtres à gaz délétères qui existaient jusqu'alors, et dont on devait l'invention à un jeune élève des écoles industrielles de Londres.

Le geste avait à peine été esquissé qu'un sifflement doux se fit entendre aux oreilles de Dickson et, malgré les précautions prises, les deux prisonniers sentirent de lourds effluves les entourer.

Dickson poussa son élève du coude. À quelques secondes d'intervalle, ils se laissèrent choir dans les coussins, prenant l'attitude d'hommes profondément endormis.

À ce moment, une forme très mince surgit au bord de la route, s'installa au volant et démarra à vive allure.

Personne n'avait pris place à côté du chauffeur. Les captifs n'avaient donc que lui à craindre.

Dickson avait, à la lumière des phares allumés, reconnu le masque cruel d'un Chinois et il décida d'agir en conséquence.

Un peu avant de s'engager dans le Mullerthal, la route décrit un grand coude qui oblige les voitures à ralentir.

Petit à petit, la main de Dickson s'était glissée vers le revolver de réserve. À présent, il le tenait braqué sur l'homme...

— Qui veut la fin... gronda-t-il.

On arrivait au virage et, ici, l'action eut lieu : foudroyante.

Deux coups de revolver éclatèrent dans la nuque du chauffeur ; en même temps le détective se jeta de toutes ses forces contre la glace, qui se brisa en mille morceaux. Par-dessus le corps affalé du Chinois, il saisit le volant. Il était temps, déjà l'auto dérapait dangereusement.

Mais Tom avait promptement ouvert la portière, repoussé le corps du conducteur et bloqué les freins.

— Ouf ! dit Harry Dickson, en respirant la fraîche brise des nuits. La nuit, la forêt, la solitude, c'est, tout ce qu'il nous faut pour arranger cette petite affaire en famille.

Le Chinois avait été tué sur le coup ; ses poches fouillées n'apprirent rien aux détectives et Harry Dickson resta quelques minutes à songer en silence.

— Je ne vais pas m'en tenir là, grommela-t-il. Voyons ce que nous pourrions encore en tirer, puisque nous avons, pour le moment, un avantage sur l'ennemi. Attention !

Il venait de jeter ce cri d'alarme, car une puissante auto s'amenait au loin. On voyait déjà voyager le jet blanc de ses phares sous le ciel sombre.

— Prenez la casquette du chauffeur, Tom, ordonna Dickson, et faites en sorte qu'on ne voie pas votre visage. Moi, je me charge de celui-ci !

Joignant le geste à la parole, Harry Dickson jeta le cadavre dans l'auto, l'y cala contre lui à la façon d'un homme endormi, pose qu'il prit lui-même. Tom Wills démarrait déjà en vitesse, quand du fond de la route, l'autre automobile surgit. En quelques minutes, elle eut rejoint la Chevrolet.

— Holà ! tête de citron, cria une voix en allemand, les ordres sont changés : faut pas traverser la frontière à Irrel car il y a une ronde de nuit. Ordre de retourner à la maison.

Sans plus, la puissante machine les devança et se perdit dans la nuit ; le bruit de son moteur s'éteignit bientôt au loin.

— Maître ! maître ! s'écria Tom, l'avez-vous reconnu ?

— Je dormais, Tom, souvenez-vous-en !

— Heureusement, je n'en faisais rien, moi. C'était le vieux jardinier de Luxembourg ! Mais, par tous les saints, il me semblait autrement costaud ce soir.

— J'en conclus que l'ordre est de retourner à la maison de Schneider, dit Harry Dickson. Tournons bride, mon garçon, nous

allons voir ce qui se passe dans cette cambuse.

— Et le Chinois ? demanda Tom Wills.

— Nous ne pouvons nous embarrasser de lui. Déposons-le dans les taillis, qui sont assez épais pour le dissimuler pendant quelque temps.

Harry Dickson saisit le volant, vira de bord et reprit le chemin de Luxembourg. Ils passèrent par Larochette endormie. Seules, les fenêtres de l'hôtel de la Poste resplendissaient encore.

Tom Wills adressa un adieu mélancolique aux écrevisses et aux truites. La Chevrolet, qui s'avérait bonne marcheuse, mangeait, elle, des kilomètres...

5. Nuit d'aventures

Quelques centaines de mètres avant de dépasser les premières maisons de la capitale grand-ducale, le détective gara la voiture dans un sentier de traverse, d'où elle ne pouvait être aperçue de personne ; puis Tom et lui marchèrent allègrement vers la cité, en ayant soin de prendre, dès leur arrivée, par les ruelles de la basse ville.

Elle s'endormait dans la paix du soir, bercée par le grand murmure d'eau courante de sa rivière, lavant éternellement les galets polis comme des crânes. Magnifique silence vespéral des petites villes, à peine troublé par le bond d'argent d'une truite, par le frisson d'aile d'une noctuelle...

Harry Dickson et Tom Wills auraient bien voulu s'attarder, oublier qu'au milieu de toute cette tranquille beauté, ils étaient sur la piste du crime, mais un coude de la route les mit presque en face de la maison de Schneider.

Si, dorée par le soleil de l'après-midi, elle avait paru accueillante, avec ses fusains, ses parterres et ses potagers, dans l'obscurité elle surgissait redoutable et hostile.

Toutes les fenêtres étaient éteintes ; celles du rez-de-chaussée étaient blindées de lourds volets de chêne. L'unique bruit, autour de la maison silencieuse, était celui du vent dans les arbres et dans le lierre-vierge de la façade.

Harry Dickson inspecta longuement les lieux, avant de prendre une décision. La tranquillité de cette demeure ne pouvait être qu'un masque, une feinte. Derrière la maison se trouvaient les communs et le garage.

Voyant sa porte entrebâillée, les détectives s'en approchèrent ; il y avait des flaques d'huile sur le sol cimenté, mais d'automobile point.

— L'auto conduite par l'étrange jardinier n'est pas revenue immédiatement au logis, commença Tom Wills.

Aussitôt la main du maître pesa sur sa bouche pour le faire taire.

Une automobile descendait la rue en pente et Tom la reconnut : celle qui les avait dépassés sur le chemin d'Echternach.

D'un bond, les détectives furent derrière les massifs de fusains ; ils y avaient à peine trouvé un abri que l'auto s'engouffra, à toute vitesse, dans l'allée principale du jardin et entra dans le garage.

De l'endroit où ils étaient, Dickson et Tom entendirent le jardinier chauffeur pousser un grognement de surprise et monologuer :

— Tiens, tiens, la petite bagnole n'est pas encore là. Elle peut pourtant faire de la vitesse quand elle le veut.

Le chauffeur sortit du garage, qu'il laissa entrouvert, et se dirigea vers la maison. Ce n'était plus le vieillard courbé de la journée, mais un homme costaud et d'allure bien plus jeune, bien que son visage fût couturé de rides et empreint d'une certaine sénilité, qui aurait pu tromper le monde, au premier abord. Il entra par la porte de service et les deux Anglais l'entendirent monter rapidement les marches d'un escalier.

Harry Dickson comprit qu'il fallait jouer gros jeu.

— Tom, dit-il, il faudra nous séparer pour l'heure. Le chauffeur va plus que probablement recevoir l'ordre de partir à la recherche de la Chevrolet, conduite par le Chinois. Jouez des jambes jusqu'à l'endroit où nous avons caché cette auto ; bloquez-la sur le côté de la route, comme une voiture en panne. Le chauffeur que voici descendra de sa voiture pour voir ce qui cloche. Tombez-lui dessus et, surtout, prenez-le vivant. Une piqûre de la drogue que nous avons toujours sur nous fera bien l'affaire, si nécessité il y a.

» Filez alors à toute allure vers la frontière belge ; en peu de minutes, vous pourrez atteindre Arlon. Rue de la Montagne, en cette ville, vous trouverez les bureaux de la maison de M. Anatole Lamy, expéditeur. Vous le réveillerez et vous vous présenterez de ma part. Il ne s'étonnera de rien et, pour toutes choses, vous pourrez vous fier à lui. Je ne sais ce que recèle cette maison. Si, à l'aube, je ne vous ai pas rejoint chez M. Lamy, priez-le d'agir. Il sait ce que cela veut dire et en fait d'action, il s'y entend. Filez maintenant et que Dieu vous garde.

Le détective resta seul, blotti derrière les arbustes.

Le jardinier chauffeur se faisait attendre, à la grande satisfaction d'Harry Dickson, qui calcula que Tom Wills aurait le temps nécessaire pour atteindre l'endroit où la Chevrolet se trouvait garée.

Enfin, la porte de service s'ouvrit et le chauffeur reparut. Il y avait du mécontentement et de la crainte dans son allure.

Le détective l'entendit jurer sourdement en mettant sa voiture en marche pour gagner la chaussée, en marche arrière.

— Il prend le bon chemin, jubila intérieurement Harry Dickson en le voyant s'engager sur la grand-route d'Echternach.

La porte de l'office était restée ouverte ; le détective rampa, précautionneusement, vers elle, en prenant bien garde de ne pas quitter le couvert ombreux des fusains. Ainsi, il put atteindre le seuil, sans encombre.

Quelques secondes après, il pénétrait dans la maison noire et

silencieuse.

La Chevrolet se trouvait à peine sur le bord de la route, ses lumières de ville allumées, que Tom entendit le bruit du puissant moteur de l'autre voiture.

Il se jeta dans le fourré proche, ne prenant garde ni aux ronces ni aux orties qui l'égratignaient durement.

La Chevrolet avait l'air d'une voiture abandonnée sur la route, dont les voyageurs étaient allés quérir de l'aide dans le voisinage. L'auto qui approchait était une solide voiture française que Tom reconnaissait bien. À quelques mètres de la cachette du jeune homme, elle bloqua ses freins et le chauffeur, mettant pied à terre, s'approcha délibérément de la Chevrolet.

— Allô, Su-Su ! appela-t-il à mi-voix.

À cette minute, Tom Wills bondit hors du fourré, et assena un tel coup de matraque au chauffeur que celui-ci roula inerte sur le sol.

— La piqûre, ricana Tom en brandissant une seringue de Pravaz, et puis en route pour la Belgique !

— Et dire que je n'ai que l'embarras du choix en fait d'automobile, continua-t-il en comparant les deux voitures ! C'est égal, j'aime bien cette bonne Chevrolet, elle me porte chance !

La grosse voiture prit la place de l'autre dans le sentier de traverse et, avec son passager malgré lui, profondément endormi dans les coussins de l'auto, Tom Wills fila vers la frontière.

— Décidément, cette gentille bagnole est appelée à servir de dortoir roulant ce soir ! monologua-t-il, d'excellente humeur. Il traversa Luxembourg profondément endormie, songeant à ce qui aurait bien pu arriver à son maître, puis il mit le cap sur la frontière.

Depuis quelques années, celle-ci est devenue purement illusoire, car l'accord douanier belgo-luxembourgeois ne prévoit plus aucun poste entre ces deux pays amis.

Quelques lumières piquèrent la nuit, au fond de la route : c'étaient les sémaphores de la gare d'Arlon.

Tom Wills la laissa à sa gauche et s'engagea dans la petite ville provinciale. Un antique réverbère brûlait au coin d'une rue et une plaque indicatrice accrochait ses falotes lueurs. Avec satisfaction, Tom Wills lut, sur un fond d'émail bleu : *Rue de la Montagne*. À quelques tours de roue de là, une belle plaque de cuivre annonçait au passant que l'habitant de céans était M. *Anatole Lamy – Expéditeur – Agent en Douanes*.

Il y avait encore de la lumière chez ce brave Arlonais, car Tom remarqua une fine ligne de clarté entre les lattes des volets roulants.

Aussi ne le fit-on guère attendre, car, au premier coup de sonnette, il lui fut ouvert, et un homme en manches de chemise le regarda avec un peu de curiosité.

— Monsieur Anatole Lamy ? demanda le jeune homme.

— C'est moi-même, cher monsieur. Comment pourrais-je vous servir ? demanda aimablement l'habitant.

— Je viens de la part d'Harry Dickson, murmura Tom Wills.

M. Lamy ne broncha pas et répondit d'une façon bizarre :

— Certainement, monsieur Sellier. Trop heureux de pouvoir vous être agréable. Je vais ouvrir la porte du garage. Mettez-y votre voiture et venez me rejoindre dans la salle à manger. Je suis un nocturne, moi, et l'on ne me dérange jamais !

Cela était dit à haute voix, de façon à pouvoir être entendu de tous les voisins, si d'aventure ceux-ci n'avaient pas été plongés dans un sommeil réparateur. Bientôt, les portes du garage furent ouvertes à deux battants par M. Lamy en personne, puis refermées derrière l'auto.

Du geste Tom Wills désigna l'homme endormi dans la voiture et M. Lamy lui répondit par un imperceptible mouvement de la tête.

— Mr. Dickson le veut vivant, dit Tom à voix basse. Il viendra lui-même, si tout va bien, à l'aube. S'il ne vient pas, je dois vous prier de m'accompagner à Luxembourg, à la maison de Schneider.

M Lamy ne bougea pas, mais Tom Wills vit que toute son attention était en éveil.

— Que faire de mon prisonnier ? demanda Tom.

— Nous l'enfermerons dans un endroit où il pourra s'éveiller à son aise, et même faire autant de bruit qu'il pourra, répondit M. Lamy, en ouvrant la portière de l'auto et en prenant le captif à pleins bras.

Tom s'étonna de voir un petit homme comme M. Lamy, avec son crâne chauve et ses bajoues, qui le faisaient ressembler à quelque notaire de campagne, faire montre d'une telle force physique.

Il transportait le chauffeur comme s'il se fût agi d'un enfant endormi qu'on porte dans son lit.

Soudain, M. Lamy, qui semblait pourtant être une personne qui ne s'étonnait pas de peu, poussa un véritable cri de surprise :

— Mais, c'est Arno ! s'exclama-t-il.

— Vous le connaissez ? demanda Tom Wills.

— Mais... murmura M. Lamy, il doit y avoir maldonne... Il y a une erreur au jeu ! Pourquoi Arno est-il prisonnier ? Il est des nôtres !

Avant que Tom eût pu répondre, des coups furent frappés d'une certaine façon à la porte de derrière.

— Ah ! dit M. Lamy, en reposant son fardeau. Nous allons savoir immédiatement ce qui est arrivé.

Il déverrouilla une porte de fond qui livra passage à plusieurs hommes, habillés à l'européenne, mais dont le visage jaune disait assez l'origine asiatique.

Tom Wills eut un mouvement de recul, craignant vaguement un piège.

Mais cela se dissipa bien vite : derrière les trois Jaunes, une longue et maigre silhouette s'avança et Tom Wills reconnut le sourire d'Harry Dickson.

— MM. Matsuko, Saito et Timotu, présenta Harry Dickson à son élève. Non pas des Chinois, mais des Japonais, comme leurs noms le disent assez. Il se fait que nous allions faire fausse route, bien que ces messieurs veuillent bien reconnaître que l'honneur de la journée nous revient.

— C'est vrai, monsieur Dickson, dit Matsuko, un petit Japonais gourmé aux manières exquises, c'est vrai ! Nous avons cru que Su-Su était des nôtres. De fait, il était complice de la Voix sans tête et il l'a montré en l'aidant à vous faire prisonniers. Vous avez exécuté un traître, messieurs, en abattant Su-Su sur la route d'Echternach.

Tom Wills regarda son maître d'un air abasourdi.

— Je demande à ces messieurs de pouvoir fournir quelques explications à mon élève, dit Harry Dickson.

— Venez au salon, invita M. Lamy. Je crois qu'il nous faudra causer quelque peu.

Installés dans de confortables fauteuils, devant du thé fumant et des cigares, le détective prit la parole :

— Il se fait, donc, que ces messieurs, détectives privés de Sa Majesté impériale le Mikado, accrédités d'ailleurs auprès des puissances d'Europe, se livrent à une même recherche que moi-même : le Chemin des Dieux.

— Ah ! s'écria Tom Wills, on va donc enfin savoir ce que c'est que ce fameux chemin ?

Les trois Japonais secouèrent tristement la tête.

— Voilà ce que nous ne savons pas. D'ores et déjà, nous pouvons prétendre que c'est par-là que viendront les pires horreurs qui ensanglanteront la Chine, qui causeront la mort de milliers de ressortissants européens et japonais.

— Le retour de Fuh-Suh, le terrible, dit Harry Dickson.

Les Japonais approuvèrent comme un seul homme.

— Mais quel point d'attache cela a-t-il avec cette bourgeoise maison de la banlieue de Luxembourg, la ville la plus paisible du monde entier ! s'écria Tom.

— Bien des choses, répondit le Dr Matsuko. M. Lamy vous le dira comme nous. C'est la maison qui attire toujours la Voix sans tête !

— Hein ? en voilà un nom ! s'exclama irrévérencieusement le jeune homme, ce qui lui valut un regard mécontent du maître.

— Oui, on l'entend toujours mais on ne voit jamais celui à qui elle appartient, dit Saito.

Et Harry Dickson approuva à son tour.

— Je l'ai entendue moi aussi, par deux fois. Une fois, à Londres ; une autre fois, ce soir même, quand elle faillit m'avoir. Mais pour n'être qu'une voix, elle sait se servir admirablement d'un revolver.

— Serait-ce Fuh-Suh ? s'enquit Tom Wills.

Toutes les têtes firent le même geste de dénégation.

— Pas du tout. Fuh-Suh était un être terrible, agissant avec une maîtrise inouïe, un conducteur d'hommes, un génie... La Voix sans tête serait une sorte de démon familier qu'il aurait domestiqué. Tel le voudrait la légende. De fait, ce doit être un valet néanmoins redoutable, parce que très habile.

— Mais Fuh-Suh a disparu, dit Tom Wills.

— Il reviendra par le Chemin des Dieux. Je vous assure que cela se sait déjà en Chine, affirma Timotu, le visage sombre.

Le Dr Matsuko se tourna vers le détective anglais.

— Je ne pourrais vous dire quelle joie nous avons à vous avoir avec nous dans cette étrange affaire, monsieur Dickson. Nous avons jusqu'ici ignoré Denverton-House dont le rôle nous est encore inconnu ainsi qu'à vous.

» Mais, depuis quatre ans, nous tenons la maison Schneider en vue. Vous y êtes venu après trois jours. Vous êtes bien habile, allez !

— Comment avez-vous découvert que cette maison pouvait, elle aussi, jouer un rôle dans tout ceci ? demanda Harry Dickson.

— Le hasard y entre pour une partie, raconta le Japonais. M. Arno, le détective européen au service de Sa Majesté le Mikado, prenait ses vacances en Europe. Il remarqua, un jour, Schneider sur le pas de sa porte et reconnut en lui un homme en proie au mystérieux poison chinois, dont nous-mêmes ne connaissons ni l'essence ni l'antidote. Il sentit qu'il y avait anguille sous roche, avisa notre service, et reçut ordre de rester sur place. Arno entra comme jardinier à la maison de Schneider, dont les intérêts sont gérés par un notaire belge, cela grâce à la recommandation de M. Lamy, un ami du Japon comme il est un ami de l'Angleterre.

» Arno avait un boy chinois dont il n'aimait pas se séparer. Il l'établit à Luxembourg dans une confiserie qui faisait de bonnes petites affaires. Le soir venu, le boy rejoignait son maître pour se mettre à ses ordres. Avez-vous remarqué que Schneider possédait une splendide volière ? Eh bien ! apprenez qu'elle n'était qu'une attrape, imaginée par l'habile Arno. Il savait que partout où la fameuse Voix sans tête, se faisait entendre en Chine ou ailleurs, des oiseaux étaient pris et croqués vivants. Chose bizarre, n'est-il pas vrai ? Mais c'est un fait, dont nous avons constaté l'exactitude sans jamais pouvoir l'expliquer.

» À des intervalles plus ou moins longs, des oiseaux

disparurent, en effet, de la volière en question et Arno n'en retrouva que de maigres restes ensanglantés. La Voix elle-même, il l'entendit, morigénant quelqu'un en chinois et proférant les pires menaces.

— Pauvre Arno ! dit Tom Wills, tout penaud.

— Bah ! après tout, vous lui avez rendu un fier service en supprimant Suh-Suh... Un traître, qui s'apprêtait probablement à lui faire son affaire, dès que la Voix sans tête l'aurait exigé.

— Et maintenant, vous accorderez-vous quelque repos ? demanda M. Lamy, prenant pour la première fois la parole. J'ai mis Arno au lit. Demain, il ne paraîtra plus rien du traitement que Mr. Wills lui infligea. Si vous voulez vous mettre au lit à votre tour, messieurs, vous savez que ma maison est aussi confortable que spacieuse.

Harry Dickson secoua la tête.

— Je crois, messieurs, que je devrai vous infliger une nuit blanche... ou plutôt, je la réclame pour moi seul et mon élève Tom Wills.

— Permettez que nous soyons des vôtres, insista le Dr Matsuko.
Harry Dickson secoua la tête.

— Un trop grand nombre de présences pourrait nuire à mon projet. A propos, docteur Matsuko, les disparitions d'oiseaux avaient lieu probablement la nuit ?

— En effet, monsieur Dickson.

— Et la Voix sans tête semble choisir, elle également, la nuit pour se faire entendre, je crois ?

— En général... Mais que concluez-vous ?

— Rien pour le moment. Mais, avec un peu de chance, nous pourrons d'ici peu, vous en apprendre plus long sur cette Voix extraordinaire.

6. La Voix sans tête

— Non, Tom, nous ne dormirons pas cette nuit ! Tant pis, on se reposera après. On retourne à Luxembourg, et même au-delà : On s'en va au Binzel-Schleft !

— Joli souvenir, répondit Tom en prenant place dans l'auto dont Dickson tenait le volant. Racontez-moi, maître, ce qui vous arriva dans la maison de Schneider.

— Bah ! mon récit ne prendra que deux minutes, my boy. J'étais à peine entré que j'entendis des voix dans le salon, proche de l'endroit où je me trouvais. Et ces voix parlaient en japonais et non en chinois.

» Un trou de serrure brillait, lumineux dans le noir. J'y appliquai un œil curieux. Je vous avoue que je restai frappé de stupeur en reconnaissant des détectives japonais, avec qui je fus déjà en contact et de qui la bonne foi et la loyauté ne pouvaient être mises en doute. Au lieu d'être en pays ennemi, j'étais en terre amie.

» Je n'hésitai pas et entrai brusquement.

» Bien que ces braves Japs ne s'épatent pas vite, je vous assure que j'eus un instant de plaisir à contempler leurs mines ahuries.

» Cela ne dura guère. Nous en sommes venus bien vite aux explications. Nous suivions, par des pistes différentes, un même but mystérieux.

— Dites donc, maître, Bunny doit férocement s'amuser à Londres, dit tout à coup Tom Wills.

— Il peut prendre ses aises, le brave garçon, car pour lui rien ne peut troubler la paix londonienne tant que la Voix sans tête n'y est pas.

— Soit, mais ne croyez-vous pas à une complicité étendue ?

— Pas du tout ! dit nettement le maître.

Puis, il garda le silence et prêta toute son attention à la route.

Luxembourg était loin ; le chemin serpentait le long d'immenses bois sombres. Quelques villages complètement sombres furent passés ; à peine un chien de garde hurlait-il de loin en loin.

De hauts rochers menaçants se profilèrent sur la droite de la route, et Harry Dickson ralentit.

— Sommes-nous au Binzel ? demanda le jeune homme.

— A plus d'un kilomètre encore, mais nous allons nous y rendre à pied. Notre plus grande chance de réussite, c'est de ne pas

être entendus.

Tom Wills eut un frisson en voyant le détective tirer de sa poche un long poignard à la lame noircie, pour éviter les reflets d'acier dans la nuit.

— Aurez-vous besoin de ce vilain outil ? demanda-t-il, non sans malaise.

— Cela se pourrait, répondit le détective. À présent, ne parlez que si je vous y autorise. Beaucoup de choses en dépendent.

Ils marchèrent tout un temps sans échanger un mot, non sur le macadam de la route, mais sur l'épaisse mousse du bord, qui étouffait le bruit de leurs pas comme seul le meilleur feutre aurait pu le faire.

Enfin, Harry Dickson arrêta Tom du geste et désigna une fente sombre dans la muraille graniteuse : c'était le Binzel-Schleift.

Comme cette passe entre les rocs semblait menaçante, noire, pleine d'embûches, maintenant que la nuit close était sur elle ! Tom, qui marchait sur les talons de son maître, s'imagina monter les hautes marches d'une tour de manoir, par une minuit maudite, vouée aux pires extravagances de l'Au-delà.

Enfin, ils atteignirent le plateau rocheux et, de là, s'enfoncèrent dans le bois épais, qui couronnait les faîtes du Binzel.

Il ne faisait plus complètement sombre, car la lune venait de se lever. Elle était encore derrière les arbres, mais de fines flèches d'argent trempaient déjà dans la grande ténèbre sylvestre.

Ces faibles clartés permirent au détective de s'avancer, sans trop se heurter aux arbres et aux souches, tout en prenant Tom à sa remorque.

Du fond du bois, un feulement triste et plaintif s'éleva : c'était le cri du chat sauvage, en quête d'une proie nocturne.

Il s'approcha, s'éloigna, se rapprocha encore, puis se tut dans le lointain des arbres.

Un peu de lune filtrait aux côtés de Tom Wills qui, à la faveur de cette clarté avare, vit son maître s'accroupir et s'allonger sur la mousse, la main tendue en avant. Un peu d'ombre prolongeait cette main, et Tom reconnut l'étrange lame teintée de noir, sur laquelle aucun rayon lumineux ne pouvait se réfléchir.

D'autres bêtes nocturnes churent, glapirent, feulèrent, puis en un unisson parfait, tout retomba dans le silence.

— Tac... taque... tac.

Le bruit retentissait devant eux : il était unique dans la nuit, on aurait pu croire que tout se taisait pour lui. Pourtant, ce n'était qu'un claquement sec et doux, comme deux petits morceaux de bois tapés l'un contre l'autre, suivant un certain rythme. Tom s'imagina un enfant, malhabile et peureux, jouant aux castagnettes, en faisant aussi peu de bruit que possible, de peur de troubler le sommeil de quelque

personnage redoutable.

— Tac... taque... tac.

Ce que cette rumeur monotone renfermait de menaces pour le jeune homme ! Il en eut l'appréhension d'abord, la certitude ensuite, en voyant son maître se reculer, plus prudemment que jamais, dans l'ombre des chênes marceaux qui bordaient leur cachette.

Tom n'y tint plus et se mit à ramper très doucement jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la hauteur de son maître. À ce moment, le bruit faiblissait comme s'il s'éloignait d'eux, vers les profondeurs de la forêt.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le jeune homme d'une voix plus basse qu'un murmure. Cela me donne le frisson.

— Un appeau chinois, répondit Dickson sur le même ton.

— Pour quoi faire ? demanda Tom étonné.

— C'est le bruit que font les braconniers chinois pour attirer vers eux le gibier nocturne. Il paraît qu'il a la propriété d'éveiller certains oiseaux comme les faisans et les perdrix et de les faire accourir au lieu où il se produit. Silence, le voilà qui revient... En tout cas, il pourrait très bien faire notre jeu.

— Tac – taque... tac.

Le bruit se précisait, venant vers eux cette fois-ci, avec prudence, avec hésitation ; Tom vit son maître arracher quelques brindilles à un arbuste proche, les tordre, puis les porter à la bouche.

Un son saccadé se produisit, puis, à l'extrême stupeur de Tom, un « tac... taque... tac », presque identique à celui entendu sous les arbres, s'éleva.

La réponse ne se fit pas attendre ; elle se répéta avec quelque frénésie, puis sonna toute proche. Harry Dickson retira ses appeaux improvisés et resta immobile, les nerfs tendus, la main allongée sur l'herbe.

— Attention, murmura le détective à l'adresse de son élève. Tenez votre revolver prêt, mais ne tirez que si vous voyez que la chance tourne contre moi ! Silence !

— Tac... taque... tac.

C'était tout proche à présent, à leur gauche, dans le clair de la lune qui devenait un peu plus intense... Et, soudain, Tom Wills vit.

Une forme trapue, à peine plus grande qu'un enfant de dix ans, s'avavançait lentement d'arbre en arbre, sans ramper toutefois, debout sur des jambes basses, fortement arquées. Le tronc, qui était énorme, dénotait une force peu commune ; la tête, rentrée dans les épaules, n'était pas encore visible.

La créature n'avavançait plus qu'imperceptiblement en émettant toujours ce singulier « tac... taque... tac ». Enfin, elle parut sur le fond plus clair des buissons, frappée en plein par un rayon de lune.

Tom Wills sentit la main de son maître peser sur son bras, lui

imposant le calme et le silence absolu.

La vision était terrifiante : fortement engoncée dans des épaules rondes et énormes, une tête atroce ricanait à la lumière. D'un jaune brouillé, le teint tournait au vert autour de deux yeux globuleux et énormes. Le menton était comme absent, mais le bas de ce visage de cauchemar était fendu par une immense bouche, d'où jaillissaient deux formidables canines blanches.

Les yeux restaient fixes, comme ceux des poulpes, privés de paupières. Dans leur profondeur glauque se lisait une cruauté intelligente et désespérée. L'être avait cessé ses appels, poussant, par instant, de sourds grondements inquiets et furieux.

Parfois, il aspirait fortement l'air ; alors, il grondait de plus belle. Sentait-il une présence dangereuse ? Tom, bien tenté de le croire, serra davantage la crosse de son revolver dans son poing fiévreux. Le monstre se tenait immobile dans un rond de clarté lunaire et les détectives purent voir qu'il était vêtu d'un méchant pagne noir, qui laissait à nu des jambes, des bras et un torse velus. Le crâne, complètement chauve, ne faisait qu'ajouter à sa repoussante hideur.

— Tac... Taque... Tac.

Tom Wills aurait pu crier de terreur, car Harry Dickson avait repris l'appel, alors que l'épouvantable apparition n'était plus qu'à dix pas de lui. Mais le monstre ne semblait nullement penser à un piège ; il se tassa contre le sol, puis il se mit à ramper rapidement vers la cachette des deux Anglais. Ceux-ci étaient complètement blottis dans l'ombre, et un buisson faisait écran entre eux et l'approchant.

Ce dernier avançait nettement dans leur direction. Comme il tournait le dos à la clarté, les détectives ne voyaient que sa sombre et lourde silhouette. Ce n'en était que mieux car, en voyant s'approcher le terrifiant visage, Tom Wills n'aurait pu se retenir de lui envoyer une paire de balles blindées. Or, le maître avait bien dit : « N'intervenir que si la chance devait se tourner contre moi... »

Le monstre atteignit le buisson, avança une patte simiesque pour écarter les rameaux et le feuillage.

À cette minute, la main d'Harry Dickson jaillit en avant vers les basses côtes du torse monstrueux.

Tom Wills entendit un « han » sourd et s'apprêta à intervenir, mais la créature resta immobile, la griffe tendue vers le buisson, son affreux visage un peu rejeté en arrière, ses yeux globuleux reflétant la lumière.

Puis, avec un long soupir, elle glissa sur le côté et ne bougea plus. Ce fut au tour du détective de pousser un profond soupir.

— Aidez-moi à porter ceci dans l'auto, Tom, dit-il en désignant la chose inerte.

Ce fut un travail difficile. Malgré sa petite taille, le monstre

pesait bien lourd, et Harry Dickson recommandait à son élève de ne pas faire de bruit. Une étrange odeur de fauve s'en élevait, qui écœurerait Tom jusqu'à la nausée.

— Doucement, doucement, Tom, conseilla le détective, comme ils descendaient le singulier cadavre par les marches du Binzel-Schlefft.

— Et pourquoi ? La Voix sans tête n'est-elle pas morte ? Que peut-elle nous faire ?

— Morte, elle ne l'est pas ! Quant à être dangereuse, cela dépend de l'endroit où elle se trouve. Souvenez-vous des balles envoyées dans la soirée par le silencieux !

Tom Wills secoua la tête ; une fois de plus, il renonça à comprendre, et l'heure n'était pas aux questions.

— Faites avancer l'auto, ordonna le détective. Une fois devant le Binzel, stoppez mais sans arrêter le moteur. Dès que j'aurai pris place avec ce passager, filez en quatrième. Nous rentrons à Arlon par une route de traverse.

— C'est presque un service automobile régulier que l'on fait ce soir, murmura Tom. Il ajouta : – un service de corbillard automobile. C'est passionnant !

L'ordre du détective fut exécuté à la lettre. Quand l'auto fila, de nouveau, sur la route du retour, Harry Dickson respira.

— Dieu merci, « elle » était à l'intérieur du bois ! Sinon, cela aurait pu nous coûter bien cher.

— « Elle », s'enquit Tom. La Voix sans tête ?

— Certainement, répondit le maître. Avez-vous pensé, une minute, que cette horrible brute jaune, que nous venons d'occire comme une bête malfaisante, pouvait parler d'une façon civilisée comme la « Voix » en a l'habitude, qu'elle pouvait manier, avec autant de science, les redoutables poisons de l'Empire du Milieu et, avec autant de dextérité, un revolver de haute précision ?

Dans l'auto, le corps inerte du bizarre Asiatique heurtait, à coups sourds, les parois et les fauteuils. L'odeur de musc et de décomposition, qui s'en dégagait, était si forte qu'à leur arrivée à Arlon, les détectives en étaient réellement malades.

Les trois Japonais furent vite levés, ainsi que le bon M. Lamy, et ils entourèrent curieusement l'affreuse dépouille.

— C'est, je crois, un orang-lord de Bornéo, dit le Dr Matsuko. Ce sont des êtres très mystérieux, capables de perfectionnement et même d'un certain dévouement à leurs maîtres. Sont-ils hommes, sont-ils singes ? J'opte pour la première éventualité, car on peut leur apprendre quelques mots usuels. Furieux, ils sont terribles. Je sais que quelques mandarins de Chine en avaient à leur service.

— Mais la Voix... commença Saito.

Harry Dickson sourit.

— Elle vit encore, mais cela ne durera guère. Je vous le promets : d'ores et déjà, elle est condamnée à mort. Monsieur Lamy, obtenez de l'Administration grand-ducale que les bois du Binzel soient interdits à la circulation pendant huit jours. C'est plus qu'il ne nous en faut.

Le Dr Timotu, qui se tenait penché sur l'homme des bois, se releva soudain et montra son doigt maculé.

— Ma parole ! cette créature a dû porter des postiches et du maquillage, dit-il.

— Je veux volontiers le croire, dit Harry Dickson. C'est même très vraisemblable. Mais, à présent, messieurs, je vous prie de m'accorder, ainsi qu'à mon élève, quelques heures de sommeil. Voici l'aube, qui se lève sur la merveilleuse campagne ardennaise...

7. La voix sans tête (suite)

Harry Dickson passa une journée à muser dans les environs d'Arlon.

M. Lamy avait bien fait les choses et les truites et les écrevisses arrivèrent par porteur spécial.

Les Japonais faisaient, eux aussi, honneur aux repas. Il y avait une sorte de trêve, on parla peu du mystère du Chemin des Dieux.

Dans la journée, le détective avait demandé Londres au téléphone et parlé avec Bunny Lipton, qui s'ennuyait prodigieusement au bord de la River.

— Mon pauvre Bunny, avait répondu le détective, il faut pourtant prendre votre mal en patience. Denverton-House va rester inerte et je vous autorise à passer vos heures à boire de l'ale et à lire les journaux humoristiques.

Le surlendemain seulement, Dickson proposa à ses amis de retourner à Luxembourg. Ils retrouvèrent la maison de Schneider en parfait état et complètement tranquille. Arno, qui y était revenu, raconta que rien ne s'était produit. Schneider lui-même vivait toujours de cette vie végétative que nous lui connaissions.

Le brave Arno n'en voulait nullement à Tom Wills.

— Ce sont les risques du métier, avoua-t-il. Il n'est pas impossible qu'un beau jour je vous rende la pareille, mon jeune ami, mais en attendant, nous prendrons un verre de vin gris, à notre réconciliation et à notre durable amitié.

Harry Dickson et les Japonais se joignirent de grand cœur à l'invitation. Une heure d'intimité charmante s'ensuivit.

— Maintenant, nous repartons pour le Binzel, dit Harry Dickson.

Arno se mit au volant de la grande auto française et Tom Wills pilota sa favorite, la Chevrolet. Un délégué de la police grand-ducale prit place à côté des voyageurs.

A deux kilomètres de chaque côté du Binzel-Schleft, une surveillance discrète était exercée, tendant, surtout, à éviter l'intrusion d'étrangers dans les bois ; mais, comme la saison n'était guère avancée, peu de touristes durent se retirer devant cet ukase...

Comme ils montaient les marches de pierre brune du passage rocheux, Harry Dickson sembla repris d'un souci.

— Je crois que deux jours auront suffi pour avoir raison de sa

dernière force de résistance, murmura-t-il. Mais, on ne peut jamais savoir...

Le Dr Matsoku eut soudain un geste de surprise. Il se rapprocha vivement du détective et lui dit un mot à l'oreille.

Harry Dickson sourit :

— C'est bien cela, docteur !

— Oui, j'avais bien vu les petites plaies derrière les oreilles de l'orang-lord, mais je n'avais pas pensé à « cela ». En effet, on raconte que dans l'entourage du terrible Fuh-Suh...

Il n'acheva pas : tous avaient, soudain, fait halte et se regardaient avec effroi.

Une clameur déchirante s'élevait du fond de la forêt.

Elle montait et diminuait sur un mode étrangement aigu ; on y discernait un appel de détresse et, en même temps, un désespoir et une colère inouïes.

— La Voix sans tête ! murmura Arno en pâlisant. Mon Dieu, je n'ai jamais rien entendu de plus affreux.

Matsuko se tourna vers Harry Dickson, qui écoutait, immobile, le front grave.

— Vous croyez que...

— Elle agonise, répondit le détective.

— Mais de quoi meurt-elle ? demanda Tom Wills.

— De faim ! fut l'étrange réponse du maître.

Saito prit la parole à son tour.

— J'ai assisté, un jour, au supplice d'un bandit chinois, condamné à être enfoui vivant dans une fourmilière, dit-il.

— Seigneur, murmura Dickson, c'est terrible, et pourtant nous risquons notre vie en nous approchant d'elle.

— Est-ce un homme ? demanda Tom Wills.

— À peine, répliqua Harry Dickson, bourru.

Il réfléchissait, une barre d'ombre au milieu du front.

— N'importe, je préfère risquer un peu ma peau plutôt que d'assister à cette agonie-là. Je n'avais pas, monsieur Saito, pensé aux fourmis rouges. Il faut mettre fin à ce supplice.

On voyait que la décision du grand détective était prise ; déjà, il donnait des ordres : ils étaient formels. Il s'avancerait seul. Le Dr Matsuko était autorisé à le suivre de loin, de façon à ne pas le perdre de vue et à n'intervenir qu'en cas de nécessité absolue.

La voix perdait déjà de son ampleur. Elle n'était plus qu'une plainte, qui allait en s'affaiblissant, percée, de temps en temps, par un long hurlement de rage et de souffrance.

Harry Dickson marcha vers elle, glissant d'arbre en arbre, suivi de loin par le détective japonais.

Tout à coup, il s'arrêta : la voix venait de reprendre mais, cette

fois, elle hurlait des paroles désespérées.

— Le Chemin des Dieux ! Trop tard !

Devant le détective, les arbres s'éclaircissaient, une petite clairière était là, légèrement vallonnée. La voix s'élevait de son centre.

Quand il en eut atteint l'orée, le détective s'abrita derrière un tronc épais et regarda passionnément devant lui. Matsuko, rompant la consigne, l'avait rejoint.

— Voyez-vous quelque chose, monsieur Dickson ?, murmura-t-il.

Le détective secoua la tête.

Il ne distinguait que des mousses et de petits buissons de ronces, incapables de dissimuler une présence humaine. La clairière était vide. Pourtant, quelques secondes auparavant, la plainte avait retenti en son milieu.

— Les fourmis ! dit soudain le Japonais.

Une large nappe rousse ondulait au milieu de la clairière, elle tournait autour d'un objet, qui n'avait certes pas deux pieds de hauteur, et qui ressemblait à quelque informe motte de terre.

Soudain cet objet hurla :

— Fini ! Le Chemin des Dieux !

— Ciel ! s'écria Matsuko, c'est bien cela ! Quelle horreur !

La chose informe avait-elle entendu ?

Le fait est que, soudain, un petit bras décharné se leva hors de la masse grouillante. Au bout de ce moignon informe se tendait un revolver automatique, prolongé d'un tube silencieux.

Mais deux coups de feu avaient déjà claqué à l'orée et le petit bras retomba parmi les insectes voraces.

Harry Dickson arracha quelques herbes sèches, en fit un brandon qu'il alluma et le plongea dans la fourmilière.

La débandade se fit dans l'armée innombrable des infiniment petits et une étrange chose apparut.

C'était une tête humaine, aux chairs déjà à moitié rongées par les insectes. Elle surmontait un tronc rabougri qui, de fait, n'en était que la moitié d'un et, d'où pointait un unique bras minuscule : celui qui tenait un revolver, au bout d'une main pas plus grande que celle d'un singe de petite taille.

Matsuko recula avec une terreur superstitieuse.

— Je pensais bien que c'était cela ! Mais vous avez trouvé avant moi, monsieur Dickson. Un Bouddah vivant ! Un Bouddah vampire ! L'orang-lord lui servait en même temps de moyen de transport et de garde-manger !

Accourus au bruit des coups de feu, les autres Japonais, M. Lamy, Tom Wills et le délégué grand-ducal contemplaient la scène avec stupeur.

— Messieurs, dit Harry Dickson, le drame est définitivement fini ! Le principal acteur vient de quitter la scène. Mais le mystère reste encore à résoudre. Il se trouve à Londres.

— On y va ! crièrent les Japonais, avec un enthousiasme peu compatible avec leur flegme national.

— Vous avez bien le temps, messieurs, répondit Harry Dickson, en riant. Je ne vous y donne rendez-vous que dans un an, à Denverton-House... On n'enverra plus les invitations. Vous serez les seuls convives au dernier repas ridicule offert par Lord Denverton.

8. Le Chemin des Dieux

Lord Denverton n'avait, en effet, que peu de convives à traiter. Le sollicitor qui, depuis quatre ans, avait reçu des invitations à faire parvenir à leurs adresses, n'avait pas eu à s'en inquiéter cette année-là. Dans la salle d'apparat de Denverton-House, nous ne voyons devant la grande table que le prestigieux Harry Dickson, les trois détectives japonais, Matsuko, Saito et Timotu, Bunny Lipton, revenu pour la circonstance, et Tom Wills. Le jeune lord présidait le repas.

Il n'était pas ridicule comme celui des autres années, et son menu avait été choisi avec un soin des plus méticuleux.

— Au fond, qu'attendons-nous, monsieur Dickson ? demanda le lord.

Le détective secoua la tête d'un air dépité.

— Je ne le sais pas moi-même, sir. J'attends quelque chose certes, mais...

Il repoussa son verre de fine Napoléon, et une expression de réflexion intense se répandit sur son visage.

— Le dîner a lieu à date et heure fixes, murmura-t-il, et rien ne peut être changé à la salle d'apparat... C'est tout ce que j'ai, comme points de repère, pour arriver à la solution.

Il se renversa davantage sur sa chaise et ses yeux se fixèrent au plafond.

Tout à coup, on l'entendit rire.

— C'était trop simple après tout, dit-il...

Il avala sa fine sans la savourer et ses yeux brillèrent.

— Voilà ce qui est fait, messieurs. Il nous suffit d'attendre encore un peu.

— Longtemps ? questionna le lord avec un peu d'impatience.

Harry Dickson regarda la verrière du plafond.

— Peuh ! disons vingt minutes au plus !

Les Japonais, comme sidérés sur leur chaise, fixèrent leurs yeux noirs sur le détective : on aurait pu y lire de l'admiration, un peu d'envie également.

— Dix minutes ! annonça Bunny Lipton.

Harry Dickson tenait les yeux fixés sur la verrière : un rai de soleil s'y glissait, dorant le haut de la pièce. Les autres invités purent voir que le détective respirait profondément et qu'il serrait nerveusement les mains. Ses regards ne quittaient pas le plafond.

Soudain, il fit un bond et s'élança vers la muraille en face de lui.

— Une canne, un bâton, n'importe quoi ! cria-t-il.

Il arracha une épée à une panoplie et se rua littéralement vers le mur.

Il venait d'entendre un léger déclic, à un endroit élevé de la corniche, où un petit rond de soleil venait d'apparaître.

De toutes ses forces, le détective frappa au milieu du disque lumineux.

Les invités et Lord Denverton se mirent à pousser des cris : une partie de la muraille avait disparu et découvrait un escalier de marbre blanc, décoré de figures d'or et de jade.

— Messieurs, dit Harry Dickson avec émotion, voulez-vous me suivre sur le Chemin des Dieux ?

— Ah ! murmurèrent Matsoku et Bunny à la fois, c'était donc cela ?

Ils montèrent l'escalier, habilement dissimulé dans l'épaisseur des lourdes murailles de Denverton-House. Une porte en bois d'ébène incrusté d'or et d'ivoire se trouvait au haut des marches, qui se terminaient en un minuscule palier, dallé de jade et d'onyx.

Harry Dickson saisit la poignée d'argent de la porte. Aussitôt, une vive lumière inonda l'escalier et l'on put apercevoir de petits, mais merveilleux lampadaires électriques, s'échelonnant le long des marches.

Après une suprême hésitation, le détective ouvrit la porte.

Une lourde et pénétrante odeur de musc, d'encens et de myrrhe, à laquelle se mêlait une senteur indéfinissable, vint au-devant des hommes. La porte ouverte démasquait une pièce aux dimensions restreintes, meublée mi-à l'européenne, mi-au goût de l'Orient. Dans de splendides vases de Chine s'ouvraient d'énormes chrysanthèmes stérilisés, gardant toute l'apparence de la vie.

— Un homme ! s'écria soudain un des détectives japonais.

Un individu, habillé d'un ample kimono de soie sombre, était étendu dans un fauteuil, devant un bureau encombré de papiers ; il semblait dormir.

Harry Dickson se pencha sur un visage jaune, aux yeux bridés, et effleura une joue glaciale et parcheminée.

— Mort, dit-il.

Il réfléchit un moment et dit, comme parlant à lui-même :

— On dit que ces drogues chinoises parviennent à empêcher la décomposition pendant de longues années.

Tout à coup, Matsuko poussa un véritable cri d'épouvante.

— Monsieur Lipton ! s'écria-t-il. Ne reconnaissez-vous pas ce mort ?

— Oh ! murmura le détective anglais, c'est un peu fort !... Je ne l'avais entrevu qu'une fois mais c'est bien lui !

— Le mandarin Fuh-Suh ! L'épouvante du monde !

Harry Dickson s'approcha à son tour. Il tenait dans sa main un mouchoir imbibé d'un alcool fortement aromatisé.

— Messieurs, dit-il, que ceci reste pour toujours entre nous ! Ou plutôt que ceci soit écarté de la malignité publique.

Lord Denverton, continua-t-il, veuillez regarder d'un peu plus près.

Il se mit à frotter le visage parcheminé, d'où, lentement, s'enleva une épaisse couleur jaune. Des rides se dessinèrent, puis les yeux bridés prirent une autre position.

— Mon Dieu ! s'écria soudain le lord, avec épouvante, mon Dieu... C'est mon oncle, Lord Denverton !

— Qui fut la terreur Fuh-Suh pour le reste du monde, ajouta sombrement le détective.

Quand tout le monde eut repris place autour de la table, non celle de la salle d'apparat mais bien du bureau particulier de Lord Denverton, Harry Dickson prit la parole.

— Les annales de l'époque nous apprennent que Lord Denverton ne fit qu'un unique voyage en Chine, et encore en sa prime jeunesse.

» Au cours de celui-ci, il décida sans doute de se lancer dans une des plus formidables aventures qui fussent.

» Les débuts en sont mystérieux et ne doivent pas nous intéresser outre mesure. Si, un jour, quelque romancier d'aventures veut écrire la vie prodigieuse de Denverton-Fuh-Suh, c'est à lui de les rechercher.

» Denverton avait connu à l'Université un compagnon du nom de Schneider, qui lui ressemblait quelque peu et dont l'unique souci était de vivre, aussi largement que possible, aux crochets de son sosie.

» Denverton y vit un signe des Dieux. Il pouvait, désormais, vivre d'une vie double. Il envoya, pendant des années et des années, Schneider parcourir, sous son nom, les diverses stations balnéaires du continent. Pendant les rares retours que le véritable Denverton faisait à Londres, Schneider se tenait coi, dans sa maison de sa ville natale : Luxembourg.

» Pendant ce temps, Fuh-Suh était né. Devenu mandarin, émeutier et guerrier, il fut la terreur de l'empire jaune.

» Mais, petit à petit, il s'était mis dans la peau du rôle. Il croyait à sa mission asiatique. Sous je ne sais quelle influence religieuse, il se crut l'envoyé des Dieux du Levant. Tel le veut une antique croyance : un mandarin guerrier du nom de Fuh, après un certain nombre d'années, passées dans le royaume des ombres,

revenait parmi les vivants et reprenait son rôle. Une sorte de Barberousse de la Chine, quoi !

» Denverton se crut ce mandarin de légende, il se conduisit comme tel. La même croyance voulait que le retour « par le Chemin des Dieux » se fasse au milieu d'un repas offert à des larrons choisis au hasard.

» Imbu de cette millénaire superstition, Denverton prépara son retour parmi les vivants, le jour où la mort le frapperait.

» Il revint à Londres, fit construire dans son hôtel une retraite appropriée et rédigea son testament en conséquence.

» Ici, la légende joua un nouveau rôle : il y était dit que, par un de ces jours de faste, le soleil ouvrirait le Chemin des Dieux au mandarin revenu d'entre les morts.

» Denverton aida quelque peu les Dieux en apposant une serrure solaire. Quand le soleil frappait, par la verrière, une certaine place en haut de la corniche, un déclic, dû à la dilatation de métaux extrasensibles, faisait jouer la serrure. Si, à ce moment, l'époque de la résurrection était venue, le mandarin réveillé n'avait qu'à tirer la porte et il faisait sa rentrée dans le monde. Les temps n'étaient-ils pas révolus, alors le refroidissement des mêmes métaux refermait la porte secrète et tout rentrait dans le calme et l'attente pour un an.

» C'est pour cela que vous m'avez vu faire diligence en frappant l'endroit inondé de soleil. Notez que l'endroit en question était si habilement choisi – je dirai même : astronomiquement choisi – qu'il ne pouvait être atteint, par le soleil, qu'au moment où l'astre occupait la position de cette journée : donc, une fois par an. Il a fallu de fantastiques calculs de mécanique céleste pour arriver à un pareil résultat.

» Dans tout ceci, il y a donc un mélange de superstition, de croyance fanatique, de science et de ruse.

» Mais, cela ne suffisait pas. Il fallait encore des serviteurs, prêts à protéger le secret.

» Ce rôle fut dévolu à un Bouddha vivant, presque complètement paralysé, informe, mais doué d'une vaste intelligence. Ce monstre se servait d'un orang-lord pour compléter son personnage mutilé, comme nous l'avons vu d'ailleurs. Il n'avait qu'un autre domestique : nous l'avons tué dans Bakerstreet.

» Ceci fut terrible pour le Bouddha car ses déplacements étaient toujours compromis. Il regagna pourtant Luxembourg, où il avait sa retraite dans la maison de Schneider, en maquillant aussi bien que possible son homme singe. Une fois là, il parvint à corrompre le boy chinois d'Arno ; cela aussi nous le savons. Pourquoi, me demanderez-vous, ne supprima-t-il pas Schneider ?

» La réponse est aisée. Il croyait, lui aussi, à la résurrection de

Denverton-Fuh-Suh et pensait donc que la présence de Schneider redeviendrait nécessaire. Il se contenta d'en faire un idiot, quitte à le rappeler au bon sens quand le maître serait revenu par le Chemin des Dieux.

Ah ! il n'y a pas à dire, le Bouddha vivant, qui fut l'homme de confiance de Fuh-Suh, savait lutter pour la cause de son maître.

— Pourquoi ne nous tua-t-il pas ? demanda Tom Wills. Il en eut l'occasion maintes fois.

Harry Dickson se tourna vers Bunny Lipton.

— Je suppose que nous le devons à la réputation dont notre ami Bunny jouit en Orient. Notez que le sinistre nabot essaya de me tuer en m'envoyant son poignard de platine, au moment où il entendit que le jeune Lord Denverton me charger de sa mission. Il maniait, toutefois, moins bien le couteau de jet que le pistolet automatique.

» Il dut estimer alors que Tom Wills et moi-même constituerions d'excellents otages pour le cas où Bunny Lipton aurait découvert le pot aux roses, en l'occurrence le mystère du Chemin des Dieux. Il recourut donc plutôt à l'arsenal toxique de la vieille Chine qu'à ces armes meurtrières.

— Je voudrais savoir ce que l'on entend par Bouddhas vivants ? demanda Tom Wills en regardant autour de lui.

Bunny Lipton lui répondit :

— Ce sont d'étranges créatures, élevées par les bonzes pour l'adoration des foules. Très souvent, ce sont des enfants. Dès que les Bouddhas atteignent l'âge de raison, le grand Bouddha les appelle. Ce qui veut dire que, en général, les bonzes les leur expédient par la voie du poison. Mais il arrive que certains soient doués d'une réelle puissance et que des mandarins se les attachent à prix d'or.

» Ce fut le cas de l'être difforme et intelligent dont Denverton-Fuh-Suh fit sa créature ; sans aucun doute, ce monstre avait foi également en la survie de son terrible maître.

— Et les larrons que Lord Denverton invitait à dîner ? demanda Tom.

— C'est la survivance du rituel chinois. Naturellement, on dut choisir des larrons anglais – et il n'en manque pas sur place – pour assister au réveil du maître. Je suppose que si, par miracle, cela avait eu lieu, on n'aurait pas donné bien cher pour la vie des convives présents.

» Les invitations étaient envoyées par le Bouddha serviteur.

— Le Bouddha vampire, murmura Matsuko.

— C'est vrai, ajouta Harry Dickson. Cet être difforme ne possédant pas d'organes de digestion comme les autres hommes, force lui était de se nourrir de sang humain, celui de son coolie, l'Orang-lord. J'avais pensé me trouver devant un être du genre, dès que

j'entendis parler de la disparition nocturne d'oiseaux. Au moment où nous l'avons abattu, il était en quête de perdrix endormies.

Lord Denverton faisait servir le champagne.

Il moussait déjà dans les coupes, quand un des Japonais leva la tête et aspira l'air autour de lui.

— Cela sent fortement le brûlé, dit-il.

Il avait à peine dit, qu'une vague brûlante sembla rouler vers eux. Par la porte entrouverte, on vit une tenture s'enrouler subitement et une grande flamme la dévorer.

Au même moment, les cris du personnel éclatèrent : – Au feu ! Au feu !

— Cela doit venir du Chemin des Dieux ! gronda Dickson en s'élançant.

Il avait dit vrai : par la porte clandestine, des torrents de feu s'échappaient.

— Hélas ! Trois fois hélas ! gémit Bunny Lipton : le bureau de Fuh-Suh était rempli de documents.

Mais ils n'eurent que le temps de fuir : le feu gagnait du terrain de tous côtés. Quand ils furent dans la rue, ils assistèrent, impuissants, à la destruction complète de Denverton-House.

— Je suppose que cet incendie était prévu, dit le Dr Matsuko. En cas d'intrusion étrangère, un système d'horlogerie secret devait se déclencher, système que seuls les initiés auraient pu arrêter. Ce n'est pas très étonnant ! Et nous sommes bien coupables de ne pas y avoir pensé dans la joie du triomphe.

— Bah ! murmura Dickson, ce sinistre nous vaudra toujours le secret autour d'un grand nom. Il n'y a plus de Fuh-Suh, et c'est bien le principal, n'est-il pas vrai, Bunny ?

Bunny Lipton cligna de l'œil, en signe d'assentiment.

Ainsi se termina l'étrange affaire du Chemin des Dieux. Quelque chose s'y ajouta pourtant. Peu de jours après l'incendie de Denverton-House, le malheureux Schneider tomba malade et son état empira rapidement. Arno pria Harry Dickson de venir.

Schneider, aux portes de la mort, sembla reconquérir lentement ses esprits. Il n'avait plus grand-chose à apprendre au détective mais celui-ci essaya, néanmoins, de le questionner encore, en cette ultime minute.

— Denverton ! n'était-il pas mort, à Luxembourg, dans cette même maison ? N'avait-on pas ramené son cadavre à Londres ?

Plus Schneider avançait dans l'agonie, plus Harry Dickson remarquait son extraordinaire ressemblance avec Denverton-Fuh-Suh.

Tout à coup, il fit signe à Harry Dickson d'approcher.

Comme le détective obéissait, le mourant leva la main et le frappa en pleine poitrine. Mais son bras avait été trop faible et l'arme,

qui aurait dû trancher l'existence du détective, tomba sur le plancher.

C'était le petit poignard de platine, à manche de jade.

Harry Dickson regarda fixement le malade, dont le visage avait repris une expression haineuse et terrible.

— Je suis revenu quand même, hurla-t-il, soudain, par le Chemin des Dieux ! Puis, il retomba sur sa couche et mourut.

Harry Dickson retourna à Londres, le doute dans l'esprit.

« Qui des deux était Fuh-Suh ? Schneider ou Denverton ? »

Le rapide, qui l'emportait, semblait marteler les deux noms sur les roues, entre les butoirs de wagons, sur le fer des boggies :

— Schneider... Denverton... Schneider... Denverton...

— Fuh... Suh... Fuh... Suh... faisait la vapeur de la machine.

— Peu importe, murmura le détective, en se laissant aller, la tête en arrière, dans les coussins du coupé des premières.

Il sentait qu'un peu de mystère planait encore autour de cette histoire, s'achevant en somme lamentablement sur la faillite d'un conte bleu. Il s'endormit avec un peu de lassitude dans l'âme, moins content de lui, qu'il lui arrivait, ordinairement de l'être après une de ses rudes luttes contre les crimes des hommes.

FIN

LE FANTOME DU JUIF ERRANT

1. Le voyageur dans la nuit

Le colonel Charles T. Bran n'avait pas beaucoup d'amis, car c'était un personnage mesquin, borné, d'un orgueil et d'une sottise hors de toute limite permise. Jamais l'armée de Sa Majesté n'avait eu dans ses cadres officier moins distingué et plus méprisé. Aussi la joie fut-elle profonde quand, arrivé à la limite d'âge, il prit sa pension. Encore cet événement fut-il hâté par les « carottes » de dimension que le vieux soudard tirait à tout propos. Qu'un moustique harcelât ses nuits d'alcoolique, et il se faisait porter malade pour une quinzaine au moins.

Charles T. Bran, colonel sans gloire mais non sans reproche, quitta Rochester en protestant contre l'ingratitude de l'Angleterre, pour se retirer dans une triste et pauvre propriété de l'ouest, complètement ceinturée de forêts et d'étangs.

L'ex-officier n'avait pas de fortune : sa solde fondait devant les comptoirs des tavernes et au jeu de dés. Il devait pas mal d'argent aux usuriers de Cheapside. Sa réputation était déplorable. Il quitta l'armée, où on l'oublia aussi vite que possible, comme on chasse un mauvais rêve. Mais sa soif de gloriole lui était restée. Aussi déambulait-il par les bois de Woodside, dans un uniforme des Guards bien miteux, coiffé d'un casque d'apparat, guêtré et botté pour une parade fantôme.

Les rares habitants s'en émerveillèrent d'abord, s'en moquèrent ensuite, et puis acceptèrent la chose et la classèrent parmi les faits de la vie courante. Bien peu auraient pu penser que ce fantoche allait devenir le centre d'une mystérieuse conspiration qui plongerait la région dans l'appréhension des plus sombres épouvantes.

La propriété du colonel Charles T. Bran avait été baptisée jadis de ce nom printanier : « Les Hirondelles », bien que ces agiles migrateurs ne nichassent jamais sous ses branlantes toitures.

C'était une bâtisse d'un style prétentieux et ridicule, toute en tourelles et clochetons, aux vilaines façades rochées, laissée d'ailleurs dans un abandon presque complet, puisque Bran l'occupait seul. Un vieux couple, habitant une mesure distante d'une demi-lieue des « Hirondelles », venait tous les jours vaquer aux soins de son triste et malpropre ménage.

Nat Wade, le mari, prenait soin du maigre potager et bouchait de temps à autre un trou dans les toits ou dans les murs, histoire de ne pas laisser trop de latitude aux vents et à la pluie. Sa femme, la vieille

Meggy, cuisinait d'horribles ratatouilles qui suffisaient à l'appétit du colonel.

Le soir venu, le couple regagnait sa chaumière. Ils ne résidaient pas aux « Hirondelles », pour le bon motif que Bran y occupait la seule chambre habitable.

Tels sont les personnages que nous avons à présenter aux lecteurs de cette singulière histoire. Nous devons y ajouter ceux d'Allan Barkis et de son épouse Symphronia, marchands de bois, bûcherons et aubergistes, habitant au beau milieu de la lugubre forêt de Woodside, un cabaret composé de cinq pièces où l'on servait à boire aux rares rouliers et forestiers de passage.

Le calendrier marquait un des premiers jours de décembre. Il neigeait sans discontinuer depuis une semaine, et les routes et sentes forestières disparaissaient sous une couche blanche et molle, épaisse de près de deux pieds. Cela n'empêchait pas le colonel Charles T. Bran de parcourir les trois quarts de lieue qui séparaient les « Hirondelles » de l'auberge des Barkis, de s'y installer de quatre heures de l'après-midi jusqu'à neuf heures du soir, pour y boire et y raconter d'imaginaires prouesses militaires.

Il était non loin de huit heures. Le fanfaron venait de raconter ses campagnes d'Afghanistan, pays qu'il ne connaissait que par les rares cartes géographiques qu'il avait eues sous les yeux. Comme chaque jour, l'ivresse lui allumait les joues et les prunelles. Les Barkis, copieusement régelés, écoutaient et buvaient. À ce moment, la neige crissa devant la maison.

— Les loups ! s'effraya le colonel.

Car, depuis quelques jours, des forestiers avaient signalé la présence de ces redoutables fauves dans les épais taillis de la forêt de Woodside.

— Non, ce sont des pas d'homme, répliqua Allan Barkis.

Comme pour donner raison à l'aubergiste – car le colonel s'apprêtait à lui opposer un vigoureux démenti – des coups discrets furent frappés sur la porte qui s'entrouvrit timidement.

Un étrange individu fit son apparition, dans un tourbillonnement de neige et de grêle.

C'était un homme de petite taille, à la barbe en fleuve, à la sénile figure nettement sémitique. Un calot de fourrure poudrée de neige le coiffait, et une longue et malpropre lévite complétait, avec un foulard de laine jaune, son fantastique accoutrement.

— J'ai vu de la lumière, dit l'homme, et je vous supplie de me donner du pain, du fromage et une boisson chaude.

Il vit les visages rébarbatifs des forestiers braqués sur lui et se hâta d'ajouter, en frappant sur la poche de son habit :

— Soyez sans crainte, je payerai la dépense.

Il n'en fallait pas plus à Barkis, qui servit aussitôt le tardif client.

L'homme mangea avec avidité, but un peu de lait de chèvre et demanda par quel chemin il pouvait sortir de la forêt.

— Comment, par cette nuit ? s'écria Barkis. Mais c'est de la folie ! Nous pouvons vous donner une chambre...

— C'est deux shilling pour la nuit, se hâta d'ajouter Symphronia, sa digne épouse.

— Je ne regarde pas à la dépense, répliqua l'homme, mais il faut que je sois demain à Barlington. J'ai coupé à travers la forêt pour gagner du temps.

Le colonel Bran, qui sentait sa curiosité s'éveiller, demanda :

— Par saint Dustan, monsieur, pourrait-on vous demander quelle pressante raison vous envoie en forêt par un temps aussi déplorable ?

Il se dressa dans son uniforme rouge et, du revers de la main, frappa son casque posé sur la table à côté des verres.

— Je suis le colonel Charles T. Bran, propriétaire du domaine forestier « Les Hirondelles », dit-il d'une voix sonore.

L'étranger salua obséquieusement.

— Mon nom vous apprendra peu de chose, colonel. Je m'appelle Ahas. Oui, Isaac Ahas, et je voudrais acheter un peu de bois à Barlington.

— Très bien, dit Barkis, mais il n'y a pas de coupes en ce moment. Vous allez probablement chez Thomas Blunt. C'est lui qui a la plus grande concession.

— Précisément, répondit poliment le Juif.

— Dans ce cas, vous feriez bien de rester ici. Thomas Blunt est de mes amis, et je ne veux pas vous demander de l'argent pour votre logement. Demain, j'attellerai et vous conduirai à Barlington.

Le voyageur prit un air légèrement embarrassé.

— Je vous dois une explication, répondit-il, sinon vous allez me trouver plutôt étrange. Si je vous disais que ma volonté de traverser la forêt cette nuit est la conséquence d'un vœu ?

Symphronia le considéra d'un air quelque peu effrayé. Mais, comme elle venait d'entendre son mari déclarer que le logement serait gratuit, elle se hâta d'entrer dans les vues du passant.

— Dans ce cas, il faut s'y soumettre, dit-elle. Manquer à un vœu serait s'exposer à des dangers sans nombre.

Le colonel intervint à son tour.

— Je quitte cet établissement vers neuf heures tous les soirs. Mon château les « Hirondelles » n'est plus qu'à une lieue de l'orée de cette forêt. Quand vous en sortirez, par un chemin assez praticable malgré la neige, vous verrez devant vous les lumières de Barlington.

Etes-vous armé au moins ?

Le voyageur secoua la tête.

— Pourquoi ? il n'y a pas de brigands dans ces contrées pour autant que je le sache, et je suis un pauvre homme, un très pauvre homme.

— Et les loups ?

Ahas se mit doucement à rire.

— J'ai confiance dans le Très-Haut qui protège la route des hommes justes, dit-il énigmatiquement.

Barkis remplit les verres, mais l'étranger refusa l'alcool et se contenta d'un second bol de lait de chèvre.

Au-dehors, le vent se leva et se mit à souffler en tempête, les vitres frémirent et on put voir, au-dehors, le vol blême et échevelé de larges flocons de neige.

— Isaac Ahas, commença le colonel, en ma qualité d'officier supérieur et de propriétaire forestier, force m'est de vous déconseiller un voyage à pied par une pareille nuit.

Mais le Juif secoua obstinément la tête.

— J'en ai vu d'autres, colonel. Les tempêtes de neige comme celle d'aujourd'hui sont des jeux d'enfants auprès de celles de Galicie, où je résidai longtemps. Soyez donc tranquille... Mais, néanmoins, je vous remercie de l'intérêt que vous voulez bien porter à un pauvre fils d'Israël.

Charles T. Bran retroussa sa moustache jaunie par l'alcool et la pipe et prit un air avantageux.

— Je vous donne un pas de conduite, l'homme, ce qui fait que vous n'aurez rien à craindre en fait de mauvaises rencontres, hommes ou bêtes. Je suis en quelque sorte responsable de ce qui arrive dans la forêt.

Bran avait, comme tous les soirs, énormément bu, et ses yeux bruns et globuleux lui sortaient de la tête.

Barkis, qui était allé quérir une bouteille fraîche dans le cellier, revint en émettant l'avis qu'une éclaircie était proche.

— Le temps de finir la bouteille, sans doute ? demanda Charles T. Bran, qui résistait difficilement aux séductions de l'alcool.

— Comme vous dites, colonel, approuva l'aubergiste en le servant copieusement, et en n'oubliant ni sa femme, ni lui-même.

L'ex-militaire savoura la brûlante liqueur, la trouva extrêmement à son goût et intima à Barkis l'ordre de servir la bouteille sœur.

Timidement, le Juif fit remarquer que l'heure était tardive et la route encore fort longue, mais Charles T. Bran lui donna brutalement l'ordre de se taire et de se tenir tranquille.

— Ce n'est pas parce qu'ils boivent du lait de cabri que les

youpins doivent s'imaginer qu'ils peuvent en imposer aux honnêtes gens qui aiment une boisson moins fade, hurla-t-il. Et puis je ne vous donne pas l'autorisation de vous retirer. Je suis res-pon-sa-ble ! Entendez-vous ?

L'ivresse venait rapidement, et alors Bran enfourcha son dada favori.

La forêt était bien dangereuse ! Elle donnait asile à une bande secrète et redoutable, les Mashutes. Si ses membres se tenaient cois depuis quelque temps, c'est que lui, Charles T. Bran, était venu s'établir dans les parages, et que les forbans savaient bien qu'il ne ferait pas bon se frotter à ce militaire de valeur !

Isaac Ahas ouvrit des yeux étonnés.

— Les Mashutes ! s'écria-t-il. Il y a un demi-siècle, en effet, une pareille bande a existé dans la région. Cela me fut raconté jadis à Barlington. Mais je croyais savoir qu'il y a plus de vingt ans qu'on arrêta et mit à l'ombre le dernier survivant de la troupe.

Le colonel roulait des yeux furieux. La moindre contradiction l'exaspérait, surtout quand il était sous l'empire de la boisson.

— Suis-je oui ou non colonel ? cria-t-il. Suis-je oui ou non propriétaire forestier dans la région ? Alors, je dois savoir mieux que personne que les Mashutes existent encore ! Je vous dis, moi, maudit youpin, que la forêt en est infestée.

L'étranger se le tint pour dit et dodelina timidement de la tête ; on pouvait voir qu'il était prêt à donner raison à l'énergumène, même si celui-ci avait prétendu que Robin Hood était revenu courir les bois. Barkis et sa femme n'avaient non plus garde de le contredire, car la consommation allait bon train. Le colonel, qui laissait la plus claire partie de sa pension à l'auberge, était un client à respecter entre tous.

Enfin, les fumées de l'alcool eurent définitivement raison de la minime intelligence du grognard. Il s'affala sur la table et se mit à ronfler, le nez dans une flaque de whisky.

Le voyageur en profita pour se lever et affirmer qu'il trouverait bien son chemin à travers bois.

— Comme vous voudrez, grogna Barkis. Entre nous soit dit, je crois que le colonel exagère un peu les dangers de notre forêt. Il est vrai qu'il y a de la neige, mais comme je vous l'avais prédit le vent se calme.

Le Juif solda sa dépense et leur souhaita la bonne nuit.

Malgré l'assurance du cabaretier, une rafale blanche souffla au moment où le voyageur ouvrait la porte ; elle s'engouffra dans la pièce et tourbillonna à l'intérieur.

Charles T. Bran cuva sa boisson à l'auberge et se réveilla le lendemain seulement, les tempes tenaillées par la migraine, et partant, de fort méchante humeur.

La neige avait continué à tomber pendant toute la nuit et, en certains endroits, elle avait dépassé deux pieds d'épaisseur.

Force fut à Barkis d'atteler son traîneau et de conduire son client aux « Hirondelles ». De là, il devait gagner Barlington pour s'occuper de ses affaires. De fait, il aurait voulu essayer d'obtenir de Blunt, le négociant en bois, une commission sur le client qu'il prétendait lui avoir envoyé la veille. C'était de bonne guerre.

Mais il revint le soir à l'auberge porteur d'une curieuse nouvelle : le Juif n'était pas arrivé à Barlington. Blunt n'avait vu personne.

Du coup, le colonel, déjà attablé en face de la séduisante Symphronia, décida que les Mashutes étaient là-dessous.

Le vieil ivrogne souffrait de sa vie retirée. Il lui tardait de reparaître à la lumière du grand jour. Il entrevit une sorte de gloire nouvelle.

Il donna ordre à Barkis et à son domestique, le vieux Nat Wade, de battre la forêt. Mais la neige avait effacé les moindres traces de pas et le résultat fut aussi nul que possible.

Toutefois Charles T. Bran tenait son affaire !

Le surlendemain un article de sa main parut dans l'unique journal de Barlington, un hebdomadaire au titre pompeux : *Le Phare de l'Ouest*.

Un crime mystérieux dans la forêt de Woodside – Le Juif inconnu – Les Mashutes se sont réveillés – Le colonel Charles T. Bran organise les recherches.

Les gens de Barlington, personnes de bon sens, ne croyaient plus guère aux Mashutes de fort ancienne mémoire, et l'article aurait bien pu être le dernier du genre, si Charles T. Bran n'avait usé d'une certaine astuce.

Jadis, il avait eu sous ses ordres un jeune officier qui, ayant quitté l'armée pour faire du journalisme, était devenu rédacteur dans une des principales feuilles de la Fleet.

Il lui envoya l'article, y ajouta force notes de son cru et supplia son ancien sous-ordre de l'aider dans sa « mission ».

Le journaliste accepta et, bientôt, la nouvelle parut en première page des grands quotidiens londoniens. De là, elle revint à Burlington, naturellement enjolivée. Avec un peu de stupeur, les braves habitants de cette petite ville forestière apprirent qu'ils habitaient une contrée hantée des pires forces criminelles. Mais la presse de Londres consacre les nouvelles du monde et, à plus forte raison, celles de Barlington.

On appela au secours. Les Mashutes étaient revenus ! L'ère des grands crimes des coupeurs de route allaient farouchement reflourir.

La police de Barlington était assurée par un brave homme de shérif, brisé par les rhumatismes et assisté par un bonhomme sans

malice, l'agent Lew Sturdy.

Ils se livrèrent à une enquête qui fut aussi nulle que celle du colonel.

Mais la police des journaux du Fleet vaut souvent celle de Scotland Yard lui-même. Une découverte vint ajouter du poids aux dires de Charles T. Bran. Il y avait quelques semaines, un vieux convict s'était échappé d'une prison-atelier de l'Ouest, un certain Jerry Sermain. Au fond, l'administration pénitentiaire ne croyait pas à une évasion, mais à un accident. Sermain, prisonnier de confiance, était depuis des années détaché dans les tourbières voisines. Il s'y rendait souvent seul et revenait à heure fixe, sans aucun retard, dès que la cloche lointaine rappelait les travailleurs.

On crut à un accident, car les tourbières étaient riches en endroits dangereux : étangs profonds et boues mouvantes responsables de bien d'enlissements.

Or, Sermain était précisément le dernier des Mashutes...

Charles T. Bran s'empara de cette nouvelle avec une louable avidité.

Selon lui, Sermain avait gagné par étapes la forêt de Woodside pour y reformer sa bande. Son premier crime était la disparition, et sans doute le meurtre du malheureux Israélite.

L'ami journaliste fit bien les choses car, peu de jours après, l'ex-colonel était chargé d'une mission officielle : découvrir, et exterminer au besoin la terrible bande des Mashutes.

Il enrégimenta d'office l'agent Lew Sturdy, qui fut détaché aux « Hirondelles » où on lui aménagea une chambre, l'aubergiste Barkis et le vieux Nat Wade.

Jamais général de brigade ne fut plus fier de son corps d'armée que le colonel Charles T. Bran de son trio de policiers de fortune.

Il se montra infatigable, et ses efforts furent quelque peu récompensés.

Près d'un terrier de renard, on trouva l'écharpe jaune du voyageur, et l'étoffe présentait des traces de sang. La pièce à conviction partit pour Londres, accompagnée d'un plantureux rapport du colonel Bran.

Celui-ci nageait en pleine félicité.

Il ordonna des rondes qui harassaient ses hommes, mais leur chef ne se montrait pas regardant quant à la boisson, et l'auberge de Barkis en profita. Pourtant, les battues restaient vaines. Les Mashutes se tenaient cois.

2. Le deuxième crime

Le jour de l'an était passé ; on approchait de l'Epiphanie.

Cette fête se trouvait inscrite dans les fastes de la forêt, car dans la soirée Meggy Wade avait l'habitude de traiter, dans sa maison, son patron, le colonel et le couple Barkis.

Elle faisait cuire des crêpes de blé noir, chose dans laquelle elle excellait, et confectionnait un punch dont on parlait encore des semaines après.

L'affaire des Maschutes était passée, dans les journaux du Fleet, de la première à la seconde puis à la cinquième page. Les titres en vedette avaient disparu. Ce n'était plus qu'un simple fait divers, que les secrétaires de la rédaction vouaient déjà au panier.

Elle devait pourtant rebondir.

La veille de l'Epiphanie, Meggy Wade allait s'approvisionner à Barlington de farine, de lard, de rhum et de citrons. Elle faisait à son retour un crochet par la forêt pour gagner une ferme située à l'orée, où elle se procurait du beurre frais et du lait de vache.

Le soir tombait déjà, ce qui, sous bois, arrive par temps gris, vers quatre heures de l'après-midi. Meggy s'était un peu attardée à boire du thé chez les fermiers et à bavarder des horreurs de la forêt.

Elle rentrait d'un bon pas quand, à une demi-lieue de son habitation, à l'endroit désigné par les forestiers sous le nom de « combe des trois chênes », il lui sembla voir une ombre se mouvoir parmi les arbres.

Une rencontre par un temps pareil, où aucun bûcheron ne parcourt le bois, était pour le moins insolite. Meggy pressa le pas et voulut prendre un raccourci à travers le taillis.

Soudain une voix profonde lui intima l'ordre de s'arrêter.

— Nous avons faim, femme, dit-elle. Nous savons que vous avez de la farine, du lard et du rhum dans votre sac. Jetez-le immédiatement et retournez chez vous sans tourner la tête, sinon il vous en cuira.

Abandonner ses précieuses victuailles ? Jamais ! Meg se mit à courir de toutes les forces de ses vieilles jambes.

Elle entendit des pas la suivre dans l'ombre du taillis, mais personne ne se montra, et l'ordre ne lui fut pas intimé une seconde fois.

Déjà elle voyait fumer au loin le toit de sa chaumière, quand

soudain un coup de feu claqua dans son dos.

La vieille femme sentit une vive douleur à la jambe gauche et tomba.

— Voilà ce qui vous apprendra à désobéir aux Mashutes ! rugit la voix derrière elle.

— Prenez mon sac, mangez mon lard, buvez mon rhum, mais laissez-moi en vie, mon bon monsieur, supplia l'infortunée.

Personne ne s'approcha pourtant, et elle n'entendit plus rien.

Quand quelque temps se fut écoulé, elle se mit à appeler au secours ; doucement d'abord, de plus en plus fort ensuite.

Meggy Wade possédait une voix aiguë de crécelle, capable de se faire entendre de très loin. Malgré cela, tout un temps se passa avant qu'elle fût secourue.

Il est vrai que son mari battait alors la forêt eu compagnie de Barkis, ou plutôt pour être sincère... les deux hommes prenaient des forces dans la salle d'auberge, en compagnie de la cabaretière.

Le colonel Bran et l'agent Sturdy opéraient dans le sud. Ils se rencontrèrent presque en même temps devant le seuil de la chaumière vide, et ils en éprouvèrent quelque inquiétude.

— Pourvu qu'elle ne se soit pas soulée en route, grommela le colonel.

— Auquel cas, adieu les crêpes et le punch ! ajouta mélancoliquement l'agent de police.

Mais, presque au même instant il entendit les plaintes.

Tous deux s'orientèrent, prirent la direction d'où venait le bruit et ne tardèrent pas à se trouver devant la femme Wade, gémissante et sanglante. Un large filet de sang coulait de sa blessure, traversait ses minces vêtements et rougissait la neige sous elle.

— Les Mashutes, sanglota-t-elle. Ah ! les bandits, ils m'ont tuée !

Il n'en était rien pourtant, car elle n'avait que le gras de la jambe gauche traversé par une balle.

Transportée à la hutte par le colonel et l'agent de police, ces derniers achevaient de panser sa blessure quand les autres invités s'amènèrent. Un instant de consternation s'ensuivit, mais quand on découvrit que la vieille Wade s'en tirerait avec quelques jours de repos et que les agresseurs avaient laissé les provisions intactes, on décida à l'unanimité de célébrer tout de même la sainte soirée de l'Épiphanie. Symphronia fit la pâte, sous la direction ronchonreuse de Meg, à qui on avait improvisé une couche auprès du feu.

Le colonel présenta ses services pour confectionner le punch et s'en tira à merveille.

La soirée, un instant compromise, fut des plus joyeuses.

Les crêpes se doraient dans la poêle, et Symphronia les faisait

fort bien sauter en l'air pour les rattraper ensuite sur la tôle chaude, cela à l'extrême jalousie de la blessée.

Quand le punch flamba, Charles T. Bran prononça une vibrante allocution où il démontra la nécessité très urgente de détruire les Mashutes, qui devenaient de plus en plus insolents et dangereux, puisqu'ils s'en étaient pris à l'épouse d'un policier, intérimaire certes mais néanmoins dûment commandité par l'autorité supérieure.

— Dès demain, Londres aura de mes nouvelles ! annonça le chef de la garde forestière.

Ces nouvelles parvinrent en effet à la capitale. Elles présentaient l'acrimonieuse Meggy Wade sous la forme d'une vaillante héroïne qui avait bravement tenu tête à un groupe de bandits mystérieux blottis dans les taillis, leur criant qu'elle aimerait mieux mourir sous leurs balles que leur donner un seul morceau de pain et contribuer ainsi à prolonger leur coupable existence.

Le journaliste londonien marcha de nouveau et les confrères suivirent, inévitables moutons de Panurge.

« Les mystères » de la forêt de Woodside (remarquez le pluriel) remontèrent à la deuxième page des quotidiens, puis retrouvèrent l'insigne honneur de la première. On découvrit un portrait du colonel Charles T. Bran au moment de ses adieux à son régiment, et on le publia dans les Weekly illustrés.

Au département supérieur de la police, on s'émut quelque peu et on demanda au colonel s'il désirait du renfort.

Mais Charles T. Bran était lancé et il se souciait peu de partager sa gloire naissante avec des détectives de Scotland Yard. Il répondit de sa plus belle plume que ses hommes et lui suffiraient à la tâche, que pour traquer une bande dans les dédales dangereux de la forêt de Woodside, il aurait ou bien fallu un bataillon de troupes, ou bien quelques forestiers éprouvés. Or, ces forestiers c'étaient ses hommes, c'était lui, Charles T. Bran.

L'autorité compétente fut bien aise de ces nouvelles. Le colonel reçut les félicitations officielles, et une si copieuse subvention financière qu'il en resta tout ébahi.

Et, ce soir-là, on fit fête à l'auberge de Barkis.

À partir de ce jour, le colonel divisa sa journée en quatre parts. L'une consacrée au juste et inévitable repos nocturne, l'autre à battre les bois dans tous les sens, une troisième à boire à l'auberge de Barkis et la dernière à écrire à son ami le journaliste.

Tous les matins, l'agent Lewis Sturdy était autorisé à se servir du traîneau de l'aubergiste pour descendre à Barlington y porter le courrier et emporter les journaux que le chef attendait avec impatience.

Pendant quelques jours, celui-ci fut le plus heureux des

hommes, tellement il se sentait fier d'être un centre d'attention générale. Le soir, à l'auberge forestière, il faisait à haute voix la lecture des articles qui parlaient de la terreur noire de la forêt de Woodside et du courage de l'Honorable Charles T. Bran, qui osait affronter le mystérieux péril à la tête d'une poignée d'hommes résolus.

Mais cela aussi ne dura guère. Une feuille rivale de celle où pontifiait l'ami du militaire, commençait à émettre des doutes quant à cette même terreur. Un homme avait disparu, une femme avait été blessée au cours d'une agression assez banale en somme. Les Mashutes, au lieu d'être de terribles coureurs de bois, n'étaient peut-être que de vulgaires maraudeurs, des braconniers ou de simples voleurs de bois.

Les jours suivants d'autres journaux émirent également des doutes, plus blessants cette fois pour l'amour-propre du colonel. On commençait par lui nier toute capacité policière.

Charles T. Bran faillit en attraper une congestion. Il dut entonner force pintes de whisky pour se remettre de cette émotion. Il écrivit une lettre à cheval à son ami. Celui-ci prit la défense de son ancien supérieur et une polémique assez hargneuse s'engagea.

Elle eut pour résultat d'attirer de nouveau l'affaire de Woodside dans les colonnes de grande vedette, de créer à Bran une véritable renommée au goût du jour.

Scotland Yard qui ne tient pas à désavouer trop vite ses collaborateurs, surtout quand ils ont des amis dans la presse, soutint le colonel, et tous ses rapports reçurent la consécration des avis favorables.

Charles T. Bran régnait désormais en maître dans les bois.

Il fut seul compétent à défendre ou à autoriser les coupes, histoire de permettre ou d'interdire l'accès de la forêt aux bûcherons.

Il en résulta pour lui une ère de véritable prospérité financière.

Il n'autorisa que les coupes à l'orée de Woodside, et l'on murmurait sous l'orme qu'il en tirait naturellement quelque profit en nature. Mais personne ne songeait à lui en faire grief. N'était-il pas le protecteur de la région boisée ?

Les Mashutes semblaient se terrer, ce qui par ces temps de neige n'était pas trop difficile, car certains centres forestiers étaient réellement inaccessibles. Ils ne risquaient pas de mourir complètement de faim car le gibier abondait.

Mais leur activité, un instant abolie ou ralentie, allait bientôt se manifester à nouveau, et de quelle tragique façon !

Lewis Sturdy tomba malade et dut réintégrer Barlington. Le vieux shérif, soucieux de collaborer à l'œuvre de salut général, et estimant que la troupe du colonel pouvait être difficilement diminuée d'une unité, songea à le remplacer. Pendant l'absence de l'agent, il

avait fait appel à un intérimaire pour assurer son service au village.

Cet intérimaire, Joe Wilkins, était un jeune homme possédant quelque instruction, et faisant preuve d'intelligence et de courage. Le shérif avertit le colonel qu'à la fin de la semaine il enverrait, en place de Sturdy, le jeune Joe Wilkins, dont il vanta les mérites professionnels.

Charles T. Bran le remercia par retour et fixa rendez-vous à Wilkins pour le dimanche matin.

À l'heure du midi de cette journée, l'intérimaire n'avait pas encore paru, ni aux « Hironnelles » ni à l'auberge des Barkis.

La journée avançait sans qu'il arrivât ; une sombre inquiétude commençait à planer sur les esprits des forestiers.

— Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur ! grondait le colonel en essayant de combattre sa nervosité grandissante à force d'alcool.

Quand le crépuscule tomba, il n'y tint plus et donna ordre à Barkis d'apprêter le traîneau. La neige s'était remise de la partie et tombait à gros flocons. L'attelage avançait avec quelque difficulté, car ses patins prenaient mal sur la couche poudreuse.

À deux kilomètres de l'orée de la forêt, le taillis devenait très épais ; la route traversant d'anciennes coupes était rendue périlleuse par les nombreuses souches laissées à l'abandon.

Un tournant y frôlait une assez profonde ravine, dont les eaux fort tumultueuses n'étaient pas complètement prisonnières du gel.

Comme les enquêteurs arrivaient à cet endroit, le poney qui traînait la voiture renâcla et refusa d'avancer.

— Holà ! s'écria Barkis. Voilà qui ne présage rien de bon, colonel.

» Vous savez que Little Drum vaut un chien quant au flair. Il y a quelque part anguille sous roche...

Barkis avait à peine parlé qu'ils crurent voir une ombre se redresser et gagner le couvert à toute vitesse.

— Halte-là ! s'écria le colonel.

Comme l'ombre filait plus vite, il fit feu dans sa direction. Mais l'obscurité était déjà grande et Bran n'avait pu que tirer au jugé.

— Allons voir ce que ce bougre faisait sur le bord de la route, dit-il. Il me semble distinguer une forme sombre allongée là-bas.

Barkis, brandissant une lanterne-tempête, s'élança.

Charles T. Bran, qu'il précédait de quelques pas, l'entendit pousser tout à coup un cri de terreur.

— Par tous les saints, ils l'ont eu, colonel !

Joe Wilkins, la tête traversée par une balle, gisait dans la neige. Le corps était déjà rigide et la mort devait remonter à plusieurs heures.

— Les traces ! cria le colonel. Le bandit ne peut nous échapper... Suivons ses empreintes.

Elles étaient énormes, comme celles que laisseraient des pieds emmitouflés de linges. Mais la neige tombante accomplissait déjà sa sournoise et complice besogne.

À mesure que les forestiers avançaient sous bois, les traces devenaient moins nettes, et bientôt elles se brouillèrent, disparurent.

Le colonel était désespéré ; Barkis balançait sa lanterne d'un air perplexe.

Ils perdirent une grande partie de la soirée à battre les taillis, à sonder les halliers. Harassés, à moitié morts de froid, ils retournèrent à l'auberge, s'y réconfortèrent, et la même nuit, ils gagnèrent Barlington avec la dépouille du malheureux Wilkins, dont la carrière policière avait été bien brève. Charles T. Bran s'installa à la mairie, obtint la communication téléphonique avec Londres et passa le reste de la nuit à transmettre un article sensationnel à son ami de la Fleetstreet.

Cette fois, ce fut la grande sensation. Le journal sortit le lendemain et, dans les rues de la City, encore tout frais d'encre, on se l'arracha.

Les Mashutes avaient acquis un terrible droit de cité. Les journaux qui avaient osé douter de leur férocité durent mettre les pouces devant l'opinion publique.

Un courant d'estime et d'admiration se produisit en faveur de l'ancien officier. N'avait-il pas manqué d'abattre un des forbans ?

Mais Scotland Yard n'était pas très content. Il lui fallait des résultats autrement tangibles.

Les chefs du Yard sentirent bien où le bât blessait et que le colonel et sa faible troupe ne suffisaient pas à la tâche. Pourtant, ces chefs étaient aussi des diplomates consommés. Ils ne désiraient pas froisser Charles T. Bran, dont ils reconnaissaient le courage, mais de l'intelligence duquel ils s'étaient mis à douter. Ils savaient également que la mobilisation d'un gros contingent de forces policières aurait pu avoir pour résultat de provoquer la fuite des Mashutes vers la mer, dont l'accès, par les parties mal connues de la sylve, était possible. Ce déploiement de force, acculé à un insuccès quasi certain, aurait pour inévitable résultat le mécontentement public et la risée de la presse, toujours prête à dauber sur le Yard.

Il fallait autre chose.

Le surintendant Goodfield, que de récentes victoires avait mis en lumière, fut consulté. Le choix ne fut dès lors plus douteux :

On ferait appel à Harry Dickson.

3. Prise de contact

Harry Dickson se remettait à peine d'une sérieuse blessure reçue au cours de sa dernière aventure. Celle dans laquelle on le poussait à présent le replongeait dans une atmosphère presque semblable. Il retrouverait des bois désolés, la solitude, la terreur de l'inconnu qui plane sur les sauvages sites forestiers. Au cours de sa convalescence, il avait dû confier plusieurs missions à son élève Tom Wills. Pour l'instant, le jeune homme se trouvait sur le continent, et le détective s'acheminerait seul vers la forêt de Woodside.

Il s'arrêta quelque temps à Barlington, où il dut s'employer à consoler le shérif, très abattu par la mort tragique de Joe Wilkins.

— Mon vieux Lammle, fit cordialement le détective, je serais bien aise d'apprendre de votre bouche l'une ou l'autre chose concernant l'enquête. À Scotland Yard on ne possède que les rapports ampoulés du colonel Charles T. Bran. Cela ne me suffit guère.

Gil Lammle lui jeta un regard reconnaissant.

— Enfin, voilà au moins un homme qui sait parler. Depuis le début de cette satanée affaire, je n'entends plus que chanter les louanges d'un imbécile. Oui, je ne le cache pas et je le crierais sur les toits : Bran est un imbécile ! Je ne nie pas son courage, mais je ne lui prête aucune des qualités requises pour faire un policier passable. Ah ! monsieur Dickson, si ces diaboliques rhumatismes ne me clouaient pas sur cette chaise longue, je vous jure que j'irais m'établir dans la forêt de Woodside, et n'en sortirais que sur la civière des morts, ou avec les coupables convenablement enchaînés. Heureusement, vous êtes là !

— Je tâcherai de rester en contact avec vous, assura le détective.

— Ce sera une grande joie pour moi, un immense honneur aussi, de pouvoir travailler un peu à cette œuvre de justice, sous les ordres d'un Harry Dickson, répondit le vieillard avec une émotion mal dissimulée.

Le shérif se traîna vers une table-bureau et y prit un feuillet couvert d'une écriture un peu tremblée.

— Je n'ai fait qu'un rapport, monsieur Dickson, dit-il, et je l'ai envoyé à Scotland Yard. On me l'a renvoyé avec cette brève mention : *À transmettre par ordre hiérarchique*. Le colonel a été désigné officiellement comme chef des recherches. Force m'est de le considérer comme mon supérieur en la matière.

» Eh bien, monsieur, j'ai gardé mon rapport pour moi ! Au fond, je n'y consigne que trois choses, que Charles T. Bran doit considérer comme négligeables.

— Voulez-vous me les confier, Lammle ? demanda Dickson.

— Je ne demande pas mieux. Je ne dis pas que cela signifie grand-chose, mais elles sont de nature à servir de point de départ à toute enquête qui se respecte, et Bran n'en a eu cure.

» D'abord je constate que la vieille Wade a été blessée et le pauvre Wilkins tué par des balles d'un snider, fusil d'ancien modèle, qu'on ne trouve plus guère dans le pays. Ensuite j'ai pu détenir pendant quelque temps la fameuse écharpe jaune du Juif disparu. Elle présentait des traces de sang.

» Je l'ai fait examiner par le docteur du village : ce n'est pas du sang humain, monsieur Dickson, mais de canard...

» Bran a prétendu que c'était idiot et que cela ne signifiait rien !

Harry Dickson éclata de rire.

— Je crois, Gill Lammle, que votre opinion sur le brave colonel, pour être sévère, n'en est pas moins juste.

— Un fieffé imbécile, n'est-il pas vrai, monsieur Dickson ? s'écria le vieillard.

— Peut-être !... Personnellement, je me garde encore de le juger, mais cela ne tardera guère, puisque lui et moi allons devoir travailler ensemble.

— Grand bien vous fasse, monsieur ! gronda le shérif. Moi, je ne le pourrais jamais...

Ils prirent congé l'un de l'autre sur des paroles d'espoir.

Harry Dickson eut quelque peine à trouver un voiturier qui voulût bien le conduire aux « Hirondelles », tant la réputation fâcheuse de la forêt de Woodside travaillait les esprits des autochtones.

Un roulier s'y décida enfin, séduit par une royale récompense. Encore ne s'y risqua-t-il qu'armé jusqu'aux dents.

À peine les clochetons de la demeure forestière parurent-ils au-dessus des arbres que le conducteur pria le détective de vouloir faire à pied les quelques centaines de yards qui l'en séparaient encore.

— Je ne me soucie nullement d'être surpris par le crépuscule dans ces maudits parages, ajouta-t-il en examinant soigneusement le chargement de son fusil.

Harry Dickson pataugea bravement dans la neige crissante et glaciale.

Les sonnaillles de la voiture s'éloignaient rapidement derrière lui, et devant lui montait lentement dans le ciel viridin, un moment dépouillé de ses nuées, les ridicules tourelles du petit château

forestier.

Un filet de fumée s'échappait d'une des cheminées monumentales, tarabiscotées et ornées de têtes de guivres et de Gorgones. À travers les petits vitraux verts d'une fenêtre du rez-de-chaussée, le détective distingua le reflet d'un feu de bois. Il frappa à une porte basse à demi masquée par des brins de lierre noirci. Un pas traînard retentit et le vieux Nat Wade ouvrit avec méfiance.

— C'est-y vous, le monsieur de Londres ? demanda-t-il. Veuillez entrer... J'ai fait du feu au salon. Vous pourrez vous réchauffer, bien que cette maudite cheminée tire mal. Le colonel est en tournée du côté de la combe des trois chênes, mais il m'a dit qu'il ne tarderait pas à rentrer.

Le détective fut laissé seul dans une salle assez spacieuse, d'un délabrement et d'un dénuement pénibles à voir. Des tentures s'en allaient en lambeaux ; les boiseries travaillées par l'humidité et par les rats faisaient défaut en maint endroit ; les lambris mangés par les vers se chevauchaient de guingois. Des plâtras s'étaient détachés de la muraille et découvriraient la brique nue ; le plafond montrait le râtelier pourri de ses bardeaux. Le feu tirait mal, en effet, et soufflait, à chaque saute de vent, d'épais tourbillons de fumée noire dans la pièce.

L'unique fauteuil, dans lequel le détective prit place, poussa un rugissement si menaçant et commença immédiatement un tel mouvement de tangage, que Dickson préféra se tenir debout et reculer dans l'embrasure d'une des hautes fenêtres, aussi loin que possible de l'odieuse boucane que la cheminée fabriquait sans relâche.

À travers les petits vitraux, le paysage parut, coloré en vert sale.

La neige prenait par ce truchement une teinte cadavérique, et dans l'air même semblait stagner quelque fatale moisissure.

Le détective entendit enfin la neige, durcie par le gel, crier sous des pas lourds et, à travers les hachures d'une haie de fusains, il vit le colonel Bran s'avancer vers sa demeure. Il avait abandonné son ancien uniforme pour endosser une nouvelle veste en cuir chromé et des leggings du dernier modèle. Un bonnet de montagnard en laine grise et des moufles noires complétaient sa tenue.

Il portait ostensiblement, en bandoulière, un fusil Remington à sept coups, et la crosse d'un gros revolver d'ordonnance émergeait de sa large ceinture.

Quelques instants après, il poussait la porte criarde du « salon » et se présentait d'une voix de rogomme :

— Colonel Charles T. Bran !

— Harry Dickson.

L'ex-officier ôta une de ses moufles et tendit une main mal soignée à son hôte. Un souffle fétide d'alcool et de gros tabac

accompagnait ses paroles.

— Par ordre de Scotland Yard, monsieur Dickson, on vous adjoint à ma troupe, dit Bran d'un ton de commandement.

Le détective sentit la nuance et s'inclina avec un sourire narquois.

— Je ne sais si l'on m'adjoint à votre troupe, colonel, dit-il doucement, mais en tout cas on me charge d'enquête dans la forêt de Woodside.

» Il va de soi que je suis charmé de collaborer avec vous, dans cette affaire si lourde de mystère.

Charles T. Bran n'était pas bête au point de ne pas saisir également la nuance.

La haute et robuste taille du détective en imposât-elle à son esprit alourdi ? Sentit-il la puissance des grands yeux gris ?

Il salua gauchement et marmotta une inintelligible réponse, puis il eut recours à l'offre classique de bienvenue.

— Venez vous rafraîchir, monsieur, ou plutôt vous réchauffer avec un verre de whisky ou de rhum... À moins que vous ne préfériez les deux, ajouta-t-il avec un gros rire.

Il eut conscience de la pauvreté du salon où l'on avait introduit Dickson, et il s'en excusa brièvement.

— Wade est un idiot qui ne connaît pas les usages entre gentlemen. Veuillez m'excuser de vous recevoir dans ma cuisine et non dans ce salon où je ne mets jamais les pieds. Je suis un vieil ours, un ours des forêts !

Il conduisit le détective à la cuisine, qui était certes plus agréable que la pièce qu'ils venaient de quitter.

Un gros poêle bourré de rondins répandait une bonne chaleur et la bouteille que le vieux Nat Wade posa sur la table avait bonne mine.

— Je n'ai qu'une chambre à vous offrir, monsieur, dit le colonel en remplissant les verres, celle que l'agent Sturdy a quittée. Elle n'est guère confortable, mais la mienne ne l'est pas davantage. Si vous préférez vous installer à l'auberge des Barkis, libre à vous ; je ne m'en formaliserai pas. Je suis un homme d'une pièce, qui ne s'y connaît pas en finasseries.

Harry Dickson assura qu'il se contenterait fort bien de la chambre de Sturdy et le colonel vida son verre d'un trait, à la santé de son hôte.

— Depuis sa vilaine aventure dans la combe des trois chênes, continua le militaire, la vieille Meg ne cuisine plus guère pour moi, et Nat est capable de faire bouillir un lapin au lieu de le cuire au four ou à la casserole. Je prends mes repas à l'auberge et vous ferez de même. Vous ne vous en plaindrez pas d'ailleurs, car Symphronia Barkis est

une maîtresse cuisinière.

» Nous nous y rendrons tout à l'heure. Nat viendra avec nous, car nous allons arrêter le plan de la journée de demain.

— Excellent votre rhum, colonel, dit poliment Harry Dickson. Charles T. Bran sourit, flatté.

— C'est mon seul luxe, avoua-t-il. Avant ma venue, ce coquin de Barkis débitait un atroce tord-boyaux, mais j'ai fait changer cette habitude et vous trouverez à l'auberge des boissons honorables.

Pour sa part, le colonel avait vidé les trois quarts du flacon. Il fit un geste que Nat Wade semblait fort bien connaître, car un instant plus tard une seconde bouteille pansue prit place sur la table.

— Monsieur le détective, demanda le colonel, avez-vous quelques questions à me poser concernant l'affaire qui vous amène ici ?

Harry Dickson secoua la tête.

— J'ai lu des articles remarquables à ce sujet, répondit-il, et j'imagine qu'ils vous doivent quelque chose. Vos rapports, très circonstanciés, m'ont été communiqués par le Yard. Je suppose que vous n'avez plus rien à m'apprendre que je ne sache déjà.

Le colonel poussa un grognement satisfait.

— En effet, monsieur. J'entends que vous n'aimez pas les redites et les paroles inutiles. C'est comme moi. Je crois que nous nous entendrons fort bien.

— Je ne demande certes pas mieux, colonel.

La glace était rompue ; mis en excellente humeur par les libations prolongées, Charles T. Bran se lança dans une terrible diatribe contre les Mashutes.

— Si je n'y mets bon ordre, leur nombre croîtra de jour en jour. Ils grouilleront bientôt comme des punaises. À l'ouest, vers la mer, il y a deux pénitenciers, sinon trois. Que la nouvelle y parvienne et ce sera une épidémie d'évasions qui auront pour effet de venir grossir sans discontinuer le criminel effectif des outlaws de la forêt de Woodside.

La remarque ne manquait pas de logique. Harry Dickson dut le reconnaître.

— On assure que plusieurs parties de cette forêt sont difficilement accessibles et pourraient, en l'occurrence, offrir des repaires parfaits à des hors-la-loi, observa Harry Dickson.

— On ne vous a pas trompé, monsieur, riposta le colonel avec emphase. Vers l'ouest, la forêt devient particulièrement dense.

» La futaie n'y présente que des essences de peu de valeur et les chemins praticables y font absolument défaut. Aucune coupe ne s'y fait, et les bûcherons ne perdent pas leur temps à l'explorer. Les droits de chasse appartiennent à l'Etat et à quelques riverains qui n'en font qu'un usage très restreint. Les chasseurs font donc comme les

bûcherons. Quant aux braconniers, ils ne se risquent pas très avant, et fréquentent à peine les taillis des orées. Plusieurs ravines sillonnent ces parties sylvestres mal connues. Encore sont-elles marécageuses et riches en fonds mouvants. Dès le printemps, les vipères y foisonnent, ainsi qu'une espèce de maringouins à la piqure très douloureuse. En hiver, il y a les loups.

— Tout cela nous porterait à croire que les forbans y ont élu domicile, dit Harry Dickson. Ne le croyez-vous pas ?

— Bien sûr, mais les faits sont là, prouvant qu'ils doivent de temps à autre quitter cette retraite pour s'aventurer dans d'autres parties de la forêt. Leurs crimes d'abord, commis dans nos environs immédiats. La faim ensuite, qui fait sortir les hommes des bois aussi bien que les loups.

» Il est vrai qu'ils ont la ressource d'un gibier assez abondant, comme je l'ai déjà affirmé. Mais l'homme moderne, qu'il soit bandit ou honnête homme, ne vit pas seulement de venaison. Ils devront donc coûte que coûte essayer de se ravitailler sur le pays habité. Peut-être même qu'ils y possèdent des complices. Ensuite, monsieur le détective, ce sont des bandits et ces gens ne se contentent pas, par essence, de braconner ; mais il leur faut crimes et rapines pour que le métier leur soit tant soit peu profitable !

Harry Dickson approuva d'un hochement de tête : le colonel raisonnait avec une extrême justesse et vraiment en connaissance de cause.

— Jusqu'ici vous n'avez procédé que par battues, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

La figure du militaire se fit chagrine.

— Je le reconnais, et j'avoue également que les résultats sont encore maigres, si pas nuls. Mais je surveille surtout les endroits susceptibles de leur procurer un ravitaillement quelconque. Le voisinage des fermes de l'orée sud, la route de Barlington par exemple.

Et il ajouta, non sans ironie :

— Comment pensez-vous procéder, monsieur ?

Harry Dickson secoua la tête.

— Je trace rarement des plans d'avance, surtout en pareils cas, répondit-il évasivement. Il faut que je prenne contact d'abord avec la vie même de la forêt. Il n'est pas dit que je ne pousserai pas une pointe vers l'ouest, l'un ou l'autre jour.

Le colonel prit un air soucieux.

— Dangereux, monsieur, murmura-t-il. Je ne sais si je puis prendre une telle responsabilité envers ceux qui m'ont confié la direction de cette enquête.

De nouveau Harry Dickson sentit la nuance. Il coupa court à tout malentendu.

— Permettez ! Quoi qu'il m'arrive, je vous dégage de toute responsabilité quant à ma personne. Cette déclaration, je la fis déjà à Londres, d'ailleurs. Soit dit sans vous froisser, colonel, mais très souvent je travaillerai seul.

— Bon, très bien... marmotta Bran, un peu désarçonné par l'accent décisif du détective.

Le crépuscule était tombé. Nat Wade voulut allumer une lampe ; le colonel le retint et se leva.

— Inutile, Nat, vous pouvez m'accompagner chez Barkis, où nous souperons.

— Me permettez-vous une observation, colonel ? dit le détective.

— Mais certainement, monsieur.

— De votre propre aveu, les Mashutes devront l'une ou l'autre fois se ravitailler dans les endroits habités. Or, voici que vous concentrez tous vos effectifs sur un point déterminé : l'auberge. Dans la chaumière des Wade, il y a une femme sans défense...

— Comment, sans défense, protesta Nat d'une voix aigre. Il y a un fusil de chasse chargé de chevrotines à la maison et la vieille sait s'en servir et ne s'en ferait pas défaut. Ensuite, le colonel nous a munis de pistolets lance-fusées dont la lumière est visible de fort loin. À la moindre alerte Meg nous avvertirait.

— Et votre propre demeure, colonel Bran ? demanda narquoisement le détective.

— Comment... ma... propre demeure ! balbutia le militaire estomaqué. Ma demeure à moi ? Ah ! les canailles ! Elles n'oseraient pas !

— Je n'ai pas d'ordre à vous donner, colonel, répliqua suavement Harry Dickson, mais entre alliés, comme nous le sommes, un conseil peut être de bonne venue.

» J'ose vous en donner un, comme j'en accepterais volontiers de vous.

» Laissez donc Nat Wade, ou bien aux « Hirondelles », ou chez lui. Cela s'appelle établir un poste...

L'expression plut au vieux grognard. Il dodelina de la tête.

— Pas mal... pas mal du tout ! C'est entendu...

Nat Wade, vous pouvez rentrer chez vous et je vous donne ordre de faire toutes les deux heures une ronde armée entre votre maison et la mienne.

Nat, qui voyait un bon souper lui échapper, aurait bien voulu récriminer quelque peu, mais la mine décidée de son maître l'en dissuada et il se contenta de secouer hargneusement la tête.

À la terne clarté d'un mince croissant de lune, le colonel et son hôte se mirent en route. Le détective avait endossé une chaude pelisse

et s'était enfoncé un épais bonnet de fourrure sur les oreilles.

La forêt étalait sous la lune une vaste féerie blanche. Des ombres biscornues jaillissaient des halliers et semblaient autant de présences hostiles, prêtes à quelque hardi coup de main, mais ce n'étaient que des ombres...

Dickson suivait d'une oreille distraite la conversation de Charles T. Bran.

Elle roulait à présent sur les pauvres délices de l'auberge. Symphronia n'avait pas sa pareille pour confectionner un pâté de lapin ou une marinade de chevreuil. Et le détective dirait des nouvelles des jambons de sanglier fumés au genévrier, et de la hure aux noisettes. Et le cellier donc !... Whisky, rhum, gin et brandy, et un petit vin de mûres que Barkis faisait lui-même et qui valait le plus fameux des Bourgognes !

Le détective approuvait du geste et par brèves monosyllabes. Il était tout à l'enchantement nocturne de la forêt. Grand ami de la nature, il souffrait de savoir que ses plus fastueux décors pouvaient être également ceux des crimes les plus noirs. Il lui semblait marcher à travers un rêve vieux de plusieurs siècles. Ce n'étaient pas d'odieux Mashutes, évadés de quelque moderne cellule blanche de pénitencier, qui allaient surgir, mais les compagnons hilares et pas toujours malfaisants de Robin Hood. Le hardi outlaw allait les saluer d'un large geste de son bonnet pointu, et le gros Friar Tuck les convier à une copieuse medianoche, où des cerfs entiers rôtissaient sur d'immenses brasiers de bois sec.

Cette lumière qui clignotait derrière les fûts lisses des hêtres pourpres, venait-elle de quelque solitaire ermitage perdu au fond de la sylvie ?

Le colonel se chargea de détromper Dickson en s'écriant d'une voix joyeuse :

— Voici l'auberge, monsieur le détective. Avez-vous l'odorat si peu subtil, que vous ne sentiez le fumet des viandes que la bonne Symphronia fait rôtir au feu clair de sa cuisine ?

Le rêve s'évanouit. Le colonel pressait le pas, comme un cheval qui sent l'écurie. L'odeur acre des pins et des mélèzes était victorieusement combattue par celle d'une plantureuse rôtisserie.

L'estomac du détective, criant famine à son tour, se chargea de dissiper les dernières ombres de l'histoire.

L'auberge apparaissait adossée à un pan d'obscurité faite de futaie et de taillis. Le poney, dans l'écurie, se mit à hennir au bruit des pas qui s'approchaient. Deux fenêtres, tendues d'étamine blanche, posaient des carrés de lumière dans la nuit d'alentour.

La fumée s'échappant de la cheminée basse était éclairée en dessous par le reflet du feu violemment activé et s'envolait dans les

ténèbres en volutes rouges, piquées d'étincelles.

Les deux hommes battirent un instant des pieds sur le seuil de granit, histoire de débarrasser leurs semelles de leur épaisse couche de neige adhérente, et ils sourirent à l'accueil de la lumière et de la chaleur venant au-devant d'eux.

4. Les fusées bleues

Symphronia avait bien fait les choses.

Une nappe à carreaux bleus couvrait la table de bois blanc. Le feu pétillait dans l'âtre, consumant de grosses bûches de bois odorant. Des bouteilles chambaient à portée de la chaleur.

— Aha ! rugit le colonel en aspirant à pleins poumons l'appétissante odeur des viandes grillées venant de la cuisine, ces maudits Mashutes ne seront pas à pareil régal ce soir. Cela doit les embêter rudement que la neige de la forêt de Woodside manque de propriétés comestibles.

Il s'en alla rôder autour des fourneaux, levant des couvercles et reniflant les odeurs épicées, goûtant les sauces, émettant des critiques sur le degré de cuisson des viandes.

Harry Dickson lui aussi était sous l'emprise de la fruste poésie de cette soirée de ripaille, en pleine solitude forestière. Il comprenait mieux les hommes, à qui elle offrait son farouche asile. Quels autres plaisirs qu'un quartier de viande juteuse, qu'une bouteille de vieille liqueur possédaient ces ermites volontaires ?

Le colonel, lui, semblait moins stupide et son ivrognerie presque excusable.

Si lui, Dickson, devait être voué pendant des années à cette vie égale, aux joies mornes, son esprit ne descendrait-il pas infailliblement au niveau de ces rudes fils de la sylvie ?

Il n'y avait pas de rafales ce soir autour de l'auberge, mais une chanson mélancolique de sapins balancés dans le vent de la nuit, un frémissement inquiet de ramures, des pauses de silence que trouait parfois l'éclatement d'une branche mordue par le gel.

Il sentit une obscure sympathie pour le dur visage de Barkis, hâlé par les intempéries, et Symphronia aux larges épaules, aux bras musclés et aux cheveux trop lourds, lui semblait presque avenante.

Le colonel imita une sonnerie de quartier.

— À la soupe !

Elle fut servie dans une soupière en faïence verte, semblable à celle que nos grand-mères posaient orgueilleusement sur leurs tables. C'était un bouillon savoureux, dans lequel nageaient des dés de pain frit et des brides d'oseille sauvage.

— Excellent ! loua Harry Dickson.

Le colonel et Barkis éclatèrent d'un gros rire.

— Finissez-la et on vous dira quelque chose à son sujet.

— Je vous écoute, riposta le détective en déposant sa cuillère d'étain.

— Eh bien ! monsieur le détective, c'est du bouillon de corbeau.

Harry Dickson fit une petite grimace, mais il se reprit aussitôt.

— Je n'ignore pas que ces vilains oiseaux fournissent un consommé réconfortant, dit-il avec humeur. Ma foi, j'en reprendrai...

Cela lui valut immédiatement la sympathie de l'hôtesse, qui affirma toutefois que c'était la seule attrape que comportait le repas.

C'était un véritable menu d'affamés : une formidable gibelotte de lapins sauvages, des faisans rôtis, un jambon cuit au four et, à la fin, un énorme quartier de venaison, que tout le monde acclama.

— Vous mettriez le plus fameux grill-room de Londres en échec, ma bonne dame, affirma le détective qui ne perdait pas une bouchée et dont tous louèrent l'appétit.

— Je vous promets un pareil festin tous les soirs, monsieur le détective, dit le colonel. Que voulez-vous, c'est notre unique plaisir.

On buvait sec. La rangée des bouteilles vides s'allongeait.

Enfin, les pipes furent allumées et un punch servi.

Charles T. Bran le fit flamber et ordonna qu'on éteignit la lampe pour mieux voir dansotter la petite flamme bleue de l'alcool embrasé.

La funèbre lueur leur fit des figures cadavériques, mais ne troubla pas la bonne humeur régnante.

Mais soudain une autre lueur bleue sembla s'y adjoindre, venant du dehors.

Tous se tournèrent vers les fenêtres noires de nuit, et ils furent surpris de voir les vitres doucement teintées d'une clarté azurée et comme aérienne. Quelques secondes plus tard, une détonation assourdie éclata au loin et, dans son écurie, le poney Little Drum se mit à hennir avec fureur.

— Qu'est-cela ? commença Dickson.

Mais le colonel s'exclama aussitôt :

— Par tous les diables, ce sont les fusées bleues ! Nat Wade appelle au secours !

Tout le monde fut debout.

— Maudits Mashutes ! hurla le colonel. Voici qu'ils troublent une aussi belle fête. Ah ! si l'on pouvait avoir quelques-unes de ces brutes au tableau ! Quelle magnifique fin de soirée cela ferait, n'est-ce pas, mon détective ?

La lampe fut rallumée et Charles T. Bran fit verser du whisky à la ronde.

Les fusils et les revolvers furent vérifiés ; Symphronia reçut

ordre de bien se barricader, mais elle se mit à rire avec mépris.

— Qu'ils essayent donc de m'approcher dit-elle en désignant un fusil de chasse de gros calibre. Ce n'est pas du petit plomb qu'il a dans le ventre celui-là, mais de bonnes balles rondes. Qu'ils y viennent donc ! Je ne les crains pas !

— Damnée femelle ! s'écria le colonel, plein d'admiration. J'oserais lui confier le commandement d'un régiment, monsieur le détective.

Ils s'élancèrent dans la forêt et Harry Dickson, moins habitué qu'eux aux embûches des routes sylvestres eut quelque peine à les suivre.

À mi-chemin, une nouvelle lueur bleue monta derrière les arbres. Une étoile très claire apparut dans le ciel, s'y attarda une seconde et s'épanouit en une gerbe de feu.

— Une nouvelle fusée ! gronda le colonel. Nat semble pressé.

— Il n'y a pas bataille, opina Barkis, sinon on entendrait la fusillade, car Nat ne se montrerait pas économie de munitions... Il y a autre chose...

Ils voyaient confusément les toits des « Hirondelles » coiffés du croissant lunaire, quand la troisième fusée monta en sifflant dans le ciel.

— Et de trois ! cria le colonel. Tenons nos armes prêtes...

Au loin, une lumière s'agitait ; c'était la lanterne-tempête de Nat Wade qui leur faisait des signaux désespérés du haut d'un perron.

— Qu'y a-t-il, oiseau de malheur ! cria Bran dès qu'il fut à portée de voix.

— Venez voir vous-même, colonel ! répondit Wade d'un ton pleurard. Ah ! les sales bêtes, ah ! les suppôts du diable !

Bran arracha le fanal des mains du vieux domestique et s'élança dans la cuisine, dont la porte était large ouverte.

— Brr, fit-il, il fait froid comme au pôle ici. Je vous ai pourtant dit de bien bourrer le poêle, vieil idiot.

— Regardez les fenêtres, colonel, gémit Nat Wade.

— Par l'enfer ! Ah ! c'est trop fort !

Il n'y avait plus une vitre intacte, toutes avaient été crevées à coups de galets, qui gisaient parmi les éclats épars sur les dalles.

— C'est trop fort ! burla le colonel.

— Il y a encore plus fort, soupira le domestique. Veuillez regarder dans le buffet, colonel... Mais ce n'est pas ma faute...

Bran se rua vers un placard et éclata en jurons.

— Mon rhum, mon whisky !

Une forte odeur d'alcool s'élevait d'une rangée de bouteilles fracassées, dont la liqueur s'égouttait sur le sol.

— Quel crime abominable ! rugit Charles T. Bran. Je les

prendrai de mes propres mains ! Ah, que je les tiens !

— Gardez-vous de l'argent ou des valeurs ici, colonel ? demanda Dickson en prenant la parole pour la première fois.

— Des valeurs ? Non... Mais mon argent. Ma pension... Oh ! j'espère que...

Déjà, il avait quitté la cuisine et on l'entendait se démener à l'étage.

Quelques instants après il revint, le visage plus calme.

— Heureusement, ils ne sont pas passés par là, soupira-t-il.

Il regarda le domestique avec quelque bienveillance.

— Je suppose que vous êtes arrivé à temps pour empêcher cette nouvelle infamie, Nat, dit-il d'une voix radoucie. Expliquez-vous à présent.

Nat Wade ne demandait pas mieux et se lança aussitôt dans un récit détaillé.

Il allait commencer sa seconde ronde, et s'avancait vers la demeure de son maître, quand il entendit un bruit peu ordinaire.

C'était comme un ruissellement de gros écus. Nat était quelque peu superstitieux et il savait que certains esprits malins font mine de compter de l'argent dans les ténèbres, pour attirer les mortels avides de richesses.

Mais le bruit s'accrut et il comprit que c'était celui d'un bris continu de verre. Il se mit à courir de toutes les forces de ses vieilles jambes. Le bruit cessa quelques minutes avant qu'il eût atteint les « Hirondelles ». La barrière était large ouverte, mais on ne la cadenassait jamais.

Dès qu'il approcha de la maison, il vit les fenêtres mutilées. Sur-le-champ, il sortit son pistolet à fusées et lança la première flèche lumineuse.

À l'intérieur, il sentit l'odeur de l'alcool répandu et découvrit aussitôt les ravages faits dans le buffet.

Il sortit et lança un second appel.

Un troisième suivit parce qu'il lui avait semblé entendre du bruit dans le taillis voisin.

Harry Dickson, une fois le récit achevé, s'était élancé au-dehors pour scruter la neige. Les empreintes des pas de Wade y étaient nettement visibles ; d'autres également se marquaient dans la neige durcie.

Le détective s'empara du fanal et les inspecta.

C'étaient des traces larges et bizarres qui ne rappelaient en rien celles d'un pied humain ; le colonel s'approcha à son tour et s'écria :

— Je les reconnais ! Ce sont les mêmes que nous avons relevées près du cadavre de Joe Wilkins. Elles ont été faites par des pieds entourés de multiples linges.

Le détective s'attarda devant l'une d'elles, y cueillit quelque chose qui avait l'apparence d'un fil et qu'il serra dans son portefeuille.

Le colonel le vit faire et ricana.

— Morbleu, monsieur le détective, ce sont là méthodes de Londres, qui ne disent pas grand-chose en forêt. Un fusil et une charge de chevrotines, un revolver et des balles blindées, voilà qui nous aidera autrement que ces simagrées.

— Comptez-vous vos bouteilles, colonel ? demanda Harry Dickson sans relever l'impertinence du bonhomme.

— Et comment ! Il y en avait vingt-deux dans le placard.

— Vérifions, voulez-vous ?

— Vingt... vingt et un, vingt-deux... compta le militaire en jetant le dernier tesson. Où voulez-vous en venir ?

— La méthode de Londres, répondit simplement le détective.

— Au diable...

Un cri de Barkis l'empêcha d'achever son blasphème.

— Vite ! Venez vite, messieurs !

Dickson et Bran sautèrent en bas du perron, dans la neige.

L'aubergiste et Nat, le bras tendu vers le ciel, montraient la griffe ignée d'une fusée bleue qui fondait en étoiles de feu, tandis qu'une clarté azurée mourait sur la faite des arbres.

— C'est Phronia ! s'écria Barkis. Elle lance le signal.

Il courait déjà, brandissant son fusil, vociférant de terribles menaces.

— Phronia est en danger ! burla Bran à son tour en se joignant à l'aubergiste.

Ce fut une course échevelée des quatre hommes, car Nat Wade s'était joint à eux, et Harry Dickson constata, non sans stupeur, que le vieillard se tenait sans défaillance à sa hauteur.

Il n'y eut pas de seconde flèche lumineuse, ce qui fit grandir l'inquiétude des hommes ; enfin, les fenêtres roses de l'auberge brillèrent entre les arbres.

On entendait Little Drum s'ébrouer dans l'écurie. De loin, on pouvait voir la porte entrouverte.

Barkis se jeta contre elle avec un appel de démente :

— Phronia, ma chérie !

Une plainte sourde lui répondit.

— Dieu merci, elle n'est pas morte ! s'écria le mari.

La lampe brûlait tranquillement au plafond, éclairant toute la pièce de sa belle flamme ronde, alimentée de pétrole.

Symphronia, affalée sur le sol, à moitié relevée pourtant, s'appuyait de la tête contre le rebord de la table ; son front saignait abondamment.

— On a tenté de l'assassiner ! tonna le colonel. Mais la femme

fit un lent signe de tête en guise de protestation.

— Il ne m'a rien fait, murmura-t-elle d'une vois sourde. C'est moi qui me suis cognée à la table en tombant... Mais c'était tellement terrible !...

Ses yeux étaient hagards et son corps vigoureux tremblait comme une feuille dans le vent.

— Le fantôme... hoqueta-t-elle. Le fantôme du Juif est venu !

5. La vision de Symphronia

Barkis, le colonel et Harry Dickson venaient de partir.

Symphronia se mit à desservir la table avec lenteur, car elle se sentait fatiguée. Elle se dit pourtant, en hôtesse soucieuse du bien-être de ses hôtes, qu'ils seraient contents de trouver du thé chaud à leur retour et elle posa la bouilloire sur le feu.

Cela fait, elle s'assit près de la table et se mit à peler des pommes.

Si, avec le thé, elle leur servait des beignets ? La fête serait complète !

Symphronia était une femme simple et courageuse. De tous les habitants de la forêt et des environs, son mari et le colonel Bran compris, c'était peut-être la créature qui craignait le moins les Mashutes.

Elle négligea même de verrouiller sa porte, comme on le lui avait recommandé.

Il faisait une chaleur lourde dans la salle, et ses yeux s'emplissaient d'ombre et de sommeil. Peut-être même s'assoupit-elle quelque peu.

Tout à coup, un courant d'air glacé la tira de sa torpeur.

Elle voulut se lever pour fermer la porte, croyant à une brusque bourrasque, quand elle vit que cette porte continuait lentement à s'ouvrir. Et, soudain, la clarté de la lampe tomba sur une longue main livide qui la poussait.

Le premier geste de Symphronia fut de se tourner vers le fusil pendu à la muraille, mais un brusque effroi la cloua soudain sur place.

Une terrible vision venait de lui emplir les yeux.

Le singulier voyageur juif, le premier mort de la forêt, se tenait dans l'entrebâillement de la porte. Sa barbe était longue et hirsute, ses joues creuses étaient d'une affreuse pâleur et ses yeux rouges la couvaient d'un éclat insoutenable.

— Pour l'amour de Dieu, commença-t-elle.

— Aha ! fit le fantôme, et il éclata d'un rire si horrible que la femme fut sur le point de s'évanouir.

— Allez-vous-en ! Que Dieu vous donne la paix ! pria-t-elle.

— Aha ! fit le Juif en s'avançant vers elle.

Ses yeux brûlants se détachèrent un moment de Symphronia et tombèrent sur la table. D'un geste rapide, il s'empara de la bouteille et

se mit à boire goulûment. Quand il la reposa, aux trois quarts vide, il repartit de son rire hideux.

— Encore ! hurla-t-il en faisant des gestes de menace.

La femme se leva et se dirigea en chancelant vers le buffet.

Comme à travers un brouillard, elle vit le singulier visiteur danser une gigue effrénée.

— Mort ! Mort ! hurla-t-il.

Il lui arracha les bouteilles des mains, avec une telle force qu'elle chancela et tomba contre la table. Le choc fut si rude qu'elle demeura un moment étourdie. Quand elle reprit ses esprits, elle était seule, et le vent balayait la salle.

Alors elle rassembla toutes ses forces pour se traîner dehors et lancer une fusée bleue, après quoi elle rentra et, complètement épuisée, se laissa choir sur le sol.

Tel fut le récit de Symphronia.

Harry Dickson s'étonna de la soudaine inertie des hommes. On ne parlait plus de Mashutes, ni de coureurs de bois ; c'était un fantôme qui avait fait ce coup-là, et contre pareille engeance on n'est guère armé ici-bas.

Barkis et Nat Wade ne firent pas un geste pour commencer une recherche. Seul, le colonel grommela que, fantôme ou non, s'il le rencontrait jamais, ce Juif de malheur, il lui ferait son affaire. Mais il se contenta de s'asseoir à côté du poêle et d'ordonner à Barkis de leur verser à boire.

Le détective, une fois le récit de Symphronia achevé, était sorti de l'auberge pour fouiller les alentours.

Il ne fut pas long à découvrir les étranges foulées qu'on avait déjà observées le soir même autour des « : Hirondelles » ; il appela le colonel.

— Que dites-vous de ces empreintes, colonel Bran ?

L'ex-officier les considéra d'un œil fixe, se gratta l'oreille et finit par jurer comme un beau diable.

— Qu'on me fasse frire sur l'heure si j'y comprends quelque chose ! hurla-t-il.

» Les canailles mettent ma maison à sac pendant que nous sommes ici, et dès que nous retournons chez moi, ils viennent faire la parade à l'auberge, y molestent la patronne et volent du whisky. Joueraient-ils à cache-cache par hasard ?

— Jeu bien singulier pour des outlaws traqués, répondit Harry Dickson avec ironie.

— Il y a ce fantôme, gronda Charles T. Bran, Phronia n'est pas une menteuse et, surtout, c'est une femme qui a les méninges solides. Pour batailler j'aime que ce soit contre des gens en chair et en os ; dans ce cas je suis leur homme.

» Mais des créatures faites de fumée et de clair de lune, ce n'est pas de mon ressort, monsieur le détective !

Dickson examina les traces plus attentivement que jamais.

— Tenez, ricana Bran, voilà encore quelque chose qui ressemble à un fil. Je suppose que vous allez le fourrer dans votre portefeuille.

Tout comme le colonel, Harry Dickson avait vu un fragment de tissu adhérent à la neige tassée de l'empreinte.

— Et comment donc, colonel ! affirma gravement Dickson en faisant jouer le rayon de sa lampe électrique sur la trouvaille. Oh ! Oh ! c'est très intéressant cela.

L'humeur du colonel avait complètement changé depuis le triste sort de sa cave à liqueur. Il persifla :

— Si vous pouviez mettre ce fil à la patte du fantôme, alors je croirais volontiers à la méthode de Londres.

— Fantôme ou non, il y sera un jour, mais alors il se pourrait bien qu'il se soit mué en une solide chaîne d'acier, comme nous avons l'habitude d'en mettre autour des poignets des criminels, colonel Bran.

Les foulées s'enfonçaient droit dans le taillis et disparaissaient, tout comme devant la maison du colonel.

— Devons-nous nous attarder plus longtemps, le nez dans la neige ? demanda aigrement Charles T. Bran. Si vous voulez me suivre auprès du poêle, et me dire ce qu'il y a de remarquable à votre trouvaille, monsieur le détective, vous trouverez en moi un auditeur attentif.

Harry Dickson accepta volontiers et s'installa en face du vieux grognard. Il refusa l'offre d'un nouveau verre d'alcool, mais il bourra amoureusement sa fidèle pipe de bruyère.

— Je vous écoute, monsieur, grommela le colonel d'une voix rogue.

— Le visiteur vandale des « Hirondelles » et celui de l'auberge sont des personnes différentes, colonel, dit le détective en jetant une ample bouffée de fumée vers la lampe.

— Vraiment ? Expliquez-vous ? Les empreintes sont identiques en tout cas.

— Elles le paraissent, colonel, et ce n'est pas tout à fait la même chose. Si vous aviez appliqué la méthode de Londres, vous auriez trouvé ceci : l'homme de l'auberge marchait comme tout le monde, sur deux pieds, et le casseur de vitres et de bouteilles des « Hirondelles » marchait sur les mains.

— Vous moquez-vous de moi, détective ? cria le colonel, oublieux des règles de la plus élémentaire politesse.

— Le moment serait mal choisi, sir, mais je désire m'expliquer plus clairement. Les empreintes laissées devant votre maison furent

tout à fait artificielles, c'est-à-dire qu'elles furent faites à l'aide d'un rondin de bois, ou tout autre objet dur, qu'une main gantée de laine dirigeait avec habileté. Le fil que j'y trouvais avait été arraché par quelque éclat de bois et gisait sur la neige sans y adhérer. Tout autre est celui ramassé devant cette porte, qui fut enfoncé dans la neige par le poids d'un corps...

Le colonel ouvrit de grands yeux et considéra le détective avec une stupeur mal dissimulée.

— Ce qui équivaut à prétendre que la brute qui cassa mes bouteilles a voulu nous lancer sur une fausse piste ?

— Je vous félicite de si bien m'avoir compris, colonel, acheva Dickson.

Le militaire jura sourdement.

— À vous entendre, un fil, un rien, vous conduirait au coupable, mieux qu'une meute de chiens de chasse.

— Cela arrive parfois. Et, puisque vous parlez de chiens de chasse, je crois qu'il ne serait pas superflu de nous faire accompagner dans nos battues par quelques-uns de ces utiles animaux.

Le colonel grogna et parut mécontent.

— L'accès de la forêt est défendu aux chiens de chasse par les lois du pays. Mais on pourrait faire lever l'interdit, s'il le fallait, bien que je ne croie pas au succès. Ces vilaines bêtes sont des créatures très brouillonnes.

— Nous y penserons plus tard, répliqua le détective. Il se peut fort bien que nos deux trouvailles de ce soir me suffisent pour apporter quelque lumière dans cette affaire, pour le moins ténébreuse.

Barkis et Nat Wade écoutaient sans trop comprendre.

— On ferait mieux de prier pour le repos de l'âme du Juif, opina le vieux domestique. Comment donc qu'il s'appelait, Mrs. Barkis ?

— On a écrit son nom dans les journaux : Isaac Ahas, répondit la femme en geignant, et l'on a dit que c'était le Juif Errant... Ainsi vous voyez que c'est vrai...

Harry Dickson sourit, et la chose lui revint en mémoire. Il se souvint qu'un journaliste, tant soit peu facétieux, avait fait remarquer que Ahas n'était autre qu'Ahasvérus, nom qu'on prête au Juif Errant, de terrible mémoire.

Dans la quiétude et la sécurité de la grande ville, cette remarque n'avait pas retenu longtemps son attention, mais à cette minute même, dans ce cabaret perdu, autour duquel voletaient les ombres du crime, elle prenait une toute nouvelle signification.

— Bizarre, murmura-t-il. Coïncidence, ou... ?

Il ne put préciser sa pensée, tant elle était confuse. Il eut vaguement l'impression de quelque chose d'énorme et de grotesque.

L'atmosphère était chargée de contradictions. Il y avait des moments de silencieuse horreur, dans cette salle d'auberge, seul centre de lumière au milieu d'une vastitude hostile de neige et d'inconnu. L'instant d'après, cette sensation d'épouvante se muait en une autre, grotesque ou ridicule.

N'eût été le cadavre du pauvre Joe Wilkins, Harry Dickson aurait ri des bouteilles cassées, du fantôme, du Juif Errant et même de la blessure de Meg Wade. Il se tourna vers le colonel, dont les regards bovins dénonçaient une lourde ivresse, et lança d'une voix ironique :

— Un Mashute, un outlaw assoiffé de sang qui maquille la neige et brise les bouteilles de liqueur et des carreaux de vitre comme un vulgaire gamin des rues ! Un fantôme qui s'entonne une pinte de whisky et emporte la bouteille. Ah ! colonel, sommes-nous au music-hall ou dans la sinistre forêt de Woodside ?

Mais l'esprit nébuleux du militaire ne pouvait plus saisir aucune nuance.

— Boire, hoqueta l'ivrogne, c'est tout ce qu'il nous reste. Boire et boire encore... Quelles malheureuses créatures serions-nous sans le whisky ?

Dickson regretta l'absence de son élève Tom Wills, à qui il aurait pu ouvrir son cœur. Mais à présent, tout comme lui-même, sa pensée était prisonnière de la forêt, du silence et de la neige.

Barkis proposa à tout le monde de demeurer pour la nuit à l'auberge ; le colonel accepta pour lui et pour Harry Dickson, mais ordonna à Nat Wade de s'en retourner et d'ouvrir l'œil autant que faire se pourrait.

Quand le vieux domestique fut parti par les chemins blancs, l'auberge éteignit ses lumières. L'ombre reprit la forêt, le croissant de lune descendant derrière les arbres.

*

Harry Dickson s'éveilla : un bruit menu et presque régulier avait dû le tirer de son sommeil. Il crut d'abord à une menée de rats derrière les boiseries, quand il s'aperçut que cela venait de la fenêtre.

De petites pierres étaient lancées à intervalles réguliers contre les carreaux. Quelqu'un, au-dehors, essayait d'attirer son attention.

Sans faire de bruit, il se leva et s'approcha de la croisée.

Il faisait un froid de canard, et le détective frissonna. Sa dernière hésitation tomba, quand une nouvelle pierre frappa le verre.

Avec mille précautions, il gratta les fleurs de gel qui obscurcissaient les carreaux et regarda au-dehors.

La nuit était noire, mais le reflet de la neige mettait sur le sol une vague fluorescence. Il distingua la svelte silhouette des premiers arbres de la futaie, puis son œil exercé y détecta un mouvement.

Un bras s'agitait, un bras qui semblait lui faire des signes

désespérés.

Et, soudain, il vit un visage.

Il était livide et ressortait si bien des ténèbres d'alentour qu'on aurait pu croire qu'une flamme intérieure l'éclairait.

Ensuite le détective distingua des yeux fiévreux, un bonnet en casque à mèche, une longue lévite en guenilles, des jambes énormes, entourées de linges impossibles à décrire : le fantôme du Juif Errant !

Harry Dickson connut une seconde de terreur devant cette singulière apparition. Mais il vit alors des yeux suppliants, et un geste frénétique qui montrait la forêt.

L'être leva soudain les bras au ciel et disparut ; mais quelques instants après un cri lugubre monta de la futaie ténébreuse.

— Horluut ! Horluut !

L'appel mélancolique du courlis...

Harry Dickson se rejeta en arrière. Il avait compris cette fois. Il n'y a pas de courlis en forêt, car ce triste oiseau ne hante que les marais et les fondrières ; il n'y en a pas non plus en hiver, car c'est un migrateur qui fuit aux premiers froids. Mais le détective savait aussi que dans le langage des bagnards, employés dans les marécages, ce cri signifie : « Attention ! Il y a du danger ! » surtout lorsqu'il est modulé d'une certaine façon, comme ceux qu'il venait d'entendre.

Le fantôme l'avertissait, mais de quel péril ?

Il ne dut guère attendre longtemps. De nouveau des chocs sourds retentirent contre la fenêtre ; ce n'étaient plus des pierres qui étaient lancées contre les carreaux, mais des petites boules de neige molle, pétries d'une main hâtive.

Le détective ne bougea pas, sa pensée travaillait avec intensité.

Au-dehors le mystérieux jeteur de boules de neige s'impatiait, car les projectiles arrivaient plus fréquents et plus volumineux.

Harry Dickson jeta des regards autour de lui et sourit d'un air satisfait.

Rapidement, il prit une canne ferrée, posée dans un coin, la coiffa de son bonnet de fourrure et l'entoura d'une couverture.

Il alluma sa lampe électrique de manière à ce que la clarté tombât sur les vitres ; se couchant ensuite à plat ventre, il promena le grossier mannequin dans la zone lumineuse.

Ce que Dickson attendait eut lieu.

Une détonation retentit dans la futaie. Il y eut un bruit argentin de vitres brisées et le détective sentit le bâton ferré tressaillir dans sa main.

Il éclata d'un rire silencieux ; en toute hâte, il démontra le mannequin, remit tout en place et, s'élançant vers la porte, il ameuta la maisonnée.

Elle s'éveillait déjà, tirée de son sommeil par le coup de feu.

— Holà, par ici ! cria le détective. De la lumière, s'il vous plaît.

Barkis, sa femme et le colonel arrivèrent presque en même temps, un visible effroi peint sur leurs visages engourdis de sommeil.

— Les Mashutes ont failli m'avoir, déclara Harry Dickson. La balle m'a manqué d'un pouce à peine.

Charles T. Bran proposa de se lancer immédiatement aux trousses des bandits, mais le détective refusa.

— Toute poursuite serait vaine, monsieur, déclara-t-il. Et puis, nous formerions de trop belles cibles. Je leur dirai bien un petit mot prochainement, à ces Mashutes.

— Ouais, ricana le colonel. Si nous devons compter sur la méthode de Londres, il faudra y mettre un peu de patience, mon détective.

— À présent, j'ai également une dette envers le fantôme du Juif Errant, dit Harry Dickson en souhaitant à tout le monde un restant de nuit sans troubles.

— ... une dette de reconnaissance, ajouta-t-il pour lui-même en se glissant de nouveau entre les draps.

6. Vers l'ouest de la forêt

— Ainsi, vous persistez à vouloir vous diriger vers l'ouest, monsieur le détective ? C'est dangereux, et je ne puis en prendre la responsabilité. Je ne veux pas, je n'ai pas le droit d'exposer la vie d'un de mes hommes. Moi-même, je ne puis le faire. La mort du chef serait désastreuse...

— Je ne vous le fais pas dire, colonel ! Aussi irai-je seul. Je vous prie de ne pas vous inquiéter de moi. Je resterai parti pendant plusieurs jours, peut-être pendant une semaine entière. Une partie de camping polaire ne m'effraye pas.

Harry Dickson et le colonel Charles T. Bran étaient installés devant la table de l'auberge forestière, trois jours après la curieuse agression nocturne.

Ces journées passées en marches et contre-marches n'avaient donné aucun résultat. Mais le temps avait changé. Comme il arrive souvent dans l'ouest de l'Angleterre, une tiédeur relative avait succédé au grand froid.

Le souffle du Gulf Stream arrivant sur l'aile grise du vent de la mer apportait brusquement la pluie et le dégel.

L'eau du ciel ruisselait des ramures noires ; les troncs lisses des arbres luisaient d'une humidité grasse. Les chemins détrempés par la neige fondante devenaient impraticables. La moindre ornière se transformait en ruisseau bavard, et les ravines aux eaux gonflées rugissaient comme des torrents de montagne. La forêt tout entière clapotait, suintait ; des brouillards vénéneux, lourds de fièvres, montaient de l'humus réapparu, délivré du linceul polaire.

— Je dois cesser les opérations, bougonna le colonel, et vous feriez mieux, monsieur le détective, de prendre une semaine ou deux de repos à Barlington ou à Londres, en attendant que, la pluie ayant cessé, la terre séchât un peu.

Harry Dickson l'écoutait à peine.

Il avait donné des ordres précis aux aubergistes, et Symphronia s'occupait activement de lui bourrer de victuailles un ample sac de route : jambon, lard, crêpes de blé noir, tranches de venaison boucanées, gourdes de rhum.

— Vous semblez avoir tout prévu, goguenarda le colonel Bran en voyant son hôte déployer un amour de petite tente de soie.

— Je doute fort de rencontrer, dans les parages désolés de

l'ouest, une auberge accueillante comme celle-ci, riposta allègrement le détective.

— Si, l'auberge de la mort, répondit sombrement le colonel.

Barkis entra sur ses entrefaites, il paraissait mécontent.

— J'ai encore une fois inspecté votre chambre, sir, dit-il en s'adressant au détective, et je ne parviens pas à trouver la balle. Sans la vitre brisée, je dirais qu'un mauvais plaisant s'est amusé à tirer un coup à blanc sur vous...

— Tant pis ! répondit Harry Dickson en haussant les épaules.

Il n'ajouta pas que cette balle se trouvait dans sa poche et que c'était un projectile conique en plomb, une balle de snider !

Bran proposa une tournée d'adieu... Il insista grossièrement sur le mot « adieu ».

On trinqua. Une bouteille de derrière les fagots.

— On n'en boit pas de pareil chez Messire Satan, ricana le colonel, voulant laisser entendre qu'à son avis le détective, à la fin de son terme terrestre, irait grossir l'immense bataillon des damnés.

— Que Dieu vous protège, sir, murmura Symphronia tout bas, et le détective vit des larmes dans ses grands yeux sincères.

Il lui serra longuement la main, un peu ému par la fruste sollicitude de la forestière.

— Je ne puis vous tracer un itinéraire convenable, dit le colonel à son tour. Remontez pendant une lieue vers le nord ; vous y trouverez les vestiges d'une ancienne coupe. Une route de charriage oblique brusquement vers la gauche. Prenez-la ; elle vous mènera vers un autre terrain de coupe, le dernier. Les sentiers des grands cervidés qui habitent la forêt se dirigent presque tous vers l'ouest, où les points d'eau sont nombreux et le taillis protecteur. Bonne chance, mon détective. Si vous ne revenez pas d'ici une huitaine...

— Rien du tout, coupa Harry Dickson. Je serai revenu.

— Vous ne manquez pas de conviction, mon cher ! clama aigrement le militaire.

— Oh non ! mes convictions sont faites !

— Ah ! vraiment ?

— Mais oui, mon cher colonel, vraiment...

Le détective éclata de son rire jeune et confiant ; un large jet de pluie l'accueillit sur le seuil de l'auberge, mais il n'en rit que plus fort.

— C'est la bénédiction de la forêt ! s'écria-t-il en avançant sous l'averse.

— Que d'eau ! ricana le colonel. Excusez-moi si je lui préfère le whisky de Barkis.

Harry Dickson ne l'entendait déjà plus. Il marchait, pataugeant bravement dans la boue glacée, vers l'ouest énigmatique de la sylve.

Il prit quelque repos dans la combe où s'ouvrait le chemin indiqué, et deux heures plus tard il atteignait le dernier terrain de coupe.

C'était un endroit désolé. Des fûts d'arbre, des grumes pourrissantes qu'on n'avait pu enlever, gisaient épars sur une épaisse couche de terreau et d'humus que plaquaient par places des tavelures de neige fondante.

Des souches hérissaient le sol mou de leurs moignons. Tout cela criait à l'assassinat de la forêt. Harry Dickson traîna un peu parmi ces dernières marques de la civilisation ; son premier repas achevé il allait s'enfoncer dans l'inconnu. Il devait être aux approches de midi, mais aucune trace de soleil ne se voyait au ciel. Des nuées hagardes s'y poursuivaient au gré d'un vent pleurard. Le détective consulta sa boussole de poche et avisa un sentier de biches, creusé en tunnel dans les halliers voisins.

La dernière bouchée avalée, réconforté d'une gorgée de rhum, il s'avança vers ce sentier et, bientôt, il s'enfonçait sous une voûte de ramilles et de branches basses, pleurant de larges gouttes glacées.

Le silence était formidable. Il n'y avait que le bruit sempiternel de l'eau, mais il était comme inexistant.

Le détective sentit à nouveau la terrible emprise de la forêt hivernale ; elle lui pesait sur les épaules comme un suaire de glace ; elle entraînait déjà dans son cerveau. Et il y avait à peine quelques heures qu'il avait quitté les hommes, le feu, un intérieur accueillant et chaud !

La marche n'était pourtant pas trop ardue. Les sentiers de la faune sylvestre sont mieux battus que ceux tracés par la main de l'homme ; le sol y est comme briqué par les multiples passages. La ramure épaisse le protégeait de la pluie. D'espace en espace, on rencontrait des arbres dépouillés de leur écorce. C'était là signe du passage de la faune cervidée ; eu effet, les cerfs se complaisent à frotter leurs énormes bois contre certains troncs, dont ils arrachent l'écorce.

C'était l'unique trace de vie que le détective put observer. Aucune trace humaine.

Le crépuscule le trouva campé dans une petite clairière, où chantait un ruisseau aux eaux claires, déjà délivré des glaces par le rapide dégel.

Harry Dickson déploya la tente aux murs de soie, alluma son réchaud à alcool et se prépara du thé.

— Robinsonnons ! dit-il allègrement, content de son nouveau verbe.

Il hésita un moment sur l'utilité de faire un feu, mais réflexion faite il y renonça pour le moment.

L'endroit qu'il avait choisi était sablonneux et relativement sec, un superbe pin canadien protégeait le tertre où la tente se trouvait dressée.

Dickson alluma sa pipe, traîna une grosse pierre grise vers l'ouverture de sa demeure volante et s'y installa.

La nuit venait, la pluie avait cessé, les arbres s'égouttaient dans le silence nocturne. Un faible éveil de faune se manifesta au loin, un cerf brama tristement dans l'ombre et une biche explorée lui répondit. Un petit renard se mit à glapir au loin dans le taillis. Le détective entendit l'appel imprudent des perdrix rouges qui reformaient leur compagnie disséminée par la pâture diurne. Un peu de lune teignit le fond des arbres et un chuintement de rapace passa bas dans le ciel. Une glissade d'ailes de velours emplît un moment la clairière d'une sourde rumeur spectrale.

La forêt était-elle hostile ou amie ? Le détective n'aurait pu le dire. Il lui semblait pourtant qu'il aurait en ces minutes préféré les périls certains d'une entreprise nocturne dans Limehouse ou tout autre quartier mal famé du port de Londres, à ce silence vespéral hanté de mille bruits inconnus.

Sa montre marquait dix heures quand il se glissa dans son sac de couchage, le revolver à sa portée. Il s'endormit après une longue attente dans les ténèbres qu'emplissait à nouveau le murmure d'une pluie fine ; les aiguilles du conifère protecteur chantaient une petite mélodie aigre qui aida enfin le sommeil à venir.

Quand il s'éveilla, il y avait une raie de lumière grise sous la tente. Il courut au ruisseau, procéda à d'amples ablutions d'eau glacée, refit du thé et réchauffa une des grosses crêpes, présent de voyage de la bonne Phronia.

Un gros corbeau s'aiguissait le bec sur une pierre et regardait avec étonnement l'étrange créature bipède qui s'était aventurée dans son domaine.

— Bonjour maître corbeau, déclama Harry Dickson, est-ce par l'odeur alléché... ?

Mais l'oiseau de malheur s'enfuit en croassant d'un air indigné.

— Si c'est là votre bienvenue, s'esclaffa le détective. Enfin, j'aime à croire que cette matinale rencontre ne prophétise aucun malheur pour ce jour !

Une demi-heure plus tard, le campement était levé et Harry Dickson reprenait le chemin vers l'ouest, en sifflant un refrain de route.

— Vers l'ouest ! Vers l'ouest ! chantonnait-il au rythme de sa marche, en songeant aux hardis pionniers du Nouveau-Monde, aux âges héroïques des Hurons et des Delawares.

La forêt devenait de plus en plus dense, mais les sentiers tracés

par la faune s'ouvriraient toujours devant lui, dans une direction presque idéale.

Le vent était chargé de senteurs vaguement marines. Harry Dickson songea aux perfides fondrières, aux boues mouvantes dont il avait été question à l'auberge, et il s'en tint strictement aux chemins que les bêtes avaient tracés, guidées par leur magnifique et infaillible instinct.

Vers midi, quand il songea à faire halte, il avait atteint les bords assez escarpés d'une ravine, aux eaux blanchies par le calcaire. Le flot roulait en grondant, cherchant des pentes propices.

— Voici le chemin de la mer, se dit Harry Dickson. Il me fera peut-être traverser la forêt de part en part.

Il écourta sa halte et se mit à longer la ravine.

La forêt changeait d'aspect de minute en minute. La futaie se faisait rare, les arbres étaient tordus et lépreux, d'immenses cryptogames lactaires pourrissaient à leur base. Le sol était hérissé de rocaillies et de gros blocs erratiques surgissaient au milieu du torrent.

Ici et là, le détective remarqua l'ombre humide de petites grottes ouvertes à fleur d'eau, sur la ravine.

— Cela commence à sentir le repaire, dit-il.

Et il mit plus de prudence dans sa marche en avant.

Mais le silence continuait à régner en maître et le détective pouvait se croire le seul être vivant de cette contrée inhospitalière.

Aussi l'agression fut-elle si imprévue, si brusque que Dickson ne put songer à se défendre.

Il traversait un défilé de roches basses et s'apprêtait à suivre un nouveau sentier surgi devant lui dans les halliers, quand une violente secousse le jeta sur le sol. Il ne pensait nullement à une attaque criminelle, mais à un faux pas ou à la sournoise manœuvre d'une marcotte dans laquelle son pied se serait pris.

Il voulut se redresser, ce qui, vu son chargement, était laborieux. Un formidable coup sur la nuque l'étourdit, puis un second suivit.

Les rochers et les arbres semblèrent tout à coup s'animer d'un mouvement tournant. Le ciel chavira et Harry Dickson glissa sur la pente de l'oubli.

*

Il était couché sur le dos, sur le gravier d'une grotte assez spacieuse, toute en longueur, à la voûte basse et luisante de cristaux. En tournant un peu la tête – unique mouvement qui lui était permis – il pouvait voir l'étroite entrée noyée de lumière grise.

Le gaillard qui avait fait le coup devait s'y connaître, car les cordes qui ligotaient le détective étaient solides, neuves et pourtant suiffées pour les rendre souples et mieux assujettir les nœuds.

Le bagage du voyageur avait disparu.

Sa tête était douloureuse et il sentait la tiédeur du sang qui coulait dans sa nuque.

— Le coup traditionnel, grommela Harry Dickson, et les éternelles cordes. Cela me fait toujours plaisir, car cela signifie que l'ennemi n'est pas décidé à me supprimer au pied levé.

L'entrée de la caverne s'obscurcit soudain et, aussitôt, une forme courbée s'avança.

Le détective vit un long manteau sombre et une espèce de cagoule qui couvrait complètement la tête de l'homme.

Le nouveau venu s'arrêta à quelques pieds du détective et se mit à parler d'une étrange voix de fausset.

— La bienvenue dans le royaume des Mashutes, monsieur l'espion. Je viens porter à votre connaissance que notre conseil a décidé de vous octroyer droit de cité dans notre domaine. On vous a laissé entrer, mais quant à en sortir, c'est une autre histoire.

— Est-ce un snider ? demanda Dickson avec mépris en désignant du menton le lourd fusil que l'homme tenait à la main.

— C'est un snider, petit curieux que vous êtes. Et estimez-vous heureux de n'avoir fait connaissance qu'avec sa crosse et non avec sa balle.

— Bien, répondit le détective. Qu'allez-vous faire ?

— Rien du tout. La forêt et le temps vont se charger de régler votre compte.

» C'est tout ce que je suis autorisé à vous dire. Bonne chance et adieu !

Il rampa vers l'ouverture de la grotte et disparut.

— Il ne s'entoure pas les pieds de linges, celui-là, se dit Harry Dickson. Il porte de confortables bottes. Réfléchissons. C'est tout ce qu'il y a à faire ici.

Ces réflexions duraient encore quand l'entrée de la caverne devint moins claire, que la lumière s'y brouilla. Elles étaient devenues de plus en plus confuses aussi, car les images de la fièvre s'interposaient entre les pensées.

Harry Dickson sentait le gravier coupant sous sa tête, et la morsure lente du chanvre dans ses chairs gonflées. Le sang battait ses tempes à coups sourds et précipités. Il voyait les stalactites étincelant du feu de mille gemmes, et en même temps le home de Bakerstreet. Il se vit devant la table de l'auberge où l'on servait un cerf tout entier rôti à la broche.

Il entendit Symphronia discuter une recette de cuisine avec Mrs. Crown, la bonne vieille gouvernante, et Tom Wills servait d'arbitre.

— J'ai la fièvre, la fièvre... cela passera, gémit-il.

Une soif terrible lui brûlait la gorge, et puis il eut très froid.

Tout à coup une idée bizarre lui vint. Rassemblant ses dernières forces, il se mit à crier :

— Horluut ! Horluut ! Horluut !

L'appel du courlis... Il criait encore dans les remous de la fièvre, sans plus s'en rendre compte.

— Horluut ! Horluut !

*

— Encore un peu de rhum, sir ? C'est heureux que j'aie retrouvé vos bagages, sinon je n'aurais eu que de l'eau à vous offrir.

La voix était humble et douce, un peu chevrotante.

Harry Dickson leva la tête.

Il était couché dans une grotte, mais ce n'était pas celle où il avait cru devoir passer ses dernières heures. Elle était plus petite, mais sèche et presque chaude. Une bougie fichée dans une niche naturelle jetait une lueur rose autour d'elle et non loin de là brûlait la flamme bleue du réchaud à alcool.

— Je me suis servi de votre tente pour masquer l'ouverture, dit la voix, mais je les plains « s'ils » reviennent, car j'ai retrouvé votre revolver.

Harry Dickson considéra avec une joie étonnée la singulière créature qui se tenait en face de lui. Il reconnut la barbe grise, la lévite en loques, la vieille figure pâle.

— Le Juif Errant ! murmura-t-il.

L'homme poussa un petit rire guttural.

— Bonjour Jerry Sermain, ajouta le détective.

L'homme branla la tête.

— Je me doutais bien que vous connaissiez mon nom. Il paraît que vous êtes Harry Dickson, le détective de Londres, j'ai entendu cela en écoutant aux volets de l'auberge des Barkis. Vous allez sans doute me faire reconduire en prison, sir ?

— Je n'y pense pas ! s'écria chaleureusement Dickson, bien au contraire, je vous dis que vous n'y retournerez pas, Jerry.

— Merci, sir... J'en suis bien aise, bien que je commençais à me dire que j'étais mieux au pénitencier que dans cette misérable forêt.

— Je vous remercie...

— Rien du tout, monsieur Dickson. Maintenant vous allez dormir, car vous êtes encore malade. Savez-vous que vous êtes ici depuis trois jours à crier les pires sottises ? Mais la fièvre tombe. J'ai trouvé de la quinine dans votre équipement. Seigneur, vous vous y connaissez pour voyager. Prenez un peu de thé, un peu de rhum et dormez. Je ne vous dirai plus un mot. Demain, nous sortirons de la forêt, et ce que vous irez raconter à Londres, fera la joie et

l'étonnement de pas mal de monde.

Mais Harry Dickson protesta : il y avait une éternité, se lamenta-t-il, qu'il n'avait entendu une voix humaine, et le Juif Errant consentit à prolonger un peu la causerie.

— Vous avez eu la bonne idée de lancer l'appel du courlis, sir. Cela m'a fait accourir tout de suite ; mais depuis le signe que je vous fis l'autre soir près de l'auberge, je vous tenais néanmoins à l'œil, car j'étais convaincu que les bandits qui en voulaient à votre peau, auraient recommencé.

— Jerry, dit Harry Dickson, il n'y a plus rien que vous ne puissiez m'apprendre au sujet des bandits. Je les connais aussi bien que vous. Nous en reparlerons d'ailleurs. Mais j'aimerais connaître votre propre histoire.

— C'est celle d'un très mauvais garçon, sir. Il y a vingt ans et plus, j'étais à la tête d'une bande de contrebandiers qui avaient choisi cette forêt comme asile. Mon prédécesseur, un certain Bill Mashute, n'avait pas reculé devant l'assassinat et l'attaque à main armée pour avoir de l'argent.

» Mashute mourut dans une rixe entre fraudeurs rivaux, et je pris sa succession. Jamais, au grand jamais, une goutte de sang ne fut répandue criminellement par ma main, ni par celle de mes hommes. Nous nous contentions de pratiquer la simple et pure contrebande. N'empêche que la justice nous jugea comme des voleurs et meurtriers lors de notre capture.

» Mes complices moururent en prison. Je devenais vieux, je voulais revoir cette sylve qui m'était chère. Je ne voulais pas, moi, mourir en captivité, mais dans ma forêt. On me laissait une liberté relative au pénitencier où j'avais été interné. Un jour, dans une roulotte abandonnée, je découvris les curieuses hardes que voici et je m'en revêtis pour m'enfuir. Je possédais quelque argent, gagné en prison et que j'avais économisé farthing par farthing.

» Je me réfugiai dans cette partie de la forêt, et y vécus de gibier et de racines sauvages. Ma barbe avait poussé et j'étais devenu méconnaissable.

» Un jour, la tentation de revoir des hommes, de manger du pain, de m'asseoir près d'un feu fut trop forte, surtout que la neige tombait sans discontinuer.

» J'oubliai toute prudence et je passai une heure à l'auberge de Barkis, où j'inventai l'histoire que vous connaissez sans aucun doute.

Jerry Sermain se tut et secoua la tête en souriant.

Le détective ne l'écoutait déjà plus ; il s'était endormi.

— Quant au reste, monologua Sermain, je crois qu'il en sait autant que moi, sinon plus !

7. La fin des Mashutes

Le colonel Charles T. Bran, assis dans la cuisine des « Hirondelles », dont les carreaux avaient été remplacés par des planches et des morceaux de papier huilé, composait laborieusement un article pour son ami le journaliste de Londres.

— Cinq jours, Nat Wade, grommela-t-il, voici cinq jours que ce détective de malheur a disparu. Il m'a parlé d'une huitaine. J'attendrai deux jours encore avant d'envoyer ce papier à Londres. D'ores et déjà, j'y parle de la disparition du fameux limier Harry Dickson, victime de son imprudence et de son orgueil.

— Je pense que c'est un peu tôt, colonel, dit une voix ironique.

Le colonel Bran poussa un cri étouffé et son visage couperosé blêmit.

— Est-ce vous, détective ?... murmura-t-il. Ou bien...

— Un fantôme sans doute ? Nenni, je ne désire pas copier mes allures sur le spectral Juif Errant. Comment allez-vous ?

Les fenêtres masquées avaient empêché le colonel et son domestique de voir Harry Dickson s'approcher de la maison. À présent, le détective se tenait debout devant eux, revêtu d'un confortable costume de voyage.

— Et... quelles nouvelles ? demanda Bran pour dire quelque chose.

— Une grande nouvelle, colonel. Je viens de mettre fin à la carrière des Mashutes.

À ce moment, la porte fut poussée et un singulier personnage entra.

— Le fantôme ! crièrent les deux forestiers. Le Fantôme du Juif Errant !

Jerry Sermain ricana.

— Attendez que j'aie endossé mon beau complet brun, reçu en cadeau de Scotland Yard, et que j'aie rasé ma barbe. Vous ne direz plus que je suis un revenant, ni même un Juif Errant, assis ou debout !

— Que vient-il faire ici, cet oiseau de malheur ? gronda le colonel Bran.

— De malheur certes, mais pour d'autres que pour moi, déclara Sermain. Je viens chercher quelque chose que je vous ai vu parfois cacher, colonel, lorsque je regardais à ces excellentes fenêtres qui alors étaient encore en verre, et non en bois et en papier.

Il s'avança vers la cheminée, déplaça un gros moellon et retira d'une cavité suiffeuse un fusil soigneusement graissé.

— C'est vieux, dit-il d'un air de mépris, mais cela peut servir en certaines occasions. C'est un snider.

— Par l'enfer ! Hurla le colonel. Nat Wade, cassez-lui la figure !

— Ne bougez ni l'un ni l'autre, tonna Harry Dickson en levant son revolver.

À nouveau, la porte s'ouvrit et Goodfield, le superintendant de Scotland Yard, le vieux shérif de Barlington et trois policiers entrèrent.

— Je vous livre les derniers Mashutes, Goodfield, dit Harry Dickson en désignant le colonel et Nat Wade pétrifiés.

— De quoi m'accusez-vous, messieurs ? demanda Bran avec hauteur.

— D'abord de coups et blessures, sans intention expresse de donner la mort, sur la personne de Meggy Wade.

— La belle affaire, s'écria Nat Wade. Je suis son mari, et je ne porte pas plainte, moi !

— Soit, nous verrons si la justice admettra cette indulgence maritale, Nat Wade, continua Harry Dickson. Ensuite, je vous accuse, Charles T. Bran, d'avoir assassiné lâchement l'agent de police Joe Wilkins !

— Canaille ! glapit le shérif en brandissant le poing. Vous serez pendu !

— Et, continua Harry Dickson, je vous accuse de tentative d'assassinat sur ma propre personne, Bran. Vous connaissez admirablement bien la partie ouest de la forêt, et vous savez comment un homme pourrait y mourir !

Bran se laissa tomber sur une chaise.

— Qu'on me donne du whisky, gronda-t-il d'une voix rauque.

— Mais moi... gémit Nat Wade. Je n'ai rien fait, moi...

— C'est vrai, intervint Bran. Il n'a rien fait, cet imbécile.

— Il a cassé vos bouteilles de liqueur, dit Harry Dickson en riant.

Charles T. Bran se retourna, d'un air furieux, vers son domestique.

— Coquin ! C'est vrai, ce qu'il dit, ce maudit détective ?

— Oui, colonel, pleurnicha Wade. J'étais tellement fâché d'être privé par votre faute d'un bon souper à l'auberge Barkis... Je me suis vengé... Pardonnez-moi... Je vous ai toujours honnêtement servi.

Le colonel Bran secoua la tête d'un air mécontent.

— Je ne porte pas plainte non plus. Qu'on laisse cet idiot en paix.

— Mais il y a un petit quelque chose que vous ignorez, Bran, dit Harry Dickson, c'est que l'honnête et fidèle Nat Wade aura à

répondre d'une tentative d'assassinat sur la personne du détective Harry Dickson.

Nat Wade éclata en gémissements.

— Je savais bien qu'il m'aurait, ce policier de l'enfer ! Oui, oui, j'avais compris immédiatement, à l'auberge, qu'il savait que j'avais cassé les bouteilles ! Moi qui avais fait de fausses empreintes dans la neige avec un rondin de bois ! Je savais qu'il était un malin !

» Alors j'ai pris le fusil caché, et j'ai voulu lui faire son affaire.

» Ah ! saleté de bonhomme...

— Bran, dit Goodfield, je vous préviens que tout ce que vous direz sera retenu contre vous. Libre à vous de nous dévoiler pourquoi vous vous êtes laissé aller à de si horribles extrémités.

Le colonel, à qui on avait servi un plein verre d'alcool, l'avalait d'un trait et haussa les épaules.

— Fichez-moi la paix. Je n'ai rien à vous dire !

— Je parlerai pour lui, répliqua Harry Dickson.

» Le colonel Bran jouit d'une pension suffisante pour un homme sobre et rangé ; deux qualités qu'il ne possède pas.

» Il buvait comme un trou, et trouvait moyen de s'endetter profondément, même à l'auberge des Barkis.

» En plus, c'est un orgueilleux et il souffrait de son exil et de sa déchéance.

» La soi-disant disparition du Juif Errant fut pour lui l'occasion de se mettre en lumière.

» On parla de lui dans les journaux ! Quelle gloire pour cet être vil et borné !

» Il exhuma une vieille légende de terreur : les Mashutes et ses amis journalistes firent si bien qu'il reçut une mission de police officielle.

» Désormais ce n'était plus la gloire, mais la fortune !

» Pour cela, les choses ne pouvaient demeurer dans un état stagnant.

» Il lui fallait une nouvelle victime...

» Les voyageurs sont rares dans la forêt de Woodside. Force lui fut de choisir la victime qui avait le moins d'importance dans son entourage.

» Bon tireur, il blessa la vieille Meggy, et l'affaire rebondit.

» Mais le shérif de Barlington décida d'envoyer sur les lieux un de ses meilleurs pupilles. Imprudemment, le brave homme en avait vanté les extraordinaires mérites à Charles T. Bran.

» Celui-ci eut peur que le jeune policier ne découvrit le pot aux roses.

» Il le tua d'un nouveau coup de fusil... un vieux snider dont il se servait pour des actes de braconnage et qu'il tenait caché en

conséquence.

» Jugez de sa terreur quand il apprit que le Yard envoyait un détective, Harry Dickson, dont il connaissait quelque peu les prouesses.

» Quand il me vit appliquer la « méthode de Londres », sa crainte tourna à la peur panique, et il décida ma disparition.

» Pourquoi ne me tua-t-il pas, au lieu de me séquestrer en forêt ?

» Je dus la vie à une indécision de cet ivrogne.

» D'abord, il avait projeté de me blesser et de me tenir enfermé dans une grotte pendant deux ou trois jours, après être apparu devant moi sous la forme romantique d'un coupeur de route, d'un émule du Mashute de terrible mémoire. Il m'aurait découvert alors, et une grande gloire en serait rejaillie sur lui ! Le sauvetage d'Harry Dickson et la preuve formelle de l'existence des bandits de la forêt !

» Mais il ne vint pas me délivrer, parce qu'il avait réfléchi : Tout compte fait, je pouvais encore découvrir, plus tard, sa sinistre comédie.

» Il décida de me laisser mourir de faim. Après une huitaine il serait revenu seul, aurait débarrassé mon cadavre de ses liens, et m'aurait confié à quelque profonde ravine. Au printemps, on n'aurait plus retrouvé grand-chose de Harry Dickson.

*

— Ainsi en aucun moment, Nat Wade et Charles Bran ne furent complices ? interrogea Goodfield.

— En effet, répondit Harry Dickson, ils ont travaillé tous deux pour leur propre compte.

Ils étaient attablés à l'auberge des Barkis et Symphronia les servait.

— Mon vieux Barkis, dit le détective en s'adressant à l'aubergiste, vous perdez certes un client, mais votre forêt perd aussi une bien vilaine renommée, ce dont vous serez le premier à profiter, vous et votre brave épouse.

» D'autant plus que le Gouvernement vient de vous nommer garde-chef des eaux et forêts de Woodside...

Ainsi Harry Dickson fit-il récompenser une heure d'obscur sollicitude, d'émoi et de pitié de Symphronia Barkis.

FIN